[envoi de l'auteur]

LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

Le Cénacle de la Muse française

1823-1827

(Documents inédits)

PORTRAITS DE SOUMET, GUIRAUD, ÉMILE DESCHAMPS,
CHARLES NODIER, MICHEL PICHAT, TAYLOR, TALMA,

FRONTISPICE ALLÉGORIQUE DE LA MUSE FRANÇAISE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

DU MÊME AUTEUR

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8° illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8° illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché, 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, DE 1816 A 1830. ELVIRE ET LES MÉDITATIONS, 1 vol. in-8° illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'homme et l'œuvre, les camarades, les femmes. 2 vol. in-8° illustrés de nombreuses planches, dont deux en héliogravure. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure et reproductions de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1907).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult. 1 vol. in-8° illustré de portraits et autographes. Société du Mercure de France (1908).

LETTRES INÉDITES DE HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché. Portrait et autographe. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1908).

Pour paraître prochainement.

DELPHINE GAY (*Mme Emile de Girardin*).
LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1827-1830).

En préparation.

VARIÉTÉS ROMANTIQUES.
ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.



Frontispice allégorique
de la "Muse française"

LÉON SÉCHÉ

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

Le Cénacle de la Muse française

1823-1827

(Documents inédits)

PORTRAITS DE SOUMET, GUIRAUD, ÉMILE DESCHAMPS,
CHARLES NODIER, MICHEL PICHAT, TAYLOR, TALMA,

FRONTISPICE ALLÉGORIQUE DE LA MUSE FRANÇAISE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

cinq exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 5
neuf exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 14
et quarante-et-un exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 15 à 55

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

251



A

MADAME LA BARONNE DE CROZE

NÉE GUIRAUD

EN TÉMOIGNAGE

DE

MA PROFONDE GRATITUDE

L. S.



Imp. Fortier & Marotte Paris

Alexandre Soumet
d'après une lithographie du temps.

LES DEUX ROMANTISMES

En me communiquant la correspondance d'Alexandre Soumet, de Sophie Gay, de Rességuier, d'Emile Deschamps, avec Alexandre Guiraud, son père, Mme la baronne de Croze m'a permis d'écrire l'histoire définitive du Cénacle de *la Muse française* et, du même coup, d'éclairer d'un jour nouveau la première phase du Romantisme. Car il en eut deux tout à fait distinctes — ce dont ne paraissent pas se douter les néo-classiques et les nationalistes qui, depuis quelque temps, lui font une guerre aussi injuste qu'acharnée.

Cette ignorance de leur part est même d'autant plus fâcheuse que, mieux avertis, le premier Romantisme — je parle naturellement du Romantisme français — les eût rendus beaucoup moins sévères à l'égard du second.

Il a, en effet, chose digne de remarque, les principaux caractères de la politique qu'eux-mêmes représentent.

De 1801 à 1827, du *Génie du Christianisme* à la préface de *Cromwell*, il fut exclusivement catho-

lique, royaliste et nationaliste, de même que, de 1830 à 1850, de son apogée à sa fin, il fut presque exclusivement libéral.

Catholique, il le fut à la manière de Chateaubriand, qui le marqua de son empreinte. — « Chez les anciens, disait Ch. Nodier, ce sont les poètes qui ont fait les religions ; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin les poètes. » — Rien de plus exact.

Royaliste, il le fut encore à la manière de René, dont il suivit la fortune jusqu'au bout. Cela est si vrai qu'après la Révolution de Juillet la plupart des poètes de *la Muse française* refusèrent, à l'exemple de Chateaubriand, de se rallier au gouvernement de Louis-Philippe.

Nationaliste... cela paraît d'abord un paradoxe, étant donné l'engouement des premiers Romantiques pour les littératures étrangères. Mais c'est précisément cet exotisme effréné qui nous révéla notre propre fonds. Vous savez bien que les extrêmes se touchent.

« Nous nous sommes dépouillés nous-mêmes de notre propre héritage, disait Ballanche en 1818, dans son *Essai sur les Institutions sociales*, nous avons tout abandonné pour les riantes créations de la Grèce. L'architecture nous a donné le style gothique, mais les terribles invasions des Sarrasins et des hommes du Nord, mais les Croisades n'ont pu féconder notre imagination; le jour reli-

gieux qui éclairait nos vieilles basiliques ne nous a point inspiré des hymnes solennels. Nous avons refusé d'interroger nos âges fabuleux, et les tombeaux de nos pères ne nous ont rien appris. »

Or, quelques années après, Ulric Guttinguer écrivait : « Etre romantique, c'est chanter son pays, ses affections, ses mœurs et son Dieu ! »

Et Henri de Latouche ajoutait : « Ce n'est pas ainsi que les Allemands ont agi envers leur pays : écoutez dans leurs chants l'accent de la patrie et songez à la vôtre ! »

La protestation de Ballanche avait donc été entendue. Comment en douter, d'ailleurs, quand on a lu *les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, *les Messéniennes* où, suivant le mot de Casimir Delavigne, il y a « des chants pour toutes nos gloires, des larmes pour tous nos malheurs », et toute cette littérature secondaire, inspirée de Gœthe, de Schiller, de Klopstock, de Nodier, où le fantastique alterne avec le merveilleux chrétien, les fabliaux des troubadours avec les vieilles légendes populaires, et les cours d'amour avec les joutes des chevaliers dans les carrousels ?

C'est une erreur de croire que le sens du pittoresque, le goût des choses du moyen âge et l'amour du gothique datent de *Notre-Dame de Paris*. Chateaubriand nous avait donné tout cela bien avant Victor Hugo qui, là comme ailleurs, trouva la route ouverte. — Se rappeler à ce propos la lettre

que l'auteur du *Génie du Christianisme* écrivait à une dame, le 11 juillet 1831, pour protester contre la démolition dont était menacée l'église Saint-Germain-l'Auxerrois :

«... Noble manière, disait-il, d'inaugurer la monarchie élective par la destruction d'une église, d'exécuter de sang-froid, et à tête reposée, ce que le vandalisme révolutionnaire faisait jadis, dans la fièvre et les convulsions ! Que ne fait-on ce que j'ai proposé ! Que ne masque-t-on l'église par des arbres, en la laissant subsister en face du Louvre, comme échelle et témoin de la marche de l'art ! Saint-Germain-l'Auxerrois est un des plus vieux monuments de Paris ; il est d'une époque dont il ne reste presque rien. *Que sont donc devenus vos romantiques?* On porte le marteau dans une église, et ils se taisent ! O mes fils ! combien vous êtes dégénérés ! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples? Vous ferez une ode, mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois (1)? »

Victor Hugo pris ainsi à partie — car évidemment Chateaubriand le visait dans sa lettre — eut honte de la leçon qu'on venait de lui donner. Le 1er mars 1832, il fit dans la *Revue des Deux Mondes* un article contre *les Démolisseurs*... et Saint-Germain-l'Auxerrois fut sauvé.

Quant au sentiment de la nature, qui est un des

(1) *Revue de Paris*, août 1831.

plus nobles apports du Romantisme, s'il nous vient en droite ligne de Jean-Jacques Rousseau, c'est encore à travers les merveilleuses descriptions de Chateaubriand que s'en pénétrèrent les poètes de la Restauration. L'influence directe de Jean-Jacques ne se fit réellement sentir qu'à partir de 1830, au théâtre et sur les romans sociaux de George Sand.

J'ajoute qu'au point de vue de la qualité des œuvres le premier Romantisme est supérieur au second.

Presque toutes les formes avaient été trouvées ; presque tous les genres avaient été renouvelés par les Romantiques de la première génération :

L'élégie avec Lamartine,

L'ode et la ballade avec Victor Hugo,

Le poème avec Alfred de Vigny,

L'histoire avec *les Martyrs*,

L'apologétique avec *le Génie du Christianisme* et *l'Essai sur l'Indifférence*,

La peinture d'histoire avec Géricault et Delacroix,

La sculpture avec David d'Angers.

Cela étant, quel est l'homme tant soit peu averti qui oserait dire que le Romantisme fut une maladie ?

Une maladie ! ah ! plût à Dieu que la France n'en eût pas connu d'autres ! Elle ne serait pas tombée dans l'état de démoralisation et d'avachissement où elle est aujourd'hui.

Où sont, en effet, les écrivains de l'ancien régime qui lui aient parlé plus éloquemment et avec plus

de force de ses devoirs envers Dieu et envers elle-même ?

N'est-ce pas Chateaubriand qui restaura la religion de nos pères ?

N'est-ce pas Lamartine qui purifia l'atmosphère de l'amour ?

De ce qu'il y eut des exaltés, des névrosés et des malades dans la seconde génération des Romantiques, les néo-classiques ont donc tort de généraliser et de regarder le Romantisme comme une aberration de l'esprit, comme une sorte de folie contagieuse.

Toutes les écoles, quelles qu'elles soient, ont eu leurs tares, leurs excès, leurs enfants perdus. Le XVIIe siècle, en dépit de son orthodoxie et de sa discipline, n'a-t-il pas eu ses Précieuses ridicules et son hôtel Rambouillet? Et quand bien même le Romantisme de la génération de 1830 aurait été entaché de folie, à qui devrait-on s'en prendre, sinon à la société dont il fut l'expression, comme disait M. de Bonald? La littérature, qu'on le veuille ou non, a moins d'influence sur les mœurs, que les mœurs n'en ont sur la littérature.

Non, le Romantisme, sorti mal armé de la Révolution et des guerres de l'Empire, ne fut ni une erreur, ni une maladie. Il est possible qu'il n'ait pas vu tout de suite ce qu'il fallait faire, et qu'il ait ensuite dépassé le but sous le coup des événements, mais ce fut un mouvement d'idées admirable. Pour

ma part je n'en vois qu'un autre dans le passé auquel on puisse le comparer par la diversité et l'étendue — c'est celui de la Renaissance ; et ce n'est pas parce que le vent de colère, qui emporta le trône de Charles X, éteignit en même temps les cierges dans les églises et remplaça dans la littérature la religion catholique de Chateaubriand par la religion de la nature de Jean-Jacques, qu'on m'empêchera de l'admirer, car je rappellerai à ses contempteurs qu'une fois ce vent de colère tombé l'éloquence du P. Lacordaire ramena une bonne partie des transfuges au pied des autels.

Si donc j'admire le mouvement romantique dans son ensemble, il faut que l'on sache bien que c'est moins pour les vieilles barrières qu'il a brisées que pour tout ce qu'il a apporté de neuf et de précieux au patrimoine national, car on ne saurait contester qu'il ait grandement enrichi la langue et la littérature françaises. Il nous a procuré, par exemple, et c'est par là surtout qu'il vaut à mes yeux, des émotions que nous n'avions pas éprouvées avant lui.

Quand Lamartine disait dans *le Lac* :

> Tout à coup des accents inconnus à la terre
> Du rivage charmé frappèrent les échos,

il définissait, sans s'en douter, le caractère de la poésie mélancolique qu'il inaugura en 1820. Ce fut une nouveauté et un charme, et le charme fut si grand qu'il dure encore.

On a beaucoup crié contre l'individualisme ; on devrait le bénir au contraire : nous lui devons la poésie du sentiment et des larmes par qui Lamartine et tous les grands lyriques du Romantisme nous ont révélé le sens caché, la beauté vraie du mot de Virgile « *sunt lacrymæ rerum* ».

Que par la suite on ait abusé du rêve, de la mélancolie et des larmes, j'en conviens volontiers, mais cet abus même nous a été plus profitable que nuisible. En nous rendant plus sensibles il nous a rendus plus justes. Il a mis dans notre fonds, si léger de son naturel, il nous a inoculé en quelque sorte le sentiment de la pitié qui, une fois entré dans les mœurs, a fini par se répandre dans les lois.

Voilà ce que n'ont pas vu les néo-classiques et ce que je tenais à souligner d'un trait rapide au début de cet ouvrage. Il ne faut pas laisser s'accréditer les fausses légendes. Aussi bien, si quelque chose pouvait couper court à celle que je dénonce ici, c'est l'histoire même du Cénacle de *la Muse française*. Rien de plus sain, en effet, que le mouvement auquel cette école poétique donna le branle. Son seul tort, c'est de n'avoir pas eu assez de hardiesse et de n'avoir pas assez duré. Avec un peu plus d'audace et quelques années de plus, les hommes de talent qui la composaient auraient empêché le Romantisme de verser dans ce que les derniers Classiques nommaient « le genre frénétique ». Mais il lui aurait fallu pour cela un vrai

chef; or, elle n'en eut pas ; et c'est le sort des modérés d'exaspérer les impatiences et de précipiter les Révolutions.

L. S.

Paris, 19 octobre 1908.

CHAPITRE PREMIER

AVANT LE CÉNACLE. — LES DEUX ALEXANDRE

I. — Comme quoi l'histoire de *la Muse française* n'est pas encore écrite. — Témoignage de Victor Hugo. — L'amitié de Soumet et de Guiraud. — Leur rencontre à Toulouse. — Leurs goûts communs pour la poésie. — Différence de leur caractère. — Portraits de Soumet par Mme Ancelot ; de Guiraud par Alfred de Vigny ; — Jules de Rességuier et son rôle dans l'histoire du premier Romantisme. — Il sert à Victor Hugo de correspondant à Toulouse. — Lettres inédites de Rességuier à Guiraud. — Ce que valaient en argent les fleurs de l'Académie des Jeux-Floraux. — Premières couronnes académiques de Guiraud. — L'Académie de Clémence Isaure sous la Restauration. — Victor Hugo l'appelait « la seconde Académie du Royaume ». — Le cas qu'il faisait de ses fleurs. — La distribution des récompenses à l'Académie française comparée à celle de l'Académie des Jeux-Floraux, par Emile Deschamps. — Talma à Toulouse en 1819. — La ville et la salle du théâtre le soir de ses représentations. — Belmontet lui adresse un dithyrambe. — Comment Soumet fut mis en rapport avec lui. — Sa tragédie de *Cléopâtre* et le *Pélage* de Guiraud. — Lettres inédites de Soumet au sujet de *Pélage*. — Un mot sur Mme Blondel de la Rougerie, l'amie de Soumet, et la *marraine* de sa fille. — Soumet et Emile Deschamps. — Date de leurs relations. — *Le Roi des Aulnes,* de Gœthe, imité par Henri de Latouche.

II. — Soumet et Guiraud se réunissent à Paris en 1820. — Le salon d'Emile Deschamps. — Sophie Gay, protectrice

des deux. — Lettre inédite d'elle à Guiraud sur Alexandre. *Clytemnestre* et *les Machabées*. — Curieux détails. — Talma et *Saül*. — Le *Saül* de Lamartine comparé à celui d'Alfieri et à celui de Soumet. — La poétique de Soumet jugée par Victor Hugo. — Un mot apocryphe sur l'enjambement dans le vers alexandrin. — La *Marie-Stuart* de Lebrun jugée par Soumet. — Le mot propre et la périphrase dans les ouvrages de ce temps. — Les répétitions et la première représentation des *Machabées*. — Lettres inédites à ce sujet de Sophie Gay. — *Clytemnestre* au Théâtre-Français. — Situation critique de l'Odéon en 1822. — Mlle George dans le rôle de la Pythonisse, de *Saül*. — Difficultés que Soumet rencontre à l'Odéon pour faire représenter cet ouvrage. — Il en vient tout de même à bout et triomphe avec *Saül* et *Clytemnestre*. — Effet moral de cette double victoire. — Soumet devient « notre grand Alexandre » et les poètes l'acclament comme leur chef.

> De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions religieuses et monarchiques de la Restauration, il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie, et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvénients.
>
> SAINTE-BEUVE : *Portraits Contemporains*, t. II, p. 179.

I

L'histoire de *la Muse française* n'est pas encore écrite. On ne saurait reconnaître, en effet, le carac-

tère historique aux nombreux essais dont ce recueil fameux a été l'objet depuis tantôt trente ans (1). Quel que soit leur intérêt au point de vue critique, ils sont tous ou muets ou mal renseignés sur les circonstances qui entourèrent la fondation de *la Muse*, sur les conditions matérielles qui lui servirent de base dans le présent et de garantie dans l'avenir, sur la part des membres fondateurs dans le programme, et jusque sur la date exacte de l'apparition du premier fascicule. — Or, c'est précisément ce qu'il importe de fixer avant tout.

Que de fois n'ai-je pas entendu regretter et n'ai-je pas regretté moi-même qu'un Binet ou un Pasquier n'ait pas satisfait notre curiosité légitime en publiant une seule lettre de Dorat, de Ronsard, de J. du Bellay ou de Baïf, qui nous renseignât d'une manière complète sur les débuts encore obscurs de la Pléiade et sur le rôle de chacun dans la formation de l'Ecole poétique de 1550 ! — Eh bien, malgré le peu de distance qui nous sépare de l'année 1823, nous ne serions guère mieux instruits, à l'heure qu'il est, des commencements du Cénacle de *la Muse française*, si, à force de recherches, je n'étais parvenu à faire sortir des cartons poudreux où elles risquaient d'être ensevelies, les lettres d'Emile Deschamps, de Soumet, de Guiraud et des

(1) Le meilleur d'entre eux est celui que M. Jules Marsan, professeur à l'Université de Toulouse, a publié récemment en tête de la réimpression de *la Muse française* faite par la Société des anciens textes.

autres, qui sont à proprement parler la moelle de cette étude.

On me dira peut-être : Et le témoignage de Victor Hugo, qu'en faites-vous?

Je n'ai garde de le négliger, mais avec son habitude invétérée de tout ramener à lui, son témoignage ne saurait être accepté que sous bénéfice d'inventaire.

On lit donc dans *Victor Hugo* raconté (1) :

« MM. Soumet, Guiraud et Emile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer ; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Revue française*. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas viable. La critique modérée et pacifique de ses collaborateurs n'avait pas l'âpreté et l'audace passionnée qu'il faut dans les époques de révolution littéraire. La polémique était timide et douceâtre ; les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion décisive. Si peu agressive que fût la revue, elle effraya l'Académie. M. Soumet s'y présentait ; on lui dit qu'il ne serait pas élu tant que la *Revue française* vivrait. Il demanda donc qu'elle cessât de paraître. MM. Guiraud et Emile Deschamps consentirent, mais M. Victor Hugo dit que les autres pouvaient se retirer, qu'il continuerait seul. Ce n'était pas cela que voulait l'Académie :

(1) T. II, p. 38.

elle n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance. M. Soumet revint à M. Victor Hugo et lui demanda, comme un service personnel, de ne pas donner suite à son idée. La *Revue française* disparut (1). »

Certes, tout n'est pas faux dans ces lignes si précises, mais il suffit que tout ne soit pas vrai pour que l'on mette les choses au point. C'est ce que je me propose de faire, après avoir présenté au lecteur les deux hommes qui représentent le mieux — Lamartine mis à part — l'école poétique française, de 1819 à 1824.

Ils étaient du même département et presque du même âge. Alexandre Soumet était né à Castelnaudary, le 6 janvier 1786, et Alexandre Guiraud était né à Limoux, le 15 décembre 1788. — Après avoir été élevés très chrétiennement, le premier à Toulouse, sous un neveu de Dom Calmet, le second à la campagne, où ses parents s'étaient retirés pendant la Révolution, ils se rencontrèrent sur les bancs de l'Ecole de droit de Toulouse et, grâce à leurs goûts communs pour la poésie, ils se lièrent d'une amitié qui ne connut aucune éclipse et dura toute leur existence. Mais s'ils cultivaient en secret les Muses, c'était sans aucune ambition et pour leur unique plaisir. Soumet se préparait à l'Ecole polytechnique, et Guiraud se destinait au barreau. Par bonheur, à cet âge, il suffit souvent d'un suc-

(1) Chose à peine croyable, Victor Hugo ne se souvenait même pas du titre de *la Muse française*, dont il fut un des principaux collaborateurs.

cès ou d'un revers, d'un coup du sort inattendu, pour changer le cours des idées et la vie d'un homme.

Soumet, ayant échoué à son premier examen pour l'Ecole polytechnique, se voua dès ce jour aux belles-lettres avec d'autant moins d'hésitation qu'il avait déjà été mentionné et imprimé au Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux (1). Venu à Paris dans sa vingt-deuxième année, il fit paraître aussitôt un premier poème sur *le Fanatisme* et attira l'attention du gouvernement par une pièce en l'honneur du *Conquérant de la paix* (1808).

Pendant ce temps-là, Guiraud, ayant eu le malheur de perdre son père, avait renoncé au barreau pour diriger ses fabriques de drap. Mais il n'avait point dit adieu à la poésie, et sans l'empêcher de dormir, les premiers succès de Soumet ne faisaient qu'exciter son émulation. Ils entretenaient ensemble une correspondance qui leur était mutuellement utile, « en ce sens qu'elle portait l'empreinte d'une franchise dont ils ne se départirent jamais ». Mais,

(1) Voici l'état complet des succès de Soumet aux Jeux-Floraux :

1807. — *Le vieux Chêne*, idylle, mentionné et imprimé au Recueil.

1809. — *Le Messie*, poème, mentionné également,

1810. — *L'Illusion*, ode, mentionnée encore.

1811. — *Au Roi de Rome*, ode, amarante d'or, et *Mademoiselle de la Vallière*, sonnet à la vierge, lys d'argent réservé.

1813. — *L'Italie*, ode, amarante d'or; — *les Passions*, ode, mention et impression; *le Dévouement d'Hubert Goffin*, poème, violette d'argent; — *Epître* adressée de Rome à M. Millevoye, imprimée avec la mention : a concouru pour le prix; — *la Jeune exilée, hymne à la Vierge*, lys d'argent; — *Atala mourante*, hymne à la Vierge, a concouru pour le prix.

1815. — Soumet fut nommé Maître ès-Jeux Floraux le 24 février.

(Communiqué par M. Armand Praviel, Maître ès-Jeux Floraux.)

comme l'a reconnu Guiraud, c'est bien certainement lui qui en retira le plus d'avantages (1). D'abord il est très rare que deux vrais amis aient le même tempérament et le même caractère. La nature, qui se plaît aux contrastes, a si bien arrangé les choses qu'en amitié, comme en amour, il y en a toujours un qui reçoit plus que l'autre, et c'est celui qui donne le plus qui est encore le plus heureux.

Soumet avait été créé et mis au monde pour travailler au bonheur de ses amis. Avec une belle figure qu'illuminaient des yeux admirables, il avait une âme aimable et quelque peu naïve.

« Tout était poésie en lui, dit Mme Ancelot, et vous attirait par le charme de l'idéal. Non seulement on l'aimait dès qu'on lui parlait, mais on se sentait aimé de lui ; il semblait que l'affection débordait de son cœur et allumait autour d'elle tous les foyers d'affection que chacun avait en soi. Il obtenait facilement la confiance et donnait la sienne avec enthousiasme. Il s'identifiait à vos peines, à vos plaisirs, à vos intérêts, à vos succès, et oubliait, en vous parlant, tout ce qui lui était personnel. On lui eût fait faire à l'instant de grands sacrifices, et son dévouement aurait été complet, si l'on avait eu l'occasion de le mettre à l'épreuve à la minute... Mais, avec lui, il ne fallait rien remettre au lendemain ; de lendemain, il n'en fut jamais pour Soumet. Il vous quittait pour revenir le lendemain ; toujours, sans cesse, il croyait avoir besoin

(1) Voir la préface des Œuvres complètes de Guiraud, Amyot, 1845.

de votre présence, ne pouvoir se passer de votre amitié; mais six mois, un an s'écoulaient, et vous n'en aviez pas entendu parler. Il avait oublié son affection, la vôtre; il n'avait pas eu une pensée pour vous, une autre idée avait rempli son âme, vous n'y étiez plus; mais il vous retrouvait et retrouvait en même temps toutes les tendresses qui lui avaient passé du cœur. Son dévouement était le même, il se souvenait de tout et continuait les confidences interrompues, les phrases d'amitié restées inachevées. Comment lui adresser le moindre reproche? Qui aurait eu le courage de lui faire de la peine, à lui, qui ne vivait que du bonheur des autres et ne pouvait supporter leur chagrin! Puis, si on ne l'avait pas vu, il avait fait une tragédie! composé un poème! trouvé la solution d'un problème! Ce n'était jamais un intérêt vulgaire, une ambition poursuivie ou un calcul de fortune qui l'avait pris et gardé; c'était une *idée* (1). »

Guiraud, lui, était plus terre à terre, plus personnel et plus pratique. Il traitait la poésie comme les affaires, en homme qui n'avait pas de temps à perdre. « Il tenait, dit Vigny, de l'écureuil par sa vivacité, et il semblait toujours tourner dans sa cage. Ses cheveux rouges, son parler vif, gascon, pétulant, embrouillé, lui donnait l'air d'avoir moins d'esprit qu'il n'en avait, en effet, parce qu'il perdait la tête dans la discussion et s'emportait à tout moment hors des *rails* de la conversation (2) » ;

(1) Cf. *Un Salon de Paris* — 1824 à 1864 — p. 16.
(2) *Journal d'un poète*, p. 213.

sa verve et sa prodigieuse activité avaient raison de tous les obstacles. Aussi, avec un talent distingué, facile, agréable et divers, fit-il une fortune rapide. Il est vrai que Soumet lui avait singulièrement préparé les voies.

Retenu à Limoux jusqu'à l'âge de trente ans par la direction des fabriques de son père, il avait été plus d'une fois tenté de rejoindre Soumet à Paris, mais sa mère s'y était toujours opposée, à cause de ses faiblesses de cœur (1), et jusqu'en 1826, date de son mariage, elle ne lui avait permis de faire que de courts séjours au bord de la Seine. Sa réputation n'en souffrit pas, d'ailleurs. Joué, imprimé, vanté, célèbre en moins de trois ans, avec les tragédies et les poèmes élégiaques qu'il avait composés au fond de sa province, il gagna à ces débuts tardifs de donner à sa vie une unité politique qui manqua à celle de Soumet. Royaliste de naissance, Guiraud demeura fidèle aux Bourbons, même après leur chute, tandis que Soumet célébra tour à tour l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet qui, pour prix de ses chants dithyrambiques, le nommèrent d'abord auditeur au Conseil d'Etat et puis bibliothécaire à Saint-Cloud, à Rambouillet et à Compiègne (2).

(1) Soumet écrivait à Guiraud, au mois de décembre 1820 : « Donne-moi dans la première lettre des nouvelles de ta mère. Consentira-t-elle à te faire revenir à Paris au printemps ? » (Lettre inédite.)

(2) Non content d'avoir fait, en 1808, un dithyrambe en l'honneur du *Conquérant de la Paix*, Soumet célébra, en 1810, le mariage de Marie-Louise, et en 1811 la naissance du Roi de Rome. A la suite de ces pièces de vers, il fut nommé auditeur au Conseil d'Etat. —

Mais, pour n'avoir rien publié avant trente ans, Guiraud n'en cultivait pas moins assidument les Muses. A Toulouse, pendant qu'il faisait son droit, il avait fondé avec quelques amis, dont Soumet, sous le titre de Gymnase littéraire, une sorte d'Académie qui, loin d'avoir la prétention de faire concurrence à celle de Clémence Isaure, avait plutôt pour but d'en faciliter l'accès à ses membres. Et lui-même avait concouru de bonne heure aux Jeux-Floraux. Ses biographes ont négligé de nous dire en quelle année il obtint sa première fleur, mais je sais qu'en 1815 il fut mentionné pour une élégie sur *Marie Stuart*, qui fut imprimée au Recueil, et que, trois ans après, il fut couronné pour deux pièces de vers que Soumet et Jules de Rességuier (1), leur ami commun, s'étaient chargés de faire valoir, en qualité de mainteneurs (2), dans le sein de l'Académie.

Jules de Rességuier a joué dans l'histoire du premier Romantisme un rôle qui rappelle — avec moins d'éclat — celui d'Emile Deschamps dans le Cénacle de *la Muse française*. Lié d'amitié, depuis 1818, avec Victor Hugo, auquel il servait de correspondant à Toulouse, c'est lui qui, en 1820, mit Soumet

La Restauration, à laquelle il se rallia presque aussitôt, ne lui tint pas rigueur et le nomma bibliothécaire à Compiègne.

(1) Jules de Rességuier était né à Toulouse le 28 janvier 1788. Il était donc du même âge que Soumet et Guiraud, dont il fit la connaissance à l'Ecole de droit. Etant venu se fixer à Paris au mois de juillet 1823, son salon, pendant les vingt ans qu'il y habita, fut un centre littéraire très aimé. Il mourut le 7 septembre 1862, laissant après lui deux recueils de vers, *les Tableaux* et *les Prismes poétiques*, qui sont parmi les meilleurs des *Poetæ minores* du Romantisme.

(2) Soumet avait été installé comme mainteneur le dimanche 28 février 1819.

en rapports avec le jeune poète des *Odes et Ballades* (1), de même que c'est lui qui, dans le recueil de *la Muse*, présenta au public lettré les *Poèmes élégiaques* d'Alexandre Guiraud. On voit que ce n'est pas d'hier que les méridionaux se font la courte échelle.

Le 19 mars 1819, Jules de Rességuier écrivait à Alexandre Guiraud :

« Ce n'est pas, mon ami, une chose facile à tout le monde que d'apprécier le charme de votre douce poésie. Il y a des gens qui n'osent point avouer qu'une ode soit bonne, lorsqu'elle n'est pas ennuyeuse. Cependant l'Académie vous pardonnera, je crois, le plaisir que vous lui avez fait, et, malgré votre talent, vous aurez plusieurs couronnes.

« Les ouvrages que vous avez envoyés sont ravissants ; je vous dis là ce que j'entends dire, car pour moi vous m'avez séduit, et vous n'en doutez pas, j'espère, je suis un mauvais juge dans votre cause.

« Notre ami Soumet, séducteur comme vous, me confie, mais trop peu souvent, des morceaux dont l'enchantement ne trouverait peut-être pas grâce aux yeux de nos confrères.

« Soumet est plus souffrant depuis quelques jours. Ce cher malade a besoin de bonheur, il a besoin de vous voir, et je vous avoue que j'en ai aussi bien envie. Si, de votre côté, vous avez en ce genre quelque aimable fantaisie, vous prendrez la

(1) La 17e livraison du *Conservateur littéraire*, parue au mois d'août 1820, annonçait l'arrivée à Paris de « cet enfant d'Isaure ».

poste et ne regretterez pas vos fleurs, puisqu'ici de nouvelles fleurs vous attendent. Je suis très sensible que vous vous soyez adressé à moi, je ne voulais vous le dire que lorsque l'Académie vous aurait donné les prix qu'elle vous doit, mais ses jugements sont longs, et ma reconnaissance est impatiente.

« Adieu, aimable ami, je vous embrasse en vous appelant et vous désirant de tout mon cœur.

« JULES DE RESSÉGUIER. »

Quelques jours après, Guiraud recevait encore le billet suivant :

Lundi, 22 mars 1819.

« Prenez, mon ami, un air triomphant et modeste, inclinez noblement votre tête afin que je la couvre de lauriers.

« *L'Exilé du ciel* et *l'Exilée de la France* ont eu deux couronnes. Vous avez cueilli une violette et un souci dans le jardin de l'Académie. Voilà ce que vous avez obtenu. Je ne parle pas de ce que vous méritiez ; je dirai seulement que nous ne méritions pas une poésie douce, brillante et légère comme celle que vous nous avez envoyée. Cependant, je vous en voudrais, si vous doutiez de mon jugement particulier ; je vous en voudrais bien davantage si vous doutiez de mon amitié

« JULES DE RESSÉGUIER (1). »

Enfin, le 7 mai 1819, le futur auteur des *Ta-*

(1) Lettre inédite.

bleaux et des *Prismes poétiques* adressait à Guiraud la très intéressante lettre que voici :

« Mon ami, vous mettez de la grâce et de l'amabilité jusque dans les affaires. C'est, à mon avis, porter au plus haut point la perfectibilité de l'esprit humain. J'ai à vous entretenir d'un détail mercantile et à vous expliquer une chose que je ne comprends pas. Ma prétention est d'être clair. L'Académie vous doit deux fleurs qui lui coûtent 450 francs. Si vous voulez les fleurs, on vous les enverra : si vous en voulez la valeur intrinsèque, l'Académie retiendra la moitié de la façon et du contrôle, c'est-à-dire 37 fr. 50 pour la violette et 25 fr. pour le souci. En un mot, et pour terminer un calcul qui offense la libéralité des Muses et faire cesser un discours qui a si peu de rapport avec votre poésie, faut-il que je reçoive et que je vous fasse passer par un mandat la somme de 387 fr. 10 ou que j'attende les deux brillantes couronnes qu'au nom de la Gloire on a demandées pour vous à Paris? Répondez, je suis à vos ordres.

« Lorsque j'aurai reçu vos bouteilles, je vous dirai ce qu'elles sauront m'inspirer. Je m'enivre d'avance de votre aimable attention et je vous promets de m'enivrer encore en votre honneur, en buvant à pleines coupes le vin de l'amitié.

« Rien de bien remarquable ici, depuis quinze jours, que votre départ et l'arrivée de Mme Boni de Castellane. Soumet travaille et veut bien me mettre dans le secret de ses occupations.

« Adieu, mon cher Alexandre, faites des vers

brillants, de la prose rêveuse. Ayez de la grâce, de l'esprit, quelquefois même du génie et toujours pour moi un peu d'amitié.

« JULES (1). »

On ne pouvait être plus aimable, et vraiment ces lettres de Rességuier valaient bien, avec un peu d'amitié, quelques bonnes bouteilles de blanquette de Limoux.

Dans le même temps, Soumet écrivait à Guiraud :

« Toulouse [avril 1819].

« Je n'ai pas répondu de suite à ta dernière lettre, mon ami, parce que nous n'avions pas de renseignements positifs sur l'arrivée de Talma, elle est annoncée aujourd'hui pour le commencement du mois prochain, du 10 au 15, mais on assure que Mlle George le précédera de quelques jours. Je ferai savoir à M. Pinaud (2) que tu le dispenses de la façon des fleurs, mais cela paraîtra bizarre parce que je ne pourrai pas en dire la raison. La phrase par laquelle tu m'annonces ta résolution est superbe. Et c'est une épigramme contre la cheminée du salon de papa. Au reste, mon ami, j'approuve beaucoup ta résolution et j'écrirai aujourd'hui même à M. Pinaud. Je t'envoie *Thérèse Aubert* (3) par le courrier d'aujourd'hui. C'est un mauvais ouvrage, mais rempli d'admirables détails. Adieu, cher ami, tu feras très bien de ne pas atten-

(1) Lettre inédite.
(2) Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux.
(3) Roman de Charles Nodier paru en 1819.

dre l'arrivée de Talma pour venir nous voir. Toutes mes heures sont libres pour *Pélage* (1). »

Nous parlerons de Talma tout à l'heure. Commençons par nous mettre en règle avec l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse. A cette époque elle était aussi courtisée qu'au XVIe siècle, après qu'elle eut décerné à Ronsard, en témoignage de son admiration pour ses *Odes* et ses *Amours*, la Minerve d'argent (2) que lui-même offrit ensuite respectueusement au roi Henri II. Lamartine, qui, dès 1810, avait songé à l'églantine ou à la violette pour un poème des *Quatre âges* (3), avait concouru, en 1819, avec Victor Hugo et l'abbé Gerbet, pour le lis d'or destiné à l'auteur de la meilleure ode sur *le Rétablissement de la statue de Henri IV,* mais ce prix extraordinaire avait été donné à l'unanimité des voix à Victor Hugo, dont les dix-sept ans, suivant l'expression de Soumet, « ne trouvaient à Toulouse que des admirateurs, presque des incrédules (4) ». Et le jeune triompha-

(1) Tragédie de Guiraud dont il sera question plus loin.

(2) Sur cette Minerve d'argent, M. de Gélsi, mainteneur des Jeux-Floraux, m'écrivait le 14 avril dernier, après avoir lu ce chapitre dans le *Mercure de France :* « Si elle fut votée, ce qui n'est pas douteux — deux délibérations de 1554 à 1555 en font foi — il n'est pas bien sûr qu'elle ait été achetée. Du moins on n'en trouve pas trace sur le livre des recettes et dépenses des Capitouls. Or, toutes les récompenses des Jeux-Floraux étaient alors payées sur les fonds communaux, et cette comptabilité était tenue avec beaucoup d'exactitude par nos anciens édiles sur les registres. Ces *Gascons de Mainteneurs,* qui votèrent quelques années plus tard une pareille Minerve à Maynard et ne la lui envoyèrent jamais, avaient-ils déjà joué le même tour à Ronsard?... » — Dans ces conditions, j'ai bien peur que Binet nous ait une fois de plus mal renseignés.

(3) Cf. la *Correspondance de Lamartine*, t. I, p. 143.

(4) Lettre de Soumet à Victor Hugo, citée par Ed. Biré, dans *Victor Hugo avant 1830*, p. 129.

teur, qui l'année suivante fut nommé *maître ès Jeux-Floraux*, était si fier d'appartenir à « la seconde académie du Royaume » qu'il fit valoir ce titre pour être exempté du service militaire (1).

Je m'étais demandé bien des fois, n'en ayant vu aucune au Musée de la place Royale, ce que Victor Hugo pouvait bien avoir fait de ses fleurs d'or et d'argent de l'Académie de Toulouse, et depuis que j'avais lu, dans la correspondance de Rességuier et de Soumet, que les lauréats avaient le choix entre les fleurs et la somme d'argent qu'elles représentent, je le soupçonnais d'avoir opté comme Guiraud pour leur valeur intrinsèque. Je me trompais. En relisant naguère le livre de sa femme (2), j'ai vu que, dans la mansarde à deux compartiments qu'il habitait, en 1819, rue du Dragon, n° 30, avec son cousin Trébuchet, il avait accroché au-dessus de la cheminée de marbre de Sainte-Anne le lis d'or que lui avait décerné cette Académie. Preuve que, malgré sa pauvreté, il mettait en ce temps-là, comme son ami Soumet, l'honneur au-dessus de l'argent. — Oh! non, ce n'est pas lui qui aurait fait des épigrammes sur les lis et les amarantes dont notre « grand Alexandre » avait décoré la cheminée de son père, et plus tard celle de son cabinet de travail. Tout au plus aurait-il souri de la plume d'aigle qui voisinait sur sa cheminée avec ces fleurs.

Quoi qu'il en soit, l'Académie des Jeux-Floraux

(1) Lettre de Victor Hugo à M. Pinaud, du 11 décembre 1822.
(2) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II.

balança longtemps dans l'estime des poètes (1) le prestige de l'Académie française, et voici en quels termes Emile Deschamps parlait de l'une et de l'autre dans *la Muse française* du 1er septembre 1823 :

« C'est pourtant un beau spectacle que la salle de l'Institut le jour de la Saint-Louis. Voyez de ce côté, comme un faisceau de gloire, tout ce que la France, et par conséquent l'Europe, doit avoir de plus grands écrivains, de plus illustres savants, de plus habiles artistes ; de l'autre, comme une corbeille de fleurs, un demi-cercle de femmes brillantes de grâces et de parures ; au milieu, les jeunes vainqueurs dont la rougeur semble appeler le voile d'un laurier. Leurs mères sont là peut-être

(1) Il le faut bien pour que, du plus grand au plus petit, tous aient mis leur honneur ou leur amour-ropre à prendre part à see concours annuels. J'ai relevé dans les recueils de l'Académie ds Toulouse les noms des poètes du premier Cénacle qui furent couronnés entre 1819 et 1824. Les voici :

1819 : V. Hugo, *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV; les Vierges de Verdun ; les Derniers bardes ;* — A. Guiraud, *Ode à mon jeune ami ; l'Exilée de Hartwell* (élégie) ; *l'Hymen* (élégie).

1820 : V. Hugo, *Moïse sur le Nil* (ode) *; le Jeune banni, Raymond à Emma* (héroïde) ; *les Deux âges* (idylle) ; — F. Durand (Durangel), *le Génie* (ode) ; Mme Tastu, *la Veillée de Noël.*

1821 : F. Holmondurand (Durangel), *le Jeune poète mourant* (ode).

1822 : Durand de Vrandaulmon (Durangel), *le Détachement de la Terre* (ode) ; *l'Adieu* (ode) ; — Mme Tastu, *A l'étoile de la Lyre* (ode) ; — Saint-Valry, *Prière d'un jeune poète à la Vierge* (élégie).

1823 : Saint-Valry, *La Pérouse* (ode) ; *la Jeune malade* (élégie) ; — Durand-Vrandaulmon (Durangel), *la Gloire* (ode) ; *Ode à Victor Hugo ; la Vieille France* (ode) ; *le Ruisseau* (idylle) ; — Mme Tastu, *le Dernier jour de l'année* (élégie) ; *le Retour à la chapelle* (hymne) *;* — Belmontet, *Pierre l'Ermite* (ode) ; *les Petits orphelins* (élégie) ; *le Chien de l'aveugle* (élégie) ; *le Pèlerin* (hymne).

1824 : Nestor de Lamarque, *les Catacombes* de Paris (élégie), *la Pauvre Mère* (élégie) : *l'Ange des dernières amours* (élégie).

qui attendent pour pleurer qu'on proclame le nom qui fait leur joie ; et tout à l'entour siègent les statues des grands hommes, comme des symboles d'immortalité. Cependant l'influence des spectateurs se presse sur les amphithéâtres et dans les tribunes suspendues. L'imagination s'épuise à rêver d'avance la pompe d'un si doux triomphe. Mais l'heure approche, un murmure respectueux circule dans l'assemblée, un vaste silence lui succède, la salle entière écoute et regarde ; une voix s'élève seule... On croirait que c'est la fête qui commence : hélas ! ce n'est qu'une séance qui s'ouvre. Quelque chose d'*officiel* dans l'air, des encriers et des programmes, quand on cherche des lyres et des parfums, enfin le *je ne sais quoi académique*, viennent déranger toutes les émotions et décolorer tous les rêves. Le triomphateur en est frappé lui-même ; un froid inattendu le saisit sous ses palmes, et voilà le revers de sa médaille.

« C'est à Toulouse qu'il y a fête ! C'est aux Jeux-Floraux, avec le souvenir des trouvères, au milieu des brillants cortèges parmi les flûtes et les guirlandes, quand vient le jour de la moisson des amarantes d'or, et des beaux lys d'argent ! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de *Clémence Isaure* est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie ; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivants de la gaie-science ; et les poètes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur

poésie, et mêlent toujours une suave et noble harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces. »

Après avoir admiré comme il convient cet éloge de l'Académie de Toulouse, arrivons à Talma.

Il jouissait dans la cité palladienne d'une renommée que ne possédaient ni Mlle Duchesnois ni Mlle George, ses glorieuses camarades. Chaque fois qu'il venait à Toulouse, il descendait au *Grand-Soleil*, où il occupait un appartement au rez-de-chaussée, et il prenait plaisir à se concerter avec les députations de la jeunesse sur le choix des ouvrages et sur le nombre des représentations qu'il se proposait de donner durant son séjour. On aura une idée de l'enthousiasme de la population par les détails suivants que j'emprunte aux journaux de l'époque. La salle, ouverte à 7 heures du matin, était pleine avant midi; les affaires étaient suspendues, les commis quittaient leurs bureaux, les clercs leurs études; on servait à dîner dans les loges et l'on y faisait de la musique jusqu'à la représentation. Indépendamment des trois rangs de gradins qu'on avait élevés des deux côtés du théâtre et qui interceptaient le passage des coulisses encombrées de monde, on avait pratiqué une grande quantité d'ouvertures dans la toile du fond où les curieux encadraient leurs têtes comme la *Cassandre* du *Tableau parlant*. Et après la représentation, Talma était reconduit à son hôtel parmi les vivats et les fleurs.

Un tel spectacle était bien fait pour monter la tête aux jeunes auteurs dramatiques qui nourrissaient l'espoir d'être joués un jour par Talma. Aussi Balmontet — qui était alors à Toulouse et devait en être expulsé quelque temps après par la police, pour avoir eu l'audace d'envoyer à l'Académie des Jeux-Floraux plusieurs pièces de vers en l'honneur de Napoléon, — s'empressa-t-il de composer un dithyrambe en l'honneur du grand tragédien (1). Il a même tenu à nous apprendre, afin que la postérité n'en ignorât, qu'il lui avait présenté ce dithyrambe le 26 mai 1819. J'en citerai deux ou trois passages à titre de curiosité :

. . . .
O Talma ! je t'ai vu : pareil au voyageur
Qui de l'Etna sondant le gouffre immense,
Quand une mer de feu de sa bouche s'élance,
Et dans les airs promène sa fureur ;
Immobile à la fois d'extase et de terreur,
Il pâlit, il admire, il frémit en silence ;
Partout devant son œil rêveur
Du Colosse de feu l'image est retracée,
Et l'Etna tout entier s'attache à sa pensée.
Ainsi, Talma, brûlant, impétueux, profond,
Tu saisis nos regards d'une vive magie;
Ainsi ta sublime énergie
S'échappe en mots pressés et jaillit sur ton front.
Semblable à la poudre vivante
Qui surgit et s'abat sur la crête d'un mont,
D'un volcan dans ton sein, en prodige fécond,
Roule, sort la lave savante,
Et tombe sur nos cœurs palpitant d'épouvante.
. . . .

O Talma ! brûlant interprète

(1) *Talma*. Toulouse, imp. de Viesseux, 1819, in-8, de 8 p.

Des Muses de nos Immortels,
Reçois sur leurs divins autels
Les lauriers sacrés du Poète ;
Et, brisant la faux du trépas,
Sous leurs poétiques ombrages,
Traverse l'océan des âges,
Précédé des transports dont tu nous énivras.
Vois-tu ces demi-Dieux ? Leur amitié te nomme ;
Corneille, vieux foyer d'où sortit toute Rome,
Racine, astre des vers aux rayons délicats ;
Ils t'ont dit leur grand homme ;
Leur vœu reconnaissant t'appelle dans leurs bras.
Comme eux ton âme rayonnante,
Au sein de l'Olympe enchanté,
Ira de gloire étincelante,
Respirer l'immortalité ;
Et ton nom, sur l'oubli remportant la victoire,
D'augustes palmes escorté,
Sur les ailes de la mémoire,
A travers la postérité
Ton nom resplendissant promènera sa gloire.
. . . .
Oh ! si ma muse adolescente,
Au feu de tes beautés allumant son ardeur,
Pouvait, en te chantant sur sa lyre naissante,
S'associer à ta splendeur !
Rival de la sculpture,
A la race future
Je t'enverrais armé du cœur de Manlius :
Mais un juste respect au silence m'appelle.
Et le vainqueur de Darius
Ne confiait ses traits qu'au seul pinceau d'Appelle.

Le trait final vaut toute la pièce, et je serais bien étonné qu'il n'eût pas valu au jeune poète les compliments de Soumet. Quant à celui-ci, il n'avait aucune raison d'emboucher la trompette en l'honneur de Talma, qu'il connaissait depuis longtemps. Il l'avait rencontré, vers la fin de l'Empire, dans

le salon de Mme Sophie Gay, lorsque tout Paris récitait son élégie de *la Pauvre Fille*, et c'est encouragé par lui qu'il avait laissé sur le chantier son poème épique de *Jeanne d'Arc*, pour aborder la scène. Mais quel souci que de lui plaire! Après avoir cherché dans l'histoire ancienne un sujet capable de lui fournir un rôle à sa taille, Soumet s'était arrêté à celui de *Cléopâtre*, qu'il avait attaqué aussitôt. Guiraud, mis au courant, avait suivi son exemple et choisi le sujet de *Pélage*. Malheureusement, ses fabriques de Limoux lui laissaient peu de loisirs. Il avait à peine écrit la moitié de sa tragédie que Soumet avait fait recevoir la sienne au Théâtre-Français, et c'est de sa lenteur qu'on le gourmandait, quand Talma arriva dans le Midi. Non que Soumet conseillât à Guiraud de profiter de cette occasion pour entretenir le tragédien de son ouvrage. Il eût été plutôt d'un avis contraire, mais il craignait qu'à traîner ainsi les choses en longueur Guiraud ne réservât à son *Pélage* le sort du *Turnus* de Michel Pichat, et c'est pour mieux le sermonner et lui faire honte qu'il le pressait de venir à Toulouse, sans attendre l'arrivée de Talma. « Toutes mes heures sont libres pour *Pélage*. » O le noble ami !

Sur ce voyage de Talma et sur *Pélage*, nous avons deux lettres de Soumet, datées de Toulouse, qui sont intéressantes à plus d'un titre :

Dans la première, il écrivait à Guiraud :

« Lundi [1819].

« Je suis le monstre de l'ingratitude, mon cher

Guiraud, et ton aimable lettre a réveillé tous mes remords; ce silence a dû t'annoncer qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, et en effet je mène depuis environ deux mois une vie fort singulière, je me suis voué au culte des Muses, et comme La Tasse j'ai pris le titre de poète repentant. Je me suis sauvé dans l'inspiration des orages de mon cœur (1), comme l'aéronaute fuit dans les cieux les nuages qui embarrasseraient sa course; j'ai pris un sujet de poème épique, qui te fera trembler. Nous causerons de cela; nous avions perdu l'espoir de voir arriver Talma, et tu dois savoir qu'il y a eu même à ce sujet une espèce d'émeute au parterre. Je ne me consolais pas de ce contre-temps en songeant qu'il me priverait du plaisir de te voir. Enfin nous avons appris hier au

(1) De quoi pouvait-il bien se repentir et qu'est-ce qui le rendait si malheureux? J'ai cherché et j'ai appris que la « dame de ses pensées » ne lui avait pas été positivement fidèle. Elle s'appelait Mme Blondel de la Rougerie et, s'il faut en croire les *Mémoires* d'Auger, elle « attestait par sa grâce que M. de Montalivet, le père, n'avait pu lui refuser, alors qu'il était ministre de l'Intérieur sous l'Empire, de faire un auditeur au Conseil d'Etat du poète Soumet, auteur de la charmante pièce de vers *la Pauvre Fille*, et conséquemment père de Mme d'Altenheim, connue depuis, — Mme Blondel *passant pour être sa marraine* ».

Gabrielle Soumet était née le 17 mars 1814, l'année même, en effet, où parut *la Pauvre fille*. Or, Auger nous raconte qu'en 1817 il fut présenté à Mme Blondel par une amie commune qui, pour une raison secrète, voulait le faire réussir auprès de cette reine de salon *et qu'il y parvint*. « Ce fut pour moi, dit-il, pendant une année, l'occupation constante d'une relation dont on se montra jaloux. Mme Blondel, créole piquante, avait une fille déjà grandelette et un fils au collège. Son mari vivait à la Martinique. Sa maison était agréable, et je me liai chez elle avec Pichat, auteur d'une tragédie de *Turnus* et de la tragédie de *Léonidas*, jouée par Talma avec un grand succès... »

Cela n'était pas évidemment pour faire plaisir à Soumet, à supposer qu'en 1818 — car sur ce point je n'ai pas de lumière très précise — il fût encore en bons termes avec *la marraine* de sa fille.

soir à 11 heures que Talma venait d'arriver. Son projet était de se rendre de suite à Carcassonne, à cause des mauvais procédés de notre directeur. Mais une sérénade l'a désarmé, ou plutôt armé du poignard de Manlius qu'il doit jouer demain. Nous espérons qu'il s'arrêtera quelques jours, mais tu n'as pas un moment à perdre. »

« Je t'embrasse.

« S [OUMET] (1). »

Dans la seconde, il lui disait :

« Tu remues toutes mes blessures, mon cher ami, je ne sais quel mauvais génie m'a inspiré cette fatale lecture des Jeux-Floraux et l'impression de mon *Chant de guerre* (2); c'est le génie de l'amour-propre, le plus perfide de tous. Je te fis part dans le temps du peu de succès de ce morceau de poésie, et, depuis ce moment, les satires des Toulousains, la pitié de Jules (3), les réprimandes d'Emile (4) ne m'ont pas été épargnées. Tout le monde me renvoie à l'alphabet que ne savait pas mon héroïne et à ses moutons qui ne pouvaient lui avoir appris le langage que je luis fais tenir.

« Ainsi me voilà presque découragé, et l'*inspiration brillante* s'est couverte de ténèbres. J'en suis désolé. Talma ne s'arrête point à Carcassonne, du moins il m'en donna l'assurance la dernière fois que je fus le voir; je le reverrai peut-être aujour-

(1) Lettre inédite.
(2) Ce *Chant de guerre* était un fragment de son poème épique sur *Jeanne d'Arc*.
(3) Jules de Rességuier.
(4) Emile Deschamps.

d'hui et je t'instruirai de son départ, qui n'est pas aussi prochain que tu sembles le croire; nous espérons te voir arriver d'un jour à l'autre. Si tu m'en croyais, tu ne parlerais point à Talma de ton *Pélage;* c'est un homme qui se prévient, quelquefois sans raison, contre certains ouvrages; il ne te serait d'aucune utilité pour la lecture des Français, et il vaut mieux se présenter à lui avec une tragédie reçue avec transport qu'avec une tragédie à recevoir : penses-y. Il était parvenu à me décourager entièrement de *Cléopâtre* et je la fis recevoir aux Français en son absence; tu te souviens également de ce qui est arrivé à Pichald. Tout ceci doit rester entre nous...

« Il est bien ridicule que tu éternises comme tu le fais cette tragédie de *Pélage*. Veux-tu en faire un second *Turnus?* Si elle n'est pas terminée dans un mois, je ne t'en parlerai plus.

« Si tu as quelque chose à me dire pour me redonner un peu d'inspiration, ce sera ressusciter un mort.

« SOUMET (1). »

« Je ne t'en parlerai plus ! » Il aurait été bien en peine de tenir cet engagement, car, ayant conscience du talent dramatique de Guiraud, il s'était promis de le harceler tant qu'il n'aurait pas obtenu gain de cause (2), et il ne savait qu'inventer pour vaincre sa paresse.

(1) Lettre inédite.

(2) Malade, il oubliait ses maux pour s'occuper de la tragédie de son ami :

« J'attendais les deux derniers actes de *Pélage*, lui mandait-il un

Nous avons vu que Guiraud avait été couronné deux fois à l'Académie des Jeux-Floraux. Le plus heureux des deux amis fut certainement Soumet. Non seulement il fit l'éloge du poète-lauréat dans le premier journal de Toulouse, mais il mit en mouvement tous leurs amis de Paris, à commencer par Emile Deschamps, à qui il recommanda d'une manière toute spéciale de s'occuper des petits ouvrages de Guiraud, à l'exclusion des siens. Or, pendant ce temps-là, Guiraud faisait le mort ou la sourde oreille.

« Quel est cet ingrat silence? lui écrivait Soumet... Tu n'as donc pas reçu *l'Ami du Roi* (1)? Je t'en ai pourtant envoyé quatre exemplaires joints à trois exemplaires des Jeux-Floraux. C'est Jules (2) et moi qui avions fait ton article dans ce journal, et je pensais que tu me reconnaîtrais à la *muse israélite* (3) et à la manière dont je fais l'éloge de

jour; tu me les avais annoncés et j'espère qu'ils ne sont pas restés dans la grotte de Caragonda : fais un nouvel effort et envoie-les-moi. J'ai bien souffert depuis ma dernière lettre, horriblement souffert, et je t'écris la tête grosse de l'opium que j'ai pris hier au soir; c'est une singulière chose que l'opium, il ne m'a pas fait dormir, mais il m'a fait éprouver des choses qui valent mieux que le sommeil; je suis au moment de faire raser ma tête, et on doit à deux heures me couronner la nuque de six sangsues qui n'ont pas sans doute été nourries dans la fontaine des Muses.

« Adieu, mon cher Guiraud, j'ai fait ta commission auprès de Hugo, mais le cabriolet n'était pas encore acheté... Envoie-moi les deux derniers actes de *Pélage :* il y a beaucoup à reprendre dans les trois premiers, mais j'attends les autres. »

(1) *Journal de Toulouse.*

(2) Jules de Rességuier.

(3) Pourquoi? il y a là quelque chose qui m'échappe. J'ai eu la curiosité de consulter *l'Ami du Roi*, et voici ce que j'y ai trouvé concernant les couronnes de Guiraud, à la date du 7 mai 1819 :

« C'est un jeune poète de nos contrées, M. Alexandre Guiraud, déjà couronné pour une ode fraîche et si brillante de poésie, qui a

mes amis; je ne peux pas imaginer ce qui t'a empêché de m'en remercier. J'ai écrit pour toi à Paris. J'ai envoyé à notre ami Emile un exemplaire du recueil, en lui prescrivant de voir Latouche pour *le Journal des Débats*, Coffinières pour *le Journal de Paris* et *les Annales*, et Janin pour *les Champenoises*. Je lui ai surtout recommandé qu'il ne s'avisât pas de faire faire l'éloge de mon chant de guerre de *Jeanne d'Arc*, et que c'était de tes seuls ouvrages qu'il fallait s'occuper.

« Je recevrai par un très prochain courrier la réponse d'Emile, et je te la ferai parvenir.

« Il m'a rendu compte de la représentation de *Jeanne d'Arc* (1), tragédie d'un écolier de sixième, il me promet très prochainement *les Elégies* d'André Chénier, dont Latouche est l'éditeur.

« Nous avons reçu la caisse de vin que tu nous avais annoncée; si papa n'avait pas été absent pour sa tournée, il se serait empressé de t'en remercier.

« M. Ferrary, qui est ici avec son aimable famille, m'a lu hier un acte d'une comédie intitulée *l'Ancien et le nouveau régime.* »

« SOUMET (2). »

acquitté la dette de la pitié, en prêtant à l'auguste exilée d'Hartwell des accents pleins de tristesse. »

Ici un fragment de l'ode suivi de ces réflexions : « Ces vers respirent une mélodie délicieuse, et, en écoutant les plaintes de la fille de nos rois, on croit entendre les regrets de la *muse israélite* lorsqu'elle soupirait en l'absence de la patrie et, loin du Jourdain, suspendait au saule du fleuve étranger une lyre toute baignée de larmes. »

(1) *Jeanne d'Arc à Rouen*, tragédie en 5 actes, de d'Avrigny, représentée le 4 mai 1819.

(2) Lettre inédite

Cette lettre et les précédentes nous apprendraient que les relations de Soumet avec Emile Deschamps dataient d'assez loin, si nous ne le savions déjà par une pièce de vers fameuse, où le second s'exprime ainsi sur le compte du premier :

Un jour (étais-je enfant !) j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet lui-même, le poète
Dont les vers, au collège, avaient tourné ma tête,
Désertait son Toulouse, et, dans notre maison
Précisément venait passer une saison !
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle
Trembla, comme Psyché, quand l'amour se révèle ;
Et j'attendis muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte,
C'est que, dès mon enfance et sans m'en rendre compte,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur ;
C'est qu'une voix intime, oracle sans parole,
M'avait juré souvent que ma tête si folle,
Si rebelle à tout joug, se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.

« Tout mon corps de quinze ans ! » Cela nous reporterait à l'année 1806, puisque Emile Deschamps était né à Bourges le 20 février 1791. Mais sa rencontre avec Soumet était évidemment postérieure à cette date, Soumet n'ayant rien fait encore qui fût capable de lui tourner la tête au collège. Je vois d'ailleurs dans la même pièce que Soumet,

Dieu lui-même, jetait d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique !

Or, je ne sache pas qu'il se soit occupé de théâtre avant 1816 ou 1817. Il y a donc contradiction

dans le récit d'Emile Deschamps. Mais il est certain que leur intimité était très grande à cette époque. Je trouve le nom d'Emile — tout court — dans des lettres de Soumet de 1817, et je lis dans une autre, écrite par le même à Guiraud, en 1818 : « Ni Latouche, ni Emile Deschamps ne se trouvent à Toulouse (1). Emile t'enverra un exemplaire de sa comédie (2) et je tâcherai de me procurer *le Roi des Aulnes* (3) pour te le faire passer.

Qui passe donc si tard à travers la vallée (4) ?

II

Après avoir été séparés pendant près de dix-huit mois — le temps que Soumet demeura à Toulouse — les deux amis se réunirent à Paris au commencement de 1820, et loin d'y perdre, Guiraud ne fit qu'y gagner, les absents avec Soumet n'ayant jamais tort. Soumet avait emporté avec lui le manuscrit de *Pélage* (5). Son premier soin fut

(1) Il voulait parler de leurs ouvrages.
(2) *Un Tour de faveur*, représenté le 23 novembre 1818.
(3) Ballade de Gœthe, mise en vers français par Henri de Latouche.
(4) *Vers du Roi des Aulnes.* — Lettre inédite.
(5) Il lui écrivait à son sujet, quelques jours avant de partir pour Paris :

« Toulouse.

« J'aime qu'on s'exécute, mon cher ami, et qu'on s'arme d'une noble indignation contre ses parents, je ne savais que penser de ton silence, et j'étais à me demander si tu passais ton temps dans le boudoir de tes maîtresses ou parmi les rochers de ton héros. Enfin, ta tragédie est terminée et mes remontrances avec elle; ton sujet est superbe; je le racontais hier à déjeuner à papa et à M. Perier et tu ne saurais croire l'effet que produisait ce simple récit. Surtout la leçon du parricide, mais je racontais le 5e acte comme je le comprends, et peut-être as-tu voulu en faire à ta tête. Enfin, nous ver-

de le faire recevoir à la Comédie-Française, et ce ne fut pas sa faute s'il eut, comme il le craignait, le sort de *Turnus*.

Il écrivait à Guiraud le 20 décembre 1820.

« Auteuil.

«... Tu auras vu par les journaux que Pichald n'est pas joué pour le bénéfice de Michot. J'ai tout de suite songé à *Pélage* et j'ai fait le voyage de Paris pour prendre des informations. Il paraît que plusieurs auteurs, et principalement Arnault, se sont plaints de voir passer une pièce reçue depuis si peu de temps au théâtre et ont engagé les comédiens à se dédire de la parole donnée à Pichald. Je n'ai pas cru, d'après ces nouvelles, devoir faire aucune démarche pour toi; je n'ai pas non plus beaucoup d'espérance pour moi-même. D'un côté la paresse de Talma et de l'autre la pièce de Janin me tiennent en échec. Lorsque *Saül* sera terminé, je me déciderai, je crois, à la présenter au Second-

rons, je suis bien loin, mon ami, de te prescrire les formes antiques dans le sujet de *Pélage*, et je ne te rappelais le théâtre que pour en revenir aux observations que je t'avais faites sur ton second acte qui m'a semblé manquer de lucidité. Je te prédis un très grand succès de cette pièce, et tu sais que je ne t'ai pas trompé quand tu m'as envoyé tes pièces de concours. Les *Champenoises* manquent depuis quelques numéros chez Franel, attendu qu'il est mort, ce qui a dû nécessairement mettre un peu moins d'activité dans sa correspondance avec Paris. Au reste, tu n'y trouverais rien qui intéressât ni ta curiosité, ni ton amour-propre que tu ne connaisses déjà. Janin, en rendant compte de la séance, annonça pour un de ses prochains numéros deux pièces de vers remplis de charme, de M. Alexandre Guiraud, et elles ont paru successivement dans sa feuille. J'oubliais de te dire qu'en racontant ta tragédie j'ai été frappé de l'effet surprenant de ta première scène, ce genre de début est de la plus grande beauté. L'homme qui a poussé le plus loin le pathétique du dialogue, c'est Ducis, qu'en penses-tu ?

« [SOUMET]. »

Théâtre. J'ai fait à *Oreste* (1) de grands changements. J'ai su par Emile que tu travaillais toujours aux *Machabées* (2). Point de précipitation; des vers simples et la plus grande pureté du style; le vers de Pichald est toujours une ligne droite. Je te recommande également de donner tous tes soins à la dernière situation du 5e acte. Tu sais que je te l'ai toujours signalée comme un écueil.

« Ma vie est assez triste, mon ami; l'hyver et la solitude d'Auteuil sont des muses sans inspiration; mais la santé de mon père et toutes ses forces morales sont revenues, et cela me console du reste !

« Tous nos amis te disent mille choses. Je suis allé l'autre jour passer la soirée chez Emile, où je les ai tous rencontrés.

« Je t'embrasse,

« S[OUMET] (3). »

De qui donc Soumet parlait-il en écrivant à Guiraud qu'il les avait *tous rencontrés* chez Emile? — Il parlait d'abord de Victor Hugo, qui ne jurait que par lui, depuis surtout que lui, Soumet, collaborait au *Conservateur littéraire*, — d'Alfred de Vigny, qui avait déjà publié *le Bal* et composé *le Somnambule*, — de Jules Lefèvre, de Saint-Valry, de Latouche, voire de Sophie Gay, qui ne dédaignait pas de produire Delphine dans le salon d'Emile Deschamps.

(1) C'était le premier titre que Soumet avait donné à sa tragédie de *Clytemnestre*.
(2) Orthographe de la brochure Guiraud.
(3) Lettre inédite.

Justement elle habitait alors rue Neuve-Saint-Augustin, n° 12, à deux pas de l'hôtel de Richelieu, où descendaient Lamartine et Guiraud, quand ils venaient à Paris. Et nous allons voir par sa correspondance quel intérêt elle portait aux ouvrages dramatiques des deux Alexandre.

Elle écrivait à Guiraud le 17 février 1821 :

« Vous devez bien penser, mon aimable poète, qu'il a fallu que je fusse tristement occupée, pour rester si longtemps sans me rappeler à votre souvenir, sans vous remercier de ce vin pétillant qui vous attend à Villiers (1). Mais, hélas! bien loin de le boire en riant avec nos amis, nous avons revêtu des habits de deuil, et la mort de ma belle-sœur (2) est venue changer en regrets tous les plaisirs que nous nous promettions cet hiver.

« Entièrement consacrée aux soins qui précèdent et suivent un si triste événement, je n'ai pu me livrer à ceux qui me plaisent tant, et c'est pourquoi vous n'avez pas eu plus tôt ma réponse. Cette mort, quoique fort prévue, et presque désirée comme étant l'unique terme du supplice de la malade, ne m'a pas moins plongée dans de fort sombres méditations, mais je vous en fais grâce et ne veux vous parler que de ma nouvelle passion : vous avez droit à la confidence, car vous êtes un peu complice de mon exaltation. Tout cela ne vous apprend-il pas que j'ai vu, que j'ai causé avec

(1) Villiers-sur-Orge, où elle avait une maison de campagne.

(2) Marie Gay, mère d'Hortense Allart de Méritens. Voir notre livre sur Hortense, 1 vol. in-8°, librairie du *Mercure de France*, 1908.

Soumet, et que son auréole poétique a tellement enchanté mon imagination que je crois rêver en me rappelant ses paroles. Parlez-moi un peu de ses défauts, j'ai besoin de les savoir d'un ami, pour me garantir de la folie de le supposer parfait.

« C'est mardi prochain qu'on lit au Comité sa *Clytemnestre ;* je suis invitée à l'entendre, et je m'en promets un grand plaisir. J'ai déjà disposé Talma à partager mon admiration pour l'ouvrage et je l'ai si bien vanté qu'il est loin de se douter que je n'en connais pas un vers. Ma confiance en ce genre ne me trompe jamais. L'auteur de *la Pauvre fille* ne peut manquer le rôle d'une mère. A propos de mère, celle des *Machabées* est-elle achevée?

« Nous vous attendons le mois prochain avec toute cette famille infortunée. Venez au secours de ce pauvre Théâtre-Français qui menace ruine malgré les talents de MM. Viennet, Roger et compagnie. Si l'ami Pichald se pressait davantage, il aurait déjà mis en fuite tous ces Mèdes avec son *Léonidas*, mais il marche trop lentement à la gloire ; venez le stimuler un peu et lui donner l'exemple du succès. On nous annonce pour après-demain à l'Odéon un *Baudouin* détestable et au Théâtre-Français une *Zénobie* dans le même goût. Le public en fera justice. Il vient d'être fort aimable pour la reprise de *Pomenars* (1) et, sans la rivalité des acteurs entre eux, on pouvait espérer captiver le bon public qui ne demande qu'à s'amu-

(1) *Le Marquis de Pomenars* avait été joué pour la première fois au Théâtre-Français, le 18 décembre 1819.

ser. Mais c'est à qui s'ennuiera le plus. Ce siècle-ci n'offre d'union qu'entre les jeunes auteurs.

« A revoir, mille et mille amitiés.

« SOPHIE GAY (1). »

Quelque temps après, Soumet écrivait à Guiraud :

[1821].

« L'article de ta lettre, mon cher ami, dans laquelle tu nous annonces ta prochaine arrivée, a

(1) Lettre inédite. Quelques jours auparavant, Guiraud écrivait à Mme Sophie Gay :

« Que je vous sais gré, Madame, d'attendre mon arrivée pour votre triomphe aux Français ! mais j'ai bien peur que le comité de la Comédie soit de moitié dans ce procédé charmant, et que je sois obligé de partager ma reconnaissance entre vous et lui. Ce pauvre comité qui retarde votre succès est le même qui a écouté froidement *Saül* et reçu par acclamation *Mathilde*, *Adraste* et *Faliero*. Je n'ose plus me fâcher maintenant de ce qu'il trouva dans le temps *Pélage* ressemblant à *Zaïre* et à *Louis XI*. Il m'a donné depuis bien plus de consolations qu'il ne m'en devait, par ses injustices quotidiennes. La dernière envers notre bon Alexandre est désolante pour tout ce qu'il y a d'un peu poétique à Paris. Que fera-t-il de son possédé, tant que Talma sera au théâtre ? Je vais bien me féliciter d'être passé à l'Odéon, et je voudrais bien, si Victor y rentrait, que Pichald et Soumet s'y établissent aussi. Il paraît d'ailleurs que, de toutes façons, cette année, c'est le tour du faubourg Saint-Germain.

« Si je pouvais vous en vouloir un moment, je vous gronderais de m'avoir fait passer trop tard un billet de M. Bellisle qui était fort important.

« On nous parle tant ici de malades et de mourants qu'on a monté de nouveau mon esprit sur le ton élégiaque, malgré que le beau climat que j'habite soit aussi riant qu'au mois de juin, et n'ait pas eu un seul jour *mélancolique* depuis mon arrivée. Me permettez-vous d'adresser ma *Femme malade* à la muse élégiaque de Villiers ? Je lui avais promis une scène de Misaël, et je lui envoie une élégie que je ne lui avais pas promise. C'est ainsi que la chose s'est arrangée toute seule.....

« Adieu, Madame, je vais écrire à mon directeur. Je martyriserai ce pauvre M. Genty jusqu'à ce qu'il mette ma *Martyre* en scène. J'arrange en attendant tout ce qui a besoin d'être retouché. Je veux livrer ma pièce aux sifflets le plus promptement qu'il me sera possible. Heureusement que Mlle George est un peu taillée en Atlas et qu'elle sera de force à la soutenir (*a*). »

(*a*) Lettre inédite communiquée par Mad. Léonce Détroyat.

été reçue avec une grande joie de tous nos amis et de Mlle Duchesnois, de Mme Ancelot et de Mme Gay, etc... Cette dernière aurait bien voulu t'avoir pour témoin du succès qu'elle doit obtenir dans son joli opéra du *Maître de Chapelle*, dont Paër a fait la musique; je suis allé hier la voir, souffrant et découragé, elle a entendu quelques scènes de *Saül* et te dire l'impression qu'elles ont produite sur elle est impossible; c'est une sensitive poétique que cette femme-là; elle m'ordonne de m'enfermer, de travailler, de faire jouer *Saül* à la place de *Clytemnestre* et j'y suis presque décidé. Nous avons beaucoup parlé de tes *Machabées;* nous ne concevons pas comment deux mois ont pu te suffire pour ce grand travail. Tu sais ce que je pense de ce divin sujet, mais nous serons difficiles sur l'exécution; tu me dis que ton séjour à Paris sera court, mais ne penses-tu pas avoir besoin de corriger ta pièce? Latouche est tout disposé à applaudir et à admirer, il rit beaucoup de l'effroi qu'il t'inspire et il rend à ton talent toute la justice qui lui est due. Je te plains sincèrement de toutes les tracasseries d'affaires; je crains que tu n'aies beaucoup perdu à tous ces arrangements, et la Muse ne console pas de tout. J'attends le mois de mai avec impatience, c'est l'époque où le sort de ma pièce sera fixé. Pour ce qui me concerne, je n'ai voulu faire depuis ton départ aucune démarche, un succès tragique décidera de tout. Une représentation ne peut pas être reculée plus loin que du vingt au vingt-cinq septembre.

« Adieu, mon cher ami, songe sérieusement à mon observation sur les *Machabées* et arrange-toi pour pouvoir les corriger à ton arrivée à Paris; j'ai été obligé de refaire ma *Clytemnestre* en entier.

« Adieu !

« SOUMET (1). »

Nous apprenons ainsi que *Clytemnestre* avait été reçue à correction. D'où le découragement de Soumet. Cependant, du moment qu'il s'était cru obligé de refaire cette pièce presque en entier, je ne conçois pas qu'il ait suivi le conseil de Sophie Gay et qu'il se soit mis en tête de faire jouer *Saül* à sa place. C'est surtout à la Comédie-Française qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Pour avoir méconnu la vérité de ce proverbe, Soumet ne fut pas plus heureux avec *Saül*.

Il écrivait à Guiraud, le 27 novembre 1821 (2) :

« Quoique j'eusse appris, mon cher ami, que M. Genty venait de t'écrire depuis peu de jours, je n'ai pas voulu laisser passer un plus long temps sans m'informer positivement avec lui de tout ce qui concerne ta prochaine représentation. Tout semble annoncer qu'elle aura lieu avant celle de M. Bis (3), et on sollicite pour cela, du ministre, un tour de faveur. Mlle George est trop intéressée à jouer le rôle de Salomé pour ne pas employer dans

(1) Lettre inédite.

(2) Les lettres qui précèdent étaient toutes adressées à « M. Alexandre Guiraud, négociant à Limoux ». Celle-ci était adressée à M. Guiraud (Alexandre), homme de lettres à Limoux.

(3) M. Bis (Hippolyte) est l'auteur d'une tragédie d'*Attila*, qui fut représentée en second Théâtre-Français, le 26 avril 1822.

cette circonstance tout son crédit, mais voici la difficulté qui s'élève. Joanny, dans *le Paria* de Lavigne (1), a été obligé d'apprendre un rôle de 750 vers, il en joue un presque aussi long dans la pièce de M. Bis, et si ta pièce est intercalée entre les deux tragédies, M. Genty craint, à ce qu'il m'a dit, que Joanny, malgré sa bonne volonté, ne puisse jouer ton rôle. Tu sais que Victor n'est plus au théâtre, et j'ai cru pouvoir déclarer à M. Genty que tu ne consentirais, à quelque prix que ce soit, à être joué, s'il te fallait passer à la fois de Joanny et de Victor. Je l'ai prévenu de prendre ses mesures en conséquence.

« Tu dois te souvenir que je t'ai souvent parlé de Victor, comme plus propre que Joanny lui-même à jouer tes *Machabées*, mais c'est à toi seul à décider et tu ne dois pas perdre un moment pour faire connaître à M. Genty tes intentions positives. Sans la rivalité de Duchesnois et de George, je serais allé voir cette dernière (2).

« Voici une lettre de M. Bellisle relative à l'affaire dont tu me parlais dans ta dernière lettre.

« Mme Gay toujours charmante, mais un peu préoccupée de son prochain succès, l'avait égarée, et c'est la cause du retard.

« Quant à moi, mon cher ami, j'ai été abreuvé de tous les dégoûts imaginables. Après un mois de

(1) *Le Paria*, de Casimir Delavigne, fut représenté à l'Odéon le 1er décembre 1821.

(2) Sur cette rivalité fameuse, nous avons une curieuse lettre (inédite) de Talma à Ducis, datée de Dresde, du 3 juillet 1813. Nous la publions plus loin, p. 318.

guerre ouverte avec la Comédie-Française, un arrangement avait été conclu à mes dépens et l'on avait décidé que l'on jouerait *Sylla* (1) au 15 décembre, *Régulus* (2) au 15 janvier et *Saül* au 15 février. Le ministre avait demandé un rapport sur ma réclamation, et M. de la Ferté avait engagé sa parole à faire maintenir cette dernière décision. J'ai en conséquence lu *Saül* avant-hier au Comité rassemblé. Le second acte venait de finir au milieu de toutes les approbations, lorsque Talma, qui avait paru dormir jusqu'à ce moment, s'est levé, pour déclarer qu'il ne jouerait jamais un pareil rôle, et tout le reste de la pièce jusqu'au 5e acte a été écouté avec une défaveur désolante. Le 5e acte l'a relevée et elle a été reçue presque à l'unanimité, mais je suis décidé à la retirer et à faire jouer *Clytemnestre*. Talma est indigné qu'on y parle du Mont Gibboï.

« Je t'embrasse ainsi que Victor, qui est près de moi.

« S [OUMET] (3). »

« *Sakland* a été joué sans réussir ni tomber, aucun mélodrame du boulevard ne nous a paru aussi misérable. »

Décidément Talma n'aimait pas le rôle de *Saül*, quoique Lamartine le soupçonnât d'être « fataliste comme *Saül* et lui (4) ». — Deux ans auparavant,

(1) Tragédie de M. de Jouy, représentée le 27 décembre 1821.
(2) Tragédie de Lucien Arnault, représentée le 5 juin 1822.
(3) Lettre inédite.
(4) Correspondance de Lamartine, t. I, p. 338.

le futur auteur des *Méditations poétiques*, tout en travaillant ainsi que Soumet à un poème épique, avait eu l'idée, lui aussi, de faire une tragédie de *Saül* — ce qui laisserait supposer qu'à de certains moments certains sujets d'imagination, comme certaines maladies, sont dans l'air — et il avait fait tout exprès le voyage de Mâcon à Paris pour lire son ouvrage à Talma. Mais le grand tragédien, après avoir été « dans l'enthousiasme des vers, du style, des beaux effets produits par la façon dont la pièce était conçue », après avoir reconnu qu'il y avait « une tragédie là-dedans » et répété vingt fois que « c'étaient les plus beaux vers qu'on lui eût lus, que *Saül* était fort au-dessus du *Moïse* de Chateaubriand », Talma avait déclaré à Lamartine que sa pièce « n'était pas jouable aux *Français* (1) ».

Il y aurait une intéressante étude à faire sur le *Saül* de Lamartine comparé à celui d'Alfieri et à celui de Soumet, mais elle donnerait lieu à des développements dont la longueur dépasserait le cadre de ce chapitre. Disons seulement que Talma, tout prévenu qu'il était contre le sujet de *Saül*, avait été à bon droit choqué du nombre et de l'importance des scènes lyriques de cet ouvrage. Lamartine avait beau lui répondre que c'était « le plus beau », je doute que l'opinion publique lui eût donné raison, en 1820. Certes, il voyait juste, quand il écrivait à son ami de Virieu : « Une tragédie maintenant doit être une idée forte en action,

(1) Correspondance de Lamartine, t. I, p. 344.

et neuve s'il se peut, et les ressorts doivent être plus serrés, plus forts, plus pittoresques. Il faut du Shakespeare écrit par Racine, comme tu dis, ou bien il ne faut rien du tout (1). » Mais jusqu'à la représentation d'*Othello*, traduit par Vigny, on se contentait, au théâtre, du Shakespeare écrit par Ducis, et nous avons vu que, pour Soumet lui-même, Ducis était « l'homme qui avait poussé le plus loin le pathétique du dialogue ».

Soumet n'avait aucune audace. Avec son tempérament dramatique et la langue ferme qu'il parlait, il aurait pu, s'il l'avait voulu, rien qu'en s'inspirant de la poétique d'André Chénier, inaugurer au théâtre le vers romantique dont l'enjambement et la césure inégale conviennent si bien à la scène. Il se borna à cultiver la rime riche dont elle n'a que faire. S'il faut en croire le récit de *Victor Hugo raconté* (2), Soumet avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre* :

Quelle hospitalité funeste je te rends!

Et il hésitait à le laisser dire.

— Pourquoi? lui demandait Victor Hugo.

— N'êtes-vous pas effrayé, répondait Soumet, de cette épithète qui enjambe l'hémistiche?

— Ah! bien, dit Victor Hugo, je leur ferai faire d'autres enjambées (3).

(1) Correspondance de Lamartine, t. I, p. 319.
(2) T. II, p. 444.
(3) J'ai peine à croire qu'en 1821 ou 1822 Victor Hugo ait tenu ce langage à Soumet, car à cette époque il était aussi timide que lui, et ce n'est guère qu'à partir de 1827 qu'il fit faire de réelles enjambées à son vers. Cf. à cet égard ses articles sur André Chénier dans *le Conservateur littéraire*.

Soumet s'en alla un peu rassuré, mais bientôt sa terreur lui revint et il fit dire à Talma :

Quelle hospitalité, Pylade, je te rends !

Et voilà pourquoi le vers de Soumet, malgré certaines velléités romantiques, reste bel et bien classique, et pourquoi, par une sorte d'anachronisme à rebours, il se rapproche beaucoup moins de celui de Victor Hugo, seconde manière, que de celui de Leconte de Lisle, dont il a à la fois la beauté plastique et la froideur marmoréenne.

Après avoir vu jouer la *Marie Stuart* de Lebrun, Soumet écrivait à Guiraud :

« Cette tragédie manque entièrement de grandeur. Je pense que c'est une bonne fortune de trouver pour une tragédie un sujet qui au besoin fournirait un poème épique, on a du moins de quoi s'étendre, et il est à remarquer que la plupart des sujets antiques, tels que *Prométhée*, *les Perses*, etc., etc., et même *Athalie*, ont un aspect épique qui manque à nos sujets modernes. *Les Machabées* sont dans ce genre. Tu me dis que les réflexions philosophiques t'ont ressaisi ; je ne crois pas qu'il existe d'autre philosophie pour notre vieille Europe que la religion chrétienne. M. de Lamartine est un géant et vous êtes des polissons littéraires de l'avoir méconnu. Lebrun n'a pas osé se servir toujours de l'expression de l'original ; dans sa tragédie, il a paraphrasé ces quatre vers si touchants :

Anna, prends ce mouchoir, gage de ma tendresse,
Je l'ai brodé pour toi dans mes jours de tristesse,

C'est le présent de mort, le présent des adieux!
Tes mains sur l'échafaud en couvriront mes yeux.

« Je me suis rappelé ces anciens vers de mon imitation en voyant la sienne; peut-être faudrait-il « prends ce tissu », mais mouchoir est bien plus triste (1). »

Il aurait pu ajouter que c'était le mot propre. Mais en ce temps-là on avait une prédilection marquée pour la périphrase, et, tout géant qu'il était aux yeux de Soumet, Lamartine reculait le premier devant le mot propre, quand il exprimait un objet tant soit peu vulgaire. C'est Vigny qui eut l'honneur de l'introduire au théâtre dans sa traduction d'*Othello*.

Cependant Guiraud était venu à Paris surveiller les répétitions de ses *Machabées* qui, de la Comédie-Française, étaient passés en même temps que *Saül* au théâtre de l'Odéon (2).

(1) Lettre inédite du 5 juillet 1820.

(2) Guiraud ne s'était pas contenté de soumettre sa tragédie à Soumet, il en avait également communiqué le manuscrit à Victor Hugo, comme en témoigne la lettre suivante que lui adressait le poète des *Odes et Ballades*, sous la date du 1er octobre 1821 :

« Emile [Deschamps] m'écrivait hier, mon cher Guiraud, que votre tragédie *ne ferait jamais le supplice que des envieux*. Je me range non parmi les envieux, mais parmi les jaloux d'un si beau talent. Je ne saurais vous dire combien de plaisir m'a fait éprouver votre *Martyre*.

« Je vous renvoie à regret ce bel ouvrage ; je voudrais le revoir pour le relire ; j'y découvrirais sans doute encore de nouvelles beautés. Cependant, je ne crois pas en vérité que ce soit possible. Adieu. Gaspard de Pons, qui vous a lu et admiré avec moi, désire vous en dire quelques mots et je le garde pour la bonne bouche ; il achèvera ce billet.

« Bon voyage. Ennuyez-vous bien là-bas pour revenir bien vite et n'oubliez pas votre ami de la rue Mézières, nº 10, qui attend une lettre de vous huit jours après votre départ.

« VICTOR.

« *Ma mère, vous pleurez !* Parbleu, je le crois bien. Moi, l'admi-

« Parlez-moi donc un peu de vos répétitions, cher poète, et de celles de notre ami, lui écrivait Sophie Gay, de Villiers-sur-Orge. Parce que je suis souffrante, triste et retirée du monde, ce n'est pas une raison pour m'oublier et vous devez bien quelque souvenir à ma bonne affection. J'espérais que ce beau temps vous donnerait un peu l'envie de *campagner* et que vous viendriez nous dire de ces vers que nous aimons tant à écouter entre le bois et la prairie ; mais les plaisirs vous captivent ailleurs et vous vous en régalez en attendant la gloire. C'est fort bien fait, mais ne me laissez pas ignorer le sort de vos intérêts dramatiques. On m'a dit que vous pensiez à retourner en Languedoc très incessamment. Je médite aussi un prochain voyage à Perpignan et je serais ravie de vous retrouver dans ces belles contrées. Talma est-il enfin après Oreste? Il disait encore l'autre jour des choses pitoyables chez M. X... sur *Saül*. Il est si enragé contre les beaux vers d'Alexandre que j'ai peur de n'en jamais entendre sortir de sa bouche.

« Que faites-vous de l'ange Victor (1) et de ce charmant poète de l'adultère (2)? Tous deux m'a-

rateur né et le chantre obligé de tous les crimes, si le respect humain ne m'avait retenu, j'aurais pleuré comme un honnête homme et comme un faiseur de romances. Mais il n'y a point de considération sur la terre qui puisse m'empêcher d'admirer vos spartiates juifs et de témoigner hautement mon respect pour eux et mon amitié pour l'auteur.

« *Au corps de garde du Guichet de l'Echelle.*

« G. DE PONS.

« Victor et moi, nous avons marqué nos corrections très peu nombreuses avec des chevrons. » (Lettre inédite.)

(1) Victor Hugo.

(2) Alfred de Vigny. Allusion à son poème de *la Femme adultère*.

vaient promis une visite champêtre, mais, je le vois, l'un est trop occupé dans le ciel et l'autre sur la terre pour se déranger en notre faveur. Vous qui n'avez pas moins à faire partout par là, donnez-nous quelques moments, ce sera la plus douce récompense de notre bonne amitié pour vous.

« SOPHIE GAY.

« Mille tendres injures à ce monstre d'Alexandre (1). »

Les Machabées furent représentés le 14 juin 1822. Dès le lendemain, Guiraud recevait cette lettre de Sophie :

« Samedi, juin 1822.

« Le martyre est fini, vous avez la palme et vous triomphez en dépit de Joanni, qui a pensé être le vrai bourreau de vos *Machabées* (2). J'ai été vous chercher chez Mlle George, où j'espérais qu'une mutuelle reconnaissance vous attirerait et où quelques bons avis vous attendaient ; mais vous étiez livré à ceux de nos amis ; j'aurais voulu joindre mes félicitations aux leurs, mais leur jalouse amitié ne me l'a pas permis. Soyez moins méchant qu'eux et

(1) Lettre inédite du 30 avril 1822.

(2) Au 4e acte, au moment où Ephraïm, torturé, est apporté sur la scène, cette situation, l'une des plus belles de la pièce, manqua tout à fait son effet par la faute de Joanny. Guiraud avait demandé qu'il entrât soutenu sur les épaules de deux gardes ; il voulut être apporté ; alors on lui offrit le brancard qui porte les héros, un beau brancard tout couvert de drapeaux, mais qui ne convenait nullement à un héros de sanctuaire sortant des mains du bourreau. Guiraud repoussa les drapeaux, mais qu'arriva-t-il ? C'est que, les drapeaux ôtés, il ne resta plus qu'une civière, et quand le grand-prêtre parut ainsi porté, pâle et défait, une voix du parterre cria : A l'hôpital ! C'en était assez, dit Guiraud, pour déranger toute l'émotion. — Cf. la Préface des *Œuvres complètes* de Guiraud.

dites-moi où et chez qui je pourrais vous rencontrer dans cette matinée.

« Je suis chargée de vous présenter un fort bon et solide libraire pour l'acquisition de votre manuscrit. Ne terminez pas avec d'autres avant de l'avoir vu (1). Je sais que vous devez être fort occupé; vous avez des coupures indispensables à faire pour amener plus vite des scènes admirables où les plus beaux vers se disputent nos larmes. Aussi je ne veux pas vous troubler, mais si ce travail vous retient chez vous ce matin ou chez Ancelot, faites-le moi dire; j'irai vous déranger un seul moment et je prendrai ensuite la route de mes champs pour aller y méditer à loisir sur le plaisir que me cause votre succès. Celui de *Clytemnestre* pourra seul m'en causer autant. Jugez d'après cela de ma tendre amitié.

« SOPHIE GAY.

« Delphine veut que je vous parle de son ravissement, de son admiration. Quand vous aurez assuré votre premier triomphe par une ou deux représentations, vous devriez bien venir vous faire couronner par notre parterre de Villiers.

« Faites mon compliment à Soumet de son bonheur. J'ai bien pensé à lui pendant les applaudissements (2). »

(1) Il s'agissait d'Ambroise Tardieu, qui publia, en effet, la brochure des *Machabées* et devint, l'année suivante, l'éditeur de *la Muse française*.

(2) Lettre inédite. — Quelques jours après, Sophie Gay écrivait encore à Guiraud : « Les *Machabées* sont partout, excepté chez moi. Jugez de ma fureur. Je viens tout exprès à Paris pour les chercher.

Le mot de la fin de cette lettre fait grand honneur à Soumet et suffirait à son éloge. Mais ce n'était pas sans raison qu'il était heureux du succès des *Machabées*, car il y avait contribué pour une bonne part, d'abord en mettant la pièce au point, ensuite en la faisant recevoir à l'Odéon, enfin en la faisant répéter, en l'absence de Guiraud, avec tout le zèle dont il était capable. Et cela pendant que lui-même était aux prises pour *Clytemnestre* avec le comité du Théâtre-Français.

Au mois d'août suivant, Guiraud ayant reçu du roi le ruban de chevalier, Soumet lui écrivit aussitôt :

« Passy, jeudi.

« Nous te félicitons tous, et moi en particulier, à cause de ta mère, de la faveur que tu viens d'obtenir du Roi, mon cher ami. Nous étions tous réunis chez Emile, lorsque cette nouvelle nous fut annoncée, et ce ne fut qu'un même sentiment. Emile se plaint de ton silence, et Pichald se plaint de n'avoir obtenu que le second accessit à l'Académie (1). C'est un jugement stupide, et la pièce couronnée est misérable. Les quatre vers que je t'avais envoyés, te paraissant mauvais, seront changés dans l'impression, et je m'empresse de t'apprendre qu'ils

Envoyez-les ou plutôt apportez-les-moi, sinon je fais cabale à la reprise. — Que faites-vous de *Clytemnestre* et de son père? — Mille injures bien tendres. » (Lettre inédite du 10 juillet 1822.)

(1) Le sujet de ce concours de poésie était *le Dévouement des Médecins français et des Sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*. — Le premier prix fut donné à M. Alletz, et le 1er accessit à M. Chauvet. Delphine Gay eut une mention particulière.

sont de moi. Je passe maintenant à mes affaires.

« *Clytemnestre* n'est point joué. Le rôle a été enlevé définitivement à Mlle Duchesnois (1) et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis un mois, il m'a été impossible d'obtenir une seule répétition. La pension de la maison du Roi est dans le même carton que celle de l'Intérieur et on m'assure qu'on n'attend qu'un de mes ouvrages pour m'en expédier le brevet ; comme il y a urgence et que j'ignore à quelle époque Talma et Mme Paradol me joueront, j'ai accepté le tour de faveur que M. de Lauriston m'a fait offrir. Brifaut s'est empressé de me faire savoir qu'il me cédait son tour et qu'il n'aurait pas attendu l'ordre du ministre pour me laisser prendre sa place. J'ai donc écrit à Mlle George que *les Machabées* ne seraient repris qu'en novembre et je lui ai envoyé le rôle de la Pythonisse en lui disant que tu lui écrirais toi-même pour l'assurer que tu consentais à cet arrangement. J'ai fait beaucoup de changements à ma pièce. La péripétie se fait au troisième acte par la Pythonisse qui ouvre la pièce au premier. L'ouvrage lu au comité de l'Odéon n'a pas produit l'effet des *Machabées*, il s'en faut de beaucoup, et la Pythonisse faisait faire à Andrieux de terribles grimaces. Comme Mlle George peut apprendre son rôle pendant son absence, et que ce rôle n'a pas besoin d'être répété, étant presque tout en dehors de la pièce, nous allons commencer sans elle les répéti-

(1) Il avait été confié à Mme Paradol, mais, pour une cause ou pour une autre, il fut repris par Mlle Duchesnois.

tions, et l'ouvrage peut être joué à la fin de septembre; s'il tombe, *les Machabées* seront repris de suite, et, s'il a du succès, tu règleras toi-même le nombre des représentations. Le succès littéraire des *Machabées* a été parfait, et rien ne peut justifier tes craintes. Lorsque je t'ai conseillé de porter cet ouvrage à l'Odéon, je savais qu'il serait joué avant *Saül*, mais la différence des caractères est si grande que je ne crois pas qu'ils puissent se nuire mutuellement.

« Je t'embrasse.

« SOUMET (1). »

Le bon Soumet avait tout prévu — tout, sauf ce qui devait arriver.

Il écrivait de Passy à Guiraud, le 21 octobre 1822 :

« J'éprouve la plus vive contrariété, mon cher ami ; tu sais toutes les précautions que j'avais prises pour m'assurer que *Saül* serait joué au moins neuf ou dix fois avant la reprise des *Machabées*.

« C'était une des conditions expresses de mon arrangement avec Genty et je n'avais consenti à enlever ma pièce des Français qu'après m'être assuré de son consentement. Nous avions déjà fait plus de quinze répétitions de *Saül*, Mlle George m'avait écrit qu'elle ne retarderait pas d'un seul jour la représentation de mon ouvrage, et elle ne m'avait pas dit un seul mot de son intention de rejouer *les Machabées* avant ma première repré-

(1) Lettre inédite.

sentation. Ce n'est qu'avant-hier que j'ai appris que ta pièce était au répertoire pour demain mercredi et qu'elle devait être jouée jusqu'à la première représentation de *Saül*, reculée jusqu'au cinq du mois prochain.

« C'est le ministre lui-même qui a arrangé la chose de cette manière, à la sollicitation de Mlle George, et j'en éprouve un regret mortel, car je crains que le pathétique extrême de tes deux derniers actes ne nuise à ma première représentation. On répète *les Machabées* aujourd'hui à midi, tu penses bien, sans que je te le dise, que je donnerai tous mes soins à cette répétition et à la reprise ; nous sommes convenus hier avec Mlle George que l'on jouerait le quatrième acte à la lueur d'une lampe, comme tu l'as indiqué, et je crois que nous retrancherons quatre vers des imprécations de la fin. Je cesse de t'écrire pour me rendre à ta répétition. Si je pouvais obtenir de Mlle George de supprimer la cadence traînante de la plupart de ses finales, ce serait un grand triomphe pour elle et pour l'effet général de son rôle. Elle est entrée hier par *Sémiramis*. La recette s'est élevée à 2.500 fr., ce qui est énorme.

« L'administration était réduite aux derniers abus, on me refuse la barbe de Saül et d'Achimelech, et je suis obligé de les faire à mes frais (1).

(1) Dans une lettre du 30 juin 1822, adressée par Guiraud au roi, nous voyons qu'on avait remis à l'auteur des *Machabées*, de la part de l'administration, une note d'excédent de billets donnés aux deux premières représentations qui, déduction faite de plusieurs erreurs, devait s'élever encore à mille francs. Cela faisait supposer qu'il

Adieu, bien cher ami, j'attends le plus grand effet de la reprise de demain; j'aurais bien voulu qu'elle fût retardée de quelques jours et je suis persuadé que ce retard aurait été avantageux à mes intérêts, aux tiens et à ceux du théâtre, mais il m'a été impossible de me faire entendre.

« SOUMET (1). »

Enfin, malgré tous ses déboires, Soumet eut, lui aussi, sa soirée glorieuse. Que dis-je? il en eut deux, à quarante-huit heures d'intervalle. Après avoir été aux nues avec *Clytemnestre*, le 7 novembre 1822, sur la scène de la Comédie-Française, il remporta, le 9 novembre, à l'Odéon, une victoire moindre, mais belle encore, avec *Saül*, et comme Guiraud n'avait pu assister ni à l'une ni à l'autre de ces représentations, voici en quels termes il lui en rendit compte :

« Je viens de passer, mon bien cher ami, par toutes les horreurs et les fatigues du triomphe dramatique ; le succès de *Clytemnestre* a été complet et celui de *Saül* contesté ; mais la pièce, grâce, je crois, aux coupures que nos amis y ont faites (2),

avait distribué à chacune de ces deux représentations cent cinquante billets de plus qu'il n'en avait le droit. « Cent cinquante billets distribués sur une salle si vaste, disait Guiraud, qu'est-ce que cela, quand, à la Comédie-Française, on en distribue chaque jour plus de huit cents pour le *Régulus* d'Arnault ? » (Cf. *Charles Baudelaire et Alfred de Vigny, candidats à l'Académie*, étude par Et. Charavay, 1879.)

(1) Lettre inédite.

(2) Lui-même y fit plus tard d'assez nombreux changements, si l'on s'en rapporte à la note suivante, que je relève dans *la Pandore* du 17 août 1823 :

« Plus de six mois se sont écoulés entre la *huitième* et la *neuvième représentation* de cette tragédie. M. Soumet a profité du

s'est relevée hier et a marché au milieu des applaudissements. Mais la recette a été mince, et *Saül* va éprouver le sort de ta reprise : je ne compte que sur quatre représentations.

« Mlle George a déclaré avoir le rôle en horreur; je ne puis rien te dire de l'effet de mes deux ouvrages. Je n'ai eu le courage d'en voir aucun. On dit que Talma n'a jamais été aussi beau que dans Oreste ; j'espère le voir ce soir, je n'ai que le temps de t'embrasser et de te répéter que la reprise de tes *Machabées* a obtenu un très beau succès littéraire et que ta pièce restera au théâtre; elle n'a été quittée que par un caprice et parce qu'elle ne faisait pas d'argent. Il va en être ainsi de *Saül.*

« L'Odéon est un tombeau où nous nous sommes engloutis.

« SOUMET (1). »

Pas si tombeau que cela, vraiment ! la preuve en est que des deux tragédies de Soumet, c'est encore *Saül* qui, malgré le petit nombre de ses représentations (2), occupa le plus longtemps la critique, et que Soumet, pour nous, sinon pour ses

semestre accordé au roi Saül pour remettre son ouvrage sur le métier. Il a supprimé, ajouté, corrigé; malheureusement, presque tout son travail s'est borné à des transpositions. La pythonisse d'Endor n'a plus qu'une scène au 4e acte : mais beaucoup de ses prophéties ont passé dans la bouche d'Achimelech, vieillard de 90 ans, qui se mêle aussi de sorcellerie, et qui voit, quoi qu'il soit aveugle, tout ce qui se passe pendant la bataille que Saül livre, dans les coulisses, aux redoutables Philistins. »

(1) Lettre inédite.

(2) *Saül* eut huit représentations consécutives, en 1822, et fut repris au mois d'août 1823.

contemporains, est resté l'auteur de *Saül* bien plus que de *Clytemnestre*.

Attaquée assez violemment par la plupart des journaux (1), cette pièce eut l'honneur d'être défendue avec beaucoup d'éloquence par Victor Hugo dans le *Moniteur* du 26 novembre, et le bruit fait autour d'elle entraîna la jeune poésie dans le sillage de son auteur. A partir de ce jour, Guiraud, qui l'avait distancé, prit rang parmi ses disciples. Soumet fut pour tous le maître incontesté, « notre grand Alexandre ». Victor Hugo lui dédia *le Poète dans les révolutions ;* Alfred de Vigny, *le Somnambule;* Guiraud, *le Poète* de ses *Poèmes élégiaques ;* Jules de Rességuier, une très belle épître en tête de ses

(1) Naturellement tous les classiques furent contre Soumet. On jugera de leurs griefs par ceux qui sont contenus dans cette lettre d'Andrieux à Guiraud.

« Paris, 18 novembre.

« Je vous remercie, mon cher et aimable compatriote, de m'avoir donné de vos nouvelles ; la veille même du jour où j'ai reçu votre lettre je parlais de vous avec mes enfants et leur disais que j'avais envie de vous écrire; votre épître m'est parvenue au moment où je rentrais chez moi de la première représentation de *Saül*, qui a eu un beau et grand succès. Il y a du talent de poésie, mais le poète ne ménage pas assez notre langue, dont le génie est la clarté, la justesse, la propriété des expressions ; si les hommes de talent, comme M. Soumet, donnent le mauvais exemple, ils ne seront que trop imités ; les vers *à effet* sont faciles à faire, car on se jette dans le vague et dans la bouffissure ; il faudrait tâcher d'écrire en français et non pas en anglais ou en allemand ; Voltaire a écrit quelque part : « On fait de l'Ossian quand on veut et du Virgile quand on peut. » — Racine est un grand poète assurément, mais il est toujours intelligible, toujours vrai ; tout ce qu'il dit vient du cœur et arrive au cœur ; c'est dans le cœur et non pas dans la tête qu'on trouve le touchant, le pathétique et l'harmonieux.

« Je suis vraiment affligé quand je vois qu'un jeune homme qui pouvait faire bien et très bien se jette dans une fausse route où il en entraîne d'autres après lui, précisément parce qu'il a de très belles parties. La langue latine était plus hardie que la nôtre, et pourtant Cicéron dit que les métaphores doivent être modestes, et surtout jamais forcées... »

(*Lettre inédite.*)

Tableaux poétiques, dans laquelle il lui disait, comme s'il avait eu le pressentiment du four noir de sa future *Divine Epopée :*

Reste, reste fidèle à ton premier autel,
C'est assez d'un laurier, lorsqu'il est immortel.

Ancelot, l'auteur de *Louis IX*, mêlant sa louange à celle de ses jeunes confrères, adressa à l'auteur de *Saül* une autre épître, d'où j'extrais ces vers :

Toi, marche vers le but où t'appelle la gloire !
Respecté de l'envie, aimé de tes rivaux,
A tes anciens lauriers joins des lauriers nouveaux,
Fais retentir encor les échos du théâtre ;
Saül et *Clytemmestre* attendent *Cléopâtre.*
Que nos grands souvenirs revivent dans tes chants,
Guide au sein des combats cette fille des champs
Dont l'audace a brisé l'orgueil de l'Angleterre,
Qui sauva sa patrie et qu'outragea Voltaire.
Digne de la chanter, viens venger son affront
Et la palme d'Homère est promise à ton front.
Fais soupirer encor la plaintive élégie ;
D'un style noble et pur admirant la magie
La France attend tes vers ; et ton siècle enchanté
Les lègue avec orgueil à la postérité (1).

Bref, à l'aube de l'année 1823, Alexandre Soumet trônait comme un demi-dieu sur les hauteurs du Parnasse, et *la Muse française* ne fit qu'accroître son prestige.

(1) Cette épître, datée de Châtillon-sur-Seine, 14 août 1893, fut publiée dans le numéro de septembre de *la Muse Française*.

CHAPITRE II

FONDATION DE « LA MUSE FRANÇAISE »

I. — Les sept fondateurs de *la Muse.* — Le rôle de Soumet, de Guiraud et d'Emile Deschamps. — Date de l'apparition de *la Muse.* — Lettre inédite d'Emile Deschamps à Guiraud. — Causes du retard du premier n°. — Comme quoi Guiraud fut le vrai directeur de *la Muse.* — Sophie Gay met Emile Deschamps en rapport avec la librairie Tardieu. — Deschamps sollicite le concours de Joseph Rocher, alors juge à Melun. — Lettre inédite. — Pourquoi Lamartine refusa de collaborer à *la Muse.* — Ses conseils à Victor Hugo. — Son offre d'argent. — Abstention d'Henri de Latouche. — Son caractère ombrageux et taquin. — Une estampe rarissime pour *la Muse.* — Latouche rompt ouvertement avec ses anciens camarades. — Victor Hugo et Emile Deschamps lui répondent. — *Les Jalousies littéraires,* par Millevoye. — A propos d'une épître de Latouche à Guttinguer. — Les collaborateurs de *la Muse.*

II. — *Nos doctrines,* par Alexandre Guiraud. — Du sentiment religieux dans la poésie. — Guiraud d'accord sur ce point avec Soumet. — Comme quoi Guiraud ignorait la Pléiade du XVIe siècle. — Charles Nodier et le Romantisme. — Il l'explique, le premier, et le défend. — L'Académie française s'élève contre *la Muse.* — Le discours d'Auger déchaîne la guerre entre Classiques et les Romantiques. — Emile Deschamps lui répond. — *Prosaïques* et *poétiques.* Cette définition n'a pas prévalu. — Mort de lord Byron.

III. — Causes de la disparition de *la Muse.* — La candidature académique de Soumet. — L'article d'Holmondurand sur *la Mort de Socrate* et *les Nouvelles Méditations* sème la zizanie parmi les fondateurs de *la Muse.* — Lettre inédite d'Emile Deschamps à ce sujet. — Vigny défend

Lamartine contre ses camarades. — Guiraud à Bordeaux dans la société d'Edmond Géraud. — Soumet jaloux du *Saül* et de *la Mort de Socrate* de Lamartine. — La chute de Chateaubriand. — Une anecdote à cet égard d'Alfred de Vigny. — Portrait de Chateaubriand par Saint-Valry. — Epître que lui adresse Henri de Latouche. — Le dernier nº de *la Muse française*.

I

La Muse française eut sept fondateurs : Emile Deschamps, Guiraud, Soumet, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saint-Valry et Desjardins. — Sept étoiles, comme dans la Pléiade du XVIe siècle, mais ces étoiles ne furent pas groupées tout d'un coup, et ce qui leur manqua, au point de vue de la cohésion et de la durée, ce fut d'être placées, comme leurs devancières de 1550, sous la férule d'un chef ayant l'autorité de Jean Dorat.

Dans le principe, tout semble avoir été étudié et concerté entre Soumet, Guiraud et Emile Deschamps. Celui-ci apporta l'idée première, Guiraud rédigea le prospectus, et Soumet, avec son beau nom, fournit le panache auquel se rallièrent presque tous les poètes-lauréats de l'Académie des Jeux-Floraux.

Cela résulte des documents originaux que j'ai sous les yeux.

Dans une lettre écrite par Lamartine à Victor Hugo, le 8 juin 1823, je vois qu'Emile Deschamps sollicita le concours de l'auteur des *Méditations* pendant l'hiver de 1822. C'est déjà la preuve qu'on

s'est trompé en disant que *la Muse française* fut fondée pour faire échec au *Mercure du XIXe siècle*, de Henri de Latouche, lequel parut trois mois avant elle.

La vérité, c'est que les poètes des deux âges que Victor Hugo avait groupés dans *le Conservateur* éprouvaient, depuis la disparition de cet organe (1), le besoin d'en avoir un autre qui fût en quelque sorte le moniteur officiel, je ne dis pas du Romantisme, ce mot-là sonnait mal ou ne disait rien encore aux oreilles les plus hardies, mais de la jeune école qui avait la prétention de renouveler la poésie française. Or, Emile Deschamps était qualifié plus qu'aucun de ses camarades pour lancer le nouveau navire. Non seulement il était le disciple préféré de Soumet, mais il était actif, entraînant, sympathique à tous, et, comme poète, il avait, au dire de Paul Foucher, « la strophe victorienne, l'inspiration lamartinienne, et avec cela une flamme à lui (2) ». On verra tout à l'heure qu'il fut la cheville ouvrière de *la Muse*.

Le premier numéro devait paraître le 1er juillet

(1) *Le Conservateur littéraire*, fondé par Abel et Victor Hugo, au mois de décembre 1819, cessa de paraître au mois de mars 1821.

(2) Parlant de lui beaucoup plus tard, Sainte-Beuve s'exprimait ainsi : « Emile Deschamps est resté le type le plus fidèle de cette école de *la Muse* dans sa gentillesse et sa flatterie innocente; mais Alexandre Soumet en était alors le type grandiose et un peu solennel. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 312.) — De son côté Lamartine disait : « Emile Deschamps, écrivain exquis, improvisateur léger quand il était debout, poète pathétique quand il s'asseyait, véritable pendant, en homme, de Mme de Girardin en femme, seul capable de donner la réplique aux femmes de cour, aux femmes d'esprit, comme aux hommes de génie. » (*Souvenirs et portraits*, t. II, p. 275.)

1823. Il fut retardé pour plusieurs raisons, dont les principales sont énoncées dans cette lettre d'Emile Deschamps à Guiraud, qui était alors à Limoux :

« Paris, le 11 juillet 1823.

« Eh bien, cher Alexandre, vous aviez grand besoin, n'est-ce pas ? de vous trouver auprès de votre excellente mère pour vous consoler de tout ce que vous quittiez. — Ecrivez-nous donc comment vous avez fait votre voyage et comment va votre santé et votre cœur. — Celui de vos amis est tout à vous et appelle votre retour de toutes ses forces. France (1) est parti pour l'Espagne, me voilà donc seul avec Saint-Valry pour *la Muse*. Le 1er no va bientôt paraître, quoique un peu plus tard que nous ne pensions; les vers de Soumet, les vôtres et un excellent article de Victor sur Walter Scott, voilà pour le succès. — A propos, trouvez-nous des abonnés et écrivez à Mme d'Hilliers (2) et à ces dames Boscary (3) pour le même objet, et envoyez-moi leur adresse pour que je puisse leur faire parvenir le 1er no sans retard. — Ici les abonnés com-

(1) Emile Deschamps désignait ainsi le comte d'Houdetot (Charles-Ile-de-France), fils du général commandant de l'Ile de France, et petit-fils de l'amie de Jean-Jacques, qui lui-même était né à l'Ile de France le 6 juillet 1786. Entré, à 15 ans, dans la marine, il prit part, sur *l'Algésiras*, à la bataille du 21 juillet 1805, et fut grièvement blessé à Trafalgar, le 21 octobre de la même année. Attaché, en 1809, au prince d'Eckmühl, il fit la campagne de Wagram et de Russie et suivit l'armée de la Loire en 1815. En 1823, il partit pour l'Espagne sous les ordres du général Lauriston et entra, en 1826, comme aide de camp dans la maison du duc dOrléans, auprès duquel il demeura pendant tout son règne et jusqu'à sa mort. — Il habitait, en 1823, rue Saint-Honoré, avec Guiraud, qui lui a dédié son *Ode aux Grecs* (1820). Lui-même a collaboré aux *Annales romantiques*.

(2) Mme d'Hilliers tenait de près au maréchal Baraguey d'Hilliers et était très liée avec la famille d'Alexandre Guiraud.

(3) Mme Boscary de Villeplaine avait à Paris un salon très fré-

mencent à venir et tout nous présage bonne chance si vous ne nous abandonnez pas.

« J'ai fait avec Saint-Valry (1) un petit avant-propos que vous trouverez bien maigre après votre prospectus, mais le temps pressait et puis, ne pouvant mettre quelque chose de vous, qu'importe ce qu'on mette? Indiquez-moi aussi les noms et les demeures des deux personnes à qui vous voulez envoyer *la Muse gratis*, car les fondateurs ont le droit, d'après une nouvelle convention, à deux abonnements outre le leur (1). Je ne vous parle que de notre *Muse*. J'en rabâche parce que j'y passe jour et nuit en épreuves et en pourparlers avec le libraire.

« Adieu, je n'ai pas d'autre idée pour aujourd'hui, et si je ne vous aimais pas tant je me croirais mort.

« Votre ami à toute épreuve.

« ÉMILE.

quenté et plein de jolies femmes, dont la comtesse de Vergennes et la marquise de Miramon, ses deux nièces, faisaient les honneurs avec elle. Lamartine en parle dans sa *Correspondance*.

(1) Dans une lettre inédite du 8 juillet 1823 que me communique M. Armand Praviel, Saint-Valry écrivait à M. Pinaud, secrétaire-général de l'académie des Jeux-Floraux : « Comme directeur de ce journal (*la Muse*), j'aurai l'honneur de vous adresser la première livraison de juillet qui s'imprime en ce moment... » Mais il n'était pas directeur en titre, il faisait seulement l'intérim de Guiraud.

(1) Nous connaissions déjà cette particularité par un billet de Victor Hugo à son cousin Ad. Trébuchet, de Nantes, en date du 22 août 1823 :

« Comme l'un des fondateurs de *la Muse française*, deux abonnements étaient à ma disposition, j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien, qui est aussi le mien. Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai donné ordre de lui envoyer. Je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de *la Muse*, que je te prierai de distribuer à Nantes... » (*Corresp. de Victor Hugo*.)

« P. S. — Mme Gay est à Paris et s'occupe beaucoup de notre affaire ; elle travaille d'ailleurs beaucoup et très bien. — Adieu ! — Des abonnés de province, je vous en prie !

« J'attends une réponse sous peu de temps. — Mon père et ma femme vous disent tout ce qu'ils pensent de plus affectueux (1). »

Ainsi donc, de l'aveu d'Emile Deschamps, ce fut l'absence de Guiraud, le départ du comte France d'Houdetot pour l'Espagne et aussi les pourparlers avec le libraire qui retardèrent l'apparition de *la Muse*. Mais ce retard eut encore d'autres motifs. Nous voyons sur la couverture intérieure du premier cahier que la vignette représentant *la Muse française*, qui devait figurer sur le titre de chaque livraison, n'était pas encore achevée, à la fin de juillet, et la phrase d'Emile Deschamps relative au petit avant-propos qu'il avait rédigé avec Saint-Valry, pour suppléer à l'article-programme de Guiraud, permet de supposer qu'il y eut entre eux du tirage de ce côté. Je remarque, en effet, que cet avant-propos ne fut pas utilisé et qu'on se contenta de réimprimer en son lieu et place, en tète de *la Muse*, le « beau prospectus » de Guiraud. Preuve convaincante et décisive que l'auteur des *Machabées*, quoique absent de Paris, avait la direction effective de ce recueil. Du reste, c'est lui qui, six mois plus tard, signera l'article intitulé *Nos Doctrines*.

Nous venons de voir que Mme Sophie Gay s'occupait beaucoup de *la Muse*. C'est par elle qu'Emile

(1) Lettre inédite.

Deschamps et ses camarades furent mis en rapports avec Ambroise Tardieu, libraire, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs, n° 12. Tardieu avait imprimé le poème de Delphine sur le *Dévouement des médecins français et des Sœurs de Sainte-Camille*, qui lui valut sa première couronne académique, et je possède une lettre de Sophie, datée du 22 février 1822, où elle écrit à cet éditeur :

« J'ai fait votre commission près de mon ami Duval, il s'occupera bientôt d'un ouvrage qui pourrait vous convenir et je lui ai fait promettre de n'en traiter avec personne avant de vous avoir entendu. J'espère être utile à tous deux. Vous méritez la confiance des gens de lettres les plus distingués et je m'estimerais heureux de pouvoir vous mettre en rapports avec eux (1). »

Quelques mois plus tard, Tardieu éditait *les Machabées*, de Guiraud. Mais il ne voulut pas se charger de *la Muse* sans qu'on lui garantît une certaine somme, et nous savons, par une note d'Emile Deschamps et par la lettre de Lamartine à laquelle j'ai déjà fait allusion, que les membres fondateurs se cotisèrent et que l'apport de chacun d'eux fut fixé à mille francs (2).

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Léonce Detroyat.

(2) « Si cela ne vous répugne pas trop, écrivait Lamartine à Victor Hugo le 8 juin 1823, voilà ce que je vous propose et vous prie, en ami, d'accepter. Entrez comme fondateur, et moi qui ne puis y mettre ni nom, ni esprit, j'y mettrai bien volontiers les mille francs convenus. Cela restera entre nous deux ; vous me les rendrez quand ils seront couverts et au-delà par les bénéfices de l'ouvrage. Vous concilierez ainsi toute convenance et vous resterez à portée d'utiliser pour l'avenir les avantages peut-être considérables qui résulteront de l'entreprise. Songez que nous sommes des frères en poésie, en doctrine, en religion et, j'espère, en senti-

Enfin *la Muse française* parut le 28 juillet 1823, sous la date du 15, comme il appert de la lettre suivante, écrite par Emile Deschamps à Joseph Rocher, alors juge au tribunal civil de Melun :

« Paris, 30 juillet 1823.

« Monsieur et bien aimable ami,

« J'étais bien sûr que vous demander un service, c'était m'engager à de la reconnaissance, aussi vous avais-je témoigné d'avance toute ma sensibilité, mais j'ai besoin de vous exprimer encore ma gratitude. Je sens tout le prix de votre démarche auprès de M. de Raineville et j'en attends les plus heureux effets. Il me tarde bien de vous en remercier encore de vive voix, je vous assure, et cette circonstance ajoute, s'il est possible, au désir de vous revoir, qui est en *permanence* dans mon cœur.

« J'ai reçu une lettre de mon beau-frère, qui me parle de l'affection et de la bienveillance que vous lui avez montrées, et il en est pénétré ; vous êtes bien persuadé, n'est-ce pas ? que vous n'obligerez pas des ingrats.

« Eh bien ! vous avez dû recevoir *hier* le premier numéro de *la Muse française ;* nous la mettons à Melun sous votre protection. J'écris à ma nièce Julie par ce courrier et je la prie de nous faire des abonnés de tous les gens d'esprit de

ments. Ce serait d'un mauvais cœur de refuser. Répondez-moi. » (Lettre publiée dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1904.) — Victor Hugo fut-il choqué de l'offre de Lamartine ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne lui répondit pas.

Melun. Je vous fais la même prière, si ce n'est pas trop s'engager. Je vous dirai que les ministres de la Justice, de la Marine et de la Maison du roi, et surtout M. de Chateaubriand, l'ont prise en amitié, notre *Muse*, et elle va peut-être aller plus haut que nous ne pensions. — Il nous manque encore les ministres de l'Intérieur et des Finances, mais ils viendront, j'espère.

« Je suis chargé de vous dire que, pour que le succès en soit complet, il nous faudrait votre charmante *Epître à M. de Lamartine* ou vos beaux vers sur *l'Immortalité de l'âme*. Est-ce que vous êtes tellement magistrat que le talent vous nuirait ? Répondez-moi un mot, je vous prie, nous serions fiers et heureux de présenter votre nom parmi les nôtres. En grâce, faites en sorte de mettre bien ensemble le glaive de Thémis et la harpe du poète. — Nous avons envoyé notre premier n° à M. de Lamartine à Mâcon. Je le crois en Suisse (1) cependant, mais j'espère qu'on le lui fera passer. J'espère aussi que maintenant il voudra bien laisser tomber quelques vers dans notre *Muse*, qui est presque veuve sans lui. Si vous aviez occasion de lui écrire, intercédez pour nous, je vous prie, et surtout prêchez d'exemple. — Que je n'oublie pas de vous recommander de ne pas lire le dernier article signé *le Jeune Moraliste*. Vous l'avez déjà lu autrefois dans *l'Etoile* (2), quoique moins

(1) Non, il était à Aix-les-Bains, où il s'ennuyait et soupirait « après en partir ». (*Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 244, éd. in-18.)
(2) Emile Deschamps était alors plus royaliste que le roi. Le

développé. On a voulu le remettre là, j'en suis honteux pour ceux qui le connaissaient déjà.

« Adieu, monsieur et bon ami, me pardonnerez-vous mon griffonnage, et serez-vous bien persuadé que, quelque peine que vous ayez à me lire, j'ai mille fois plus de plaisir à vous écrire? — Mon père et ma femme vous prient d'agréer leurs plus affectueux compliments, et je suis pour la vie votre ami tendre et dévoué.

« ÉMILE DESCHAMPS (1). »

Après avoir lu cette lettre, mon premier soin fut de parcourir les livraisons de *la Muse française* pour y chercher l'*Epître à Lamartine* de Rocher ou ses vers sur *l'Immortalité de l'âme*. Mais je n'y trouvai aucune de ces pièces. Depuis qu'il était entré dans la magistrature, Joseph Rocher avait renoncé à la poésie. Il n'y revint que lorsqu'il eut pris sa retraite. Encore a-t-il négligé de recueillir les vers de jeunesse qui lui avaient fait une réputation parmi les poètes de son temps. C'est ainsi qu'a été perdue son *Epître à Lamartine*, que Sainte-Beuve se souvenait de lui avoir entendu réciter (2). J'ignore si Joseph Rocher intercéda près de son illustre ami en faveur de *la Muse française*, en tout cas elle resta « veuve » de Lamartine, selon l'expression d'Emile Deschamps,

journal *l'Etoile*, auquel il collaborait de loin en loin, ne voyait que lui à *la Muse française* et le couvrait d'éloges.

(1) Lettre inédite communiquée par la famille de Joseph Rocher.

(2) J'ai retrouvé dans ses papiers sa poésie sur *l'Immortalité de l'âme* et je l'ai publiée dans les *Annales Romantiques* en 1905. — Sur Joseph Rocher, cf. notre *Lamartine*.

et ce fut très fâcheux à tous les points de vue (1).

D'abord Lamartine eut l'air de bouder, en se tenant à l'écart, ensuite son abstention légèrement motivée fut le point de départ de la rancune que lui garda Soumet (2) et de la zizanie que sema parmi les fondateurs de *la Muse* la critique désobligeante qu'y fit Holmondurand (3) de *la Mort de Socrate* et des *Nouvelles Méditations*. Quelle était la raison vraie de l'attitude expectante de Lamartine? Il a dit pour s'excuser que, « n'allant plus à Paris, n'étant plus au courant de rien de ce qui s'écrit ou de ce qui se pense », il lui était bien difficile d'écrire et de penser « dans un journal de ce genre ». Mais ce n'était là qu'une défaite puisqu'il avouait (4) lui-même à Victor Hugo avoir une

(1) Cependant Lamartine ne ménageait pas ses conseils. Il écrivait à Victor Hugo, le 14 septembre 1823 : « ... Si vous tenez le gouvernail d'une main ferme, si votre muse donne la main à celle-ci, si le jeune moraliste est toujours en veine, vous réussirez. Vous parlez enfin littérature dans un sens net et vigoureux, vous êtes sorti de l'hémistiche et de la diphtongue, vous attaquez le vif, il le fallait; seulement allez doucement dans le début, suivez la pente et le courant de l'opinion qui se forme ; ne la devancez pas trop, autrement vous ferez un haro universel ! On vous donnerait un nom, et tout serait dit en France. » (Lettre publiée par Gustave Simon dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1904.)

(2) Soumet, qui avait admiré et défendu *les Méditations* contre Guiraud et quelques-uns de ses amis (*a*), finit par épouser leur querelle et combattit si vivement Lamartine dans le sein de l'Académie, dès qu'il y eut pénétré, que celui-ci refusa quelque temps après de se rencontrer avec lui chez Victor Hugo. « J'irai mercredi, mon cher Hugo, dîner avec vous, mais croyez-moi, n'ayez pas M. Soumet. Vivons seuls, mais si jamais vous me revoyez sur les rangs de l'Académie, dites que j'ai perdu le cœur et la tête. » (*Revue de Paris* du 15 avril 1904.)

(3) Pseudonyme de Durand, qui signait aussi Durangel.

(4) Lettre de Lamartine à V. Hugo, du 8 juin 1823, publiée par Gustave Simon dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1904.

(*a*) « On l'appelle le poète des prosateurs, écrivait-il à Jules de Rességuier en 1820, et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement. » (Cf. *Victor Hugo avant 1830*, par Ed. Biré, p. 153.)

La Muse Française.

Jam redit et Virgo. . . . . . .
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
VIRGILE.

TOME II, N° 12.



ON S'ABONNE A PARIS,
CHEZ AMBROISE TARDIEU, ÉDITEUR DE LA MUSE,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 12

15 Juin 1824.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER

autre raison indépendante de celle-ci qu'il se réservait de lui dire à l'oreille. Cette raison, nous ne la connaisons pas, mais c'est tout comme. Lamartine, qui avait été acclamé par les deux camps, n'avait aucun intérêt à passer dans le camp romantique, au moment où il songeait à solliciter les suffrages de l'Académie. Et puis il ne voyait dans *la Muse française* que l'organe du jeune Hugo, et il était loin de partager toutes ses idées, si peu révolutionnaires qu'elles fussent alors.

« Je reçois quelquefois cette muse française, qui vous amuse tant, écrivait-il de Mâcon, le 22 mars 1824, à M. Eugène de Genoude ; elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais, en matière de goût, le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos bons pères, en Gaulois, penser et sentir comme pensaient et sentaient nos barbares aïeux, et chaque mot, chaque idée, chaque sentiment, apportés par les temps et les hommes nouveaux, auraient été autant de crimes contre l'autorité précédente, absurdité digne des doctrinaires de la poésie, qui siègent sur le canapé de la rue Cherche-Midi (1). La sottise suffisante de leurs terribles adversaires va faire prévaloir quelques jours ce bizarre système ; mais amis et enne-

(1) Se rappeler que le beau-père de Victor Hugo, M. Foucher, habitait rue du Cherche-Midi, dans l'ancien hôtel de Toulouse, et que le jeune poète aimait à y convoquer ses amis quand il avait quelque pièce nouvelle à leur lire.

mis disparaîtront bientôt, et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature : vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression (1). »

Voilà donc pourquoi Lamartine s'abstint d'écrire dans *la Muse française*. Il ne fut pas le seul à lui tenir rigueur. Henri de Latouche, qui avait tant de raisons de ne pas l'imiter, suivit son exemple. Et son abstention fut d'autant plus remarquée et regrettée qu'il avait collaboré, dès 1818, avec Emile Deschamps à deux comédies en vers, dont l'une avait obtenu un fort joli succès (2) et que, l'année suivante, il avait en quelque sorte pris la tête du mouvement romantique en se faisant l'éditeur des Poésies d'André Chénier, qu'il avait dépouillées et classées sous les yeux de Jules Lefèvre (3). Je laisse de côté les petits poèmes imités de l'anglais et de l'allemand, d'une couleur si neuve pour l'époque, qu'il avait composés et mis au jour dans l'intervalle

(1) *Corresp. de Lamartine*, t. II, p. 265.

(2) *Le Tour de faveur*, comédie en un acte représentée au second Théâtre-Français, le 23 novembre 1818, peu de temps après *Selmours*, autre comédie en trois actes.

(3) Cf. *les Célébrités d'autrefois*, par J. Lefèvre-Deumier, article H. de Latouche. Paris, Amyot 1853.— De Latouche en avait si bien conscience lui-même qu'il a écrit dans le chapitre de sa *Vallée-aux Loups*, consacré aux ouvrages d'André Chénier : « Quelques personnes se rappellent peut-être quel fut, en 1819, le premier éditeur des poésies d'André Chénier. Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croirai jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir les progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer, orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église. »

sous les titres de *Phantasus*, *Blanche*, *Egbert*, *Trivulet*, *Rosalba*, *la Chambre grise*.

Mais Latouche, en plus d'un caractère ombrageux et taquin, avait une indépendance d'esprit qui ne cadrait guère avec les idées politiques et littéraires de *la Muse*, laquelle était catholique et royaliste avant tout. La littérature romantique n'était pas seulement, pour lui comme pour elle, *l'expression de la société*, elle devait être libérale par le seul fait qu'elle était romantique, et la conduite de Latouche sur les barricades de Juillet nous dit comment il entendait la liberté. Or, je vois d'ici la grimace qu'il dut faire en apercevant dans une des premières livraisons de *la Muse* la gravure frontispice destinée, dans la pensée des fondateurs, à rassurer les bons et à confondre les méchants. Cette gravure rarissime, qui ne figure pas dans l'exemplaire de *la Muse* appartenant à la Bibliothèque nationale, représente le génie du mal, c'est-à-dire de la Révolution, foudroyé et précipité du haut du ciel comme le fut Lucifer, tandis qu'au-dessus des nuages Mars et Apollon soutiennent de leurs mains vengeresses l'écu fleurdelisé et brisé en deux de la Maison de France, avec cette devise étalée sur une banderole flottante : *Restituta vigebunt* (1).

(1) L'exemplaire de *la Muse française* qui contient cette gravure-frontispice appartient à M. Daspit de Saint-Amand, l'érudit bibliophile, qui a bien voulu me le communiquer. Cet exemplaire unique est d'autant plus précieux qu'il renferme les couvertures bleues de quelques livraisons et que ces couvertures nous apportent des renseignements qui ne sont pas à dédaigner. Ainsi nous apprenons par elles que la Revue, après avoir paru les 15 juillet et 15 août 1823, et le 1er de chaque mois à partir du mois de septembre, *chez l'Editeur de la Muse française*, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs,

Cependant Latouche se tint pendant quelque temps sur la réserve à l'égard de ses camarades de *la Muse*, et même, à un moment donné, il essaya de se rapprocher d'Emile Deschamps par l'entremise de Nodier, leur ami commun (1).

Mais il était déjà trop tard, car nous possédons une lettre d'Emile Deschamps à Saint-Valry, en date du 12 octobre 1823, où il est dit : « Vous savez que décidément nous ne mettrons pas dans la Revue les vers de Latouche. C'est une chose convenue avec Victor. Nous aurons des vers charmants de Delphine (2). » — Et Latouche, éconduit de la sorte, s'en vengeait, au mois de février suivant, en esquissant dans le *Mercure*, à propos d'un livre de Gaspard de Pons (3), son article fameux sur la *Camaraderie littéraire*, qui souleva tant de colères, en 1829, dans le Cénacle de *Joseph Delorme*.

« Il paraîtrait convenu, disait-il, entre MM. Alexandre S[oumet], Alexandre G[uiraud], Gaspard de P[ons], Saint-V[alry], An[celot], Alfred D[e Vigny], Emile D[eschamps], Victor H[ugo], et quelques autres, qu'ils se citeront réciproquement en exemple. Et pourquoi ces petits princes de la poésie n'auraient-ils pas fait cette alliance (4) ?... »

nº 12, recommença à paraître le 15, à partir du mois de janvier 1824, *chez Ambroise Tardieu, éditeur de la Muse*, à la même adresse. Ambroise Tardieu était alors l'associé de Boulland.

(1) Voir la lettre de Nodier à Emile Deschamps du 25 octobre 1823, publiée par J. Marsan dans son Introduction à *la Muse française*, édition de la Société des anciens textes.

(2) Lettre citée par Edmond Biré dans son *Victor Hugo avant 1830*.

(3) *Amour. — A Elle*, dont Vigny avait fait l'éloge dans *la Muse française*.

(4) Le *Mercure du XIXe siècle*, t. IV, p. 382.

Mais Latouche n'avait pas affaire à des manchots. De même qu'en 1829 il trouva dans Gustave Planche un critique indépendant pour lui fermer la bouche, de même, en 1824, il trouva dans Victor Hugo et Emile Deschamps deux « petits princes » qui lui dirent carrément son fait.

La riposte de Victor Hugo fut peut-être un peu solennelle, mais il ne faut pas oublier qu'il se posait déjà en chef d'école et que le rire n'est point le propre des dieux.

« Chose étrange, disait-il à la fin d'un article sur l'auteur d'*Eloa*, les louanges si méritées que nous venons de donner à M. de Vigny seront moins contestées de nos censeurs du jour, parce qu'elles ne lui viendront pas de l'un de ses émules de talent et de gloire. (Quelle modestie !) Je ne sais par quelle bizarre manie on prétend refuser au génie le droit d'admirer hautement le génie ; on insulte à l'enthousiasme que le chant d'un poète inspire à un poète ; et l'on veut que ceux qui ont du talent ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas. Cette fois-ci, du moins, *la Muse française* aura obéi à l'usage. On dirait que, depuis le siècle dernier, nous ne sommes plus accoutumés qu'aux jalousies littéraires : notre âge envieux se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux. Il a oublié l'exemple de ces antiques amitiés qui se resserraient dans la gloire ; et il accueillerait d'un rire dédaigneux l'allocution touchante qu'Horace adressait au vaisseau de Virgile (1). »

(1) *La Muse française*, n° du 12 mai 1824.

La riposte d'Emile Deschamps fut, au contraire, d'une ironie charmante et tout à fait digne du « Jeune Moraliste » de *la Muse*, encore qu'il l'eût signée du pseudonyme de S. de Fontenelle.

Ulric Guttinguer, dans son volume des *Mélanges poétiques*, avait adressé une épître à Henri de Latouche, qui l'en avait remercié par une autre épître, moitié huile et moitié vinaigre, avec ce vers comme mot de la fin :

Publiez-les, vos vers, et qu'on n'en parle plus !

Cette rencontre, qui faisait songer à la pièce de Millevoye sur *les Jalousies littéraires* (1), fournit à Emile Deschamps l'occasion cherchée.

« C'est en même temps, disait-il, une bonne fortune pour le livre et un voisinage dangereux pour l'auteur que des vers de M. de Latouche. Heureusement que M. Guttinguer ne doit craindre aucun voisinage. Plusieurs journaux ont cité des

(1) Voici quelques vers de cette pièce :

Quoi ! le Parnasse même a ses guerres civiles !
Quoi ! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles
Pour un frêle laurier les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon !
Pâles et dévorés d'une curieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage !
L'un, morose auditeur, sur un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit : lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace ;
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartufe littéraire,
Cache sa fausseté sous un front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Par tel mot énergique il sème un léger doute.

fragments de cette épître, où les délicatesses les plus exquises de l'esprit français percent à travers le luxe de la plus riche poésie; elle est déjà dans la mémoire de tous les connaisseurs, et je n'ai pas la prétention d'agrandir sa renommée; je n'en parle ici que pour me plaindre de M. de Latouche à lui-même ; tous les prétextes sont bons pour amener une querelle ! M. de Latouche a des trésors de poésie ; mais presque toutes ses richesses sont en portefeuille, et il en jouit comme un avare. C'est abominable. Il semble dire à la gloire :

Quand je voudrai de toi je n'ai qu'à dire un mot.

« Cela peut lui suffire, mais cela ne nous suffit pas à nous. Il devait, ce me semble, publier un recueil sous le titre de : *la Mythologie du village*. Déjà M. Charles Nodier l'avait proclamé l'Hésiode du Romantisme, et M. Charles Nodier est connaisseur en fait d'Hésiode et même de romantisme. Que M. de Latouche mérite donc bien vite, aux yeux de tous, le glorieux surnom que lui a donné un de nos plus charmants écrivains... Il ne conçoit donc pas tout le plaisir qu'aurait *la Muse française* à être pour quelque chose dans sa célébrité (1). »

Ce dernier trait est tout à fait exquis et dut mettre tous les rieurs du côté de *la Muse*.

Quelques jours auparavant, Latouche écrivait à Delphine Gay :

« Si j'ai vu se refroidir quelques empressements littéraires pour n'avoir pu me faire l'adulateur du

(1) *La Muse française*, n° du 15 juin 1824.

succès ou plutôt d'ouvrages qui ne contentaient mon mauvais goût poétiquement ni philosophiquement, je sens que l'hypocrisie que je ne puis m'imposer n'eût point fait baisser mes yeux devant votre couronne (1). »

Nous pouvons, en effet, lui rendre cette justice que, s'il était mauvais camarade, Latouche n'était pas hypocrite.

Mais on a bien raison de dire que, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. *La Muse* était à peine parue que toute une phalange de poètes, connus ou obscurs, vint se ranger sous sa bannière.

C'étaient parmi les vieux : Ch. Nodier, Baour-Lormian, Chênedollé, Ancelot, Brifaut, Guttinguer, et parmi les jeunes : Gaspard de Pons, Jules Lefèvre, Jules de Rességuier, Adolphe Michel, Nestor de Lamarque, Holmondurand, G. de Murray, Saint-Prosper, Pichald, Belmontet, de Villebois, Victor Chauvet — sans parler des femmes à qui les hommes avaient « pardonné la gloire » comme Mmes Dufrénoy, Sophie Gay, Tastu et Desbordes-Valmore, et des jeunes *Corinnes* qui, comme Delphine Gay, avaient « déjà besoin de pardon (2) ».

Certes, dans cette équipe raccolée au hasard, il y avait plus de diversité de talents et d'opinions que d'homogénéité, et les plus hardis ne l'étaient guère, mais tous étaient animés d'un bel enthousiasme et ne pensaient vraiment, comme le disait le rédac-

(1) Lettre inédite du 14 mars 1824.
(2) Voir l'Avant-propos de *la Muse*.

teur de l'Avant-propos, qu'à rallumer et entretenir le feu sacré de la poésie !

Aussi bien la poésie lyrique avait-elle le pas dans *la Muse française* sur la *Critique littéraire* et sur les *Mœurs* qui se partageaient les livraisons (1). Les odes et les élégies y foisonnent, mais en dépit du vers d'André Chénier pris comme épigraphe et comme programme de la partie poétique, je ne vois pas que leurs auteurs

Sur des pensers nouveaux *aient fait* des vers antiques.

A part Alfred de Vigny, dans son beau poème de *Dolorida*, qui est la gloire du recueil, et Victor Hugo dans quelques strophes de *la Bande noire* et de l'ode *A mon père*, tous les autres font penser à Delille, à Gilbert, à Lebrun, à Ducis. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque Guiraud, dans *Nos doctrines*, estimait que le dix-neuvième siècle littéraire avait commencé avec ces poètes de transition.

II

Nos doctrines ! J'ai lu et relu ce morceau d'éloquence académique, et j'ai été surpris de n'y rien trouver sur la métrique et sur les genres (2), en

(1) Chaque partie avait son épigraphe. Celle de la Critique littéraire était un vers de Stace :

« Tu longè sequere, et vestigia semper adora. »

Celle des *Mœurs* était empruntée à Montaigne :

« Il en est (et qui ne sont pas les pires), lesquels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes pour en juger et règler la leur. »

(2) Il est vrai qu'Emile Deschamps avait déjà pris la peine de

dehors de cette phrase sur le sonnet, qui dut faire rougir plus tard Sainte-Beuve : « Le sonnet, espèce de tour de force auquel les littératures épuisées ou naissantes s'exercent avec des mots, et qui me semble tenir également de la caducité de la langue latine et de l'enfance de la nouvelle langue. »

Comme on voit bien que Guiraud n'avait rien compris à la révolution tentée par Ronsard et J. du Bellay, si tant est qu'il en fût instruit! et comme cela marque bien la distance qui sépare, au point de vue des idées, le Cénacle de *la Muse française* et le Cénacle de *Joseph Delorme!* En 1824, Ronsard était moins que rien, un barbare que Boileau avait judicieusement chassé de notre littérature classique (1). En 1827, au contraire, s'il n'est pas tout, il est toujours le modèle à suivre — et Victor Hugo s'en inspirera le premier, sous l'aiguillon critique de Sainte-Beuve.

Il n'y a qu'une chose juste et bonne à retenir dans le manifeste de Guiraud, c'est la part qu'il

nous avertir que : « si l'on excepte la tragédie et la comédie, dans lesquelles on peut toujours se faire un beau nom, après tant de noms illustres, parce que l'une puise de nouveaux elémens dans chaque siècle révolu, et l'autre de nouvelles couleurs dans chaque siècle qui s'ouvre ; si l'on excepte aussi la poésie lyrique, dont notre langue nous offre, il est vrai, de magnifiques fragmens dans les formes antiques, mais qui n'a point été naturalisée en France, — il n'y a plus de gloire possible que dans les genres où n'ont point brillé nos poètes classiques... » Et Deschamps mettait au premier rang « le poème proprement dit, depuis l'épopée *homérique* jusqu'à la ballade écossaise », cultivé par André Chénier (*la Muse française*, t. I, p. 511).

(1) Ronsard et son école étaient tellement ignorés en 1824 que, dans son article sur *les Romances du Cid*, Emile Deschamps disait : «... Plus tard l'ode pindarique ou *horatienne* et le poème descriptif ont retrouvé parmi nous des lyres qui semblaient avoir sommeillé depuis les beaux âges de la Grèce et de Rome, pour ne se réveiller que sous la main des Delille et des Lebrun.... »

fait au sentiment religieux dans la poésie (1). A cet égard il a cent fois raison de dire que, si Rousseau

(1) Ne pas négliger non plus la part faite dans le prospectus de Guiraud aux littératures étrangères. C'est en cela surtout que *la Muse* servit la cause du Romantisme. — Sur la part qu'il convenait de faire au sentiment religieux, Guiraud était complètement d'accord avec Soumet qui, dans son compte-rendu de *la Jérusalem délivrée* de Baour, s'exprimait ainsi :

« Le poète est essentiellement l'interprète de la nature et de la destinée, et la poésie n'a été appelée le premier des arts que parce qu'elle explique et achève, pour ainsi dire, l'œuvre du Créateur. Elle dépouille les êtres de leur enveloppe vulgaire, pour les forcer de livrer à nos regards tous les secrets de leur merveilleuse existence. Tout est symbolique aux yeux du poète, et, par un échange continuel d'images et de comparaisons, il cherche à retrouver quelques traces de cette langue primitive, révélée à l'homme par Dieu même, et dont nos langues modernes ne sont qu'une ombre affaiblie. C'est lui qui donne l'innocence aux lis des champs, il prend les ailes de la colombe pour fuir au désert l'injustice des hommes, et il devine que, sous les différents objets dont il est environné, il existe autre chose que ces objets eux-mêmes.

« La physique, comme on l'a déjà fait observer, commence par tuer ce qu'elle veut nous faire connaître. La poésie, au contraire, agrandit un objet de tous les attributs qu'elle seule sait lui découvrir. Tandis que la physique, courbée sur ses fourneaux et armée d'un feu qui consume, n'aperçoit, sous les formes les plus charmantes, que des sels et un peu de fumée ; la poésie, libre et fière, porte dans ses mains un flambeau formé de la lumière de l'âme, et verse une vie nouvelle sur tout ce qu'elle éclaire de ses rayons.

« Si la poésie cherche des symboles dans les objets extérieurs de la nature, elle cherche dans les événements de ce monde la cause toute-puissante qui les produit ; car les événements, comme les êtres, ont une signification cachée qu'on doit s'efforcer de découvrir. Aussi les agents invisibles de l'univers sont-ils sans cesse évoqués dans les compositions dramatiques des anciens peuples ; et les poètes grecs, à travers toutes les erreurs de leur religion, avaient cependant entrevu cette grande vérité. Leurs personnages tragiques se trouvaient placés entre la fatalité et le remords, entre les puissances divines et les puissances infernales. A peine le coupable était-il abandonné par le dieu qui lui avait inspiré ses crimes, qu'il tombait entre les mains d'un autre dieu chargé de les punir ; et ce n'était pas au tribunal des hommes, mais au tribunal des furies, de cette conscience armée et vivante de l'antiquité, qu'il était obligé de comparaître. Les passions ne se montraient pas aux poètes grecs comme une puissance assez forte pour triompher de la liberté morale de l'homme, et ils avaient besoin d'appeler un dieu à leur secours, afin de décider de la lutte. Celui dont la vertu sortait victorieuse de ce double combat était réputé sacré parmi les mortels. Les trilogies d'Eschyle embrassaient l'ensemble de la destinée humaine ; quelquefois la victime, purifiée par de longs malheurs, était trouvée digne

et Bernardin de Saint-Pierre nous donnent d'autres émotions que Buffon et Montesquieu, c'est que le sentiment religieux était au fond de leur cœur. Et c'est tout le secret aussi de l'enchantement que Chateaubriand et les poètes romantiques de son école ont exercé sur les âmes.

Je m'attendais à rencontrer dans le programme de Guiraud quelques aperçus sur le Romantisme. Le mot y est à peine prononcé. Pendant les huit ou dix premiers mois de *la Muse*, il semble que ses rédacteurs s'étaient entendus pour le taire. C'est Charles Nodier qui le premier osa l'expliquer et le défendre dans une *Première lettre sur Paris* ayant pour sujet : *De quelques logomachies classiques*. Et comme il pouvait y avoir « des classiques qui n'avaient pas fait leurs classes », le bon Nodier, qui avait toujours le mot pour rire, commençait par déclarer, sous forme de note, que *logomachie* était un mot dérivé du grec qui équivalait à dispute de mots.

« Un journal royaliste, qui se croit obligé, disait Nodier, à n'être ni plus ni moins classique que *le Constitutionnel*, contenait dernièrement une boutade fort spirituellement tournée contre le style romantique. On lui reprochait *les flots qui baisent* les rivages, comme si cette expression n'était pas

de tomber sous les foudres du ciel à l'extrémité de sa carrière ; ce n'est qu'à l'instant de l'apothéose qu'elle était consolée de ses infortunes, et les souffrances des héros de la tragédie grecque ressemblaient à cette tunique de Nessus, dont Alcide ne peut fuir les poisons qu'en se réfugiant dans l'Olympe...

« Il appartenait à l'incrédulité des temps modernes de vouloir bannir le merveilleux de l'épopée, c'est-à-dire de son domaine. »

classique ; le poète lauréat du pieux feuilleton ajoutait, avec un ascétisme érotique dont nous ne l'aurions pas cru capable, que *Parny plaçait mieux un baiser*. Les baisers à la manière de Parny ont certainement leur mérite, mais cette observation pourrait bien être plus romantique que la chaste image de Virgile.

« Suivait une description du clair de lune, en pathos mythologique de l'école de Dorat. Ce pastiche était piquant, mais ce n'est certainement pas à notre école actuelle de poésie que l'auteur l'aurait emprunté ; et quand il ajoutait que le sens propre était bien préférable à cette allégorie précieuse et glaciale, il ne faisait qu'exprimer une opinion que tous les romantiques partagent. J'avoue que le vers qu'il proposait de substituer à sa triste périphrase,

Il fait clair de lune aujourd'hui,

ne me paraît pas non plus un exemple fort bien choisi de ce style classique auquel on veut que nous restions fidèles. Il n'y a pas besoin de l'inspiration des neuf Muses pour écrire de pareilles choses, et, platitude pour platitude, si je n'étais pas romantique, j'aimerais presque autant Phébé ; mais un singulier hasard veut que nos adversaires n'aient raison que lorsqu'ils sont de notre avis. L'esprit des romantiques est précisément de traduire les fables de l'ancienne poésie par des faits pittoresques, mais naturels. C'est la *pâle Phébé* avec *son char d'argent*, son *disque d'argent*, ses *rayons d'argent*, et tout ce luxe d'orfèvrerie qu'elle traîne

pesamment dans le ciel des païens, qui est du *classique* s'il en fut jamais. Les classiques seuls, si classiques il y a, ont conservé le privilège bizarre de rendre leurs pensées avec des fictions auxquelles ils ne croient plus, et cette mesure si maladroitement méconnue est justement celle qui sépare les deux écoles. Voilà donc l'ennemi le plus ingénieux des romantiques qui leur donne de bonnes férules sur les doigts d'Aristote. On ne saurait croire combien on s'expose à dire le contraire de ce qu'on veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on dit.

« Une fois le gant jeté, l'émotion a été grande dans cette lice turbulente de la littérature, où l'on attend avec impatience des triomphes à suivre ou des défaites à insulter. Il est devenu de bon ton d'attaquer le genre romantique, en attendant que l'on sût positivement ce que c'était..... »

Ces lignes spirituelles parurent dans *la Muse française* du 15 avril 1824. Neuf jours après, l'Académie, y répondit officiellement, solennellement, par la voix de M. Auger (1). Et dès lors la guerre fut déchaînée : *la guerre en temps de paix*, comme disait Emile Deschamps. J'ai là, devant moi, le discours de M. Auger (2) et la réponse d'Emile Deschamps dans *la Muse*. Etant données leur

(1) *Discours sur le Romantisme, prononcé dans la séance annuelle des Quatre Académies du 24 avril 1824, par M. Auger, de l'Académie française*. Paris, imprimerie de Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut, rue Jacob, n° 24, 1824.

(2) Auger (Louis-Simon), né à Paris le 29 décembre 1772, a laissé peu d'écrits originaux. Il jouit des faveurs du gouvernement royal qui, en 1820, le nomma censeur. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie française, lorsqu'il se donna la mort (le 5 janvier 1829) pour se soustraire aux douleurs d'une maladie nerveuse.

valeur intrinsèque et les conséquences qu'ils eurent dans le présent et dans l'avenir, force m'est bien de les analyser l'un après l'autre.

« Un nouveau schisme littéraire, disait Auger, se manifeste aujourd'hui. Beaucoup d'hommes élevés dans un respect religieux pour d'antiques doctrines, consacrées par d'innombrables chefs-d'œuvre, s'inquiètent, s'effraient des projets de la secte naissante, et semblent demander qu'on les rassure. L'Académie française restera-t-elle indifférente à leurs alarmes? et le premier corps littéraire de la France appréhendera-t-il de se compromettre, en intervenant dans une dispute qui intéresse toute la littérature française? Le danger n'est peut-être pas grand encore; et l'on pourrait craindre de l'augmenter en y attachant trop d'importance. Mais faut-il donc attendre que la secte du *Romantisme* (car c'est ainsi qu'on l'appelle), entraînée elle-même au delà du but où elle tend, si toutefois elle se propose un but, en vienne jusque-là ; qu'elle mette en problème toutes nos règles, insulte à tous nos chefs-d'œuvre, et pervertisse, par d'illégitimes succès, cette masse flottante d'opinions dont toujours la fortune dispose...

« La secte est nouvelle, et compte encore peu d'adeptes déclarés ; mais ils sont jeunes et ardents ; mais la ferveur et l'activité leur tiennent lieu de la force et du nombre, et le concert bruyant de leurs voix pourrait faire croire, de loin, à l'union de leurs sentiments.

« Cependant ils n'ont point de symbole arrêté,

ils n'ont encore que quelques idées vagues et incohérentes qu'ils s'efforcent de donner pour des opinions réduites en système, et quelques mots de ralliement qu'ils ne sont pas sûrs de comprendre, mais au moyen desquels ils se reconnaissent dans la foule. Comme ils n'ont ni dogme fixe, ni discipline établie, ni chef institué, ils ne marchent pas tous de front, ni du même pas ! Ils se soutiennent indistinctement les uns les autres, mais indépendamment de toute conviction individuelle, et par ce seul instinct d'union et de défense réciproque qui naît du sentiment de la faiblesse numérique. Il y a plus : au sein du schisme même naissent sourdement de petits schismes secondaires, à qui peut-être il ne manque qu'une occasion pour éclater. En attendant, on voit paraître des déclarations de principes qui ressemblent à des apologies, et des manifestes qu'on prendrait pour des propositions de paix. Enfin, quelques-uns des novateurs les plus renommés vont jusqu'à renier le nom dont naguère ils s'honoraient, et dont le reste continue à se glorifier. »

Retenons ce dernier paragraphe : il vaut la peine qu'on en pèse les termes, d'autant qu'Emile Deschamps est passé à côté dans sa réponse. Nous verrons tout à l'heure — et j'en ai déjà dit un mot — que les fondateurs de *la Muse* ne marchaient pas effectivement tous de front ni du même pas dans les voies nouvelles où ils étaient entrés. Leur grand tort était de s'être mis en campagne sans déclaration de principes bien déterminés, sous la conduite d'un chef qui s'était effacé tout de suite derrière son

principal lieutenant, sans doute parce qu'il n'avait pas le tempérament d'un guide. Car c'est surtout de Soumet qu'Auger avait raison de dire qu'il reniait, en 1824, jusqu'au nom de romantique, dont il s'honorait en 1823. De là son manque d'autorité sur l'équipage de *la Muse*, et les bordées que le jeune navire tirait en sens contraires, suivant que la barre du gouvernail était tenue par Alexandre ou par Emile — celui-ci allant toujours de l'avant. Et quel était l'intérêt de Soumet en faisant machine en arrière? Son élection à l'Académie française, le 29 juillet 1824, nous édifie pleinement à ce sujet.

Auger continuait son discours en recherchant les origines du Romantisme. Ces origines, d'après lui, étaient en partie anglaises, espagnoles et allemandes. C'est Shakespeare qui avait commencé en ignorant les règles du théâtre et en étendant indéfiniment « dans ses drames monstrueux » l'espace et la durée. A la même époque, « un Espagnol, doué de la plus riche imagination, connaissant les préceptes et les modèles de la scène antique, mais, comme il le disait lui-même, les tenant enfermées sous dix clefs, pour ne pas succomber à la tentation de suivre les uns et d'imiter les autres, s'était condamné à l'extravagance, pour plaire à sa nation, amoureux de l'élévation démesurée des sentiments, de la pompe emphatique du langage et de la complication fatigante des événements.

« Ce qu'en un siècle de barbarie avaient fait Shakespeare et Lope de Véga, l'un par ignorance et l'autre par nécessité, les Allemands, à une époque

de lumières universelles, le firent avec choix et systématiquement.

« Des tragédies furent composées par eux, dans lesquelles l'irrégularité de l'Eschyle britannique et de l'Euripide castillan était largement imitée, mais où leur génie était un peu plus sobrement reproduit... Ces chefs-d'œuvre, composés dans chacune des villes savantes, des huit ou dix Athènes de l'Allemagne, par le Sophocle du lieu, et joués, pour ainsi dire, en famille, devant le Périclès du Margraviat ou de la Principauté obtinrent un succès prodigieux ; et nos bons voisins purent croire qu'ils avaient enfin un théâtre national...

« Cependant, à une époque plus rapprochée de nous, une femme justement célèbre, toute française par ses sentiments, ses affections et ses goûts, mais que les vicissitudes de sa destinée avaient rendue cosmopolite, rapporta d'une de ses plus longues excursions le système germanique, nous en apprit le nom en même temps que les principes, et nous révéla la fameuse distinction du *classique* et du *romantique*, qui divisait à leur insu toutes les littératures, et partageait la nôtre même qui ne s'en est jamais doutée. Son exposé, où la prévention se cachait mal sous un air d'impartialité, fut pendant quelque temps l'objet d'une controverse que fit taire bientôt le fracas des événements et des intérêts politiques.

« Nous en sommes restés à ce point pour ce qui regarde le vrai romantisme, le romantisme allemand, le romantisme du théâtre. Nos jeunes écri-

vains, les plus favorables à ces idées nouvelles, n'ont pas encore osé les préconiser hautement ni surtout les mettre en pratique. Un ou deux s'en sont excusés de l'air dont on s'en vanterait ; mais ils se sont trompés, ils n'étaient pas si coupables. Trop hardis peut-être pour des Français, combien n'ont-ils pas été timides en comparaison des Gœthe et des Schiller? Ont-ils fait une pièce dont l'action dure seulement une semaine, et dont les personnages franchissent au moins, d'une scène à l'autre, l'étroit passage qui sépare la France de l'Angleterre ou l'Europe de l'Afrique? Nous les attendons là. Qu'ils y arrivent, et il sera temps alors pour nous de les combattre, de leur démontrer que ces règles contre lesquelles on se mutine sont pourtant les seules bases sur lesquelles puisse être assis le système dramatique d'un peuple éclairé, et qu'elles sont elles-mêmes fondées sur les résultats de l'expérience, lentement convertis en axiomes ; qu'elles ne sont pas, comme on a l'air de le croire, des lois imposées à l'imagination par le caprice d'un vieux philosophe grec du temps d'Alexandre, et que l'auteur de la *Poétique* n'a pas plus inventé les unités que l'auteur de la *Logique* n'a créé les syllogismes; que ces lois, établies pour les intérêts de tous, font seules du théâtre un art, et de cet art une source d'illusions ravissantes pour le spectateur et de succès glorieux pour le poète ; qu'elles ont le double avantage d'élever un obstacle contre lequel le génie lutte avec effort pour en triompher avec honneur, et une barrière qui arrête l'invasion

toujours menaçante de la médiocrité aventureuse; qu'on peut quelquefois essayer de reculer les limites de l'art, et quelquefois même, comme a dit Boileau, tenter de les franchir, mais qu'il ne faut jamais les renverser; et qu'enfin il en peut être de la littérature comme de la politique, où quelques concessions habilement faites à la nécessité des temps préservent l'édifice de sa ruine, et le rajeunissent, tandis qu'une révolution complète, renversant tout ce qu'elle rencontre, bouleversant tout ce qu'elle ne détruit pas, plaçant le crime au-dessus de la vertu, et la sottise au-dessus du génie, engloutit dans un même gouffre la gloire du passé, le bonheur du présent, et les espérances de l'avenir. »

Cet Auger parlait comme saint Jean, la bouche ouverte. N'empêche qu'il aurait singulièrement déchanté six ans plus tard, en voyant Vigny, Hugo, Dumas et autres jeunes auteurs romantiques — qu'il attendait là! — s'inspirer de la lettre de Manzoni à Victor Chauvet qu'il n'avait pas l'air de connaître, pour supprimer dans leurs drames, à l'exemple de ce barbare Shakespeare, l'unité de temps et de lieu. Mais c'est un fait qu'en 1824 aucun de ces Messieurs ne songeait à mettre les théories de Manzoni en pratique, Victor Hugo moins que personne, puisque le *Saül* de Soumet réalisait alors pour lui l'idéal de l'art dramatique. Je me trompe, Michel Pichat, dans son *Léonidas*, représenté en 1825, eut le courage de sacrifier l'unité de lieu.

Abordant ensuite la question du « Romantisme

français, ou plutôt gaulois, romantisme bâtard, qui n'a ni la même énergie, ni la même audace, ni les mêmes excuses que le Romantisme teutonique », Auger reconnaissait avec nos novateurs que la Révolution avait tout changé parmi nous, les institutions et la société, les principes et le caractère; par suite il ne contestait pas que les productions des lettres et des arts devaient se ressentir de ce grand bouleversement. Mais ce n'était pas là une découverte du Romantisme, c'était simplement un résultat des faits, reconnu et adopté par la raison. Quant au reproche que les Romantiques faisaient à leurs adversaires d'employer les formes antiques, Auger avait raison de leur répondre qu'ils en faisaient eux-mêmes usage dans le genre dramatique et que dans les autres genres il ne voyait pas qu'ils en eussent imaginé de nouvelles. — Ce qui l'irritait par-dessus tout, c'était de les entendre à tout propos parler de vérité, comme si la fameuse formule *Rien n'est beau que le vrai* avait été inventée par eux ou qu'ils fussent les seuls à s'y conformer.

Auger disait encore :

« Les Romantiques ont la gaieté en horreur. Ils ne voient dans le bonheur et dans le plaisir que la prose, et ils ne trouvent de poésie que dans le malheur et dans l'affliction. *Rire est si bon !* disent les hommes vulgaires. Pleurer est si doux ! répondent nos jeunes Héraclites... Seraient-ils donc souffrants et malheureux ? Dans l'âge où tout invite au plaisir, quelque grande infortune les aurait-elle désabusés du songe de la vie et du néant de nos

félicités? Rassurons-nous : cette tristesse systématique de leurs écrits n'empêche pas que leur humeur ne soit gaie et leur existence joyeuse ; de même le génie qu'ils appellent une maladie ne porte heureusement aucune atteinte à leur brillante santé... »

En résumé, d'après le porte-parole de l'Académie, le Romantisme n'existait pas, n'avait pas de vie réelle. Il n'avait pas enrichi la littérature d'un genre ignoré jusqu'à lui, et il s'attribuait en propre ce qui était du domaine commun de l'esprit, s'imaginant avoir découvert ce qu'il n'avait fait qu'exagérer ou corrompre. C'était un fantôme qui s'évanouissait du moment qu'on essayait de le toucher. Cette illusion, qui séduisait les uns et qui épouvantait les autres, avait pourtant une cause. Des vapeurs, au moins, avaient formé ce météore qui semblait grandir et s'avancer vers nous. Ces vapeurs étaient le délire de quelques orgueils adolescents, le vertige de quelques coteries enthousiastes, les sophismes de quelques esprits faux, et peut-être aussi les alarmes de quelques timides, trop peu confiants dans la raison et le goût de notre nation.

Cette attaque serrée et hautaine aurait dû, semble-t-il, être repoussée *ex cathedra* par le chef du chœur romantique, mais je l'ai déjà dit, outre que la foi manquait à Soumet, sa candidature à l'Académie lui mettait un cadenas aux lèvres. Guiraud, qui ménageait la chèvre et le chou, ne tenait pas davantage à se mettre une affaire sur les bras. Ils

passèrent donc la plume à Emile Deschamps, qui répondit à Auger de l'amusante façon qu'on va voir.

Emile Deschamps n'aimait pas les épithètes de *classiques* et de *romantiques* que les deux partis se lançaient à la tête. Il préférait les dénominations de *prosaïques* et de *poétiques*, qu'il trouvait plus nettes et plus significatives, et prétendait qu'elles finiraient par s'imposer, — ce qui n'eut pas lieu.

Il commença par faire ce qu'on appelle la part du feu : il jeta par-dessus bord les gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, du parti romantique, pour avoir le droit de dire au parti adverse qu'il ne manquait pas dans ses rangs de gens dont le style et les compositions ressemblaient à tout, c'est-à-dire qui n'avaient point d'idée ni d'imagination.

« Quelle conclusion peut-on tirer de là ? demandait-il. Depuis quand compte-t-on les forces de deux armées par leurs infirmes ou leurs recrues indisciplinées ? Ces soldats *fictifs* ne font qu'embarrasser les fourgons ou entraver les opérations, et l'on se débarrasse des uns et des autres par un conseil de guerre, ou au premier hôpital. Agissons de même : j'ai déjà proposé aux *classiques* de leur abandonner tous nos fous, s'ils voulaient à leur tour nous abandonner leurs imbéciles ; à condition pourtant qu'on ne ferait de mal à personne. Ma proposition est demeurée sans réponse ; je la renouvelle solennellement. De cette manière, il ne restera plus dans les deux camps que des

forces réelles et des troupes effectives, et nous compterons. Voyez comme cela simplifie la question. De notre côté, parmi les écrivains de toutes les nations qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt ans, nous présenterons M. de Chateaubriand, lord Byron, Mme de Staël, Schiller, Monti, M. de Maistre, Gœthe, Thomas Moore, Walter Scott, M. l'abbé de la Mennais, etc., etc.; il ne nous appartient pas de citer des noms plus jeunes après ces grands noms. De l'autre côté, en choisissant dans la même époque, on verra figurer messieurs... je laisse les noms en blanc ; je ne peux pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera. »

N'est-ce pas charmant de tour et peut-on dire plus spirituellement à ses adversaires qu'ils n'ont personne à vous opposer ?

Emile Deschamps continuait :

« En attendant, un vaste système de persécution s'est organisé sur tous les points de la république des lettres, contre la nouvelle génération romantique. Nous osons à peine respirer sous ce régime de terreur littéraire, jusqu'ici sans exemple. A peine avons-nous dit : nous voilà !... Et déjà douze petits journaux tous les matins, douze petits théâtres tous les soirs, et tous les jours cinquante professeurs dans leurs cinquante chaires, tous les Athénées, toutes les Académies des provinces, et vous aussi, Clémence Isaure !

« L'ingrate ! je l'aimais !... je l'aimerais encore !

« et tous les hommes d'esprit qui ne savent rien, et tous les savants qui n'ont pas d'esprit, et ceux en qui l'habitude de juger a desséché la faculté de sentir, et ceux qui, dans la peur de compromettre leur ignorante admiration, affectent sur le talent la supériorité de l'ennui, et ceux qui ont la conscience de leur infériorité, et tous les écoliers de sixième, et tous les rhéteurs, et tous les maîtres d'écriture, tous animés d'une seule colère, formant une seule ligne, armés de sifflets, de pamphlets, se lèvent et marchent de front contre ces pauvres romantiques qui, n'ayant que des élégies pour se défendre, vont cacher leur guitare et leur effroi sous le manteau bleu de *la Muse !* — Il est vrai que leurs chants vont au loin faire battre le cœur des jeunes hommes pour la gloire et pour la vertu, ou porter des paroles douces et brûlantes au cœur de la jeune femme isolée, qui pense, le soir, à celui qu'elle aime. Il est vrai aussi que, dans nos cercles brillants, dans ces fêtes où sont conviés les talents et la beauté, sur quatre-vingts sourires, il y en a soixante et dix pour les *romantiques!*... Il faut bien que chacun ait ses petits avantages. »

Là-dessus Emile Deschamps entrait en plein dans son sujet.

« L'orage vient enfin d'éclater sur nous ; les foudres académiques ont tonné. — Déjà le romantique avait obtenu, après de longs débats, d'entrer, avec son acception nouvelle, dans le dictionnaire de l'Académie française, et sans doute on lui avait fait payer cher cette glorieuse hospitalité,

Voilà que sur ces entrefaites l'Institut fait annoncer une séance solennelle où, devant les quatre Académies rassemblées, on entendra un réquisitoire contre le Romantisme. Toute *la Muse française* s'enfuit à la campagne ; je restai seul ; et rassuré par ma propre obscurité, je me présentai dans l'enceinte redoutable, avec un front serein, parce qu'il est inconnu. Mais combien je tremblais pour mes amis absents ! Je voyais çà et là, dans les tribunes publiques, des visages de versificateurs et d'amateurs classiques palpitant d'espoir et rayonnant de vengeance : ils avaient tant de joie qu'ils en étaient beaux ! Et cependant les bancs de nos juges se garnissaient lentement, et tout autour de moi régnait ce formidable silence, précurseur de la tempête. En vain, pour m'encourager durant ces terribles apprêts, et, au besoin même, pour me glorifier dans la personne de mes amis, je me disais que toutes les Académies de l'Italie avaient lancé leurs foudres contre la *Jérusalem ;* que l'Académie française avait foudroyé *le Cid* à sa naissance, et de nos jours encore foudroyé *le Génie du christianisme* et *les Martyrs*, comme si un Dieu ne pouvait paraître sans être annoncé par des coups de tonnerre. Je sentais trop bien que nous ne pouvions avoir avec ces illustres victimes que la triste conformité du malheur; et lorsque M. Auger, qui était en même temps le président et le procureur général de la haute cour littéraire, déroula son papier menaçant, il me sembla qu'une bulle d'excommunication allait éclater sur ma tête, et je cherchais

déjà une issue pour opérer ma retraite avant qu'elle ne devînt une déroute ; mais quelques personnes compatissantes me reconnurent dans mon humiliation, m'appelèrent par mon nom proscrit, me tendirent la main sans craindre la contagion de mon infortune, et m'inventèrent une place pour m'accueillir : je n'ai pas besoin de dire que c'étaient des femmes.

« M. Auger prononça son rapport. C'est un discours plein d'éloquence et d'érudition, de sel attique et de vues profondes, de fermeté et de convenances ; il est tel enfin qu'on devait l'attendre d'un écrivain comme M. Auger, parlant devant le premier corps savant de l'Europe. Le sage académicien a proclamé des principes sévères, mais n'a point cherché, comme nos ennemis l'espéraient, à en faire de pénibles applications. Il s'est plu, au contraire, à distinguer, dans les mêmes *romantiques*, le talent qu'il aime des systèmes qu'il condamne ; si quelques saillies piquantes ont égayé tout le monde, elles ne pouvaient du moins blesser personne : beaucoup d'éclairs et fort peu de coups de tonnerre, voilà de quoi raccommoder avec les orages. Il est impossible, en un mot, de faire d'une manière plus loyale une guerre qui pourrait être plus juste. Je m'arrête, il ne m'appartient pas de lutter, avec mon humble pinceau, contre une plume académique. Je me permettrai seulement deux observations sur deux passages de ce discours, qui rentrent en quelque sorte dans mon domaine. M. Auger a mis en opposition, dans un tableau très malicieusement dessiné, la tris-

tesse inconsolable de nos poésies, avec notre gaîté habituelle dans le monde, et il a tiré de ce contraste des effets imprévus auxquels l'assemblée a répondu par les marques bruyantes d'une hilarité générale, que j'ai moi-même partagée. Mais, en y réfléchissant un peu, il n'y a rien de si ordinaire que cette prétendue bizarrerie. Depuis quand le rire de l'esprit suppose-t-il nécessairement la joie du cœur ? Je pourrais aussi rappeler à M. Auger que Crébillon portait une gaîté douce dans la société; cependant ses ouvrages ne sont pas précisément folâtres. D'ailleurs, pour peu que M. Auger y tienne, nous pourrons lui fournir des romantiques dont l'humeur n'est guère plus joyeuse que leurs vers; qu'il passe quelques heures avec eux, et il nous en dira des nouvelles. Il a ensuite adressé un reproche d'une nature plus sérieuse aux poètes de cette époque qui paraissent se complaire quelquefois dans la peinture des scènes sanguinaires et des images monstrueuses, et il a ajouté que ces poètes feraient douter de la bonté de leur cœur, sans aucun bénéfice pour leur esprit. Je ne sache point que la peinture de Cacus, des Harpies, ou de Polyphême, qui broie entre ses dents des membres palpitants et des chairs encore vivantes, ait jamais fait douter de l'humanité d'Homère et de Virgile, ni qu'il en soit résulté un grand préjudice pour leur talent.

« On dit que M. de Stendhal va répondre à M. Auger; c'est une bonne fortune littéraire (1).

(1) M. de Stendhal répondit effectivement à M. Auger. On trou-

La Muse française ne restera pas tranquille spectatrice de l'important débat qui occupe maintenant tous les esprits éclairés. Des plumes plus exercées que la mienne se chargeront, dans la prochaine livraison, de soumettre à M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il a dit, et principalement sur ce qu'il n'a pas dit. Au reste, il reconnaîtra, je l'espère, que nous sommes bien près de nous entendre, quand nous nous écoutons, et que si nous partons de points différents, nous tendons tous au même but. Ces discussions, lorsqu'elles sont franches et polies, doivent être regardées comme le triomphe et la vie des *Lettres*. Elles amènent les gens du monde à prendre du goût, une opinion, et peut-être à prendre parti pour des intérêts littéraires, en même temps qu'elles arrivent, par la controverse, à la conquête de cette vérité sans laquelle il n'y a point d'art. Dans la situation particulière où se trouve la littérature en France, il est même très utile que les corps académiques opposent une digue puissante au système d'innovation aventureuse de quelques-uns de nos jeunes poètes ; pourvu que les lisières ne soient pas des chaînes, et qu'il y ait de la paternité dans les corrections. Je crois, pour bien faire, qu'il faut que le *Pégase* du XIX[e] siècle soit monté par deux cavaliers, dont l'un tienne une bride et l'autre porte des éperons : de cette manière, il ne pourra ni s'emporter ni s'arrêter.

vera sa réponse dans son volume intitulé *Racine et Shakespeare, étude sur le Romantisme*. Elle est ironique et spirituelle, comme tout ce qui tombait de sa plume, mais elle est nuageuse et manque de clarté. Je lui préfère l'article humoristique d'Emile Deschamps.

« Quant aux genres *classique* et *romantique*, comme l'entendent les *prosaïques* qui n'y entendent rien, l'un est mort et enterré avant que nous ne soyons nés, l'autre n'existe pas, et ne peut pas exister. La querelle qu'on a suscitée à ce sujet est donc toute fantastique ; c'est une guerre de cadavre à fantôme : il n'y aura personne de tué. »

Et cette page éblouissante était signée : *le Jeune Moraliste*. (On sait qu'Emile Deschamps s'était réservé dans *la Muse* le chapitre des *Mœurs*.) Après en avoir savouré la grâce légère, je me transportai bien vite au fascicule suivant pour voir « quelles plumes plus exercées que la sienne s'étaient chargées de soumettre à M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il avait dit, et principalement sur ce qu'il n'avait pas dit », et je n'y trouvai que ces lignes, sous la signature de S. de Fontenelle, *aliàs* Emile Deschamps :

« *La Muse française* devait répondre dans cette livraison au discours de M. Auger, mais elle ne peut que pleurer et chanter Byron (1). Qui oserait poursuivre une discussion sous des cyprès ! Chez les anciens, quand un héros était tombé dans le combat, les deux camps faisaient silence, toutes les armes s'abaissaient, et il y avait une trêve à toutes colères, afin qu'on traînât le deuil saintement, et qu'on répandît longtemps des larmes et des fleurs sur la tombe immortelle. Quelquefois seulement de jeunes athlètes, en invoquant le demi-Dieu, renouvelaient dans l'enceinte funèbre les jeux guerriers

(1) Byron était mort le 19 avril 1824.

qu'il avait tant aimés, s'exerçaient à vaincre en figurant ses exploits. Nous pouvons de même aujourd'hui appeler autour de la lyre muette de Byron les modestes lyres de nos jeunes poètes. C'est là qu'ils doivent venir chercher des leçons et des inspirations, c'est là qu'ils apprendront les secrets de l'harmonie et les mystères du cœur. Ils ne doivent pas craindre de chanter devant l'ombre illustre. Sans doute, du haut de son immortalité, le grand poète s'intéresse encore aux concerts de la vie ; il sourit à nos préludes imparfaits et ne désespère pas de rencontrer quelques émules au milieu de cette génération nouvelle où il trouve tant d'admirateurs.

« Plusieurs recueils politiques ont paru depuis quelque temps sans que *la Muse française* ait pu encore en entretenir ses lecteurs; elle va profiter de la trêve romantique, pour se mettre au courant, sauf à recommencer plus tard les hostilités ; M. Auger et l'Académie ne perdront rien ou ne gagneront rien pour attendre... »

M. Auger et l'Académie attendent encore ! Notre jeune moraliste ne se doutait pas, quand il écrivait ces lignes remplies de menaces, que c'était le chant du cygne de *la Muse*. Elle cessa de paraître, en effet, après le n° du 15 juin 1824.

Et ceci nous ramène tout naturellement au passage de *Victor Hugo raconté* que nous avons cité au début de cette étude.

III

Est-il vrai que Soumet ait demandé à Guiraud et à Emile Deschamps de suspendre cette publication pour lui permettre de se présenter à l'Académie avec chance de succès, qu'ils y aient consenti, et que Victor Hugo, après avoir hésité à la continuer seul, ait fait comme eux uniquement pour lui rendre service? La phrase suivante de Guiraud, que je trouve dans la préface de ses Œuvres complètes, paraît confirmer cette assertion : « J'ai toujours regretté l'abandon de ce journal qui eut lieu contre la volonté de Victor Hugo et de la mienne et qui rompit ce faisceau d'amitiés littéraires dont nos œuvres mêmes auraient profité. »

Mais Victor Hugo n'a pas tout dit et en a trop dit. Il s'est vanté en prétendant que, s'il avait continué *la Muse* à lui seul, « l'Académie française n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance ». Etait-il donc si révolutionnaire et si terrible, au mois de juin 1824? Je viens de relire l'article qu'il publia *Sur George Gordon, lord Byron*, dans le dernier numéro de ce recueil. Parlant de l'école particulière du grand poète et de la place qu'elle occupait dans l'ensemble de la littérature contemporaine, il voulut, lui aussi, dire un mot aux « esprits faux, habiles à déplacer toutes les questions, qui cherchaient à accréditer parmi nous cette erreur singulière que la



Alexandre Guiraud
d'après une lithographie du temps.

société présente était exprimée en France par deux littératures absolument opposées ». C'était l'occasion ou jamais de montrer « l'âpreté et l'audace passionnée » qu'il préconisait pour les époques de révolution littéraire. Eh bien, je constate qu'il fut bien moins acerbe qu'Emile Deschamps et qu'il évita soigneusement de s'en prendre à l'Académie. En 1822, il ne faisait aucune différence entre le classique et le romantique ; en 1824, il en était à peu près au même point. Les doctes rhéteurs qui continuaient de traiter la littérature dite *classique* comme si elle vivait encore, et celle qu'ils nommaient *romantique* comme si elle allait périr, lui rappelaient involontairement le Roland fou de l'Arioste, qui priait gravement un passant d'accepter une jument morte en échange d'un cheval vivant. « Roland, disait-il, convient, il est vrai, que sa *jument est morte*, tout en ajoutant *que c'est là son seul défaut ;* mais les Roland du prétendu *genre classique* ne sont pas encore à cette hauteur, en fait de jugement ou de bonne foi. Il faut donc leur arracher ce qu'ils ne veulent pas accorder, et leur déclarer qu'il n'existe aujourd'hui qu'une littérature, comme il n'existe qu'une société ; que les littératures antérieures, tout en laissant des monuments immortels, ont dû disparaître, et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques les plus illustres, il ne peut être le même ; et il ne dépend pas plus des écri-

vains contemporains de ressusciter une littérature passée qu'il ne dépend du jardinier de faire reverdir les feuilles de l'automne sur les rameaux du printemps. »

Tout cela, en vérité, n'était pas bien méchant.

La candidature académique de Soumet, pour avoir pesé d'un grand poids dans la balance, n'aurait donc pas entraîné la disparition de *la Muse française*, si la zizanie n'avait régné parmi ses fondateurs depuis l'article d'Holmondurand sur Lamartine, et surtout si Chateaubriand n'avait été brutalement chassé du ministère. Nous allons examiner ces deux derniers faits l'un après l'autre (1).

Le 4 octobre 1823, Emile Deschamps écrivait à Guiraud, qui était sur le point de quitter Limoux pour aller à Bordeaux (2).

(1) Je laisse de côté la question financière, quoiqu'elle n'ait pas été non plus tout à fait étrangère à la cessation de *la Muse*.

Victor Hugo écrivait, le 22 août 1823, à son cousin Adolphe Trébuchet : « Le recueil, rédigé par l'élite de la jeune littérature, obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1500 souscripteurs avant six mois. » (*Corresp. de Victor Hugo.*)

Ces 1500 souscripteurs ne furent jamais atteints et je vois dans une note d'Emile Deschamps à Guiraud, en date du mois de mai 1824, que les frais de *la Muse* avaient dépassé leurs prévisions. Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, presque tous les cahiers mensuels ayant excédé sensiblement les trois feuilles sur lesquelles ils devaient paraître.

C'est ainsi qu'au lieu de former au bout de l'année un volume de 500 pages environ, *la Muse* en forma deux, le premier de 387 pages, le second de 452 pages. L'abonnement était de 13 francs pour six mois, de 24 francs pour l'année.

(2) Il était à Bordeaux à la fin du mois d'octobre, comme en témoigne le passage suivant du *Journal* d'Edmond Géraud :

« Octobre. — Hier, veille de la Toussaint, j'ai été bien inspiré de venir passer la soirée en ville. J'ai rencontré au spectacle, avec M. de Vigny, M. Guiraud, son ami, auteur des *Machabées*. Nous avons fait une rapide connaissance, car le temps nous manquait à l'un et à l'autre pour nous dire beaucoup de choses. En lui témoignant notre

« Je vous écris encore une fois bien vite, cher ami, avant que je vous embrasse. J'ai fait vos commissions auprès de Tardieu (1), qui est bien lent, effectivement. Vous paraîtrez en novembre, tant mieux (2). *L'effet de Lamartine sera produit*, et en général il n'a pas été bon ici. Il se permet en vérité de ces négligences, de ces fautes d'orthographe et de langue qui me rendraient pédant et grammairien. Concevez-vous qu'il ait osé imprimer une mauvaise scène de *Saül* après la tragédie de Soumet ! Quel amour-propre ou quelle modestie !

« Oui, on a des nouvelles de France [d'Houdetot] et de Gaspard de Pons — ils vont bien — mais notre pauvre Alfred (3) part pour la Catalogne, j'en suis bien triste et lui bien gai. Il me parle beaucoup de vous et de votre *Elégie* et *son cœur se souvient* — et *la jeunesse est dans l'amour* (4) ! A 200 lieues, nous sentons tous de même.

« Mennechet (5) a reçu de vous une lettre triste,

sincère admiration pour sa première tragédie, Lorrando et moi, nous nous sommes pour ainsi dire mis à genoux, pour le conjurer de ne pas se laisser aller à la contagion moderne, et pour qu'il sauve son talent de la fréquentation dangereuse de nos écrivains romantiques, les Nodier, les Hugo, les Soumet, qui tous sont ses amis et ses conseils. Notre poésie, disait-on autrefois, se mourait de timidité ; aujourd'hui elle périt par trop d'outrecuidance. M. Guiraud excuse tout doucement ses amis ; mais ce qui m'a fait de la peine, dans l'auteur des *Machabées*, c'est qu'il trouve, dit-il, trop de correction chez Millevoye. » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration, Edmond Géraud, fragments de journal intime*, publiés par Maurice Albert, p. 224).

(1) L'éditeur de *la Muse*.

(2) Il s'agit des *Poèmes élégiaques* de Guiraud, où se trouve *le Petit Savoyard*.

(3) Alfred de Vigny, qui était alors capitaine au 55e de ligne et attendait à Bordeaux l'ordre du départ pour l'Espagne.

(4) Ces expressions sont empruntées à l'élégie de *Meilleraye* qui parut dans le 1er numéro de *la Muse*.

(5) Mennechet, qui était né à Nantes, le 25 mars 1794, avait colla-

je le crois bien. Vous avez le cœur troublé, cher ami ; qui ne l'a pas ? — Mon Dieu ! parlez-moi donc de vous et de tout ce qui vous est cher; un ami est bon dans ces moments-là, et je suis, je vous jure, un bien bon ami.

« Mais revenez vite au milieu de nous. Soumet vous embrasse de cœur et tous nos amis vous écrivent.

« Adieu.

« ÉMILE.

« Mon père et ma femme vous disent les choses les plus affectueuses (1) ».

J'ai cité tout au long cette lettre à cause des détails intéressants qu'elle renferme, mais je n'en retiendrai que le passage qui a trait à Lamartine. Evidemment l'article d'Holmondurand, paru le 1er octobre sur *la Mort de Socrate* et *les Nouvelles Méditations*, avait été concerté dans le bureau de *la Muse* entre l'auteur, Soumet et Emile Deschamps, car, sans être positivement malveillant, ni même injuste, il sent tout de même la rancune, et ce n'est pas pour rien qu'Emile était content de « l'effet produit (2) ».

boré au *Conservateur littéraire*. Il était lecteur de Louis XVIII et c'est lui qui, en 1822, mit les *Odes et Ballades* sous les yeux du roi. Il avait connu Victor Hugo par Ad. Trébuchet qui était nantais comme lui.

(1) Lettre inédite.

(2) De la lettre inédite de Saint-Valry à M. Pinaud dont je parle plus haut (p. 58) il appert que Durand n'était pas à Paris quand parut *la Muse* : « Mon émule Durand est attendu, et il va venir habiter parmi nous. Je crois que le séjour de Paris ne peut que servir à développer son jeune et beau talent. » Il arriva donc à point nommé pour écrire l'article sur Lamartine.

Lamartine d'ailleurs ne s'y trompa pas. Il écrivait le 13 novembre suivant à Victor Hugo :

« J'ai lu quelques-unes des petites diatribes en question, mais cela ne mord guère sur mon impassibilité politique. Je ne suis pas en ce sens du *genus irritabile*. Chacun fait dans ce monde de son mieux son petit métier. Les oiseaux chantent et les serpents sifflent, il ne faut pas leur en vouloir de mal. L'article de *la Muse* était juste, mais sévère dans tout ce qui ne regarde pas *Socrate ;* pour *Socrate*, il n'y a rien compris. Il a pris une scène pour un drame... Cependant on voit que sa rigueur est d'un ami mécontent, et je suis loin d'être choqué. Si vos amis me traitent mal, je vois que les miens vous le rendent bien. J'en suis aussi innocent que vous. On se bat dans les ténèbres, dans un tems comme celui-ci où tout est confusion (1) ».

Mais tous les amis de Victor Hugo n'avaient pas goûté l'article en quelque sorte anonyme de *la Muse*. J'en sais un qui dut en être navré, si j'en juge par ce qu'il écrivait à Victor avant de l'avoir lu. C'était précisément celui qui était en ce moment à deux cents lieues de Paris et qui se réjouissait de partir pour la Catalogne. Voici ce qu'Alfred de Vigny mandait à Victor Hugo, le 3 octobre 1823.

(1) *Revue de Paris* du 15 avril 1904. — Si je n'avais pas la preuve que Victor Hugo était foncièrement dévoué à Lamartine, qu'il aima toujours « d'un cœur tendre et fidèle », je serais tenté de croire que, dans la circonstance, il avait joué un double jeu, car c'est par son canal que Lamartine avait fait passer à *la Muse* les deux ouvrages, cause de cette petite querelle, et Holmondurand était son ami, voire son obligé. Cependant on peut se demander pourquoi ce ne fut pas lui qui en rendit compte, comme il le fit pour *Eloa*.

« ... C'est une chose infâme que la littérature, je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine (1). Il est toujours mal jugé et tantôt on le prend trop haut, tantôt trop bas. On dit que vous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. Cela me rappelle les cris que l'on jeta parmi nous lors des premières *Méditations;* par combien d'applaudissements les avons-nous étouffés! Je n'ai reçu à son sujet aucune lettre de *nous!* J'ai lu attentivement à plusieurs reprises et seul ses deux nouveaux ouvrages, et je veux vous dire ce que j'en pense pour savoir avec lequel de vous je me serai accordé. Je ne veux d'abord parler que de l'ouvrage, je vous dirai ensuite deux mots sur l'auteur. Je parierais que vous ne les avez pas assez distingués, vous êtes trop près.

« *Socrate* est un ouvrage très bien composé et auquel on ne peut refuser une poésie grave et majestueuse. Je veux bien que Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému, et l'émotion ne se trompe jamais. Mais Psyché est trop longue et sans grâce, elle interrompt un puissant intérêt, et

(1) On lit, dans le *Journal intime* d'Edmond Géraud, que Vigny fréquentait pendant son séjour à Bordeaux :

« On dit que M. de Lamartine a fait une étude particulière de la Bible. D'après les deux derniers ouvrages qu'il vient de faire paraître, je le soupçonne d'avoir surtout beaucoup lu l'Apocalypse. Sa *Mort de Socrate* et ses *Nouvelles Méditations* me semblent porter un coup funeste à sa renommée. Il n'était permis d'écrire ainsi qu'au temps de Ronsard et de Théophile ; mais après Boileau, mais après Racine, oh! par ma foi, c'est trop fort. » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*, p. 224.)

si l'auteur voulait mettre les tableaux de Raphaël, il fallait en choisir un, celui qui avait le plus de rapport avec le moment, l'immortalité de l'âme. Je renoncerais pourtant difficilement à ce rayon de poésie qui pénètre dans le cachot, mais je voudrais l'épurer. Il y a là *un poignard*, *une goutte*, de bien mauvais goût, mais les *deux gouttes pour les dieux* me paraissent d'une grande beauté. Je trouve que Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. Je n'aime point les âmes qui se fécondent, et Phédon est par trop anacréontique. Quel parti notre grand Soumet eût tiré de ce grand sujet! Il m'en avait un jour confié le projet. Son plan était admirable, et il sera peut-être forcé d'y renoncer; ce Socrate ébauché fera peut-être trop de bruit pour qu'on ait l'air original en le traitant. Les sots iront toujours chercher le germe de ses beautés dans un hémistiche de l'autre. Je pleure tous les jours cette tragédie, je la pleure avec les larmes de la postérité. »

Vigny, sans s'en douter, venait de mettre le doigt sur la plaie, j'entends de nous révéler la cause, une des causes tout au moins, de la rancune de Soumet contre Lamartine. Ainsi, ce n'était pas assez de lui avoir fait concurrence dans *Saül*, il fallait encore que ce Lamartine lui volât le sujet de *Socrate !* Ce sont là de ces choses qui ne se pardonnent pas dans la *gent irritable des poètes.* Et pourtant Soumet passait pour avoir l'âme grande.

Vigny continuait :

« Quant aux *Méditations*, certes, l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes il n'a pas pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celle de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur: mais *dans la danse céleste ils s'élancent* est un peu fort, *et le branle de la lame*, et un rocher qui *surplombe!* Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et *le Chant d'amour*. Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions... »

Voilà, certes, de la bonne et saine critique, et plût au ciel qu'au lieu d'être signé d'un illustre inconnu l'article de *la Muse* sur *la Mort de Socrate* et *les Nouvelles Méditations* eût été confié à Alfred de Vigny ! Mais, encore une fois, Emile Deschamps gardait une dent à Lamartine de son attitude envers ce recueil, et Soumet lui en voulait aussi de s'être rencontré avec lui deux fois sur le même sujet. Il fallait un ami complaisant pour satisfaire

ces mesquines rancunes. Durangel s'en chargea sous le pseudonyme d'Holmondurand. Mais cela jeta du froid dans les rapports de Vigny avec *la Muse* et je sais qu'à son passage à Paris, au mois de juin 1824, il eut de ce chef une explication assez vive avec ses amis.

Sur ces entrefaites, Chateaubriand fut renvoyé du ministère. A première vue, cet événement n'avait aucune raison d'influer sur les destinées de *la Muse;* à la réflexion, on conçoit parfaitement qu'il ait été la cause déterminante de sa disparition. N'oublions pas, en effet, que Chateaubriand avait été son parrain le plus illustre, qu'il l'avait encouragée et soutenue de ses propres deniers, que le patron de la barque l'avait en quelque sorte associée à sa fortune en lui donnant comme enseigne votive une vignette qui avait un faux air de Velléda, malgré le bouclier, l'épée et la lance qui lui servaient d'attributs, et que tout l'équipage, à commencer par celui qu'il avait baptisé « l'enfant sublime », jusqu'à ceux qui avaient fait ou cru faire la guerre d'Espagne, ne jurait que par lui, ne voyait que lui dans le ministère. N'oublions pas non plus que Soumet, Victor Hugo et Jules Lefèvre avaient chanté la guerre d'Espagne, qui était l'œuvre de Chateaubriand.

Quelque temps avant sa chute, comme on regrettait devant Alfred de Vigny que Chateaubriand eût abandonné les lettres pour la politique, le jeune poète dit avec beaucoup de simplicité : « Oui, M. de Chateaubriand s'est fait diplomate, comme

Dieu s'est fait homme. Il faut espérer que ce sera aussi pour nous sauver, mais il est descendu du ciel (1) ».

Et le lendemain de sa disgrâce, Vigny fut un des premiers à aller s'inscrire chez l'ancien ministre des Affaires étrangères. Nous lui devons même une jolie anecdote à ce sujet. On sait qu'aussitôt averti de sa destitution il fit enlever tout ce qui lui appartenait de l'hôtel du ministère. Parmi le modeste mobilier qu'il en rapportait se trouvaient deux superbes chattes qu'il affectionnait beaucoup.

— « Ah! mes bonnes amies, s'écria-t-il, en les voyant, avec une gaîté et une bonhomie dignes de La Fontaine, le temps est passé de faire les grandes dames. Il faut songer maintenant à prendre des souris (2) ».

Chateaubriand avait été destitué le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte. Le 15, « un motif de haute convenance, dit Marie Nodier, fit rentrer le bâtiment dans le port, après une salve brillante tirée en l'honneur du grand écrivain à sa sortie du ministère. Le jeune La Bruyère qui, d'une plume à laquelle l'émotion n'ôtait rien de son énergie, avait tracé le *portrait* d'*Auguste*, c'était Saint-Valry (3) ».

Voici ce portrait.

« *Auguste*, vous sortez du ministère plus pauvre

(1) *Un homme de lettres sous la Restauration* (*Edmond Géraud*), *fragments de journal intime*, publié par Maurice Albert, p. 226.

(2) *Fragments du journal intime d'Edmond Géraud*, p. 233.

(3) *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier.

et encore plus grand que lorsque vous y êtes entré. La gloire, votre fidèle compagne, depuis trois longs mois vous attendait à la porte avec une vive impatience ; aujourd'hui, au milieu d'un concours de citoyens, elle vous reconduit en triomphe jusque chez vous, célèbre votre délivrance, et ajoute une couronne à toutes celles qui ombragent votre front. Ne nous étonnons point de ce qui arrive, les choses ont suivi leur pente naturelle; car les passions humaines semblent avoir, à travers les siècles, quelque chose de réglé, d'uniforme et d'invariable comme le cours des astres. Depuis votre jeunesse, bravant la mort et le bannissement, vous avez combattu les plus terribles usurpations qui aient jamais pesé sur le monde, vous avez regardé, l'un après l'autre, l'anarchie et le despotisme face à face, et les coups que vous avez portés à ce dernier dans la lutte ne lui ont pas été moins fatals que la défaite de ses phalanges. Quand la monarchie s'est relevée encore faible et languissante, elle s'est appuyée sur vous, et ce fut votre main habile et vigoureuse qui l'affermit sur de nouvelles bases. Depuis, aux jours de ses nouveaux périls, elle n'a jamais manqué de vous retrouver comme un ami que la mauvaise fortune rend plus fidèle et plus dévoué.

« Mais si vous l'avez constamment servie et honorée, protecteur des libertés publiques, vous avez été pour elle un bon fils, et non pas un flatteur. Tous les droits vous ont été chers et sacrés ; au sénat et dans les conseils, votre voix éloquente s'est élevée pour défendre tour à tour la religion, la

royauté et la patrie. Enfin, avide de toutes les gloires, et ravissant à la fois toutes les admirations, il vous a semblé n'avoir presque rien fait, en plaçant votre nom parmi ceux des Homère, des Virgile, et des Milton, si vous ne deveniez pas l'un de nos plus grands citoyens. Après une si belle vie, je vous le demande, *Auguste*, que vous manquait-il pour la disgrâce ? Mais elle a des fruits différents suivant les hommes.

« La plupart en sont accablés et anéantis; vous, au lieu de vous abaisser, elle vous élève et vous honore. Tous les entretiens sont remplis de vous et de vos nobles qualités; vos ennemis eux-mêmes, et, ce qu'il y a de plus glorieux, les ennemis de l'Etat, qui sont aussi les vôtres, confessent tous votre génie et votre grandeur d'âme; et dans ce concert de louanges vont se perdre, inattendues, les injures des esclaves et des histrions. Que ma faible voix se mêle à la voix publique, car il est doux de rendre hommage à la vertu et au courage d'un homme de bien, et peut-être n'est-il pas encore défendu d'accompagner jusqu'aux portes de Rome Cicéron partant pour l'exil. »

Ainsi parlait Saint-Valry, au nom de *la Muse*. Dans le même temps, Victor Hugo dédiait à Châteaubriand une très belle ode, dont voici la dernière strophe :

Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce,
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté !

Et Latouche, se souvenant qu'il habitait à la Vallée-aux-Loups en face du manoir de Chateaubriand, lui adressait une épître, moitié huile et moitié vinaigre, qui fut très finement analysée par P.-F. Tissot dans le *Mercure du XIXe siècle*. J'en extrais ce passage :

. . . .

Assez, dans les ennuis d'un si stérile honneur,
Ton nom s'est obscurci du nom de *Monseigneur*,
Reviens du Val d'Aulnay visiter la chapelle :
Ton belliqueux ami, Montmorency, t'appelle.
Acquéreur du manoir et non ton successeur,
Avec moins d'appareil et de feinte douceur
Qu'il n'a laissé tomber le royal portefeuille,
Il te rendra tes bois parés de chèvrefeuille,
L'ombrage un peu grandi de ton naissant jardin,
Et, dans un flacon pur, ses ondes du Jourdain,
Relique aventureuse et saintement gardée,
Inépuisable honneur des sources de Judée,
De qui le flot toujours emplit l'heureux cristal,
Bien qu'épanché deux fois sur un berceau royal.
Accours : et ces jasmins qui pour nos monts sauvages
Ont du Mançanarès oublié les rivages,
Et des rocs du Liban à ta voix descendus,
Ces cèdres voyageurs, ils te seront rendus ;
Et jusqu'à ces créneaux si récemment gothiques,
Restaurés tour à tour de tes mains politiques.
Reviens, comme le sage à qui doit mon pays
Le contrat immortel de ses droits envahis,
Contraindre l'avenir de son pieux hommage
A visiter le toit de cet autre HERMITAGE ;
Qu'il associe un jour en des nœuds éternels
Votre double mémoire et vos noms fraternels,
Et qu'ensemble admirés Paris immortalise
Les bois de Velléda, les vallons d'Héloïse.

. . . .

Heureusement pour Chateaubriand que le vrai

motif de sa disgrâce resta ignoré du public, car son prestige en eût été singulièrement diminué (1).

Voilà donc sur quelle salve *la Muse* amena son pavillon et fut désarmée. Il n'était que temps. Cinq mois plus tard (on sait que Soumet fut reçu à l'Académie française le 25 novembre 1824), elle aurait eu le chagrin et la honte de voir son ancien capitaine passer à l'ennemi.

Mais il n'emporta pas son péché en terre. Non seulement il eut une mauvaise presse dans le moment, mais il fut renié à son tour presque aussitôt par les Romantiques, et comme les Classiques avaient déjà choisi pour chef Casimir Delavigne, Soumet, après avoir brillé au premier rang, fut relégué, à tout jamais, au second. Sa royauté n'avait duré qu'un jour.

(1) Les *Souvenirs* du baron de Frénilly, qui fut le collaborateur de Chateaubriand au *Conservateur* et son ami très informé, viennent de nous apprendre (mars 1908) que l'affaire des rentes ne fut que le prétexte de son renvoi et qu'il faut en chercher la raison vraie dans sa liaison avec Mme Boni de Castellane, dont il était le ministre des finances en même temps que celui des affaires étrangères dans le cabinet Villèle. — Cf., sur cette liaison amoureuse, notre ouvrage sur *Hortense Allart de Méritens*, p. 98.

CHAPITRE III

LES RÉDACTEURS DE LA MUSE FRANÇAISE

§ I. — LES FONDATEURS

I. — ALEXANDRE SOUMET. — Son œuvre lyrique non recueillie. — Ses succès aux Jeux-Floraux. — Influence de Millevoye sur lui. — Soumet étant à Rome lui envoie une épître en vers. — *La Pauvre fille* et *la Chute des feuilles*. — Le chant du sacre du Soumet. — Son article dans *la Muse française* sur *les Nouvelles Odes* de Victor Hugo.

II. — ALEXANDRE GUIRAUD. — Son *Petit Savoyard* inaugure la poésie des Humbles. — Le « petit sou » condamné par Jules de Rességuier. — Influence de Soumet sur ses *Chants élégiaques*. — Une définition *du vague* par le Comte Elzéar de Sabran. — Les élégies de Guiraud le placent entre Millevoye et Lamartine.

III. — EMILE DESCHAMPS. — Poète du XVIIIe siècle par l'esprit et la grâce. — Avant-coureur d'Alfred de Musset. — Petits vers de lui. — Ses traductions des poètes étrangers. — Son *Roi des aulnes* comparé à celui de Latouche.

IV. — VICTOR HUGO. — Sa prose et ses vers dans *la Muse française*. — Variantes de l'*Ode à mon père* et de *la Bande noire*. — Ses ballades jugées par Lamartine. — Influence de Soumet, André Chénier et Millevoye sur lui.

V. — ALFRED DE VIGNY. — *Héléna* et l'*Ode au malheur* supprimées de son œuvre poétique. — Changements qu'il apporta à ses premières poésies, notamment à *Dolorida* et à *Suzanne au bain*. — La date vraie de *Symetha*. — Variantes de *Dolorida*. — *Le Chant de Suzanne au bain* et *la Sulamite* de Millevoye.

VI. — SAINT-VALRY. — Son amitié avec Victor Hugo. — Ses débuts au *Conservateur littéraire.* — Elève de Soumet. — Royaliste impénitent. — La dernière salve de *la Muse française* tirée par lui.

VII. — G. DESJARDINS. — Poète inconnu. — Ses odes sur *Bolivar au congrès de Venezuela*, sur *Camoëns* et *les Deux Brutus.* — Ses sentiments républicains. — Condamné à la prison en 1832 pour les publications de *la Société des amis du peuple.* — Son poème de *Sémiramis la grande.*

§ II. — LES COLLABORATEURS

I. — ANCELOT. — Son *Louis IX* jugé par Victor Hugo. — Son poème de *Marie de Brabant.* — Sa collaboration au *Pharamond* de Soumet et Guiraud. — Charles X le fait chevalier.

II. — BAOUR-LORMIAN. — Vigny lit le *Somnambule* chez lui, en 1822. — Sa brouille avec ses anciens camarades de *la Muse française.* — Ses épigrammes contre Ecouchard-Lebrun. — Latouche le traite d'assassin du Tasse. — Lamartine plaide pour lui à la Chambre des députés et sauve sa pension.

III. — BELMONTET. —Il donne à *la Muse française* deux poésies : *Gilbert mourant* et *l'Isolement.* — Ses opinions bonapartistes. — Le seul vers qui reste de lui.

IV. — BRIFAUT. — Homme aimable avant tout. — *Epître* de Gustave Drouineau *à quelques poètes panégyristes.* — Les débuts de Brifaut au *Lycée français* de Charles Loyson. — Talent du XVIIIe siècle.

V. — VICTOR CHAUVET. — Son article sur *le Comte de la Carmagnola* de Manzoni. — Lettre que Manzoni lui adresse à ce sujet. — Son ode sur *l'Affranchissement de la Grèce.* — Son poème de *Sapho.*

VI. — CHÊNEDOLLÉ. — Une note de Soumet sur son *Génie de l'homme.* — Soumet l'avait en haute estime et lui ouvrit *la Muse française.* — Caractère du talent de Chênedollé. — Comme quoi il laissa toujours passer l'heure.

VII. — DURANGEL. — Sorte de Protée littéraire. — Ses divers pseudonymes. — Ses succès aux Jeux-Floraux. — En 1837 il lit à l'Académie de Marseille une poésie en l'honneur de Lamartine. — Avocat consultant de Guizot, sous la monar-

chie de Juillet. — Son poème *la Christodie.* — Sa mort en 1879.

VIII. — GUTTINGUER. — Poète élégiaque avant tout. — Sa pièce de vers intitulée *l'Eloignement.* — Son *Dithyrambe sur la mort de lord Byron.*

IX. — Nestor de Lamarque. — Ses pièces couronnées aux Jeux-Floraux.

X. — JULES LEFÈVRE. — Lié dès 1819 avec Latouche. — Sa pièce de vers sur le poète de *la Jeune captive.* — Son poème *le Parricide.* — Un mot de Baour sur son *Clocher de Saint-Marc.* — Comment le définissait Emile Deschamps. — Fragments de son *Oreste aux Jeux Olympiques.* — Sa notice sur Henri de Latouche.

XI. — GASPARD DE PONS. — Ses débuts en 1819. — Sa liaison avec Victor Hugo. — Son discours sur les genres *romantique et classique.* — Sa collaboration au *Conservateur littéraire.* — Camarade de régiment d'Alfred de Vigny. — Il fait la guerre d'Espagne. — Son petit livre *Amour.* — *A Elle.* — Vigny s'en souvient dans *la Mort du loup.*

XII. — JULES DE RESSÉGUIER. — Mandataire officieux de la jeune école à l'Académie des Jeux-Floraux. — Son amitié avec Soumet et Guiraud. — Ses *Tableaux poétiques* s'ouvrent par un *Dithyrambe* à « notre grand Alexandre ». — Toutes ses épigraphes sont empruntées aux camarades.

§ I. — LES FONDATEURS

Quelques notes à présent sur chacun des rédacteurs de *la Muse.* Il importe, en effet, que nous fassions plus ample connaissance avec eux. Mais je ne dirai ici que les choses essentielles, me réservant de compléter ces notes dans mon *Anthologie des poètes romantiques.*

Ab Jove principium! Commençons par « notre grand Alexandre ».

I. — SOUMET

Soumet n'a pas recueilli ses poésies lyriques, et *la Pauvre Fille*, qui passe à bon droit pour son chef-d'œuvre, n'est arrivée jusqu'à nous que grâce aux anthologies (1). Etait-ce dédain de sa part, avait-il conscience qu'elles ne valaient pas la peine d'être publiées ? C'est probable, en tout cas il a sagement fait de se montrer sévère envers ses œuvres de jeunesse, car elles n'auraient rien ajouté à sa réputation.

M. Armand Praviel, maître ès Jeux-Floraux de Toulouse, ayant eu l'extrême obligeance d'en prendre copie à mon intention dans les archives de cette Académie, j'ai pu lire ainsi les odes, idylles, hymnes et épîtres que Soumet avait envoyées aux concours de Clémence Isaure. Elles sont d'un bon élève de rhétorique ; le vers, en général, est harmonieux et bien fait ; les odes ne manquent pas d'un certain mouvement, mais on sent l'imitation partout. Si, dans *l'Incrédulité*, comme il en convient lui-même, ses modèles furent les prophètes, Chateaubriand et l'auteur des *Nuits*, il ne serait pas difficile d'établir que, dans *le Vieux Chêne*, *le Messie*, *l'Illusion*, *l'Ode au roi de Rome*, « Soumet a imité tour à tour Lefranc de Pompignan, Lebrun, Delille et J.-B. Rousseau ». Cela étant, on se demande comment il a pu faire *la Pauvre Fille*, tant est grande la distance qu'il y a entre cette élégie et ses précédentes

(1) Je me réserve de la publier, moi aussi, dans mon Anthologie des poètes romantiques.

compositions. Encore *la Pauvre Fille*, malgré son tour original, trahit-elle l'influence de Millevoye. Elle est sobre et d'une mélancolie contenue, comme *l'Anniversaire* et *le Poète mourant*, et dans la trame du vers on relève plus d'une expression qui fait songer aux élégies de Millevoye, celle-ci entre autres :

Et les enfants de la vallée,

qui rappelle les vers de *la Chute des Feuilles :*

Et le pâtre de la vallée.

Cela n'a rien de surprenant, quand on sait que *la Chute des Feuilles* fut couronnée, en 1811, aux Jeux-Floraux(1); que, la même année, Soumet concourut avec Millevoye à l'Académie Française (2), et qu'en 1813, étant à Rome, il lui adressa, sous forme d'épître, un véritable dithyrambe (3), dont voici le début :

Oui, du cygne romain, des muses des beaux-arts,
La douce voix t'appelle aux rives des Césars,
Ton étoile a brillé sur les bords du Permesse,
Les colombes du Pinde ont chéri ta jeunesse,
Et ton laurier, jaloux de fleurir sans rivaux,
Sous leurs ailes d'albâtre agite ses rameaux,
Accomplis tes destins, enfant de l'harmonie ;
Accours, viens visiter le berceau du génie.
Fuis les frivoles jeux d'un séjour inconstant,

(1) Trois ans par conséquent avant l'apparition de *la Pauvre Fille* qui est de 1814.

(2) Le sujet du concours était : *les Embellissements de Paris.*

(3) Cette épître, que Soumet présenta aux Jeux-Floraux, était intitulée : *Epitre adressée à M. Millevoye qui se proposait de partir pour cette ville.* Elle avait pour épigraphe :

Cadono le città, cadono i regni.
Et l'nom, d'esser mortal, parche si sdegni !

L'enthousiasme altier dans ces remparts t'attend.
Ici tout est fameux ; ces célèbres contrées
De la gloire jamais ne furent ignorées ;
Jadis sur cette rive et jeune et vierge encor
Un Dieu même apporta les jours de l'âge d'or ;

. . . .

Mais déjà cependant s'exauce ma prière.
Ton char, du Latium sillonne la poussière,
Et ton impatience a franchi ce chemin,
Où se sont imprimés les pas du genre humain.
Ton âme a rayonné d'une clarté nouvelle,
Le miracle de Rome à tes yeux se révèle ;
Tu viens, dans le silence et le recueillement,
Lui porter le tribut de ton étonnement,
Et parmi les débris qui furent son royaume,
Tu viens interroger son éternel fantôme.

Aussi bien, Soumet n'est-il pas le seul poète du Cénacle qui ait subi l'influence de Millevoye. Nous verrons tout à l'heure qu'Alfred de Vigny et Victor Hugo s'en inspirèrent visiblement. Mais Lamartine et Chénier, en détournant de lui l'attention de la jeune école, le reléguèrent au second plan. Et voilà pourquoi son action fut si courte.

En dehors de deux fragments de son poème de *Jeanne d'Arc*, Soumet n'a donné à *la Muse française* que des articles de critique. A lire celui qu'il consacra aux *Nouvelles Odes* de Victor Hugo, il semble qu'il avait déjà renoncé à la poésie lyrique, pour cultiver la tragédie et l'épopée. Et pourtant, disait-il, elle est la seule qui ait reçu des deux antiquités le don des miracles. L'âge et la maîtrise de Victor Hugo le plongeaient dans une sorte de ravissement. Il le suppliait de ne pas « désespérer de lui-même, de son siècle et du pouvoir de la

poésie » ; il l'invitait à rouvrir les voiles du Temple, et c'est tout au plus s'il osait lui reprocher de sacrifier quelquefois l'harmonie d'un hémistiche à la profondeur d'une pensée. Aujourd'hui, on serait plutôt porté à lui reprocher le contraire, mais je reconnais avec Soumet qu'en ce temps-là on pouvait appliquer à la plupart des muses le mot de Voltaire : « elles chantaient faute d'idées. »

Sur ces entrefaites arrivèrent les fêtes de Reims. Soumet fit, comme tout le monde, son chant du sacre et composa avec Guiraud et Ancelot un opéra en trois actes sous le titre de *Pharamond*. On trouvera sa cantate dans *la Couronne poétique du Charles X* (1) ; ce n'est ni la meilleure, ni la pire ; l'inspiration en est absente, comme dans les trois quarts des autres, et je remarque que le premier vers de la première strophe

O triomphe, ô divin mystère !

est tiré presque textuellement de l'*Ode* de Victor Hugo sur *la Naissance du duc de Bordeaux* (2); mais cette remarque n'est point pour diminuer Soumet : ses disciples lui ont tant emprunté, sans en avoir l'air, qu'on peut bien lui passer ce mauvais tour de sa mémoire.

II. — GUIRAUD

La tragédie des *Machabées* et ses autres pièces

(1) *Recueil des poésies composées à l'occasion de l'avènement au trône et du sacre de S. M. Charles X, roi de France et de Navarre.* Paris, chez Rouquin de la Souche, libraire éditeur, boulevard Saint-Martin, n° 3, 1825.

(2) O joie! ô triomphe! ô mystère !

de théâtre ont moins fait pour la renommée de Guiraud que son poème du *Petit Savoyard ;* bien qu'on ne le lise plus (1), c'est peut-être encore ce petit poème qui sauvera son nom. Je n'avais pas dix ans que je le savais par cœur, et je me rappelle qu'au collège notre professeur de littérature s'extasiait devant la hardiesse du poète qui avait écrit ce vers charmant :

Un petit sou me rend la vie.

C'était, en effet, très hardi et très neuf en 1823, et l'on aurait probablement bien étonné Guiraud — à plus forte raison Jules de Rességuier — si on leur avait dit que ce petit sou valait de l'or et qu'il inaugurait tout simplement la poésie des *Humbles*, dont François Coppée devait être, cinquante ans plus tard, le glorieux représentant.

Jules de Rességuier, qui rendit compte des *Poèmes* élégiaques de son ami dans *la Muse française*, en fut plutôt scandalisé. Tout en reconnaissant que « l'histoire du petit Savoyard était écrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté, que des paroles presque populaires devenaient le langage de la plus douce poésie, et que des mots familiers, jetés avec art dans le style élevé, produisaient souvent un heureux effet », il n'hésitait pas — tant étaient grands alors les préjugés de l'art classique (2) — à condamner « dans

(1) On le lit tout de même encore dans un certain milieu, puisque tout récemment Mme la baronne de Croze, cédant à la prière d'un grand nombre d'amis de son père, a réimprimé ce petit ouvrage avec une préface de M. Costa de Beauregard. 1 vol. in-16.

(2) Cependant ce *Petit Savoyard* fut assez goûté parmi les clas-

un livre l'expression qui l'avait touché en traversant le boulevard ». — « Nous blâmons, disait-il, M. Guiraud d'avoir fait dire à son enfant mourant de faim ce joli vers :

Un petit sou me rend la vie ;

une si scrupuleuse fidélité de langage altère l'émotion que le poète avait fait naître. »

S'il vivait aujourd'hui, je suis sûr qu'il rougirait d'avoir écrit pareille sottise.

Alexandre Guiraud fut donc un novateur de ce côté. Je n'en dirai pas autant de ses *Chants élégiaques*, dont le ton simple et naturel et la facture aisée font penser malgré tout à *la Pauvre fille.*

L'un des plus réussis est intitulé *Meilleraye* (1) : il a paru dans le premier fascicule de *la Muse française*, où il comptait un vers de moins que dans le volume (2).

Que voulez-vous de moi ? je ne puis plus aimer :
Un nuage sinistre a passé sur ma vie ;
Ma jeunesse s'en va, de longs regrets suivie ;
Et le flambeau s'éteint pour ne plus s'allumer.

Aux rêves enchantés les froids ennuis succèdent...
Tout l'homme a fait place au chrétien,

siques, si l'on s'en rapporte à leur correspondance avec Guiraud. Andrieux lui écrivait le 17 fevrier 1823 : « Recevez tous mes remerciements de l'aimable cadeau que vous m'avez fait : les *Elégies savoyardes* m'ont attendri jusqu'aux larmes ; et cette impression se renouvelle chaque fois que je les relis. Allons, vous savez bien faire parler la mère et les enfants ; et le cœur d'un père vous entend aussi et répond à vos accents de tendresse. » (Lettre inédite.)

(1) Meilleraye était jusqu'en ces derniers temps un couvent de trappistes, situé dans l'arrondissement de Chateaubriant (Loire-Inférieure).

(2) Ce vers de la 5e strophe est celui-ci :
Ange consolateur, sous l'image d'Isaure.

Et je ne désire plus rien
De ce que les hommes possèdent.

A mes yeux fatigués j'ai fermé l'avenir ;
Elle y manque à jamais ; que serait-il sans elle ?
Mais mon cœur se souvient, et d'un regret fidèle
Suit toujours le passé, qui ne peut revenir.

Tous mes amis, pourtant, les amis de mon âge,
De gloire et de bonheur s'enivrent tour à tour :
Je suis jeune comme eux : que sert d'être plus sage ?
Mais, bien plus que le temps, le malheur décourage...
Mais la jeunesse est dans l'amour.

Toi, celle que j'aimais, je t'aime et je t'implore ;
Ombre qui m'as coûté tant de vœux superflus,
Ange consolateur, sous l'image d'Isaure,
Rappelle-moi bientôt ; que puis-je faire encore,
Sur cette terre où tu n'es plus ?

En attendant ma délivrance,
Cloître de Meilleraye, où s'endort la souffrance,
Je veux sous tes arceaux traîner mes jours de deuil ;
Mes pas ont visité tes murs où l'espérance
S'assied à côté du cercueil.

Là, j'irai me laver de cette fange immonde
Dont l'âme se salit à travers les cités.
Et dans ce poste ouvert aux naufragés du monde
Recueillir mes destins trop longtemps agités.

Là, sur le seuil du temple exilant ma prière,
J'irai m'unir de loin aux chants religieux ;
Et mêler humblement quelques grains de poussière
A l'encens épuré qui monte vers les cieux.

Ton saint exil est salutaire
A ceux qu'avaient séduits les choses d'ici-bas ;
Néant et vanité sont les biens de la terre ;
Les cherche désormais qui ne les connaît pas !

L'homme commence à vivre à son heure suprême :
Trop faible pour le monde, il s'y perd en passant ;
Tout l'y flatte et le trompe, il se trompe lui-même ;
Dieu seul est vrai, Dieu seul, car il est tout-puissant.

Ce sont là, n'est-il pas vrai ? des vers agréables, très purs de forme, d'une mélancolie douce et d'où le vague — ce vestibule de l'infini, ainsi que le définissait le comte Elzéar de Sabran (1) — a été soigneusement banni, comme si Guiraud avait voulu se faire une place, à côté de Soumet, entre Millevoye et Lamartine (2). Je m'étonne donc que Sainte-Beuve n'ait pas été plus juste pour cette *musa pedestris* qui recherchait déjà les coteaux modérés. Mais le *Cénacle de Joseph Delorme* lui cacha toujours celui de *la Muse française*.

III. — ÉMILE DESCHAMPS

Nous connaissons le *Jeune Moraliste*, mais pas encore le poète : il est charmant, il est aisé, il a la grâce et le sourire, mais le son qu'il rend, comme celui de Guttinguer, est plutôt du XVIIIe siècle que du XIXe, nouvelle manière.

L'esprit domine chez lui comme chez Ulric ; avec un peu plus d'audace et de fantaisie, il nous donnerait un avant-goût de Musset. Lisez *la Lampe*, qu'il publia dans *la Muse française* :

(1) *Voyage à Coppet*, dans le *Mercure du XIXe siècle*, t. XXIX, p. 537, année 1830. — Elzéar de Sabran était le frère de Mme de Custine, l'amie de Chateaubriand.

(2) On lira également avec plaisir la pièce de *Novembre*, qui s'ouvre sur cette strophe chantante :

Vois : les feuilles tiennent à peine ;
Le vent le plus léger les détache en passant ;
L'hiver aura flétri ce gazon jaunissant
Avant la fin de la semaine.
Rentrons, l'air est humide, et l'ombre au loin descend.

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir,
Et le sommeil dans nos demeures
Descend avec l'ombre du soir,
Des longs plis de son voile il touche
Vos beaux yeux à demi fermés,
La lampe est près de votre couche,
Elle veille et brûle : dormez !

Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux,
« Oh ! direz-vous, reviens des cieux,
« Reviens à moi, riant mensonge !
« Ma lampe veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
Demain, quand sur son char d'opale
Remontera le roi des jours,
Vous la reverrez faible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours !

Puisse alors une voix secrète,
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et discrète
Et que les ans n'éteindraient pas ;
Soit que, dans l'orgueil de vos charmes,
Vous regardiez, sans voir ses larmes,
Celui qui n'ose vous nommer ;
Ou soit qu'à vous-même ravie,
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer !

Ou encore cette *Première page d'un album*, qui doit être postérieure de cinq ou six ans (1) :

A MON AMI AUGUSTE BRESSIER

Sur cet album tout fraternel
Vous m'honorez du premier chiffre !
J'accepte ce rang solennel :

(1) Emile Deschamps avait le grand défaut de ne pas dater ses pièces.

Au fait, le tambour et le fifre
Ont le pas sur le colonel;
Chantres et bedeaux, en campagne,
Marchent en tête des prélats,
Et le gros vin, dans nos galas,
Circule avant les vins d'Espagne;
Tous nos *museums* ont grand soin
D'abandonner leurs vestibules
Au pinceau faible, aux toiles nulles,
Et les Raphaël sont plus loin.
Tout suit la loi de l'Evangile,
Où les premiers sont les derniers ;
Et, quand Dieu de l'inculte argile
Tira les mondes par milliers,
Il créa, ce fut son envie,
D'abord les minéraux sans vie,
Puis les fleurs, miroir du soleil,
Et puis les animaux sans âme,
Puis l'homme à lui-même pareil,
Et puis, son chef-d'œuvre, la femme.

Et voilà pourquoi j'ai fini
Par préluder sur cette lyre:
C'est l'accordeur qui se retire,
Lorsqu'arrivent les *Rossini*.
Mais, si mon esprit se récuse
Et, de peur d'un revers choquant,
Se tient à la porte du camp
Pendant le tournoi de la Muse,
Croyez qu'avec vous de moitié
Mon cœur tout autrement raisonne,
Et qu'il ne redoute personne
Au grand concours de l'amitié.

Voilà la vraie note personnelle d'Emile Deschamps. Quand il veut faire de l'élégie, comme dans *la Plainte de la jeune Emma*, qu'il donna également à *la Muse française*, il fait du Soumet, ce qui s'explique par l'admiration très vive qu'il avait pour lui.

Mais son principal titre à la reconnaissance de l'histoire littéraire, c'est d'avoir, un des premiers, traduit, imité, adapté, les plus belles pages lyriques des grands poètes étrangers. On connaît *le Roi des aulnes* de Gœthe, et la version qu'Henri de Latouche nous a donnée de cette tradition populaire du Nord (1).

Celle d'Emile Deschamps est une heureuse adaptation de la ballade de Gœthe :

Qui donc passe à cheval dans la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant.
De son bras crispé de tendresse
Contre sa poitrine il le presse,
Et de la bise il le défend.

— Mon fils, d'où vient qu'en mon sein tu frissonnes ?
— Mon père... là... vois-tu le roi des aulnes,
Couronne au front, en long manteau ?
— Mon fils, c'est un brouillard sur l'eau.

« Viens, cher enfant, suis-moi dans l'ombre :
« Je t'apprendrai des jeux sans nombre ;
« J'ai de magiques fleurs et des perles en or,
« Ma mère a de beaux habits d'or. »

— N'entends-tu point, mon père (oh ! que tu te dépêches !)
Ce que le roi murmure et me promet tout bas ?
— Endors-toi, mon cher fils, et ne t'agite pas ;
C'est le vent qui bruit parmi les feuilles sèches

« Veux-tu venir, mon bel enfant ? Oh ! ne crains rien !
« Mes filles, tu verras, te soigneront si bien !
La nuit, mes filles blondes
« Mènent les molles rondes...
« Elles te berceront,
« Danseront, chanteront. »

— Mon père, dans les brumes grises,

(1) On en trouvera le texte dans *la Vallée aux Loups*, p. 165.

Vois ces filles en cercle assises !
— Mon fils, mon fils, j'aperçois seulement
Les saules gris au bord des flots dormant.

« Je t'aime, toi ; je suis attiré par ta grâce !
« Viens, viens donc ! Un refus pourrait t'être fatal ! »
— Ah ! mon père ! mon père ! Il me prend... il m'embrasse.
Le Roi des aulnes m'a fait mal !

Et le père frémit et galope plus fort ;
Il serre entre ses bras son enfant qui sanglote...
Il touche à sa maison : son manteau s'ouvre et flotte.
Dans ses bras l'enfant était mort !

IV. — VICTOR HUGO

Victor Hugo a publié, dans *la Muse française*, cinq morceaux de critique littéraire (1) et deux poésies seulement. On sait le cas que ses camarades faisaient de sa prose : le métal en est, effectivement, très solide, et les jugements portés ordinairement sains. Quant à ses vers de *la Bande noire* et de *l'Ode à mon père*, ils sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits jusqu'en 1824 (2) ; ce qui les caractérise, c'est que, sans être encore frappés au coin de l'ori-

(1) Les morceaux de critique traitent de : *Quentin Durward*, par Walter Scott ; l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, par M. l'abbé de La Mennais (tomes 3 et 4) ; *Voltaire*, fragment ; *Eloa ou la Sœur des Anges*, par Alfred de Vigny ; *Georges Gordon, lord Byron*.

(2) Encore a-t-il jugé à propos d'en refaire quelques-uns pour l'édition de 1826. Exemples :

Ode à mon père, 1re stance : il avait écrit dans *la Muse française* :

Mais *chercher de David les traces effacées*

Dans l'édition de 1826, ce vers est devenu :

Mais *jeter ma colère en strophes cadencées !*

9e stance, au lieu de :

Vingt courtisans royaux *attendre* son réveil ;
L'Europe, si longtemps sous son bras palpitante,
Ne compte plus, *craintive en sa pénible attente,*
Les heures de son noir sommeil.

il a mis :

Vingt courtisans royaux *épier* son réveil ;

ginalité, comme le seront un an plus tard *les Deux Iles* et *l'Ode à la Colonne*, ils ne sentent déjà plus le lait de la nourrice, je veux dire l'influence de Soumet et d'André Chénier. Et ces deux influences ne furent pas les seules qu'ait eu à secouer Victor Hugo ; je suis convaincu par exemple qu'il emprunta la ballade à Millevoye, car le poète de *la Chute des feuilles* a fait des ballades charmantes et qui dans leur temps eurent un certain succès. Victor Hugo s'est vanté d'avoir mis plus de son âme dans ses *Odes* et plus de son imagination dans ses *Ballades*. « Ce sont, disait-il de ces dernières, des esquisses d'un genre capricieux ; tableaux, rêves, scènes, récits ; légendes superstitieuses, traditions populaires... » Les ballades de Millevoye ne sont guère autre chose. Je reconnais cependant qu'elles sont plus chantantes et que Millevoye ne s'y amuse pas à jongler avec les rimes. Il n'a rien fait de compa-

. . . .

Ne compte plus, *assise aux portes de sa tente*,

. . . .

11e stance, au lieu de :

L'astre heureux de Brennus.

il a mis :

L'étoile de Brennus.

13e stance, au lieu de :

Que ta bannière dort auprès de ton foyer,

il a mis :

Puisque ton étendard dort près de ton foyer,

La Bande noire, 15e stance, il avait écrit dans *la Muse française :*

Pour eux il n'est point de danger !
Les héros qui veillaient sur ces hautes murailles,
Les ombres qui jadis ont gagné des batailles,
Ne combattent que l'étranger.

Il a mis dans l'édition de 1826 :

Un tel triomphe est sans dangers.
Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles ;
Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
Les prendraient pour des étrangers !

rable, en ce genre, à *la Chasse du Burgrave* et au *Pas d'armes du roi Jean*. Mais y avait-il là de quoi s'enorgueillir ? Après avoir lu les Ballades de Victor Hugo, Lamartine lui écrivait : « C'est une autre espèce de fable à laquelle on ne croit pas plus aujourd'hui qu'à Junon, sœur de Jupin, et cela n'est donc pas vrai *imaginativement ;* cela n'est donc pas du temps. Examinez si j'ai tort ou raison : c'est un jeu de l'esprit et non pas ce qu'il vous faut (1). » Il faut croire que Victor Hugo sentit la justesse de cette observation, puisqu'il abandonna la ballade, en 1828.

J'aurais beaucoup à dire sur la versification et le rôle du grand poète en ses années d'apprentissage, mais je me réserve de les étudier à fond dans *le Cénacle de Joseph Delorme.*

V. — ALFRED DE VIGNY

Il a passé son temps à écheniller son œuvre, et naturellement ce travail ingrat a porté sur les ouvrages de sa jeunesse. Après avoir « retranché de l'élite de ses créations » *Héléna* (2) et l'*Ode au Malheur*, qui plaisait beaucoup à Sainte-Beuve (2), il fit subir des changements et des mutilations plus ou moins regrettables à *la Femme adultère*, au *Bain*, à *Dolorida*, par souci du mieux et pour éviter l'accusation d'avoir démarqué ou imité quelqu'un. Peine perdue, effort inutile! Si *Dolorida*,

(1) *Revue de Paris*, 15 avril 1904.
(2) Il réintégra cette ode sous le titre abrégé : *le Malheur*, dans l'édition de ses *Poésies complètes* (1841).

Moïse et *Eloa*, qui sont les trois chefs-d'œuvre de sa première manière, ne révèlent que vaguement les sources où Vigny s'était abreuvé, *Symetha* est incontestablement un reflet, je ne dis pas un pastiche, du talent d'André Chénier. La date de 1815, qu'il lui a assignée dans l'édition de 1837, est évidemment fictive et pour donner le change au lecteur, mais elle ne saurait tromper le critique averti, et je ne comprends pas qu'un homme aussi scrupuleux, aussi jaloux de son bien que l'était Alfred de Vigny ait eu recours à cette supercherie : la vraie date de cette pièce doit être placée, suivant moi, entre 1819 et 1820. C'était celle qu'adoptait Soumet, qui devait en savoir quelque chose, et nous ne devons pas oublier que Vigny l'envoya aux Jeux-Floraux en 1821.

Quoi qu'il en soit, il me paraît intéressant de montrer les remaniements et d'expliquer les suppressions qu'il a faits aux pièces de vers publiées par lui dans *la Muse française*.

Dolorida

Premier paragraphe. Version de *la Muse* :

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces lampes solitaires ?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
A l'air pur d'une nuit de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;
Une autre aurore ici dans l'ombre semble naître ;
Car la lune, de loin, unit son feu d'argent
Au feu qui, suspendu, veille rose et changeant.
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane, où *la sieste s'endort,*



Emile Deschamps
d'après une lithographie du temps.

Le pendule mobile entre deux vases d'or,
La madone d'argent sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Variantes de l'édition définitive :

4e vers : *Aux souffles purs d'un soir* de l'ardente saison
6e : *Une aurore imprévue à minuit* semble naître
7e : *Quand la lune apparaît, quand ses gerbes* d'argent
8e : *Font pâlir les lueurs du feu* rose et changeant
11e : La soyeuse ottomane où *le livre est encor*
13e : La *Madone* d'argent, sous *deux* roses cachée.

Deuxième paragraphe : Version de *la Muse :*

O jamais, dans Madrid, un noble cavalier
Ne peut voir tant de grâce à plus d'art s'allier.

Variantes :

Oh! jamais...
Ne verra.....

Troisième paragraphe : Version de *la Muse :*

Laissant ses cheveux noirs flotter sur son épaule,
Comme *ce long manteau qui tombe autour* du saule,
Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que, dans la nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui;
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas celui qu'elle aime tant.
A peine, chaque jour, l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul sans l'amour ; son amour, cependant,
S'accroît par les dédains et souffle plus ardent.

Dans l'édition définitive, ce paragraphe est précédé des vers suivants :

Mais ô vous! qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ces rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,

Et se termine ainsi :

Et ses longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme *tombe à ses pieds le vêtement* du saule.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui.
. . . .

Quatrième paragraphe : Version de *la Muse :*

Près d'un constant époux, peut-être ô jeune femme!
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Dans l'édition définitive, ces vers sont suivis des quatre qui suivent :

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes (1).

Cinquième paragraphe : Version de *la Muse :*

Trois heures cependant ont lentement sonné;
La voix du temps est triste au cœur abandonné.
Chaque son a longtemps retenti dans le vide
Et la lampe luttait, *et sa flamme livide*
Décroissait inégale et semblait un mourant

(1) Dans l'édition de 1837, ces quatre vers ouvraient le 4e paragraphe, le 3e finissant sur le vers :
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule.

Qui sur la vie encor jette un regard errant.
Malheureuse ! à ses yeux tout se montre plus sombre.

Variantes de l'édition définitive :

3e vers : *Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence* ;
4e vers : Et la lampe luttait ; *sa flamme sans puissance*
7e vers : *A ses yeux fatigués* tout se montre plus sombre

Neuvième paragraphe : Version de *la Muse* :

Nul sourire enchanté ne me cachait tes larmes,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes.
Séduit par ces plaisirs qui *vivent* peu de temps,
Je fus bien criminel, mais, hélas ! j'ai vingt ans.

Variantes :

Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes [larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps.
. . . .

Dixième paragraphe. Version de *la Muse* :

Oh ! parle, *hâte-toi, pleure sur ton veuvage,*
Pleure-moi... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

Variantes :

Oh ! parle ; *mon cœur fuit ; quitte ce dur langage ;*
Qu'un regard... Mais quel est, etc., etc.
. . . .

Voilà pour les remaniements, on voit qu'ils sont considérables ; les suppressions ne le sont pas moins. D'abord Vigny n'a jamais recueilli les vers qu'il avait publiés dans *la Muse* sur la mort de Byron et qui, à l'entendre, n'étaient qu'un fragment d'un poème à la veille d'être mis au jour. Ce fragment d'ailleurs n'offre rien de bien remarqua-

ble. Sur les trente-six vers dont il se compose, je n'en vois guère que trois qui soient dignes d'être notés. Les deux premiers sont :

Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense ;
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence !

Le troisième a trait au soleil des tropiques qui, sans pâlir, descend à son nouveau séjour,

Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Evidemment Alfred de Vigny a sacrifié son poème sur la mort de Byron pour ne pas attirer l'attention de la critique sur celui d'*Héléna*, qui n'était qu'un mauvais pastiche du poète anglais. Par contre, j'ai cherché longtemps le motif pour lequel il a supprimé *le Chant de Suzanne au Bain*, tout en conservant le fragment du *Bain* qui précédait ces stances délicieuses :

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix ?
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois,
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

O fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,
Celui qui fait ma joie et qui chérit mon âme.

O ! comment à ma couche est-il donc enlevé !
Je l'ai cherché partout et ne l'ai point trouvé.
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe ;
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier,
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et d'un nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi,
Qui tempèrent dans l'or le soleil de midi.

Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport.
Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort.
Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
Je sais que le sourire est plein de vanité,
Je sais la femme forte et veux suivre sa voie.
« Elle a cherché la laine, et le lin, et la soie :

« Ses doigts ingénieux ont travaillé longtemps ;
« Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps ;
« Ses fuseaux ont tissé la toile d'Idumée
« Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

« Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent ;
« Elle a de la bonté le langage indulgent ;
« Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
« Ils se sont levés tous, et tous ils l'ont louée.

« Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'environne,
Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

Ces vers ont la couleur et comme le parfum de la poésie du Cantique des Cantiques, et cela n'a rien d'étonnant, puisqu'Alfred de Vigny a puisé dans la Bible ses premières inspirations. J'avais donc pensé tout d'abord qu'il les avait sacrifiés pour cette unique raison ; mais en y regardant de près, je me suis rendu compte qu'il en avait une autre beaucoup plus déterminante. J'ai trouvé, dans *les Chants élégiaques* de Millevoye, un petit poème intitulé *la Sulamite*, qui m'a fait dresser l'oreille. Il est impossible, en effet, que Vigny ne l'ait pas lu avant ou après avoir composé *le Chant de Su-*

zanne au Bain. Non seulement c'est le même thème, mais on y rencontre les mêmes mots, les mêmes images et, ce qu'il y a de plus fort, un vers ou deux presque identiques. Exemple :

LA SULAMITE

O Vierges de Sion ! ô mes douces campagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes ?

SUZANNE AU BAIN

Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

LA SULAMITE

Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé.

SUZANNE AU BAIN

Je l'ai cherché partout et ne l'ai point trouvé.

LA SULAMITE

Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur !
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.

SUZANNE AU BAIN

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi.

Si donc Alfred de Vigny avait recueilli, dans *les Poèmes antiques et modernes*, *le Chant de Suzanne au bain*, les chercheurs de sources à qui rien n'échappe n'auraient pas manqué de dire un jour ou l'autre qu'il avait imité *la Sulamite* de Millevoye, d'autant qu'entre les pièces dont se composent les recueils des deux poètes il y a plus d'un point de ressemblance. Sous le titre d'élégies, Millevoye a fait, lui aussi, de beaux poèmes antiques : *le Combat d'Homère et d'Hésiode*, *Stésichore*, *les Adieux d'Hélène*, *le Départ d'Eschyle*, *les Der-*

niers moments de Virgile, etc. Et dans ses chants élégiaques, à côté de *la Sulamite*, il y a encore un beau poème biblique : *David pleurant Saül et Jonathas.*

On a trop négligé Millevoye dans l'histoire du Romantisme : ce que je viens d'en dire démontre qu'il eut, comme Lamartine et Chénier, son influence sur le Cénacle de *la Muse française.*

VI. — SAINT-VALRY

Il écrivait un jour à Charles Nodier :

« Quelques succès aux Jeux-Floraux, comme tout le monde en a eu dans sa première jeunesse, une obscure collaboration, oubliée, aux journaux royalistes, dans un temps déjà lointain, une part non moins obscure dans cette guerre romantique où j'ai servi, sous vous autres, grands chevaliers, en qualité d'écuyer ou de simple page, un tout petit volume de poésie et quelques lignes peut-être sur Chateaubriand au dernier feuillet de *la Muse française*, voilà mon pauvre bilan (1). »

Si *pauvre* qu'il soit, le bilan de Saint-Valry appelle tout de même l'attention, et l'homme est intéressant à plus d'un titre.

Fils d'un soldat de l'Empire qui avait servi sous le général Hugo, Adolphe Souillard de Saint-Valry s'était lié de bonne heure avec Victor Hugo, qui le visita plusieurs fois à Montfort-l'Amaury, avant son mariage.

(1) *Charles Nodier*, par Michel Salomon, p. 165.

Après avoir débuté au *Conservateur littéraire*, il passa derrière Victor à *la Muse française*, dont il fut, avec Emile Deschamps, le principal rédacteur. Comme poète, c'était un bon élève de Soumet. *La Jeune malade*, élégie, qu'il publia dans le premier n° de *la Muse*, avec une épigraphe d'Alfred de Vigny (1), est un ressouvenir de *la Pauvre fille* combiné avec *la Chute des feuilles*. C'est agréable, mais sans aucune espèce d'originalité. Les autres pièces de vers qu'il donna soit avant, soit après, aux *Tablettes* ou aux *Annales romantiques*, ne valent guère mieux. Ce n'est donc pas cela qui pourrait sauver sa mémoire, mais il a écrit à *la Muse* quelques bons articles (2) d'une prose élégante et forte, dont un au moins, le dernier, en dehors de sa valeur littéraire, a une valeur quasi historique. Non seulement, en effet, il marque la fin de *la Muse*, mais c'est la page la plus éloquente qu'ait inspirée sur l'heure la chute ou plutôt le renvoi de Chateaubriand. On l'a lue plus haut, je n'y reviendrai pas : elle est digne en tous points de celui que l'on comparait à Auguste, et c'est tout dire.

(1) Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
(*La Fille de Jephté.*)

(2) Savoir : Un article sur les *Poésies* de Saintine, les *Romans* de Mme Gay et les *Souvenirs de la Sicile*, par M. de Forbin, un autre sur les poèmes en vers et en prose de Campenon, un autre sur *le Frère et la Sœur* ou *le Protecteur naturel*, drame en quatre actes et en prose, par M. Merville ; une *Revue littéraire* où sont analysés : la *Vie de Rossini* par Stendhal ; les *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, par M. le comte Théobald Walch ; *le Début poétique, ou Choix de poésies diverses*, par M.-J. Léonard. — *l'Observateur au XIXe siècle*, par M. de Saint-Prosper, nouvelle édition — ; *Lettres de deux amants détenus pendant la Terreur*, par M. Sédin. Enfin le fameux article sur Chateaubriand.

Saint-Valry était né royaliste et mourut royaliste. La politique l'éloigna de Victor Hugo, à partir de 1830, et les événements ne firent qu'élargir davantage le fossé qui les séparait. Mais ce ne fut jamais un militant, à plus forte raison un ennemi. Il se retira sous sa tente après les Trois Glorieuses et demeura fidèle aux Muses comme au drapeau blanc. Il eut cela de commun avec Alexandre Guiraud, qui l'aimait beaucoup.

VII — G. DESJARDINS

Sur ce G. Desjardins qui, dans *la Muse française*, fut chargé de rendre compte de la tragédie de *Saül* de Soumet, et n'y fit pas d'autre article, on ne sait rien ou très peu de chose.

D'où venait-il ? Comment et par qui fut-il introduit dans le premier Cénacle ? Quand est-il mort ? Autant de mystères ou d'énigmes. Philibert Audebrand, répondant à une question de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (30 octobre 1893), a dit que c'était une manière de solitaire qui, après avoir appartenu à l'enseignement libre et au groupe des républicains avancés, alors représentés par *la Tribune*, s'était retiré à Passy. Mais cela est bien vague. D'autre part, Théophile Gautier, dans un article moitié sérieux, moitié moqueur, sur un drame en vers paru en 1834 sous le titre extraornaire de *Sémiramis la grande, journée de Dieu en cinq coupes d'amertume, traduit d'un manuscrit hiéroglyphique égyptien*, nous a révélé que G. Des-

jardins, l'auteur de ce drame, était un disciple de Buchez. Et Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires* (I, p. 156), en a parlé assez longuement pour ne rien dire. En sorte que nous sommes presque aussi bien renseignés sur Desjardins que s'il n'avait pas existé.

Cependant, à force de recherches, j'ai fini par découvrir qu'il avait publié, en 1819, deux odes, l'une sur *Bolivar au congrès de Vénézuela*, l'autre sur *Camoëns*, et, en 1822, une ode nouvelle sur *les Deux Brutus*. J'ai appris aussi qu'il avait été condamné, en 1832, à deux ans de prison avec M. Avril, comme éditeur des publications de la *Société des amis du peuple*. Il était donc républicain de très bonne heure, et cela seul pourrait expliquer pourquoi il ne fit que traverser le Cénacle de *la Muse française*, qui était royaliste, comme chacun sait.

La Bibliothèque nationale ne possède pas l'ode à *Camoëns*, mais elle a les deux autres, et je suis heureux de pouvoir en mettre des fragments sous les yeux des lecteurs. Desjardins parlait une langue superbe et d'un accent très romantique. Lisez plutôt ces stances de *Bolivar* :

Sous ces voiles légers que la pourpre colore,
Ivre encor de désirs, mais cachant ses langueurs,
Du lit des voluptés s'échappe enfin l'Aurore,
Les cheveux parfumés de célestes vapeurs.

Elle abandonne aux vents leurs boucles ondoyantes,
Et d'humides trésors en larmes détachés,
Sur le vin altéré des plaines languissantes
Descendent mollement et brillent épanchés.

Fuyant à l'Occident, les ombres se retirent,
Les flambeaux de la nuit s'effacent dans les cieux ;
O terre ! éveille-toi; que les peuples admirent :
L'astre enflammé du jour, s'avance radieux !

Telle qu'au souffle heureux de la Convalescence,
La vierge, dont la mort a menacé les jours,
Belle de sa pâleur et fraîche d'innocence,
Fuit sa couche mourante et sourit aux amours :

O terre ! lève-toi ; sors du sein des ténèbres :
Esclave de la nuit, que ton réveil est doux !
Change en voiles pompeux tes vêtements funèbres,
Et marche dans ta gloire au devant d'un époux !

Oui, c'est pour agrandir les destins de la terre,
Qu'aux champs américains l'Olympe est assemblé ;
Bolivar le préside; au bruit de son tonnerre,
Peuples, applaudissez, vos tyrans ont tremblé ;

Tout se meut : des forêts se balancent les cimes;
Les fleuves dans leur lit s'élancent orgueilleux ;
L'océan tout entier bondit dans ses abîmes,
Et les monts animés vont ébranler les cieux.

De quelle majesté rayonne au loin sa tête!
Les cieux à l'applaudir déjà sont entraînés.
Le héros va parler, et l'Univers s'arrête ;
Les mondes attentifs vers lui sont inclinés.

Arrête ! si l'Etat créé par ton génie,
De nos caduques lois vieillit ses jeunes ans :
Arrête ! si les mers, avec la tyrannie,
Ne remportent l'Europe et ses codes tyrans.

Sur ces flots inconnus, tu le sais, les naufrages.
Au livre du malheur n'étaient jamais écrits :
Les fougueux aquilons y pressaient leurs voyages.
Sans souffler l'épouvante ou semer les débris :

Le temps seul, parcourant leur vaste solitude,
Dominait l'Océan balancé sous ses pas :
De ces mers, l'œil humain s'ouvrait en vain l'étude ;
Un horizon sans borne échappait au compas.

. . . .

Certes, ce sont là de beaux vers, pleins et sonores, et qu'eussent admirés de Heredia et Leconte de Lisle ; ils n'ont qu'un défaut, c'est d'être un hors-d'œuvre. On attend toujours Bolivar, et Bolivar ne vient pas !... Sous ce rapport je préfère l'ode sur *les Brutus*. Elle fut « composée et lue, nous dit Desjardins, à l'occasion du jour anniversaire (6 juin 1821) de la naissance du grand Corneille, en réponse à une ode insérée dans un recueil de poésies, où l'auteur insultait à l'héroïsme de Junius et de Marcus Brutus et s'élevait en même temps contre Corneille, admirateur et peintre passionné des vertus romaines.

Quand Moloc dans l'abîme appelle encor la guerre ;
Que, bravant le guerrier qui lance le tonnerre,
En orgueilleuses tours il entasse les monts,
Si du sein de la nue où le géant les roule
Quelque mont à grand bruit et s'affaisse et s'écroule,
Moloc semble tonner dans ces antres profonds.

Pour calmer l'air brûlant de ces plages horribles,
Que l'orgueilleux Bélial entre ses mains terribles,
Semblable à Jéhovah, conduise un ouragan :
L'orage impétueux, jeté par la vengeance,
En poursuivant son cours l'accuse d'impuissance,
Mais ne peut ravager l'orgueil de ce Titan.

Dressant contre l'Olympe un front vaste et difforme,
Que Typhon dans ses mains balance un mont énorme,
Ebranlant l'Univers d'un pied qui s'affermit,
Même en la renversant sous l'effroyable masse,
Je vois les Dieux armés trembler de sa menace,
Et tout pâles des feux que sa rage vomit.

Mais toi, devant Corneille entassant les blasphèmes,
Ou sur les deux Brutus lançant des anathèmes,
Toi, de Rome et du Pinde épouvantes les Dieux ;
Ces Dieux dont le génie, en flammes immortelles,

Dans l'avenir lointain va déployant ses ailes :
Comme eux d'un vol sublime embrasses-tu les cieux ?

De tes vers asservis ces Dieux craindraient l'hommage :
Tes vers sont des affronts, ta Muse est l'Esclavage ;
Tu leur dois les dédains d'une froide raison :
Dans le cercle borné de son âme inféconde
Quel vulgaire Apollon voit s'enfermer un monde,
Et de grandes vertus s'étendre l'horizon?

De ses bourreaux sanglans respectant le génie,
Quel peuple, sans horreur, voit de la tyrannie
Sur son corps mutilé se dresser le Géant ?
Sous le trône amassés, tous les foudres de Rome
N'attendaient pour tourner que la voix d'un grand homme;
Brutus parle, et les Rois rentrent dans le néant.

Ah! nouveau Prométhée, en spectacle à la terre,
Les Rois ont déchiré tes entrailles de père :
De ton généreux sang renaissent les Tarquins...
Mais d'un culte nouveau Brutus se fait l'idole :
Tout l'Olympe avec lui s'assied au Capitole,
Et la terre en silence attend d'autres destins.

Consternés, à pas lents, s'avancent les coupables,
Les airs vont se charger de sanglots lamentables,
Car aux pleurs des mortels s'adoucissent les Dieux
Tout s'émeut, s'attendrit... Un seul front est sévère;
Les coupables tremblant ont reconnu leur père,
Et d'immobiles pleurs se fixent dans leurs yeux.

Quel arrêt va sortir de ce Conseil suprême ?
Rome entière pâlit, Brutus pâlit lui-même,
Et semble mesurer l'abîme de son sort.
Que la hache demande un Consul pour victime,
Sans pâleur va tomber cette tête sublime :
Mais le cœur de Brutus s'impose une autre mort.

Dans ce cœur paternel, où souillés d'un grand crime,
Ses fils, près de sortir, vont laisser un abîme,
D'une longue douleur il entend les longs cris ;
Mais du sang par degrés étouffant les murmures,
Y parlent les cent voix de cent races futures :
Voudra-t-il de Brutus sauver quelques débris ?

Dans son germe étouffé meurt un Empire immense,
Si Brutus tout entier n'entre dans la balance
Où des Dieux partagés l'arrêt flotte indécis :
Muet et recueilli près de l'œuvre profonde,
Le père eût aux tyrans abandonné le monde,
Le grand homme y jeta la tête de ses fils.

Ce dévouement terrible a surpassé l'attente ;
Le cœur en l'admirant se tait dans l'épouvante,
Il semble que Brutus y pèse menaçant.
Républicains formés pour de longues tempêtes,
Empire né du sang, dans vos jeux, dans vos fêtes,
Dans toutes vos vertus il entrera du sang.

Devant son grand Brutus la fille de Romule
Dans ses siècles de gloire et s'éloigne et recule,
Avant de l'embrasser dans toute sa hauteur;
On vit, comme en travail, la nature opprimée
S'effrayer en formant cette vaste pensée
Dont l'âme d'un seul homme enfermait la grandeur.

Les humains, avant lui resserrés dans la vie,
N'avaient qu'une famille : ils ont une patrie,
Dans de grands cœurs s'allume un amour digne d'eux.
Frappé d'un saint respect, je demande au grand homme.
Non s'il pleure ses fils, mais s'il a sauvé Rome ;
Et j'admire les pleurs qui coulent de ses yeux.

Des Rois conspirateurs le complot se disperse.
Je ne puis voir du sang quand un Brutus le verse
Un peuple de héros se lève sous ses mains ;
Ce sang n'a pas souillé les pages de l'histoire ;
Non, ce n'est point du sang, Peuple, c'est de la gloire.
Rome enfanta Brutus et Brutus les Romains.

. . . .

Arrêtons-nous sur ces derniers vers : ils sont dignes des héros qui les ont inspirés et nous édifient pleinement sur les sentiments politiques de Desjardins. Il semble, d'ailleurs, qu'il ait voulu affirmer sa foi républicaine dans le court avertissement qu'il

a mis en tête de son ode à *Bolivar* et dans l'épigraphe des *Deux Brutus*. — L'avertissement dit : « Les aveugles détracteurs de l'indépendance américaine et des vertus qu'elle enfante n'ont vu qu'une feinte habile dans l'abdication franche et sublime du Dictateur de la République du Vénézuéla : la création de l'ordre militaire des *Libérateurs*, l'affranchissement des esclaves, etc., etc., sont autant de pas, disent-ils, que fait cet ambitieux vers l'usurpation de l'autorité souveraine. Ainsi sont calomniés des actes de justice, de reconnaissance et d'humanité ! C'est à ces soupçons, injurieux pour sa gloire, que répond surtout le héros dont le poète a essayé d'interpréter les mâles principes et l'âme patriotique et profonde. »

L'épigraphe des *Deux Brutus* était empruntée à Montesquieu. La voici : « C'était un amour dominant pour la patrie qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutait que lui seul, et ne voyait ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père : la vertu semblait s'oublier, pour se surpasser elle-même ; et l'action qu'on ne pouvait d'abord approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait admirer comme divine. »

Après cela je ne m'étonne plus que Desjardins ait fait partie de la *Société des amis du peuple*. Mais il faut croire que la politique militante ne l'avait pas détourné des Muses, puisqu'à peine sorti de prison il publia *Sémiramis la grande*. Qui sait même s'il ne composa pas ce poème étrange sous les verrous ?

§ II. — LES COLLABORATEURS

I. — ANCELOT

Né au Havre le 9 février 1794, Jacques-Frédéric-Arsène Ancelot débuta au théâtre en 1819, presque en même temps que Casimir Delavigne, son compatriote, et, chose curieuse, Victor Hugo, qui devait être le rival de l'un et l'ami de l'autre, rendit compte des *Vêpres siciliennes* et de *Louis IX* dans le même feuilleton du *Conservateur littéraire*. L'article offre même cette particularité remarquable que Victor Hugo, qui était royaliste comme Ancelot, donna la préférence à l'ouvrage de Casimir Delavigne, qui était libéral.

« C'est une chose étrange, disait-il, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre, comme il assiège les tribunes des Chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public aveugle ou malin prête aux paroles des auteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX*, non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur;

mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle *Saint Louis*, et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent *les Vêpres siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des mouvements d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches ; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs ; car on sait que, durant les beaux jours de 93, toutes les cloches étaient changées en gros sous...

« Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard des deux auteurs. Cependant, nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement semble juste; ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision après avoir lu les deux tragédies : dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux ; ce qui rappelle cet âne de l'Ecriture, qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que son maître.

« S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes et aux menaces de quelques furieux ; dans le second, on provoque la défiance des hon-

nêtes gens; pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti novateur par excellence, nous avons besoin de preuves *magnifiques et plus claires que le soleil.* (Bossuet). »

L'histoire a ratifié le jugement de Victor Hugo: *les Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne ont survécu au *Louis IX* d'Ancelot. Du reste, il faut bien dire qu'il ne reste rien de ce dernier et que s'il réussit à se glisser aux premières places, ce fut moins par son talent que par son habileté. Son poème de *Marie de Brabant*, dont il donna le premier chant *à la Muse française,* ne vaut pas mieux que son théâtre : c'est de la poésie du premier empire, digne de Campenon et de Legouvé. Mais Ancelot savait prendre le vent et n'était point jaloux de la gloire des autres. *La Muse* était à peine fondée qu'il envoyait une épître à son *ami* Soumet, pour applaudir à ses récents succès et lui en prédire de nouveaux. J'ajoute, et ceci a bien son importance, qu'il était secondé par une femme entreprenante et jolie qui sut lui faire une cour de tous les jeunes talents. Ancelot a signé avec Guiraud et Soumet un opéra en trois actes, intitulé *Pharamond*, qui fut représenté sur le théâtre de l'Académie royale de musique à l'occasion du sacre de Charles X. L'acte premier a même paru dans *la Couronne poétique de Charles X*, sous la signature du « chevalier Ancelot ».

Je ne savais pas que ce roi l'avait fait chevalier.

Nodier, qui ne l'aimait pas, dut s'écrier : « O Bayard ! » en apprenant cela.

II. — BAOUR-LORMIAN

En ce temps-là — je parle de 1822, — Baour-Lormian était bien entouré, bien logé, et menait une vie qui semblait heureuse (1). Une jeune femme anglaise et sa fille vivaient avec lui, le comblant de prévenances et lui prodiguant les marques de respect. Très recherché, très admiré de la génération nouvelle pour sa traduction d'Ossian, qu'il avait contribué à mettre à la mode, il recevait volontiers à sa table les disciples de Soumet : Victor Hugo, Emile Deschamps, Latouche, Alfred de Vigny, mais il avait un faible pour Vigny, qui lut chez lui *le Somnambule*. Quand parut *la Muse française*, il fut un des premiers à s'enrôler sous sa bannière, et comme il était de l'Académie, les novateurs avaient pour lui toutes sortes d'égards, sa seule présence au milieu d'eux témoignant de leurs bonnes dispositions envers elle. — Mais ce touchant accord ne devait pas durer longtemps. Pendant qu'Alfred de Vigny était en garnison à Bordeaux, Baour, oubliant l'article élogieux que Soumet avait consacré à sa traduction de *la Jérusalem délivrée*, prit parti pour Auger contre *la Muse*, et dès lors ce fut un combat terrible entre lui et les Romantiques.

(1) Cf. *le Journal d'un poète*, par Alfred de Vigny, p. 188.

Baour était né satirique ; il lui fallait toujours quelqu'un à pourfendre. Après avoir débuté à Toulouse (1) par des diatribes contre les membres de l'Académie des Jeux-Floraux, il s'était mis à dos Écouchard-Lebrun, et pendant dix ans l'avait criblé de ses flèches. Il est vrai que Lebrun-Pindare l'avait payé royalement de retour. On connaît leurs épigrammes réciproques. Lebrun disait :

Sottise est bonne à la santé.
Aussi Baour s'est toujours bien porté.

—

Ci-gît le Tasse de Toulouse
Qui mourut in-quarto, puis remourut in-douze.

—

A quoi Baour, ainsi piqué, ripostait :

Connaissez-vous ce vieux barbon
Devant lui sans cesse en extase ?
Son goût est pur, son cœur est bon :
Il a *Marat* pour Apollon,
La *Montagne* pour Hélicon ;
Et sa servante pour Pégase.

Et encore :

Fidèle au mauvais goût comme à sa chambrière,
Il vécut et mourut de lui seul vénéré ;
Et durant soixante ans l'honneur lui fut sacré
A peu près comme la grammaire.

Baour était un puriste qui ne passait rien à personne. C'est encore au nom de la grammaire qu'il partit en guerre contre les poètes de *la Muse*, mais

(1) Baour-Lormian était né à Toulouse, le 24 mars 1770 ; il est mort à Paris le 10 décembre 1854.

tout en protestant qu'il n'en voulait qu'aux fausses doctrines, il trouvait le moyen d'offenser les gens. Mal lui en prit ; pour s'être permis de traiter André Chénier de « cerveau malade », il vit Latouche arriver à la rescousse et l'appeler crûment *l'assassin du Tasse.* Il n'est pas jusqu'à Lamartine qui ne lui ait dit son fait. Parlant de son propre *Chant du sacre*, il écrivait alors que c'était « l'horreur des horreurs poétiques, quelque chose comme du Baour-Lormian (1) ». Mais Lamartine n'avait pas de rancune. Vingt ans après, Baour, qui était aveugle, ayant été menacé de perdre la pension que lui faisait le gouvernement, le poète-député monta à la tribune et obtint de la Chambre que cette pension lui serait servie jusqu'à la mort.

III. — BELMONTET

Baour-Lormian n'avait donné à *la Muse française* qu'une poésie quelconque, *le Printemps ;* Belmontet lui en donna deux, *Gilbert mourant* et *l'Isolement*, qui ne valent guère mieux, mais quels sont les vers de lui qui méritent d'être cités ? La postérité n'en a retenu qu'un seul, pour le couvrir de ridicule :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.

Et cependant, en cherchant bien, on en trouve-

(1) Le fait est que les vers de Lamartine étaient presque aussi mauvais que ceux de Baour.

raît par ci par là, dans ses poèmes, un certain nombre qui sont assez bien frappés, ceux-ci, par exemple, que je lis dans *l'Isolement :*

Le passé n'est pour nous qu'une tombe en arrière,
L'avenir qu'un abîme où le monde est poussière :
C'est ainsi que la vie, avec ses vanités,
Passe entre deux tombeaux et deux éternités.
Il n'est que la vertu qui ne soit pas mortelle.

Mais l'homme, chez Belmontet, était infiniment supérieur au poète. Dans un temps où les meilleurs esprits ne savaient où se prendre, Belmontet eut le courage de son opinion : il cria très haut qu'il était bonapartiste, et il le resta toute sa vie. Cela l'honore presque autant qu'un beau poème.

IV. — BRIFAUT

Lui aussi, il avait commencé par chanter l'Empire ; on a de lui deux odes aimables sur le mariage de Napoléon et la naissance du roi de Rome. L'amabilité était, en effet, la caractéristique de son talent et de ses relations. Mais les hommes d'esprit ne vivent pas avec les morts, et Brifaut avait beaucoup d'esprit, et du meilleur. L'empire était à peine tombé qu'il fit risette à Louis XVIII. Il célébra le retour des Bourbons, comme il aurait célébré le retour de l'Ile d'Elbe, s'il en avait eu le temps, et l'on dirait que Gustave Drouineau pensait à lui quand il écrivit son *Epître à quelques poètes panégyristes* (1) :

(1) Paris, chez Viret, libraire, rue des Francs-Bourgeois-Saint-

Laissez là vos trépieds, romantiques sibylles.
Ne vous souvient-il plus que vos bouches serviles
En vers pensionnés célébraient les exploits
D'un soldat qui s'assit au trône de ses rois ?
Et lorsque abandonnant, au cœur de la Russie,
Sous des frimas vengeurs l'armée ensevelie,
Il saisissait encor son glaive ensanglanté,
Vos plumes du héros vantaient l'humanité ;
Vous invoquiez Tyrtée et la garde fidèle
Qui tint tous les serments que vous fîtes pour elle.
Il fuit ! votre frayeur, remontant le passé,
Change en blâme impuissant l'éloge commencé ;
Vos écrits d'aujourd'hui répètent les images
Dont votre muse alors colorait ses hommages,
Et peut-être des vers, sous l'Empire vieillis,
Retournés pour le roi, revivent embellis.

Mais Brifaut se moquait agréablement de tout ce qu'on pouvait dire de lui. Ayant pris l'habitude très jeune de ne s'embarrasser d'aucune formule, il traversa toutes les écoles sans leur demander autre chose que de le pousser dans le monde ; aussi y fit-il rapidement fortune. — Je ne saurais dire où il débuta comme publiciste, mais je le trouve, en 1819, au *Lycée français*, de Charles Loyson, et même il y signa quelques variétés charmantes d'humour. Il s'était déjà fait un nom au théâtre avec une tragédie en 5 actes intitulée *Ninus II*, où Talma jouait le principal rôle, et c'est évidemment par ses succès dramatiques qu'il se lia avec les deux Alexandre. On a vu plus haut que, lors de la représentation de *Saül* à l'Odéon, Brifaut céda son

Michel, n° 3, et chez les marchands de nouveautés, une brochure in-8 de 8 pages, 1824.

tour à Soumet. Dans le même temps, il écrivait à Guiraud, à propos des *Machabées* :

« Vous voulez bien, Monsieur, que je me félicite avec vous du succès de votre bel ouvrage? Si la malveillance, qui s'est trahie par l'indiscrétion de ses attaques, a pu profiter de la gaucherie de quelques acteurs et de la négligence de l'Administration, tout cela est étranger à votre talent. Une mauvaise entrée, une fausse sortie, un brancard mal disposé ne vous nuiront pas aux yeux des connaisseurs. Vous avez entraîné tous les suffrages dignes d'être comptés, par la beauté des vers, par la force des situations et surtout par une hardiesse de conception qui rappelle les grands maîtres. J'ai trouvé votre ouvrage admirable avant la représentation, et après je ne me dédis pas. Le public finira par être de mon avis, soyez-en certain, Monsieur; mais ne retardez pas la seconde représentation. Il faut qu'elle ait lieu demain. Si vous la retardez à lundi, cela peut vous nuire. J'espère que vous me pardonnerez la liberté que je prends d'être votre conseiller; je ne devrais être que votre admirateur, et je le suis bien.

« Mille et mille compliments, Monsieur, du cœur.

« BRIFAUT (1). »

Il est donc tout naturel que Brifaut ait collaboré à *la Muse française*. Il y publia un fragment d'un poème en trois chants, *Marie*, et une élégie, *l'Attente*, qui sont beaucoup plus du dix-huitième siè-

(1) Lettre inédite.

cle que du dix-neuxième, ce qui n'est pas pour nous surprendre, étant donné qu'il vint au monde quarante ans avant *les Méditations* de Lamartine (1). A cet égard il était de la même lignée qu'Ancelot et Guttinguer.

V. — VICTOR CHAUVET

Le principal mérite de Victor Chauvet, ce qui lui fait une place à part dans l'histoire du Romantisme, c'est d'avoir provoqué, par son compte-rendu du *Comte de Carmagnola*, la lettre fameuse de Manzoni sur les trois unités. Lettre et compte-rendu parurent en 1820 dans *le Lycée français*, dont Chauvet était le collaborateur. J'ai à peine besoin de dire que Chauvet tenait pour le maintien de la règle des unités de temps et de lieu. Il était, comme Charles Loyson, bien trop universitaire pour être partisan de sa suppression. Mais la tentative de Manzoni lui paraissait mériter l'attention du monde littéraire, et, tout en déplorant que l'auteur du *Comte de Carmagnola* se fût égaré dans un système absolument faux, il rendit un tel hommage aux qualités qu'il avait déployées dans sa pièce que Manzoni se crut obligé de lui répondre. On connaît sa lettre à M. C[hauvet].

La révolution accomplie chez nous au théâtre est sortie de là. Avant de provoquer ce manifeste,

(1) Il naquit à Dijon, le 15 février 1781, et mourut le 5 juin 1857.

Victor Chauvet avait publié dans *le Lycée français* quelques poésies élégiaques, comme *la Parganiote*, qui sont parmi les meilleures qu'ait inspirées *l'Affranchissement de la Grèce*. Et justement sous ce titre, il donna, quatre ans plus tard, cette très belle ode à *la Muse française :*

Aux bords où l'Eurotas, honteux de son silence,
    Dans l'Egée épanche ses eaux,
Lamentable fantôme, une femme s'élance
    De la poussière des tombeaux.

Ses membres, trois cents ans flétris par l'esclavage,
    Parmi les traces de leurs fers,
Du glaive avec orgueil nous montrent le ravage,
    Honneur sanglant de ses revers.

Occident ! Occident ! cette auguste victime,
    Vers toi s'incline en gémissant,
Belle comme la vierge, aux caresses du crime
    Echappée au prix de son sang.

Vous, que des arts, dit-elle, enivrent les délices,
    Heureux entre tous les humains,
Qu'au banquet de vos jeux le cri de mes supplices
    Brise la coupe dans vos mains.

Ces sciences, ces arts, doux charme de la vie,
    Noble couronne du tombeau,
Qui vous les a donnés ? A votre âme asservie,
    Quel peuple a montré leur flambeau ?

Occident ! Occident ! quand d'une nuit barbare
    Tes rivages étaient couverts,
Mon génie autrefois, comme un sublime phare,
    S'est allumé sur l'univers.

Aux chants que m'inspiraient les vallons du Permesse
    Quittant le carnage et les bois,
L'homme apprit à chérir l'amitié, la sagesse,
    La liberté soumise aux lois.

Le Tibre à mes leçons dut ses héros célèbres,
    Et, souillant mes lauriers flétris,

Quand le croissant sur moi déploya ses ténèbres,
Tu t'enrichis de mes débris.

Et tu disais : « O Grèce, un affront légitime
Meurtrit tes fils indifférents.
Abandonnons ce peuple à la main qui l'opprime ;
Il est plus vil que ses tyrans. »

Vois-tu ces bataillons qui du glaive et des flammes,
Demi-nus, vont braver l'effort,
Ce fleuve ensanglanté, ces toits fumans, ces femmes.
Aux guerriers disputant la mort !

Chrétiens, accourez tous devant cette hécatombe,
Jugez mon courage et mes droits,
Il est vrai, je suis faible; accourez, je succombe
Sous mes fers et sous mes exploits.

Elle dit ; tout se tait, tout la livre aux outrages.
Que font ces rois et ces soldats ?
Venez, voici des jours dignes de vos courages ;
Venez, fils de Léonidas.

Peuple libre, en effet, qui seul brise sa chaîne !
Peuple heureux qu'un maître irrité
A contraint de choisir, dans son aveugle haine,
Ou la mort, ou la liberté !

Ce grand choix, il est fait ; la terre ensanglantée
Frémit d'un généreux effroi.
Poudre qui fut jadis Thémistocle ou Tyrtée,
L'airain sonne, ranime-toi !

Ce sont eux ! oui, c'est là cette race divine
Dont Xercès subit les sermens.
Courage ! le barbare a revu Salamine ;
Platée aura ses ossemens.

Ah ! plutôt pardonnez ; que l'enfant du prophète,
Heureux et libre sous vos lois,
O Grecs ! bénisse un jour son heureuse défaite
Et le doux règne de la croix.

La première œuvre de Victor Chauvet est un poème en trois chants intitulé *Sapho*, qu'il a signé

des initiales C. D. T. (Chauvet, de Toulon) à la manière des poètes du XVIe siècle. Il était né, en effet, à Toulon, le 27 juillet 1788.

VI. — CHÊNEDOLLÉ

Soumet écrivait à Chênedollé, le 20 septembre 1823 : « Mon cher maître et ami, je viens moi-même du bureau de notre journal ; je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi pour corriger les épreuves de vos beaux vers. Nous avons hésité longtemps entre les stances du *Troubadour* et le morceau de Dante comme on hésite entre une statue d'Hébé et celle d'un Hercule. La force l'a emporté sur la grâce, et votre admirable imitation est déjà imprimée (1). J'ai sollicité la faveur de paraître dans le même numéro que vous, afin de me mettre sous votre sauvegarde, comme autrefois. Je rends compte des *Soirées de Saint-Pétersbourg* ; je parle des peines de l'Enfer, et le morceau du Dante viendra joindre l'exemple au précepte (2). »

Cette lettre prouve en quelle estime l'auteur de *Saül* tenait Chênedollé ; elle prouve aussi — et la chose est bonne à noter — que Soumet ne faisait pas tout ce qu'il voulait à *la Muse française*. L'admiration qu'il avait pour le talent poétique de Chênedollé ne datait pas d'hier ; elle devait remonter

(1) Ode sur *le Supplice des Suicidés*, qui parut dans le n° d'octobre 1823 de *la Muse française*.

(2) *Sainte-Beuve : Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 312.

à l'époque où parut *le Génie de l'homme*, c'est-à-dire à 1807. On lit, en effet, dans les Notes du poème de Soumet sur *l'Incrédulité* :

« Elle guide, protège, et retient dans les cieux
De la reine des nuits le char mystérieux.

« La lune est soumise à la terre, comme les planètes le sont au soleil. M. Chênedollé, dans son beau poème du *Génie de l'homme*, a exprimé cette idée d'une manière extrêmement heureuse :

Mais quel astre, étalant son écharpe d'albâtre,
Blanchit des vastes cieux le pavillon bleuâtre ?
Laissez-moi contempler, du front de ces coteaux,
Ce disque réfléchi qui tremble sur les eaux.
Liée à nos destins par droit de voisinage,
La lune nous échut à titre d'apanage,
Et l'éternel contrat qui l'enchaîne à nos lois,
D'un vassal envers nous lui prescrit les emplois.
Par elle nous goûtons les douceurs de l'empire.
Des traits brûlants du jour quand le monde respire,
Tributaire fidèle, en reflets amoureux,
Elle vient du soleil nous adoucir les feux ;
Tantôt brille en croissant, tantôt luit tout entière,
Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.
Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre et commande à la mer. »

Sachant cela, on s'explique fort bien que Soumet ait recherché la collaboration de Chênedollé à *la Muse française*. Sainte-Beuve dit que ce dernier « y fut très sensible et que son esprit y éprouva une sorte de rajeunissement ». Je veux bien le croire, cependant je ne serais pas fâché de savoir en quoi l'esprit de Chênedollé fut rajeuni, car je ne vois pas que son ode imitée du Dante en témoigne.

Le plus grand tort de Chênedollé — et sur ce point je suis de l'avis de Sainte-Beuve — fut de ne pas prendre le vent et d'arriver toujours trop tard, comme les carabiniers de l'opérette (1). Comment se fait-il, par exemple, qu'ayant eu, dès 1814, communication des manuscrits d'André Chénier, il ait laissé l'honneur de les publier à Henri de Latouche ? Et pourquoi son *Génie de l'homme*, au lieu de paraître en 1802, ne vit-il le jour qu'en 1807 ? En 1802, c'était le moment psychologique, il aurait profité de la vogue immense du *Génie du Christianisme*, dont il est le pâle clair de lune. En 1807, il n'obtint au contraire qu'un succès d'estime. J'en dirai autant des *Etudes poétiques* qui parurent en 1820. Chênedollé déclare, dans l'avant-propos, qu'il a voulu « réveiller chez les Français le goût de la poésie » et qu'il s'est adressé pour cela « aux imaginations tendres et rêveuses, aux âmes fortes, élevées et enthousiastes ». C'était, certes, un beau dessein, mais pour le remplir et à son honneur il ne fallait pas attendre que *les Méditations* de Lamartine eussent fait vibrer tous les cœurs. Aussi bien les « morceaux courts, rapides et variés » des *Etudes poétiques*, quelque talent que Chênedollé y ait mis, n'avaient pas ce qu'il fallait pour soulever, ravir, enthousiasmer les âmes. C'est du bon Fontanes, voilà tout, et le Fontanes que nous con-

(1) Dans le livre intéressant que M. Maurice Souriau vient de publier sur *Népomucène Lemercier*, je trouve quelques lettres de Chênedollé et de Suard, d'où il semble résulter que le poète du *Génie de l'homme* aurait eu quelques chances d'entrer à l'Académie Française de 1814 à 1817, s'il avait élu domicile à Paris. Mais il ne pouvait se résigner à quitter sa résidence de Vire.

naissons, celui du *Cimetière de campagne*, voire du *Tasse errant de ville en ville*, n'a jamais fait tourner les têtes. J'en demande pardon à l'ombre de Mme Dufrenoy.

VII. — DURANGEL

Celui-là fut une manière de Protée et semble s'être amusé toute sa vie à changer de nom pour mystifier le lecteur. M. Armand Praviel m'écrivait naguère que l'Académie des Jeux-Floraux avait, en 1820, refusé la violette d'argent à Millevoye, parce qu'il avait concouru sous le pseudonyme de M. Jamard. Alors, pourquoi couronna-t-elle, de 1820 à 1823, Nicolas-François Durangel, tantôt sous le nom d'Holmondurand, tantôt sous celui de Durand de Vrandaulmon ou de Durand-Vrandaulmon ? Est-ce parce qu'il lui était recommandé par Victor Hugo sous le nom de Durand? Edmond Biré, qui lui a consacré une bonne notice (1), nous dit que, « sur la liste des maîtres ès Jeux-Floraux, publiée chaque année, il figure, de 1833 à 1835, sous le nom de *M. Durand de Modurange* (Nicolas-François), de Marseille, et de 1836 à 1845, sous celui de *M. de Durangel* (Nicolas-François). En 1845 et jusqu'en 1860, il redevient *M. Durand* tout court, pour reparaître, à partir de 1861, sous le nom de *M. Durangel*, officier de la Légion d'honneur ». Tout cela, en vérité, est étrange de la part d'un Marseillais qui eut son heure de

(1) *Victor Hugo avant 1830*, p. 138.

célébrité et qui, avec un peu moins de modestie ou plus de savoir-faire, aurait pu occuper une assez belle place au soleil. J'ai dit qu'il était de Marseille. Il paraît qu'il fit partie de l'Académie de cette ville et que, vers 1837, il aida Barthélemy dans sa traduction en vers de *l'Enéide*. Mais le plus curieux, c'est qu'en 1830 il lut à l'Académie de Marseille, en présence de Lamartine, une pièce de vers qu'il lui avait dédiée. Il s'appelait alors M. Durand. On ne dit pas s'il se fit connaître à Lamartine comme étant le fameux Holmondurand, dont l'article sur *la Mort de Socrate* et *les Nouvelles Méditations* avait semé la zizanie parmi les rédacteurs de *la Muse française*, mais ce qu'il y a de certain c'est que ces vers plurent beaucoup au grand poète dont il devint, quelques années plus tard, l'adversaire politique, sans que Lamartine s'en soit jamais douté. Voici comment. Du temps que Lamartine combattait avec le plus de vivacité la politique du roi Louis-Philippe représentée par M. Guizot, celui-ci, dit Edmond Biré, recevait chaque matin dans son cabinet un homme qui avait son entière confiance et que le roi honorait de la sienne. Or, cet homme n'était autre que l'Holmondurand de *la Muse française* et le Durand de Vrandaulmon de Modurange, de l'Académie de Toulouse. Il ne siégeait pas, comme Lamartine, au plafond de la Chambre, mais il donnait des consultations à M. Guizot dans la coulisse. Tout cela, encore une fois, est extraordinaire, et il faut que ce Durangel ait été la modestie en personne, pour nous avoir laissé ignorer

son rôle d'avocat consultant de la monarchie de Juillet.

Mais la poésie chez les âmes bien nées ne perd jamais ses droits. En 1863, quand tout le monde le croyait mort, F. Durand accoucha tout simplement d'un poème épique en huit chants. Cela s'appelait *la Christodie.* Il avait voulu finir, comme Soumet, par une *épopée* plus ou moins *divine*. Cette *Christodie,* inspirée de Klopstock, n'eut d'ailleurs aucun succès. Le temps était passé des grandes machines poétiques, c'est tout au plus si Belmontet pouvait faire écouter ses cantates officielles. Il ne restait plus à Durand qu'à mourir. C'est ce qu'il fit au mois de décembre 1879. Ce jour-là, grâce au *Journal des Débats,* qui publia sur lui une petite note nécrologique, on apprit enfin de façon sûre qu'il se nommait Durangel.

VIII. — GUTTINGUER

Je me suis si souvent occupé d'Ulric, depuis quelque années, que je ne sais plus trop qu'en dire. Mais il a donné à *la Muse française* une élégie d'un tour si personnel que je me reprocherais de ne pas la mettre sous les yeux du lecteur. Elle est intitulée *l'Eloignement* et bien qu'il l'ait composée dans sa retraite d'Honfleur, c'est la seule à ma connaissance qu'il ait signée « Guttinguer, de Rouen ».

Ami, vois-tu ce fleuve et ces îles fleuries ?
Vois-tu ces monts lointains, ces lointaines prairies ?

Par delà sont encor des fleuves et des monts,
Des îles et des prés, des ruisseaux, des vallons;
Mais après, mais bien loin, hélas ! est la demeure
D'un être dont le ciel m'avait gardé la foi,
Qui rit à mes plaisirs, qui gémit quand je pleure,
D'un être en qui j'existe et qui ne vit qu'en moi.
Qu'il soit au bord des eaux pensif et solitaire,
Qu'il soit au sein d'un monde où s'agite l'ennui,
De l'amour en son âme il garde le mystère ;
Il rêve comme moi, je rêve comme lui.
Je suis sûr de son cœur comme de sa pensée,
Certain qu'au même instant où ma vue est fixée
Sur le chêne témoin de nos derniers adieux,
Vers les mêmes objets son âme est élancée,
Sent les mêmes douleurs, sourit aux mêmes lieux.
Loin de la vierge en pleurs que ma joie a suivie,
Fier de son souvenir, je supporte la vie;
Elle est douce, elle est chère à qui se sent ainsi !
De quelque amer chagrin que l'on soit consumé,
Un amour noble et vrai console une existence !
Essayons, il le faut, de vivre en son absence;
(Rêver d'elle est déjà si doux !)
Sourions aux fleurs, à l'enfance,
A nos amis, à l'espérance;
Accueillons tous les biens qu'un Dieu versa sur nous !
Mais aux plaisirs vains de la terre .
Ne livrons pas des jours qu'elle a bénis,
Des jours dans l'avenir à ses jours réunis.
Vivons dans l'ombre et le mystère
Avec mes livres et mes fleurs ;
Douce et fidèle compagnie,
O nature, gloire, génie,
Venez dans ma retraite embellir mes douleurs !

C'était là sa vraie note; quand il a voulu la forcer pour s'élever à la hauteur de l'ode, il est resté inférieur à lui-même, comme dans son *Dithyrambe sur la mort de lord Byron*, qu'il publia, en 1824, chez Ladvocat, au moment où Guiraud et

Vigny célèbraient ce douloureux événement dans *la Muse*.

IX. — NESTOR DE LAMARQUE

Encore un lauréat des Jeux Floraux. Ce n'est pas le plus glorieux. Son premier poème, intitulé *le Premier Navigateur*, était imité librement de l'allemand de Gessner. Il parut en 1814. Six ans après, Lamarque adressait une *Epître* à la Duchesse de Berri, mais sa réputation, qui ne dépassa pas les bords de la Garonne, ne commença qu'avec les trois élégies qu'il envoya, en 1824, à l'Académie de Toulouse. Il obtint un souci d'argent, prix réservé du genre, pour *les Catacombes de Paris*, et les deux autres, *la Pauvre mère* et *l'Ange des dernières amours*, sans avoir été couronnées, furent lues, en séance publique et puis imprimées dans le recueil de l'Académie. Elles ne méritaient guère cet honneur, mais Soumet et Jules de Rességuier lui devaient bien cela pour sa collaboration à *la Muse française*.

X. — JULES LEFÈVRE

Sainte-Beuve, rendant compte de ses *Confidences*, écrivait, en 1833, que Jules Lefèvre avai commencé de prendre rang parmi nos poètes vers 1822 environ. C'est, en effet, à cette époque qu'il composa *le Parricide*. Mais il était déjà en rapports avec Soumet, Emile Deschamps et Henri de

Latouche, et nous avons vu qu'en 1819 il avait aidé ce dernier à classer les poésies d'André. C'est même à cette circonstance mémorable que nous devons la jolie pièce de vers (datée de Passy, 26 septembre-décembre 1819) qu'il fit sur le poète de *la Jeune Captive*. On la trouvera dans *le Parricide*, publié en 1823, ainsi qu'une belle scène, traduite du *Manfred* de lord Byron. Jules Lefèvre, qui était un savant et un curieux, s'était rompu au travail du vers en traduisant quelques morceaux des meilleurs poètes étrangers. Il possédait Byron, Gœthe et Schiller sur le bout du doigt, mais son auteur favori était celui de *Don Juan*. C'est sous son influence directe qu'il écrivit *le Clocher de Saint-Marc*, dont Baour-Lormian disait qu'il lui avait « croulé sur la tête (1) ». — Ordinairement son vers est ferme, sonore et quelque peu contourné, mais il est trop souvent fleuri d'images bizarres et bariolé d'ornements parasites. Emile Deschamps, qui fut jusqu'au bout son ami le plus intime, le définissait une fois : « Génie poétique, cœur ingénu, ayant du bel esprit dans la région du sublime. » Mais son génie avait quelque chose de sauvage. Avec son large front sombre et courbé, son attitude réservée et son air malheureux, « il donnait l'idée de quelqu'un qui a bu d'un breuvage vénéneux et qui n'en peut ni guérir ni mourir (2) ». Victor Hugo le croyait envieux et disait qu'il avait été mordu par Latouche. Il se trompait, en tout

(1) *Encore un mot, seconde satire*, p. 2.
(2) *Sainte-Beuve*, Portraits contemporains, t. II.

cas, si l'on veut bien lire l'admirable notice que Lefèvre a consacrée au « paysan de la Vallée aux Loups », on verra qu'il n'avait pas été mordu par un chien enragé.

Cela dit, voici quelques vers de Lefèvre qui portent bien la marque de son style. Je les emprunte au fragment d'*Oreste aux Jeux Olympiques*, qui parut dans la seconde livraison de *la Muse française :*

Le lendemain Oreste à la course s'apprête,
Traîné par deux coursiers, nobles fils de la Crète,
Dont la bouche frémit et blanchit sous le frein.
L'airain sonne ; on palpite à la voix de l'airain,
Et douze chars pareils, entrant dans la carrière,
Disparaissent de front sous des flots de poussière.
Le stade, en un moment, est six fois parcouru ;
Mais la prudence exacte a bientôt disparu :
Plus on veut se presser, et plus on s'embarrasse ;
Les chars, sans le savoir, retournent sur leur trace ;
On se croise, on se heurte, et ces paisibles jeux
Offrent des noirs combats le spectacle orageux.
Sur le crin des coursiers le fouet léger se joue ;
L'essieu brûle : le feu fume autour de la roue ;
De cet appui mouvant plus d'un char dépourvu
Elève dans l'arène un écueil imprévu.
Enfin, je reste seul rival du fils d'Atride ;
Oreste, plus habile aux combats de l'Elide,
Me poursuit, et soudain, par un char effleuré,
A travers les débris, le mien roule égaré ;
Tandis que, les frappant de l'aiguillon sonore,
Il sollicite au but ses coursiers qu'il implore.
Pourquoi faut-il, hélas ! que son regard pieux
Ait salué l'autel élevé pour les dieux ?
Il ne peut voir à temps sa roue étincelante
Heurter de cet autel la base chancelante ;
Affaibli par la course et sa rapidité,
Le char, brisé, s'abat. Sous les rênes jeté,

Oreste, en s'agitant, se relève, retombe,
Et ses coursiers vainqueurs le traînent à la tombe.
D'Oreste, tout sanglant, j'aperçois le péril ;
Mon bras retient le char : « Je suis vainqueur, dit-il,
« Mais le ciel ne veut pas qu'Electre me revoie.
« Allez dans mon Argos, mon espoir et ma joie,
« Lui remettre ma cendre... » Il soupire, et, ses yeux
Se souvenant d'Argos, dont ils cherchent les cieux,
Il mourut. Nous, chargés de ses ordres célestes,
Dans Argos, à sa sœur nous apportons ses restes.
J'en fais entre vos mains le dépôt solennel ;
Séchez ces pleurs amers, hommage fraternel.
Il périt et triomphe, et l'Elide, éplorée,
Porte encore le deuil du petit-fils d'Atrée.

XI. — GASPARD DE PONS

Né à Avallon le 13 juillet 1798, Gaspard de Pons débuta, en 1819, par un petit poème dans la manière de Dorat, intitulé *Constant et Discrète*, dont Viollet Leduc rendit compte dans *le Lycée français* (1). C'est dire que son talent n'avait rien de romantique. Il avait cela de commun avec la plupart des poètes de son âge, et l'on n'a qu'à parcourir le discours sur les genres *romantique* et *classique* qu'il envoya, en 1821, à l'Académie des Jeux-Floraux, pour voir qu'à cette époque il ne faisait, comme Victor Hugo, aucune distinction entre les deux genres. Il collaborait depuis sa fondation au *Conservateur littéraire*, et c'est à la prière de Victor et avec sa recommandation qu'il avait adressé son discours à Toulouse. La même année, il avait fait paraître une Ode sur *l'Insurrection des Grecs*, mais

(1) Numéro de mars 1820.

Biré a eu tort de dire qu'il avait chanté le premier les Hellènes. *L'Ode aux Grecs* de Guiraud est antérieure d'un an à la sienne et je ne jurerais pas q u'elle fut la première en date. En 1820, Gaspard de Pons avait également concouru avec Victor Hugo pour le prix de poésie à l'Académie française (1), mais ni l'un ni l'autre n'avait remporté le prix. Gaspard était alors, comme on le voit, sous l'influence directe de Victor. Il avait pour lui une admiration sans bornes. En 1824, parlant de ses *Nouvelles Odes*, il écrivait dans les *Annales de littérature et des arts* : « Je me demande combien de fois on a vu des enfants de seize ans faire des odes comme *la Vendée* publiée en 1819, des jeunes gens de vingt-deux ans composer un volume tel que celui qui vient de paraître (2). »

Camarade de régiment d'Alfred de Vigny, il fut plus heureux que lui, quand éclata la guerre d'Espagne : il alla en Galice et essuya quelques coups de feu. Il nous a conservé un vers de la tragédie de *Julien l'Apostat*, que Vigny brûla en 1824, « étant malade et dans la crainte des éditions posthumes » avec une tragédie de *Roland* et une autre d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par lui, de 18 à 20 ans. — « A la fin, dit Gaspard de Pons dans ses *Adieux poétiques* (t. I, p. 53), Angélique demandait pardon à Roland qui lui répondait : Vous m'avez fait trop souffrir, je

(1) Le sujet du concours était *le Dévouement de Malesherbes.*
(2) T. XV, année 1824.

ne saurais vous pardonner sur la terre, mais quoi qu'il en soit,

Mourez, je vais mourir, et nous verrons après. »

Gaspard de Pons trouvait « ce vers sublime, ne fût-ce que par la ferme confiance qu'il exprime dans l'immortalité de l'âme ».

Il aimait beaucoup Vigny, qui le lui rendait avec usure. On n'a pas oublié le bruit que fit l'article de celui-ci sur le petit volume de celui-là, intitulé *Amour, — A elle*. L'article avait paru dans *la Muse française*. Latouche s'en empara pour dauber sur la camaraderie, ce qui acheva de le brouiller avec *la Muse*. Si je reviens sur cet article, c'est que Vigny y citait quelques vers de Pons, dont il semble s'être souvenu longtemps après, quand il dit dans *la Mort du loup* :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblessse...
Gémir, pleurer, prier est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Que l'on compare, en effet, ces vers à ceux de Pons :

En la rouvrant toujours, cachons notre blessure,
N'offrons pas en spectacle à cette foule obscure,
Que le génie offense et qui rit du malheur,
Un aigle d'Hélicon vaincu par la douleur.

Gaspard de Pons a réuni son œuvre en trois volumes devenus extrêmement rares, sous le titre d'*Adieux poétiques*. Il y a bien du fatras, mais il

y aussi de bonnes choses, et l'histoire littéraire y puisera plus d'un renseignement utile. J'en extrais ces strophes de *Bonaparte et Byron*, qui parurent en 1826 dans les *Annales romantiques :*

BONAPARTE ET BYRON

Ils tenaient tous les deux de l'homme et du géant;
Tous deux sous des lauriers cachaient le sceau du crime;
L'enfer au ciel, dit-on, s'unit en les créant;
Il révélaient un Dieu par leur regard sublime,
Et l'accent de leur voix trahissait tout l'abîme,
Tout... le dédain de l'être et l'horreur du néant.

Loin, bien loin derrière eux les grands hommes vulgaires!
Ils embrassaient tous deux vingt palmes à la fois.
L'un porta la pensée au noir chaos des guerres,
Et ce flambeau céleste éclaira ses exploits ;
Il sut vaincre le monde et lui dicter des lois :
Poétique héros qu'il éclipsait naguères,
L'autre montait déjà plus haut qu'au rang des rois.

Tous les deux loin du trône étaient nés pour l'empire.
Contempteurs des humains dont ils étaient l'orgueil,
Tyrans des faibles cœurs qu'ils plongeaient dans le deuil,
Ils sont morts ; leur génie encor brille et respire ;
Ils règnent à jamais du fond de leur cercueil.

L'un d'eux, ne demandant qu'un sceptre à la Victoire,
Croyant à la puissance et non pas à la gloire,
Sous ses pas tout sanglants foula l'antique honneur ;
L'autre a sacrifié sa vie à sa mémoire ;
Il croyait à la gloire et non pas au bonheur.

Nos yeux ont contemplé ce double phénomène,
Phares majestueux de l'existence humaine,
Tous deux se sont éteints en leur brûlant midi,
Mais le vent du trépas pour l'un fut sans haleine,
Il n'eut plus à frapper qu'un débris engourdi ;
La mort arrêta l'autre, et pourtant l'a grandi.
Combien Missolonghi domine Sainte-Hélène !

Sainte-Hélène n'est plus qu'un sombre souvenir ;
L'autre est un grand destin promis à l'avenir,

Bonaparte et Byron nous lèguent leur exemple ;
Qu'ils soient d'après leurs dons jugés par l'univers.
Mortels, paix au tombeau de qui forgea vos fers !
A qui les a brisés votre amour doit un temple.

. . . .

XII. — JULES DE RESSÉGUIER

J'ai dit que Jules de Rességuier remplit dans l'histoire du premier Romantisme un rôle analogue, avec moins d'éclat, à celui d'Emile Deschamps dans le Cénacle de *la Muse française.*

Il fut, en effet, à partir de 1819, le mandataire officieux de la jeune école poétique auprès de l'Académie des Jeux-floraux dont il était mainteneur depuis 1818, et les trois quarts des lauréats de cette académie lui durent leurs couronnes. Avec un talent délicat des plus distingués qu'augmentait encore aux yeux du monde le prestige de la richesse, il s'effaça modestement devant ceux qu'il regardait comme ses maîtres, devant le jeune Hugo, comme devant Guiraud et Soumet, et il mit toute son ambition et tout son pouvoir à servir leurs amis devenus les siens (1). On peut ouvrir son recueil

(1) J'ai publié plus haut quelques-unes de ses lettres à Guiraud ; en voici une autre également inédite, qui le fait mieux connaître ; elle fut écrite en 1824, quand parurent *les Poëmes et chants élégiaques.*

« Petite Maison, le 24 mai.

« Cher Alexandre, votre lettre m'annonce votre livre pour le lendemain, et voilà quatre fois que lendemain et surlendemain arrivent ; mais votre livre n'arrive pas. Il a cependant l'élan avec lequel vous l'avez lancé, l'impatience avec lequel je l'attends, les ailes de la Foi et du Génie... On doit aisément aller bien vite, bien loin, et bien haut quand on a tout cela. J'attends donc ; je recevrai, je lirai, et j'écrirai, si vous le permettez, dans un de nos journaux quelques

des *Tableaux poétiques* qu'il publia en 1828, on n'y trouvera que des louanges à leur adresse. Toutes les épigraphes de ses pièces sont empruntées aux camarades du Cénacle, aux plus humbles comme aux plus glorieux, et le morceau d'ouverture est un dithyrambe en l'honneur de « notre grand Alexandre ». Il embrasse toute sa vie littéraire depuis le poème de *l'Incrédulité* jusqu'à la tragédie de *Jeanne d'Arc*. J'en extrais les vers suivants :

Sur ces bords où du soir la brise est parfumée,
Où d'un soleil plus beau la terre est plus aimée,
Où l'homme par des chants exprime ses douleurs,
Où l'oiseau plus joyeux chante au milieu des fleurs,
Tu naquis, ô Soumet! tu naquis pour la gloire :
Vers elle tu tournas tes vœux adolescens;

mauvaises lignes à propos de vos belles pages (*a*). Vous voilà donc tous en plein succès : vous, qui devenez philosophe, en restant grand poète ; notre cher Soumet, qui rajeunit de santé et de gloire et qui triomphe en deux volumes et en sept actes tout d'un coup. Vous voulez donc tous me faire du bien en me faisant de tels plaisirs.

« Vous me guéririez si je n'étais que malade ; mais je suis mort, me ressusciterez-vous ? Quant à nos affaires, il ne fallait pas tomber dans le gouffre qu'elles ont ouvert. Après tout, chacun a eu raison, les événements aussi. Il ne faut pas se plaindre des épreuves ; j'y ai trouvé la grande consolation de votre amitié plus vive, plus empressée, plus bienfaisante ; c'est là, cher Alexandre, un parfait et inoubliable souvenir. Dites à Soumet et à Gabrielle que je les aime encore plus qu'on ne les applaudit, et que je les applaudis comme je les aime ; à Emile (*b*), cet autre fidèle ami et brillant poète, qu'il y a des absents bien présents et des silences bien tendres. Ce n'est pas la plus mauvaise expression de l'amitié, mais c'est la plus triste ; elle me convient ; je suis le plus triste toujours. Ayez encore pour moi un de vos bons mouvements. Quelques lignes tout de suite, rue des Nobles, à Toulouse, me disant vos projets de retour. Je mets mon amoureux hommage aux pieds de votre bonne chère Marie, et puis, cher bien-aimé Alexandre, je vous embrasse et j'attends votre livre.

« JULES DE RESSÉGUIER.

« P.-S. — N'oubliez pas de me nommer bien tendrement à Aglaé, Emile et Soumet. Que devient Beauchesne (*c*), qui m'aimait autrefois et me le disait et me l'écrivait. »

(*a*) On sait qu'il en rendit compte dans *la Muse française*.
(*b*) Emile Deschamps.
(*c*) Nous le retrouverons dans le Cénacle de *Joseph Delorme*.

Et dans tes premiers jeux, une lyre d'ivoire
Moula ses doux accords à tes premiers accens.
Ton beau ciel enivra ta poétique enfance
Des parfums d'un encens qu'il t'avait destiné :
Et Toulouse inscrivit le doux nom de Clémence
Sur ton luth immortel de ses fleurs couronné.
Ils sont plus enivrants les accords de ta lyre
Que ces parfums légers qui montent dans les airs.
On retrouve ton cœur et le premier délire
De tes jeunes amours, en relisant tes vers ;
Car tes vers sont si doux ! ils jettent dans les âmes
Des troubles inconnus, de longs enchantements ;
Tendres, chastes et purs, ils ressemblent aux femmes,
Et c'est peu qu'ils soient beaux tes vers, ils sont charmants !
Tes vers sont pleins d'amour, tes vers sont l'amour même.
Comme elle doit t'aimer celle que ton cœur aime !
Et, fière chaque jour d'un triomphe nouveau,
Avec ravissement comme elle doit entendre
        Ton nom, que l'amour rend si tendre !
        Que la gloire a rendu si beau !

. . . .

Ta voix, en soupirant, nous dit la plainte amère
De l'enfant du hameau sur la pierre oublié (1)
De cette fille en pleurs qui demandait sa mère ;
Et pour elle ton cœur nous donna sa pitié.
Elle dont l'avenir n'avait point de promesses,
Qui ne trouva jamais de toits hospitaliers,
A maintenant sa part à toutes les caresses
        Et sa place à tous les foyers.
Mais Saül est maudit, et sa bouche blasphème,
Et contre Jéhova suscite les enfers ;
Un berger, un enfant, mais choisi par Dieu même,
Paraît dans Israël et vient briser ses fers.
Aux appels d'une voix à ce monde étrangère,
De la voix qui tira les soleils du néant,
Avec son faible bras et sa fronde légère,
Le berger se présente au combat du géant ;
Et la muse frémit quand son hymne commence ;
Car elle doit mêler, dans ses chants glorieux,
Les cris des réprouvés et les concerts des cieux.

(1) *La Pauvre Fille.*

Le poète et l'enfant, de cette lutte immense,
Tous deux sortent victorieux.
Ce n'est pas d'un vain son la douceur éphémère,
L'avenir entendra ce chant qui nous ravit,
Comme un son échappé de la lyre d'Homère
Ou de la harpe de David.
. . . .

Restons sur ces vers, qui traduisaient alors la pensée de tous les compagnons du Cénacle. Il est juste (1) que ce chapitre, où j'ai passé en revue le vaillant bataillon, se termine par les louanges de son chef, puisque Soumet fut l'Alpha et l'Oméga de *la Muse française*.

(1) Encore n'ai-je rien dit de Pichald et de Nodier, à qui je consacre un chapitre à part, et de deux ou trois autres, comme Ad. Michel, G. Murray, Saint-Prosper, de Villebois, dont je n'ai rien à dire.

CHAPITRE IV

LA MUSE DE LA PATRIE

Points de ressemblance entre le Cénacle de *la Muse française* et la Pléiade. — Delphine Gay. — Sa mère l'appelait couramment « la Muse ». — Son prestige à vingt ans. — Son *Chant du Sacre.* — Elle prend le titre de Muse de la Patrie. — Tous les poètes du Cénacle la reconnaissent et la saluent comme telle. — Sa beauté. — Son talent défini par Sainte-Beuve. — Elle fait sur son nom l'accord des Classiques et des Romantiques. — Lettres inédites d'Auger, de Daru, de Jouy, de Roger, du comte de Ségur. — Témoignages d'admiration que lui rendent Soumet, Guiraud, Belmontet, Jules de Rességuier, etc. — Mme Dufrenoy et Fontanes. — « L'amour est un grand-maître. » — Lettre inédite de Mme Dufrenoy à Delphine. — Béranger lui dédie la chanson intitulée *Ma lampe.* — Lettre de Béranger à Coulmann à son sujet. — Mme Desbordes-Valmore. — Sa poésie *la Sincère.* — Une lettre inédite de Marceline à Delphine. — Mme Tastu. — Ses succès aux Jeux-Floraux. — Ses *Oiseaux du Sacre.* — Une lettre inédite de Mme Tastu à Delphine. — La Camaraderie au Cénacle. — Naïve et non ambitieuse. — Comme quoi le Cénacle de *la Muse française* fut un foyer d'enthousiasme et d'émulation.

— P. S. — Mme Céré-Barbé. — Caractère religieux de son talent poétique. Cousine-germaine de France d'Houdetot. — Sa tragédie de *Maximien.* — Ses *Heures poétiques et religieuses* dédiées à Louis XVIII. — La meilleure élève de Lamartine. — Sa poésie *le Confes sionnal.*

J'ai dit que le principal défaut de l'école poétique de 1823-1824 fut de n'avoir pas eu, à proprement

parler, un véritable chef, comme celle de 1550. Cependant elle offre, sous le rapport des doctrines, plus d'un point de ressemblance avec la Pléiade. Le premier qui nous frappe tient à l'étude des langues étrangères. La Pléiade avait pillé les grands poètes de l'Italie depuis Pétrarque jusqu'à Bembe. *La Muse française* emprunta largement aux grands poètes de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre contemporaines. Elle rompit, comme l'autre, avec la poésie légère et érotique. Parny fut mis au ban de la société littéraire, comme l'avait été jadis Clément Marot. Elle introduisit, comme l'avait fait son aînée, l'individualisme et le platonisme dans les choses de l'amour et travailla, à son exemple, sinon à la *défense*, du moins à l'*illustration de la langue française*. Enfin, selon le mot de Casimir Delavigne, elle eut « des chants pour toutes les gloires, des larmes pour tous les malheurs » de la France. Ronsard, Joachim du Bellay, Baïf et leurs camarades avaient chanté tous les grands événements des règnes de Henri II, de François II, de Charles IX. Les poètes romantiques, de 1820 à 1825, tels que Charles Loyson, Lamartine, Soumet, Guiraud, Victor Hugo, Guttinguer, etc., célébrèrent à l'envi le retour des Bourbons, la mort du duc de Berry, la naissance du duc de Bordeaux, la mort de Louis XVIII, le sacre de Charles X, etc., et tous applaudirent la poètesse de leur clan qui se flattait d'incarner la Muse de la Patrie.

Quoiqu'elle n'ait pris ce titre qu'en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, Delphine Gay aurait

pu le prendre dès 1823, sans porter ombrage aux femmes-poètes de *la Muse française*, à qui les amis et disciples de Soumet avaient « pardonné leur gloire », car M[mes] Dufrenoy, Tastu et Desbordes-Valmore ne cultivaient guère que l'élégie, et les poèmes de Delphine sur *la Mort de Napoléon* et *la Peste de Barcelone* lui avaient déjà fait, au regard de quelques-uns, la figure héroïque que lui fit aux yeux de tous son poème de *la Vision*. Je dois dire que sa mère y avait contribué pour une bonne part. Depuis que Delphine avait été mentionnée par l'Académie française, Sophie Gay l'appelait couramment la Muse, et tel était son prestige, à vingt ans, qu'Emile Deschamps se consolait des vers de Latouche avec ceux qu'elle devait lui donner au mois de novembre 1823 (1).

Comment, d'ailleurs, en aurait-il été autrement avec les dons merveilleux dont le ciel l'avait comblée ? Partout où elle se montrait, un murmure d'admiration s'élevait devant elle : on eût dit Apollon sous l'écharpe d'une de ses filles, et toutes les bouches répétaient son vers fameux :

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée !

Mais elle était plus admirée qu'aimée, et dans la foule des jeunes poètes qui tournaient autour d'elle je ne vois guère qu'Alfred de Vigny — « l'ange de l'adultère », comme le nommait Sophie — qui l'ait aimée au point de l'épouser, si on l'avait laissé faire.

Quant à son talent, il paraissait, dit Sainte-Beuve,

(1) Fragments de son poème de *Magdeleine*.

« devoir être un mélange de vigueur masculine avec une sensibilité de *femme du monde*, plus affecté des choses de la société que des spectacles de la nature; plus nerveux que tendre, plus douloureux que mélancolique : le tout marchant de concert avec beaucoup d'esprit réel, sans prétention, et se manifestant sous une forme de versification pure et correcte, savante même, et assez neuve alors. Soumet paraissait être son modèle. »

Mais le miracle, c'est que Delphine réussit toute jeune à faire sur son nom l'accord des Classiques et des Romantiques.

Le 15 mars 1824, Auger, le pourfendeur officiel du Romantisme, lui écrivait :

« Mademoiselle,

« Je suis infiniment sensible à l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre recueil (1). J'avais déjà lu vos vers, et je les avais admirés. Ils n'ont pas besoin du charme que leur prêtent votre jeunesse, votre beauté, et votre voix si touchante. Permettez un conseil à mon âge et au vif intérêt que doivent vous porter tous ceux à qui les lettres sont chères. Vos sentiments sont vrais, vos expressions justes et naturelles; rien dans vos vers ne sent l'apprêt ni l'effort; une Muse semble vous dicter des chants purs et faciles, naïfs et touchants. Ne souffrez pas que les heureux dons de votre imagination et de votre sensibilité soient pervertis par je ne sais quelle fée à la mode qui fait prendre à

(1) *Les Essais poétiques.*

ceux qu'elle touche de sa baguette la bizarrerie pour l'originalité, l'obscurité pour la profondeur, la niaiserie pour le sentiment, le prosaïsme pour la simplicité et le barbarisme pour le génie du style. Restez ce que vous êtes, Mademoiselle, et les esprits justes s'unissent aux âmes sensibles pour applaudir à vos triomphes.

« Je suis avec un profond respect, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

« AUGER (1). »

Auger préludait dans cette lettre à son fameux discours.

A la même époque, Daru adressait ce petit billet complimenteur à Delphine :

« Mademoiselle,

« J'ai lu deux fois depuis hier le nouveau recueil

(1) Lettre inédite communiquée comme les suivantes par Mme Léonce Détroyat. — Quant parurent *les Nouveaux Essais poétiques* de Delphine, Auger écrivait encore à Sophie Gay.

« Paris, le 31 janvier 1826.

« Madame,

« Mademoiselle votre fille m'a fait l'honneur de m'envoyer ce qu'elle appelle trop modestement ses *Nouveaux Essais poétiques* : ces essais-là sont des modèles achevés de sentiment, de poésie, de grâce. J'admire toujours comme, au milieu de ces risibles déviations du bon sens et du bon goût, qu'on voudrait nous donner pour d'admirables découvertes du génie, elle conserve tous les heureux dons de son heureux naturel, la vérité dans la pensée, la justesse dans l'expression, la hardiesse sans témérité, l'originalité sans bizarrerie et l'abandon sans négligence. La comparaison d'Aréthuse semble avoir été faite pour elle. Oserai-je vous prier, Madame, de vouloir bien offrir à Mademoiselle votre fille l'hommage de ma reconnaissance et de mon admiration et d'agréer en même temps l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« L.-S. AUGER (*a*). »

(*a*) Lettre inédite.

de poésie que vous avez eu la bonté de m'adresser. Partout un goût exquis, les sentiments les plus délicats et une richesse de poésie qui ne doit rien aux innovations hasardées. Vous êtes le soutien de l'ancienne école, quoique vous eussiez le droit d'en créer une ; mais c'est que cette ancienne école est la bonne, la seule qui soit fondée sur la raison et que vous ne pouvez pas être d'un autre parti que de celui de la vérité. En fait d'opinions, comme en fait de sentiments, les esprits supérieurs ne sont pas, autant que l'on le croirait, les maîtres de se ranger du côté qui les appelle... (1) ».

J'aime mieux la fin que le milieu de ce billet, car, s'il est vrai que la nature, l'éducation ou l'intérêt empêchent souvent les maîtres d'adopter telle ou telle forme, en art et en littérature, il est faux que la vérité soit d'aucun parti. La vérité n'est ni orthodoxe ni hétérodoxe, elle est la vérité toute nue, et nul ne peut se flatter de la posséder tout entière ! Pascal disait qu'elle change suivant les lieux, elle change aussi avec le temps et l'opinion. Ce qui était honni, vilipendé, condamné il y a cent ans, est accepté de presque tous aujourd'hui, et le Romantisme est devenu classique à son tour, dans ses belles parties tout au moins.

Un peu plus tard, le 27 décembre 1825, Daru écrivait encore à Delphine :

« Mademoiselle,

« Je me suis présenté pour vous rendre grâce de

(1) Lettre inédite.

votre nouveau bienfait. C'en est véritablement un pour les amis de la bonne littérature que la publication de beaux vers qui en promettent d'autres. Vous ne vous doutez pas combien il y a d'observation, d'études à faire sur vos poésies pour qui serait digne d'en profiter ; par exemple, la marche de votre composition est toujours simple ; vous ne conduisez point le lecteur par saccades, à travers des nuages ; à chaque pas il trouve des grâces naturelles et cependant inattendues, point d'affectation, point d'ornements fastueux : on dirait que c'est à votre toilette que vous avez appris votre poétique.

« Comme il faut bon gré mal gré payer un tribut à la mode, vous ajoutez à vos tableaux d'histoire quelques détails qui peut-être appartiennent aux tableaux de genre : vous vous amusez à peindre des cloîtres, des églises, des vitraux. Il n'y a pas grand mal ; c'est comme lorsque vous mettez autour de votre bras un bijou de forme gothique ; vous y enchâssez de beaux diamants.

« Je me mets à vos pieds pour vous remercier du bon exemple que vous nous donnez à tous, en repoussant ces innovations barbares que l'on cherche à introduire dans le langage : ce n'est pas lorsqu'on a des pensées fortes à exprimer qu'on court après les expressions vagues et fausses. Votre romantique, si romantique il y a, est du classique.

« Je vous prie de recevoir et de faire agréer à madame votre mère l'hommage du respect avec

lequel j'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, votre humble et très obéissant serviteur.

« DARU (1). »

Véritablement, on ne pouvait mieux dire, et les plus difficiles n'auraient rien trouvé à reprendre dans cette lettre. Il n'en allait pas de même de celle que M. de Jouy adressait à Delphine le 18 juin 1825 :

« Je vous remercie, Mademoiselle, de ne m'avoir pas oublié dans la distribution que vous nous avez faite de votre dernière pièce de vers : j'avais entendu à l'Académie l'*Hymne à Sainte Geneviève* (2) et j'avais applaudi avec tous mes confrères aux vers charmans dont ce morceau est rempli : vous avez déployé avec une pureté soutenue, avec une simplicité *classique* (il faut bien se servir du mot), toute la grâce, toute l'élégance qui caractérisent votre jeune et beau talent : j'excepte cependant de cet éloge un seul vers,

Et sa voix
Les bénissait encor du *haut de son supplice.*

« Je trouve plus d'ambition que de justesse dans cette expression ; ce n'est pas le supplice qui est élevé, c'est l'âme de celui qui l'endure, et c'est en ce sens que Molière a pu dire en parlant d'un homme insolent : il vous regarde *du haut de son esprit.*

« Vous employez plusieurs fois le mot *car*, la

(1) Lettre inédite.
(2) Cette pièce porte la date du 21 avril 1825.

poésie élevée n'admet pas cette conjonction languissante, surtout au commencement du vers.

« Ce sont là des fautes très légères, sans doute, et je ne vous en parle que pour vous montrer avec quelle attention minutieuse j'ai lu le morceau délicieux où je les ai remarquées.

« Recevez avec bonté, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

« JOUY (1). »

L'Ermite de la Chaussée d'Antin, qui passait pour un homme d'esprit, n'avait pas beaucoup de critique. Pendant que je transcrivais sa lettre, je pensais malgré moi à certains vers de sa tragédie de *Sylla* et de son poème lyrique *la Vestale*, qui auraient gagné à passer sur le métier de Delphine. Toujours la fable de la paille et de la poutre.

MM. Roger et de Ségur furent mieux inspirés en s'en tenant aux éloges.

Le premier mandait à la Muse :

« Paris, 31 août 1822.

« Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser un exemplaire de votre pièce de vers sur *la Peste de Barcelone*. Je vous en remercie bien sincèrement.

« J'ai assisté à deux de vos triomphes. L'un à la séance particulière de l'Académie française, où votre ouvrage fut lu pour la première fois, l'autre à la séance publique du 24 (2). Quoi que celui-ci ait pu avoir de touchant et de flatteur, je vous

(1) Lettre inédite.
(2) 24 août 1822.

prie de croire que le premier ne lui doit rien, car c'est la séduction toute seule de votre talent qui l'a produit, et il n'a rien emprunté des charmes de votre personne. C'est à ce tribunal secret, où vous avez fait pleurer des juges qui ne vous connaissaient pas, que vous avez véritablement triomphé. Je me fais gloire d'avoir été l'un de ces juges : c'est un honneur que j'aurais presque redouté, si j'avais connu l'auteur.

« Daignez agréer, Mademoiselle, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre bien humble et bien obéissant serviteur.

« ROGER (1). »

Le second lui écrivait :

« Le 19 mars 1824.

« J'ai reçu, Mademoiselle, le charmant recueil que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans un moment où je devais être peu susceptible d'une impression agréable, car j'étais en danger de perdre la vue et menacé de ne pouvoir plus ni lire moi-même vos jolis vers, ni voir les grâces qui de concert avec les plus aimables muses les ont inspirés. Ainsi, vous ne serez pas surprise si ma reconnaissance, bien que très vive, est restée quelque temps muette. Je me suis fait cependant lire et relire vos poésies aussi variées que délicieuses. Je ne sais si ce précieux monument est une nou-

(1) Lettre inédite.

velle *tour du prodige* (1), mais depuis ce moment on m'a rendu l'espoir de retrouver encore mes yeux pour le voir et l'admirer. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de réunir à la fois tant de genres de talents, trop souvent opposés entre eux, la grâce et la simplicité, la verve et la mesure, la force et la naïveté, la richesse des images et l'élégante clarté d'un style noble et correct, enfin l'éloquente chaleur des sentiments passionnés et la sévère retenue du goût le plus délicat. On serait tenté, en vous lisant, d'ajouter foi à ces contes qui vous montrent une foule de fées prodiguant leurs dons divers à une même personne. Il faut convenir que vous avez bien choisi vos bienfaitrices, car il vaut mieux être douée comme vous par ces grâces et par les muses, que par nos bizarres sibylles gauloises. Je me rappelle avec un vrai plaisir que je présidais l'Institut, lorsque l'Académie a proclamé vos premiers succès qui vous jetaient dans un si modeste embarras et donnaient à votre aimable mère une si douce jouissance. Votre amour filial doit être bien content, il est impossible de rendre une mère plus fière et plus heureuse.

« Agréez, je vous prie, Mademoiselle, l'hommage des sentiments repectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

« LE COMTE DE SÉGUR (2). »

Tel est l'accueil que reçut Delphine dans le camp

(1) Allusion au poème publié sous ce nom par Delphine, en 1823.
(2) Lettre inédite.

des Classiques. J'ai à peine besoin de dire qu'il fut encore plus chaleureux dans le camp de leurs adversaires.

« Mademoiselle, lui écrivait Soumet en 1822, demandez-nous à genoux le pardon de votre gloire (1), et il ne vous sera point accordé ; nous sommes très jaloux, très irrités de votre succès et depuis que la Muse elle-même descend dans la lice, nous ne savons plus à qui demander des inspirations ; votre modestie est une ruse de femme, votre manière de traiter le sujet du concours est un piège que vous avez tendu à la bonne foi académique, et c'est uniquement pour vous mettre au-dessus du prix que vous avez dédaigné de l'obtenir (2). J'ai lu moi-même hier votre ouvrage chez M. Deschamps (3) : le vieillard pleurait d'attendrissement et de joie ; de toute la jeune littérature, vous êtes le seul poète qui trouve grâce à ses yeux, et il pardonne presque à la barbarie du siècle présent, en faveur de tant de jeunesse, de talent et de sensibilité. La foule qui assiégeait, samedi passé, les portes de l'Académie m'a empêché de pénétrer jusqu'à vous, mais j'entendais les murmures flatteurs dont vous êtes l'objet de toutes parts, et je m'aperçois que le prix de poésie n'était pas le seul que cette séance vous eût obtenu.

(1) Allusion à la phrase finale de *la Peste de Barcelone* :
C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs,
D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

(2) J'ai dit plus haut que Delphine n'avait obtenu qu'une mention pour cette pièce.

(3) Père d'Emile Deschamps.

« Je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien faire agréer à toute votre famille mes hommages empressés et respectueux ; vous avoir félicitée de votre gloire, c'est l'avoir félicitée de son bonheur.

« A. SOUMET (1). »

De son côté, Guiraud écrivait de Limoux à Delphine :

« Oui, Mademoiselle, vous avez sans doute des paroles magiques, et il le fallait bien pour séduire des oreilles d'Académie : je ne doutais pas de l'effet de vos vers sur les salons rassemblés à l'Institut, mais je craignais le prosaïsme de vos quarante supérieurs. Le triomphe qu'ils vous ont décerné doit rendre Pichat (2) inconsolable de ne pas avoir été couronné ; car nous ne pouvons plus les accuser maintenant de ne pas entendre la poésie. Il faut que l'influence des 5 ou 6 poètes qui s'y trouvent mêlés à tant de prose soit bien grande ; ou, plutôt, il faut que les sentiments délicats, révélés, comme ils sont dans votre cœur, aient un ascendant auquel on ne peut échapper. Le public vous a su gré de la confidence et vous en a remercié à grand bruit. Heureusement pour vous, vous n'avez point à demander à Dieu pardon de votre gloire. Un vœu d'humilité vous deviendrait trop difficile à garder dans ce moment.

(1) Lettre inédite.

(2) Michel Pichat avait concouru avec Delphine pour le prix de poésie et n'avait obtenu que le 2e accessit. Le premier prix avait été décerné à M. Alletz ; le 1er accessit à M. Chauvet, à qui Manzoni adressa sa lettre fameuse *Sur l'Unité de temps et de lieu dans la tragédie*.

« Permettez que madame votre mère, qui lira sans doute ma lettre, y trouve des hommages qu'elle voudra bien se réserver et distribuer ; et vous, Mademoiselle, qui êtes applaudie et remerciée de tous les côtés, je vous demanderai de nous apporter, au mois de décembre, le détail de toutes les larmes que votre *sœur de Sainte-Camille* aura fait couler.

« A. GUIRAUD (1).

« Limoux, 3 septembre 1822. »

Deux ans après, l'auteur des *Machabées* rendait compte dans *la Muse française* des *Essais poétiques* de Delphine et faisait précéder son éloge critique des lignes que voici :

« *O matre pulchra filia pulchrior.*

« HORAT.

« Que la jeune muse à laquelle je consacre cet article me pardonne une galanterie classique ; j'espère qu'elle n'entend pas son Horace, et elle me permettra de ne pas le lui expliquer, car je suis sûr que je la ferais rougir. C'est d'ailleurs une sorte de sauf-conduit dont je munis mes doctrines littéraires. Comme je suis disposé à donner aujourd'hui toute satisfaction à nos *supérieurs*, je me mets en règle dès le principe, espérant que, s'il m'échappe dans le cours de cet article quelque petite hérésie, elle passera sous le couvert de mon vers d'Horace, comme on fait circuler des papiers suspects sous le cachet d'une Excellence.

« La réputation littéraire de Mlle Delphine Gay a

(1) Lettre inédite.

commencé d'une manière très grave : elle s'est établie sur un suffrage académique ; et (ce qui est rare, même à l'Académie française) le jugement d'un petit nombre est devenu celui de tous. Un joli nom s'est glissé dans de vieux registres ; et lorsque ce nom a été proclamé, tous les yeux ont été contents de deviner, à l'embarras d'une jeune et belle personne, qu'ils avaient été bien inspirés en se fixant sur elle. Mlle Delphine Gay avait pris alors un engagement solennel qu'elle remplit maintenant, comme ses premiers vers l'annonçaient ; aussi toutes les admirations viennent-elles des points les plus opposés se rassembler autour d'elle. Est-ce un hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté ? A voir seulement notre nouvelle Corinne, on serait tenté de le croire ; cela devient impossible, dès que les yeux s'arrêtent sur ces ouvrages. On sent bien alors que c'est à la beauté de ses vers que sont accordés tous les suffrages, et l'on s'applaudit de cette heureuse harmonie qui existe entre la muse de ses chants, comme, lorsque des sons pleins de charme arrivent à notre oreille, nous aimons à trouver des formes élégantes et pures dans la lyre qui nous les envoie... »

Et c'est à qui parmi les poètes aurait célébré sa jeune gloire !

Belmontet disait :

Une grâce enivrante à sa beauté se mêle,
Et ses chants inspirés sont gracieux comme elle,
Déjà d'une couronne ornant ses blonds cheveux,
Son jeune et beau génie a fait plus que nos vœux.

Jules de Rességuier soupirait :

Homère en la voyant, Homère aurait chanté ;
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.
Maintenant nos pinceaux, nos vers sont inhabiles,
Ils ne sauraient fixer des traits aussi mobiles,
Et l'on peindrait plutôt les doux rayons des cieux
Que les rayons plus doux qui tombent de ses yeux.

Le vague enchantement du bruit lointain des lyres,
L'ivresse des parfums, le charme des sourires,
Le premier sentiment, qu'un mot vous révéla,
C'est Delphine... Chactas l'eût nommée Atala.

Voyageuse ici-bas, céleste passagère,
Elle n'a de nos maux qu'une atteinte légère ;
Comme une douce gloire aux beaux jours du printemps,
Les pleurs dans ses beaux yeux ne restent pas longtemps,
Elle chante ! et l'écho des pieuses enceintes
Ajoute un nom de plus au nom des Muses saintes ;
Et rêvant de triomphe et d'immortalité,
On nomme avec orgueil cette jeune beauté
Qui, sur sa lyre d'or ou sa harpe d'ébène,
Fait sourire l'amour ou pleurer Madeleine.

Tant de fleurs et d'encens auraient pu rendre jalouses les autres femmes de talent qui collaboraient à *la Muse française* : elles furent heureuses au contraire des hommages qu'on rendait à Delphine.

« J'avais déjà lu, Mademoiselle, lui écrivait Mme Dufrenoy, les *Essais poétiques* dont vous avez eu la bonté de m'envoyer un exemplaire. En vous voyant entrer avec tant d'éclat dans une carrière qui offre tant d'écueils, je ne sais si je dois vous féliciter de la parcourir. On vous dira avec un de nos meilleurs poètes :

Le bonheur craint le bruit que la gloire aime à faire.

« Toutefois, avec l'esprit que vous avez, avec la

beauté, les grâces et l'aimable simplicité qu'on loue continuellement en vous, je ne puis m'empêcher de vous suivre dans la lice

D'un regard à la fois complice et maternel.

« DUFRENOY, née BILLET (1). »

Cette lettre est du 9 mars 1824. Quand elle l'écrivit, Mme Adélaïde Dufrenoy était bien près de sa fin, puisqu'elle mourut le 7 mars 1825. Elle avait alors cinquante-neuf ans, étant née le 3 décembre 1765. Elle avait donc le droit de dire à Delphine qu'elle la suivait d'un regard maternel. Elle avait eu une vie fort agitée. Liée de bonne heure avec les écrivains les plus remarquables du XVIIIe siècle finissant, sa grande amitié, sa grande passion, avait été pour M. de Fontanes qu'elle avait sauvé de la proscription en le recueillant chez elle, au coup d'Etat de Fructidor. Ils avaient cela de commun tous les deux qu'après avoir été élevés très chrétiennement, et avoir appris à lire dans le catéchisme janséniste de Montpellier, ils avaient embrassé les idées philosophiques et s'étaient voués au culte des Muses pour se consoler de celui de la Déesse Raison. Les conseils de M. de Fontanes n'avaient pas été inutiles à sa protectrice. Nourris des chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, ils lisaient ensemble Virgile et Ovide et les poètes élégiaques du siècle d'Auguste, sans pour cela dédaigner Parny qui, aux yeux de Mme Dufrenoy, les avait égalés.

(1) Lettre inédite.

Il est fâcheux que nous n'ayons pas leur correspondance, on verrait de quelle flamme ils brûlèrent l'un pour l'autre. Mais je crois que la plus passionnée fut encore Adélaïde. A défaut de ses lettres, il nous reste ses élégies : elles suffiraient à leur gloire. Quand elles parurent, M. de Fontanes y était si clairement désigné que personne ne s'y trompa. Comme il occupait alors les plus hautes fonctions dans l'Université, chacun dit, en jouant sur le mot, que l'amour était un grand-maître ! Oh ! oui ; je ne crois pas que, depuis Sapho, une femme en ait parlé avec plus d'ardeur et plus d'éloquence. Qu'on lise seulement cette petite pièce, où elle a essayé de le définir :

L'AMOUR

Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre ;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment,
A la fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement ;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Etre le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Que cela sente le madrigal du XVIIIe siècle plus que la méditation du XIXe, j'en tombe d'accord, mais c'est tout de même d'un joli tour, et quand on a lu les élégies de cette âme de feu, on s'explique très bien le succès qu'elles eurent à leur apparition.

Béranger, qui était si bon juge, fut parmi les plus fervents admirateurs de Mme Dufrenoy. On connaît la chanson qu'il lui a dédiée sous le titre de *Ma Lampe*. Je m'en voudrais de ne pas publier ici la lettre qu'il écrivit à Coulmann au sujet de cette chanson :

« Mon cher Coulmann (1),

« Je vous ai dit que j'avais le désir de faire une chanson en l'honneur de Mme Dufrenoy. Je l'ai faite et vous l'envoie. Je ne sais si elle vous paraîtra digne de son sujet, mais j'espère qu'au moins cette excellente femme y verra l'expression du plaisir que ses élégies m'ont fait. Elle est pour moi la première de nos muses, et je la place même bien au-dessus de celles qui l'ont précédée. Si je n'ai pas exprimé plus positivement cette façon de penser dans mes couplets, c'est qu'elle pourrait appeler la contradiction de la part de certaines gens qui n'aiment point qu'un autre qu'eux décide ce qu'ils pensent.

« Je souhaite que ces couplets soient ce que

(1) Sur Coulmann, cf. l'article que Sainte-Beuve lui a consacré dans *les Nouveaux lundis* et le récent volume de V. Glachant sur *Benjamin Constant* (1906).

j'aurais désiré qu'ils fussent (1). Dans le cas où ils vous feraient naître quelque réflexion, faites-m'en part, je vous prie, avant de les envoyer ; car c'est vous que je charge de les faire parvenir à leur adresse, attendu que je n'ai pas celle de Mme Dufrenoy.

« Pardonnez-moi la peine que cela pourra vous donner, et croyez à mon amitié sincère.

« Tout à vous.

« BÉRANGER (2). »

Avec une pareille auréole, Mme Dufrenoy n'avait pas eu grand'peine à se faire ouvrir la porte de *la Muse française*, et je pense que c'est par Sophie Gay, son amie, qu'elle y était entrée. Elle n'y publia, d'ailleurs, qu'une toute petite pièce (*Elle*), comme pour donner signe de vie, et ce fut son dernier chant.

Mme Desbordes-Valmore, sans se prodiguer, y a inséré trois poésies d'un ton différent, mais elles ne sont pas parmi ses meilleures ; je les donnerais toutes trois pour ces stances, antérieures de quelques années, qu'elle a baptisées *la Sincère :*

(1) En voici le meilleur, les deux derniers vers forment le refrain:

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Parny, près d'une Eléonore,
Ne l'aurait pas vu sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufrenoy.

(2) Lettre originale communiquée par M. Henry Dartigue. Elle n'est pas datée, mais elle doit être de 1821.

Veux-tu l'acheter ?
Mon cœur est à vendre.
Veux-tu l'acheter
Sans nous disputer ?

Dieu l'a fait d'aimant,
Tu le feras tendre ;
Dieu l'a fait d'aimant
Pour un seul amant.

Moi, j'en sais le prix ;
Veux-tu le connaître ?
Moi, j'en sais le prix ;
N'en sois pas surpris.

As-tu tout le tien ?
Donne ! et sois mon maître.
As-tu tout le tien,
Pour payer le mien ?

S'il n'est plus à toi,
Je n'ai qu'une envie ;
S'il n'est plus à toi,
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera,
Fermé dans la vie ;
Le mien glissera
Et Dieu seul l'aura.

Car, pour nos amours,
La vie est rapide ;
Car pour nos amours
Elle a peu de jours.

L'âme doit courir
Comme une eau limpide;
L'âme doit courir,
Aimer et mourir !

Pauvre Marceline ! c'est son âme qu'elle nous a peinte dans cette dernière stance. Elle a couru, elle aussi, comme une eau limpide, et cette eau était faite de larmes, et celui qui la fit pleurer long-

temps, celui qu'elle aima et qu'elle a chanté, comme Mme Dufrenoy, dans des élégies d'un accent et d'un tour bien autrement romantiques, était précisément le mauvais camarade que *la Muse française* sacrifia à Delphine. J'ai nommé Henri de Latouche. J'ignore si elle fut au courant de l'incident que j'ai raconté, en tout cas elle n'avait aucune raison d'en vouloir à Delphine, et voici la charmante lettre qu'elle lui adressait de Bordeaux, le 22 mars 1826 :

« Mademoiselle,

« J'arrive bien tard, bien reconnaissante et bien honteuse. Si ma chère interprète, qui me connaît si bien dans mes sentiments pour vous, n'avait été priée dès longtemps de vous remercier d'un souvenir qui m'a rendue heureuse, je serais tout empêchée pour m'excuser de ne l'avoir pas fait moi-même, comme j'en éprouvais le besoin, mais, Mademoiselle, le motif en est assez mélancolique pour toucher votre âme; depuis la naissance de mon dernier enfant j'ai subi trois maladies, et je sais à peine si j'existe; je ne prolongerai pas mes plaintes sur moi, je suis trop pressée de vous exprimer mon plaisir en recevant votre charmant ouvrage. Si vous connaissez la teinte de mon caractère, vous ne serez pas étonnée que j'aie lu et que je relève avec une tendre préférence, *Madame de la Vallière*, *Elgise*, *la Veuve de Naïm*, et le pur fragment de la *Magdeleine*. Tout cela m'enchante, parce que, en y trouvant comme partout, le talent le plus élevé, mon cœur s'y attache à des vues de votre

cœur, et j'en éprouve un bonheur reconnaissant comme si vous les aviez faits pour moi.

« Il est certain que votre gloire ne me sera jamais étrangère; je n'en jouirai pas de bien près, mais tous mes vœux vous suivront dans cette carrière brillante où vous ne devez rencontrer que des cœurs bienveillants et bons comme le vôtre.

« Votre charmante mère m'oublie, et non pas moi. Il est vrai que la reconnaissance est de mon côté et qu'elle donne de la mémoire, mais j'ai ouï dire que l'on se lie par le bien que l'on a fait. Jamais, à ce compte-là, Mme Gay ne se détachera entièrement de celle qui sera toujours d'elle et de vous, Mademoiselle, la plus sincère amie.

« MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1). »

Elle avait bien raison de dire qu'elle avait la mémoire du cœur! Je serais presque tenté de lui faire un reproche de l'avoir poussée trop loin. En se croyant l'éternelle obligée de ceux qui l'avaient une fois servie, elle avait fini par négliger ses plus chers intérêts, ce qui n'est permis qu'aux saints. Mais de quoi vais-je la plaindre? Ceux-là ne sont-ils pas vraiment heureux qui mettent leur bonheur à faire celui des autres?

Et Mme Tastu? — Celle-là fut une sensitive d'une espèce assez rare. Avec une âme ardente et tendre, mais profondément honnête, elle craignait le bruit, le trop grand éclat, elle aimait à se replier plutôt

(1) Lettre inédite.

qu'à se répandre, et personne n'eût dit à la voir ou à la lire que ce modèle des femmes, comme l'appelait Mme Desbordes-Valmore, avait eu pour marraine et pour seconde mère Mme Dufrenoy. Sa réputation lui était venue à elle aussi des Jeux-Floraux, et elle était heureuse de ses couronnes pudiques et ne semblait pas devoir en rechercher d'autres, quand tout à coup, en 1825, au moment où tous les poètes entraient en lice pour célébrer le sacre de Charles X, l'idée lui vint d'y entrer à son tour. La coutume était de lâcher dans la cathédrale de Reims, pendant la cérémonie, plusieurs centaines de moineaux et de colombes, qui voltigeaient autour du trône, des tribunes, et dont la plupart venaient se brûler à la flamme des lustres et des candelabres. Mme Tastu s'empara de ce touchant sujet et le traita avec tant de bonheur que, de l'avis général, ses *Oiseaux du Sacre* furent jugés supérieurs à la plupart des autres pièces de circonstance. Où tous les poètes avaient chanté le roi, Mme Tastu avait trouvé le moyen de chanter la liberté.

Dormez, dormez, frêles victimes
Des royales solennités ;
Vous qui, des bois touffus abandonnant les cimes,
Vîntes mourir dans nos cités,
Tandis qu'en vos abris quelques œufs près d'éclore
Froids et seuls reposent encore,
Aux nids que vous avez quittés !
Voix du printemps fleuri, que pleure le bocage,
Du moins en perdant la clarté
Cessez de redouter les réseaux ou la cage ;
Vous rencontrez la mort en fuyant l'esclavage,
Mais la mort, c'est la liberté !

Mme Tastu avait l'âme républicaine. Avec un peu plus d'audace et de savoir-faire, elle aurait pu disputer à Delphine le titre de *Muse de la Patrie*, surtout à partir du jour où elle publia ses *Chroniques de France*, dont quelques-unes ont vraiment le souffle épique. Mais elle était si modeste de sa nature qu'elle s'effaça devant sa belle rivale, et le billet suivant, qu'elle adressait à Delphine, le lendemain de *Cléopâtre* (1), témoigne qu'elle ne fut point jalouse de ses lauriers.

« Je me croyais oubliée de vous, Madame, et je vous remercie de m'avoir si agréablement détrompée. Vous vous doutez bien que je n'ai pu attendre cet aimable envoi pour connaître *Cléopâtre*, non au théâtre dont m'éloigne ma santé et mon genre de vie, mais par la lecture. J'y ai retrouvé cette brillante facture et ces rares qualités de style qui distinguent vos écrits, principalement dans le 2e acte qui, je l'avoue, est mon préféré. Concevoir et exécuter une œuvre de cette importance est un triomphe pour une femme, permettez-moi de m'associer cordialement au vôtre et de vous répéter avec l'expression de ma reconnaissance celle d'une affectueuse admiration.

« AMABLE TASTU (2). »

C'est ainsi que les poètes de *la Muse française*, hommes et femmes, entendaient la camaraderie. On peut trouver qu'elle était un peu naïve, mais,

(1) Tragédie de Mme de Girardin, représentée au Théâtre-Français le 13 novembre 1847.

(2) Lettre inédite.

comme le remarquait Sainte-Beuve, elle n'était pas ambitieuse, encore moins offensante. « On ne songeait pas, alors, comme cela peut-être eut lieu plus tard, à accaparer la gloire, à affecter l'empire; il n'y avait pas de complot ni de conspiration à cet effet. On ne songeait qu'à se rendre la vie heureuse et la journée glorieuse entre soi, presque à huis-clos : cela suffisait, et on ne s'en faisait pas faute (1). » En médise donc qui voudra, moi je regrette que cette camaraderie, naïve d'abord, ambitieuse ensuite, n'ait pas survécu aux deux Cénacles, parce qu'elle constituait en quelque sorte un foyer d'émulation et d'enthousiasme (2) sur la pierre duquel les paladins de l'école romantique venaient aiguiser leurs armes à la veille des grandes batailles, et que la plupart des œuvres maîtresses de cet âge héroïque ont été forgées à la flamme même de ce foyer demeuré sans second.

P.-S. — Mme CÉRÉ-BARBÉ. — Il ne faut pas que, dans ce chapitre consacré aux femmes qui furent l'honneur du Cénacle, j'oublie Mme Céré-Barbé. Mais je lui ferai une place à part et comme en dehors, ainsi qu'il convient à une Muse réservée et modeste, dont les chants furent exclusivement religieux.

(1) *Chateaubriand et son Groupe*, tome II, page 312.

(2) Baour-Lormian, emboîtant le pas à Henri de Latouche, disait, dans les notes de son pamphlet *le Classique et le Romantique* : « *La Muse*, journal romantique, était une sorte de sanctuaire où les illuminés se déifiaient tour à tour et lançaient leurs foudres contre les pauvres classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois. »

Alliée à la famille de Barante par le mariage de Césarine de Céré, petite-fille de Mme d'Houdetot, avec l'auteur des *Ducs de Bourgogne*, Hortense Céré-Barbé était la cousine-germaine de France d'Houdetot, l'ami personnel de Guiraud, de Soumet et d'Emile Deschamps.

Mariée toute jeune à M. Barbé, qui avait de grandes plantations à l'île Maurice, elle eut à lutter de bonne heure contre la mauvaise fortune, l'occupation de cette île par l'Angleterre ayant ruiné la plupart des colons. Elle revint alors en France avec son mari et chercha dans les lettres des ressources et des consolations. Dès 1809, elle fit recevoir à la Comédie-Française une tragédie en cinq actes, sous le titre de *Maximien*, mais après y avoir opéré les changements que le comité lui avait demandés, sous-prétexte que le troisième acte offrait quelque ressemblance avec l'*Artaxerce* de Delrieu, elle retira sa pièce et se contenta de la publier en 1813.

Pensionnée par le roi Louis XVIII, qui avait accepté la dédicace de ses *Heures poétiques et religieuses*, elle fut introduite à *la Muse française* par France d'Houdetot et y donna deux fragments de ce recueil, *le Confessionnal* et *la Mort du Juge*, qui sont parmi les meilleurs. Mais à l'encontre de ses camarades, auxquels d'ailleurs elle évita de se mêler, elle ne leur emprunta aucune épigraphe et ne leur dédia aucune de ses pièces. Presque toutes ses épigraphes sont tirées de saintes Ecritures. Les *Heures poétiques et religieuses*, inspirées visible-

ment de Lamartine, sont suivies de treize *Méditations*, dont quelques-unes vraiment belles. De tous les élèves directs que Lamartine a faits, Mme Hortense Céré-Barbé me paraît être le plus remarquables. Je la préfère à Turquéty ; elle parle une langue beaucoup plus ferme et son vers est aussi mieux frappé. On en jugera par la pièce du *Confessionnal*, que je reproduis *in-extenso*.

LE CONFESSIONNAL

Refuge du pécheur, pieux et saint asile,
D'où jamais ne s'exhale un regret inutile !
Dans ton enceinte obscure entre la vérité ;
Ton étroite limite atteint l'éternité !
Toi seul fais découler, dans un si faible espace,
Des sources de la foi le torrent de la grâce :
Et ton nuage épais dérobe à tous les yeux
Le tombeau du péché, que renferment les cieux.
Ici le criminel se sépare du crime,
Et l'orgueil qui s'immole est la seule victime ;
Ici tout est divin, tout est mystérieux ;
Même l'abaissement est grand et glorieux.
Le mortel qui régit ce tribunal auguste
Y couvre le pécheur de la robe du juste ;
Et du temple secret par lui seul fréquenté,
Il semble être le prêtre et la divinité.
Son aspect consolant allège la souffrance ;
Son céleste regard éveille l'espérance ;
Toujours près de l'autel, solitaire il attend
Le remords du chrétien, les pleurs du pénitent.
Viens, pécheur, ne crains pas, dévoilant ta faiblesse,
Que d'un reproche encor il t'afflige ou te blesse :
Semblable à l'Homme-Dieu, sa constante douceur,
Absente du forfait, ne sent que ton malheur.
Contraint d'examiner la faute qu'il pardonne,
Sa pudeur en secret d'un voile t'environne.
Ici l'esprit ignore, et le cœur seul entend ;
L'oreille inattentive oublie en écoutant.
C'est l'occulte entretien d'une âme avec une âme :

L'une offre le salut et l'autre le réclame;
Mais celle du pécheur, dans son recueillement,
Semble assister d'avance au dernier jugement.
O de l'humilité, merveilleuse puissance,
Qui du sein du péché fait jaillir l'innocence !
Et d'un faible mortel quel immense pouvoir,
Que celui qui le donne a pu seul concevoir !
Un prêtre du Seigneur enchaîne le tonnerre,
Entre le ciel et l'homme il termine la guerre;
Arbitre souverain, son arrêt solennel
Casse un premier arrêt rendu par l'Eternel.
Le sauveur lui transmet sa clémence suprême;
Le péché qu'il délie est absous par Dieu même:
Au signe de la croix que sa main a tracé,
Du registre des cieux le crime est effacé.
Qui dira les bienfaits de son saint ministère,
Et le repos qu'un prêtre établit sur la terre ?
Ces enfans égarés que leur père a bénis,
Dans leurs chastes amours ces époux réunis,
Cette fille rendue à l'austère sagesse,
Ce jeune homme abjurant sa coupable tendresse,
Ce débiteur surpris de revoir la clarté,
Par le riche indolent le pauvre visité,
Ce bien qu'on restitue et ces dons qu'on accorde,
Ces cachots dépeuplés par la miséricorde,
Cet avare, épuisant son antique trésor,
Qui court aux malheureux distribuer son or, .
Ces mortels dégagés des entraves du vice,
Ce criminel sans crainte à l'aspect du supplice,
Ce chrétien qui, du ciel découvrant la lueur,
Aspire au lit de mort le suprême bonheur:
Tout montre, en révélant sa sagesse profonde,
Que la religion tient le sceptre du monde.

Ce ne sont pas là des vers de femme. Si elle avait été plus intrigante et si les circonstances lui avaient été plus favorables, je crois que Mme Céré-Barbé aurait fini par marquer dans la poésie française. Mais la ruine de son mari lui avait coupé les

ailes, et quand le roi Louis-Philippe, à la prière de France d'Houdetot, son aide de camp, eut nommé M. Barbé, inspecteur du palais de Fontainebleau, Hortense avait depuis longtemps renoncé à la gloire, si tant est qu'elle l'ait jamais cherchée.

CHAPITRE V

ÉPIGRAPHES ET INFLUENCES

Henri de Latouche et les épigraphes. — Les épigraphes au XVIe siècle. — Les épigraphes chez les humanistes. — Chez Lamartine, Vigny, Guiraud. — Leur abus chez Jules Lefèvre. — Ce qu'en pensaient Sainte-Beuve et Fontaney. — De l'utilité dans certains cas des épigraphes. — Service qu'elles m'ont rendu à l'égard de Victor Hugo. — A quelle époque les poètes y renoncèrent. — Une lettre d'Emile Deschamps à Guiraud en 1836. — Jules de Rességuier les abandonne un des premiers. — Emile Deschamps et les littératures étrangères. — Devancé dans leur étude par Charles Loyson, Fontanes et Chênedollé. — Influence des poètes anglais sur Lamartine. — Baour-Lormian traducteur d'Ossian. — Lamartine étudie les littératures étrangères dans son discours de réception à l'Académie de Mâcon. — Influence passagère de Byron sur lui. — La mémoire de Lamartine. — Ce qu'elle retenait surtout de ses lectures. — Comme quoi ce sont les philosophes qui ont le plus agi sur lui. — Lamennais le dirige pendant quelque temps. — Influence de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* sur lui. — Circonstance particulière dans laquelle il lut cet ouvrage. — Une lettre inédite de Lamartine à Lamennais. — Lamennais et Victor Hugo. — Comment l'action de Lamennais fut différente sur les deux poètes. — Une lettre inédite de Victor Hugo à Lamennais.

Henri de Latouche n'aimait pas les épigraphes. Il avait tort, c'était un jeu charmant et qui venait en droite ligne de l'école de Ronsard.

Une épigraphe en tête d'une ode ou d'une élégie, c'était comme une fleur choisie au corsage d'une dame, comme un bouquet symbolique à la porte d'une maison ouvrière, le jour de la fête patronale, ou mieux comme une branche de coudrier qui découvre les sources.

Multipliées dans le corps d'un volume de vers, les épigraphes lui donnaient l'aspect d'un bois sacré, coupé d'allées mystérieuses où l'auteur se promenait en compagnie des poètes de l'antiquité, du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes. Les humanistes, comme Charles Loyson, Chênedollé, Victor Hugo et Sainte-Beuve, empruntaient généralement leurs épigraphes aux poètes grecs et latins, surtout à Virgile et à Horace. Charles Loyson se contentait même de piquer celle-ci à la feuille du titre de son livre :

Me verò primùm dulces ante omnia musæ,

comme pour indiquer qu'il n'avait aucune préférence, et cependant la muse qui l'inspirait ordinairement était la plaintive Erato.

Lamartine faisait comme lui : une seule épigraphe en tête des *Méditations* lui suffisait : *Ab Jove principium.* En tête de *Jocelyn* il mettait simplement ψυχή. C'est d'autant plus curieux qu'il adorait les langues étrangères et qu'il se plaisait, dans sa correspondance avec Aymon de Virieu, à mettre des épigraphes latines, italiennes ou anglaises en tête de ses lettres. Mais il était comme l'abeille qui cache son miel, il n'aimait pas à révéler ses

sources, il laissait à ses admirateurs le soin de les deviner, ce qui n'est pas toujours facile.

Alfred de Vigny prenait ses épigraphes dans les saintes Ecritures pour ses poèmes bibliques, dans Eschyle pour ses poèmes homériques, et s'en passait pour ses poèmes modernes — ce qui ne veut pas dire qu'il les ait tirés entièrement de son fonds. S'il n'avait pas eu la coquetterie de cacher, lui aussi, son jeu, il aurait pu mettre des vers de Klopstock et de Thomas Moore en tête d'*Eloa*, d'André Chénier en tête de *Symetha*, de Byron en tête d'*Héléna* et de plusieurs autres de ses poèmes, car Byron eut beaucoup d'influence sur lui, quoique son pessimisme, comme je l'ai démontré ailleurs, remontât beaucoup plus haut qu'au poète anglais (1).

Alexandre Guiraud était très éclectique ; ses épigraphes allaient de Delille à Byron, en passant par Mme de Staël, Lamartine et Victor Hugo, et ne signifiaient pas grand'chose. Je veux dire qu'elles se rapportaient plus ou moins à ses poèmes. Et cependant Mme Sophie Gay lui adressait un jour (2) le quatrain suivant :

D'admirer lord Byron chacun me fait un crime ;
On médit de mon goût, on l'appelle un travers,
Mais mon amour pour lui paraîtra légitime,
Si jamais on apprend que je lui dois vos vers (3).

(1) Cf. à cet égard le beau livre de M. Edmond Estève, intitulé *Byron et le romantisme français*, 1 vol. in-8°, chez Hachette, 1907.

(2) Le 12 mars 1820, veille de l'apparition des *Méditations* de Lamartine.

(3) Vers inédits.

Cela signifiait qu'elle n'était pas étrangère à l'engouement factice dont Guiraud, comme tant d'autres, se prit pour Byron après sa mort, ni aux vers dithyrambiques qu'il lui dédia dans *la Muse française*, au mois de juin 1824. Mais on se tromperait du tout au tout si, de ce dithyrambe posthume et de cet engoument passager, on tirait cette conclusion que le poète de *Childe Harold* a agi en quoi que ce soit sur le poète du *Petit Savoyard* (1). Guiraud qui ne fut jamais pessimiste, avait eu une jeunesse assez orageuse, et c'est uniquement pour le rappeler à ceux qui le connaissaient qu'il avait mis au frontispice de ses *Poèmes et chants élégiaques* cette longue épigraphe empruntée à lord Byron :

« Au milieu des passions tumultueuses d'une jeunesse mêlée de douleurs et de plaisirs, ma lyre n'a jamais cessé d'être d'accord avec mon cœur. Quelque tristes que soient nos accents, je cède à l'attrait qu'ont pour moi les Muses : qu'elles m'arrachent au rêve accablant des sentiments opposés qui m'agitent ; qu'elles versent sur mes plaies le baume de l'oubli, et je finirai des vers qui n'auront peut-être des charmes que pour moi (2). »

Cependant, plus d'un s'y était mépris, si j'en

(1) Et ce que je dis là de Guiraud, je le dirai de la plupart des poètes du Cénacle qui traduisirent dans le même temps des fragments de l'œuvre poétique de Byron. C'était chez eux affaire de mode et de snobisme, comme on dit aujourd'hui. L'action de Byron sur la poésie française fut beaucoup plus tardive et éclata surtout dans les premiers poèmes de Musset.

(2) *Childe Harold.*

juge par le billet suivant, que lui écrivait, au mois d'août 1824, Mme Roger, femme de l'académicien :

« Vous nous accoutumez aux beaux vers et aux bonnes actions, aussi l'on vous applaudit de l'esprit et du cœur. Grâce à vous, Monsieur, me voilà presque raccommodée avec lord Byron. Il est impossible que l'homme qui vous a si bien inspiré ne vaille pas plus que je ne l'estime, à moins, comme cela arrive souvent et, selon moi, dans cette occasion surtout, que le poète ne vaille mieux que son héros (1). »

Mais de tous les poètes romantiques, celui qui a fait la plus grande consommation d'épigraphes, c'est encore Jules Lefèvre. Ses *Confidences*, parues en 1833, en sont littéralement farcies ; telle de ses poésies n'en contient pas moins d'une douzaine en six ou sept langues, et c'est tout juste encore si, dans sa préface, il ne s'excuse pas d'en avoir mis si peu :

« Je ne pense pas, disait-il, qu'on m'accuse d'avoir abusé des épigraphes. Cela se pourrait pourtant, car on les a déjà blâmées sur parole. La seule excuse que je puisse alléguer, c'est que le soin de les choisir est le seul plaisir qui m'eût dédommagé de l'ennui de les imprimer. C'est, à la tête de chaque pièce, une sorte de préface anthologique qui vaut mieux que ce qu'elle annonce. Si je me suis cherché des échos dans plusieurs langues, pour me donner la singulière consolation de voir que l'on souffrait partout, il me semble qu'il y aurait de la

(1) Lettre inédite.

dureté à m'en faire un reproche. N'y-a-t-il pas, d'ailleurs, quelque modestie à mettre tant de pierres précieuses en regard de sa pauvreté ? »

A quoi Sainte-Beuve répondait :

« Je ne chicanerai pas le poète sur cette prétendue modestie, qui pourrait sembler à plusieurs une très innocente et très excusable vanité; je serais fâché d'être dur, en insistant sur un simple caprice de cœur souffrant. Cette bigarrure d'épigraphes n'a de valeur, à mes yeux, que parce qu'elle dénote une des circonstances les plus caractéristiques de la création et de la composition chez M. Jules Lefèvre. Avant d'arriver, en effet, à l'expression directe du sentiment qui l'émeut, le poète érudit fait volontiers le grand tour; il se souvient de tout ce qu'il a lu en diverses langues de plus ou moins analogue à ce qu'il sent ; il traverse laborieusement cette infinité de réminiscences ; il y rétracte mainte et mainte fois sa pensée primitive, et elle ne nous parvient, quand il l'exprime, que déjà détournée de sa route et dépouillée de son rayon. J'attribue, sauf erreur, à cette habitude d'esprit une partie des défauts de M. Jules Lefèvre. Il aura beau dire que les épigraphes ne sont choisies qu'après sa pièce composée, et comme un simple enjolivement du titre. je reconnais souvent, dans le cours même du poème, la traduction des vers et des pensées que m'avaient offerts la *petite préface anthologique*. Il me semble alors que l'inspiration première de chaque pièce est comme une source qui, à son origine, serait obligée de se faire

jour à travers un grand nombre de bateaux, et qui ne pouvant les porter, ne gagnerait, à cet encombrement, que plus de lenteur et beaucoup de vase (1). »

C'est, en effet, le défaut du genre, quand il tourne à l'abus. Sainte-Beuve savait-il que les épigraphes avaient été remises en honneur par Jules Lefèvre ? C'est Latouche qui nous l'apprend dans une lettre (inédite) à Mme de Girardin. En lisant les poètes de la Pléiade, Lefèvre avait été frappé de ce fait que Dorat s'amusait à mettre des épigraphes latines et grecques au frontispice des œuvres de ses glorieux disciples ; il avait remarqué aussi que Ronsard, du Bellay, Baïf et les autres s'empruntaient et faisaient mutuellement leur éloge dans leurs sonnets et dans leurs odes, et il avait dit un jour à Latouche : « Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? » Mais Latouche, qui, de son naturel, était ombrageux et jaloux, n'admettait pas que les poètes se passassent ainsi la rhubarbe et le sené, avant d'avoir un nom, et l'on se souvient qu'il ne l'envoya pas dire aux compagnons de *la Muse française*. — Il avait tort, car, ainsi que Fontaney l'écrivait un jour (2), « les épigraphes fournies par toutes les gloires littéraires du pays et de l'étranger n'étaient pas le moindre agrément de la petite poésie contemporaine ». Il aurait pu dire aussi que les épigraphes fournies par des poètes de troisième ordre ne sont pas la moindre curiosité des recueils de la

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 253.
(2) *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1836.

grande poésie. Que de rimeurs sans talent ne doivent leur survie qu'aux quelques vers tirés de leurs livres oubliés, dont Victor Hugo, Nodier, Sainte-Beuve, Emile et Antoni Deschamps, Mme Desbordes-Valmore se sont fait, par pure camaraderie, des épigraphes! En tout cas ce n'est pas moi qui médirai de ce jeu tombé en désuétude. Il a rendu trop de services aux travailleurs. Quand je pense que, sans les épigraphes des *Odes et Ballades*, je n'aurais pu établir ce fait, gros de conséquences, que Victor Hugo avait subi l'influence de Sainte-Beuve avant même de le rencontrer, et que c'est par le *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle*, publié en partie dans *le Globe*, qu'il avait fait connaissance avec la Pléiade! Pourquoi donc les poètes romantiques renoncèrent-ils peu à peu à cet exercice? Je ne saurais le dire au juste, mais c'est un fait que, vers 1840, les épigraphes disparurent de leurs recueils. Fontaney en regrettait la perte en 1836. Cependant elles étaient encore en usage à cette époque, puisque Emile Deschamps écrivait, la même année, à Guiraud :

« Je corrige tous les jours les épreuves de votre volume de poésies... Je vous mets des épigraphes partout, on me les a demandées, et je me suis permis d'en mettre une de moi à votre cantique de première communion (1). »

C'est Jules de Rességuier qui semble les avoir

(1) Lettre inédite. — Le volume dont il s'agit était intitulé *Poésies dédiées à la jeunesse;* il parut en 1836, chez Mme Dondey-Dupré, et contient des épigraphes empruntées à Racine, à *l'Imitation* à Mme Emile de Girardin, à Antoni Deschamps, à Emile, à Belmontet, à V. Hugo, à Vigny, à Jules de Saint-Félix et à Rességuier. On voit qu'Emile Deschamps n'avait pas oublié les camarades.

sacrifiées le premier. Ses *Prismes poétiques*, qui parurent en 1838, en sont absolument vierges. Cela est d'autant plus remarquable que ses *Tableaux poétiques* en avaient à toutes les pages. Les *Poésies* d'Emile et Antoni Deschamps, publiées ensemble chez Delloye, en 1841, n'en ont pas une seule non plus. Mais on n'en a pas besoin, pour faire la part de l'imitation dans leur bagage poétique. Emile a traduit, en effet, une foule de petits chefs-d'œuvre des littératures étrangères et c'est sur ses instances que Guiraud en prôna l'étude dans le prospectus de *la Muse française*. Encore n'était-il de ce côté que le continuateur de Charles Loyson, qui fut un des premiers à étudier, dans *le Lycée français*, les poèmes de Samuel Rogers, de Thomas Moore et de lord Byron. Je dis un des premiers, et non le premier, car avant lui Fontanes avait traduit ou imité quelques poètes anglais, dont Ossian, Pope, Dryden et Gray, et Chênedollé en avait fait autant, à son exemple, dans ses *Etudes poétiques*(1). J'y trouve même, entre parenthèse, une ode intitulée *Rome ensevelie dans ses Ruines*, qu'il aurait pu se dispenser de traduire de l'espagnol, car le poète à qui il l'a empruntée l'avait lui-même tirée des *Antiquités* de Joachim du Bellay, — du moins il y a apparence ; si ce n'est qu'une rencontre, on reconnaîtra qu'elle est curieuse (2) !

(1) Antérieurement, Chênedollé avait revu les chefs-d'œuvre de Shakespeare traduits en vers blancs, en vers rimés et en prose par feu A. Brugnière, baron de Sorsum.

(2) Voici l'ode imitée de l'espagnol :

Ton regard vainement cherche Rome dans Rome !

Depuis que Letourneur avait traduit *les Nuits* de Young et Baour-Lormian les poésies d'Ossian, on ne jurait en France que par les poètes anglais. Lamartine en raffolait littéralement, et ce n'étaient pas les seuls qui lui tournaient la tête. Pope, qu'il préférait à Boileau, Fielding, Richardson, Dryden, Addison, Gray et Shakespeare firent tour à tour l'objet de ses études et de son enthousiasme. Il écrivait, le 1er avril 1811, à Aymon de Virieu :

« T'ai-je dit que je venais d'être reçu, comme malgré moi, de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de ce département (Saône-et-Loire)? T'ai-je dit que je leur avais broché un discours de récep-

Tu ne vois que son ombre ; et d'un destin si beau
Il ne reste aujourd'hui qu'un orgueilleux fantôme,
Et l'Aventin lui-même est son propre tombeau.

Saturne au Capitole a porté ses outrages ;
Et ces bronzes, ces arcs, usés des mains du Temps,
Sont la proie échappée au triomphe des âges
Bien plutôt qu'un trophée aux reliefs éclatans.

Seul, dans ce grand désert, le Tibre aux eaux divines,
Dont le cours arrosait *l'éternelle cité*,
Lorsque Rome n'est plus qu'un amas de ruines,
Pour pleurer ses débris, seul le Tibre est resté.

Voici maintenant les vers de J. du Bellay :

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Voy quel orgueil, quelle ruine et comme
Celle qui mit le monde sous ses lois
Pour donter tout, se donte quelquefois,
Et devint proye au temps qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome, ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme est par le temps destruit,
Et ce qui fuit au temps fait résistance.

tion sur l'étude des littératures étrangères qui les a tous émerveillés, et où j'avais fait un ample étalage de mes petites connaissances sur les littératures grecque, latine, italienne, anglaise et française? Prends-tu part à toute la gloire de ton ami, et en es-tu un peu fier (1) ? »

On voit que Lamartine n'avait pas attendu *le Lycée français*, encore moins *la Muse française*, pour céder au charme de l'exotisme.

A cette époque (1811), il était sous la domination d'Ossian, d'Young et de Shakespeare. Ce n'est que plus tard qu'il subit l'influence passagère d'Alfieri (2) et plus tard encore celle, un peu plus durable, de Byron. Encore convient-il de s'entendre sur la valeur des mots « influence » et « domination », qui me semblent trop gros, appliqués à un génie tel que le sien. Enchantement serait plus juste. Comme la plupart de ceux qui ont beaucoup lu étant jeunes, Lamartine avait beaucoup retenu, mais sa mémoire était de celles qui gardent plutôt l'impression des choses que leur forme, leurs contours ou les mots dans lesquels elles sont exprimées, et, phénomène peut-être unique dans l'histoire de la poésie française, ce sont moins les poètes que les philosophes qui l'ont réellement influencé, car le poète, chez lui, dès qu'il se fut dégagé, se trouva doublé d'un penseur, et d'un penseur chrétien. Aux grands poètes de l'Italie et de l'Angle-

(1) *Corresp.*, t. I, p. 164.
(2) Quand il entreprit son *Saül*. Soumet et Guiraud la subirent aussi, le premier dans sa tragédie de *Saül*, et le second dans celle de *Myrrha*.

terre, à Pétrarque et au Tasse, à Young, à Ossian, à Shaskespeare et à Byron il a demandé surtout des images, des métaphores, des sujets d'inspiration. Mais ce qu'il empruntait perdait sa marque originelle en passant par son creuset. Il y a de tout dans Lamartine : du Young, du Pétrarque, du Pope, du Shakespeare, du Byron, du Tasse, sans parler des écrivains français comme Rousseau, Châteaubriand, etc. (1). Mais tout cela si bien fondu, si bien filtré, que pas un de ces poètes ne reconnaîtrait le sien. Et ce composé merveilleux a formé une langue unique, celle des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*.

Mais quels sont donc les philosophes qui ont agi sur Lamartine ? J'ai tort d'en parler au pluriel, car il n'y en a qu'un, il s'appelle Lamennais (2). Lamartine a subi son influenee non seulement en religion, mais en politique, et cette influence a été d'autant plus forte qu'elle avait commencé de se faire sentir au moment précis où la perte de Mme Charles l'avait transformé de fond en comble. On sait exactement l'année et le mois, on pourrait dire le jour où Lamennais fut révélé à Lamartine. Ce fut Mme de Montcalm qui signala au poète l'apparition de *l'Essai sur l'indifférence*, dans une lettre du 23 mars 1818. Elle lui disait :

« ... Un seul ouvrage me paraît hors ligne par l'extravagance des idées et par l'admirable beauté du style, c'est celui de M. de Lamennais. Si vous

(1) Cf. notre *Lamartine*.
(2) Lettres à Lamartine, p. 3.

ne l'avez pas lu, procurez-vous le; il mérite d'être lu et même relu. La folle franchise de ses opinions ultramontaines est exprimée avec une verve, une chaleur tout à fait remarquables. Il n'emploie ni une parole ambitieuse, ni une phrase recherchée ; sa chaleur est toute dans son âme et dans son style. On peut lui reprocher, comme à lord Byron, de n'avoir qu'une corde à sa disposition, mais cette corde est admirable (1)... »

Lamartine, qui, depuis sa rencontre avec Mme Charles, se laissait conduire par les femmes, suivit le conseil de Mme de Montcalm : il se procura l'ouvrage de Lamennais, et voici ce qu'il en écrivait à son ami de Virieu, le 8 août 1818 :

« Tous les livres m'ennuient ou m'exaspèrent, je dis les livres du jour. Cependant, félicite-moi, je suis enfin tombé sur du bon, même sur du beau, même sur du sublime. Cela s'appelle *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Cela est fait, dit-on, par un très jeune abbé. C'est magnifique, pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau, fort, vrai, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin, tout... (2). »

Moins d'un an après, ce « très jeune abbé » devenait l'ami de Lamartine et j'ai raconté naguère les services qu'il lui rendit dans l'affaire épineuse de son mariage (3).

(1) On aurait pu croire que M. de Bonald, à qui Mme Charles l'avait présenté, aurait eu quelque influence sur lui. Il n'eut même pas le pouvoir de lui faire admettre les corrections qu'il s'était permis de lui proposer pour l'ode à lui dédiée, intitulée *le Génie*. Lamartine la publia telle qu'il l'avait écrite.

(2) *Corresp.*, t. I, p. 322.

(3) Voir *le Correspondant* du 25 septembre 1908.

Lamartine était alors son collaborateur au *Défenseur*. Pour bien lui marquer sa reconnaissance, il lui avait déjà dédié la pièce de ses *Méditations* ayant pour titre *Dieu*. La carrière diplomatique, en le tenant éloigné pendant dix ans de la France, ne l'empêcha pas de suivre Lamennais dans sa marche révolutionnaire, et si quelqu'un doutait encore qu'il fût resté en communion d'idées avec lui, je lui conseillerais de lire la lettre qu'il lui écrivait, lors de l'apparition du journal *l'Avenir* :

« Mâcon, le 19 février 1831.

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous remercier des soucis que vous avez bien voulu vous donner pour me procurer la lecture des premiers numéros de votre admirable journal (1). Personne, j'ose le dire, n'en est plus digne, car personne n'en saisit mieux la grande et généreuse pensée. Les hommes de conscience et de vérité, les hommes de foi et d'avenir désiraient depuis longtemps un journal où les hautes doctrines des temps modernes s'élevassent au-dessus des misères du jour, où la religion osât prononcer le nom de liberté, où la liberté remontant à sa source osât dire aux hommes de circonstance : je suis chrétienne et suis née avant vous ; où enfin les doctrines fussent sincères et non pas cette arme à deux tranchants que s'arrachent tour à tour les divers partis pour se combattre, et les briser après la victoire. Peu de gens vous comprennent encore, mais vous

(1) Le journal *l'Avenir*.

vous créez un public et vous saurez l'atteindre. Vous avez le genre de courage qui manque le plus aux Français, le courage de penser seul et de dire votre pensée tout entière. L'homme qui tremble devant sa pensée ne doit pas l'écrire, comme l'homme qui a peur de son ombre ne doit pas marcher au soleil.

« Une seule idée de votre ouvrage (car un journal est une œuvre à pages quotidiennes) me paraît avoir besoin d'explication. C'est l'idée théocratique qui le domine. Si vous entendez par théocratie la théocratie religieuse et intellectuelle, la vérité divine et éternelle se manifestant avec les tems aux intelligences, réfléchissant ses rayons dans les esprits, dans les cultes, dans les lois, dans les mœurs et gouvernant ainsi seule l'univers que Dieu a créé pour lui, cette théocratie est la mienne. J'y crois et le monde qui y croira en admettra les conséquences fécondes. Si vous entendez une théocratie sensible et réalisée temporellement dans une forme de gouvernement humain, vous n'êtes plus les hommes de l'avenir, mais d'un passé que vous ne sauriez ranimer ; la seule forme théocratique que je conçoive pour les temps présents et futurs, c'est la liberté où l'homme n'obéit qu'à sa pensée divine, ne se gouverne que selon sa raison éclairée par son intelligence. C'est cette forme que vous avez pressentie avec tous les hommes d'espérance qui les élève avec vous au-dessus des regrets du passé, des orages du présent, des terreurs de l'avenir ; cette grande transformation sociale vers laquelle le monde entier

gravite pouvait s'opérer graduellement par du courage et de la sincérité, la restauration avait cette œuvre à accomplir dans sa destinée, si elle l'eût comprise. C'était le pont jeté sur l'abîme qui sépare deux ères de l'humanité : Il s'est écroulé sous ses pas, elle l'a ébranlé elle-même ; c'est à vous peut-être et aux hommes qui pensent avec vous de le reconstruire sur deux bases plus solides : la religion et la liberté.

« Je me félicite, Monsieur, de cette occasion de vous exprimer une vieille admiration pour ces belles pages de vous que j'avais lues dispersées ; je saurai maintenant où les chercher réunies.

« Agréez l'assurance de mes respectueux sentiments.

« A. DE LAMARTINE.

« P.-S. — Je vous prie, Monsieur, de considérer cette lettre comme uniquement personnelle, nullement destinée à aucune publicité dans un journal (1). »

Cette lettre éloquente et suggestive, que je publiai pour la première fois, en 1907, dans les *Annales romantiques*, a été utilisée avec beaucoup d'à-propos par M. Christian Maréchal dans son livre remarquable sur *Lamennais et Lamartine* (1). J'y renvoie les lecteurs qui voudraient se bien pénétrer de l'influence que le philosophe exerça sur le poète, dans le cours de sa vie tumultueuse et féconde. Et

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.
(2) 1 vol. in-18, chez Bloud et Cie, 1907.

lorsqu'ils l'auront lu, je leur conseillerai encore de lire la brochure du même auteur sur *Lamennais et Victor Hugo* (1).

Ils verront que, pour avoir été moins profonde et moins durable, l'influence de l'auteur de *l'Essai* sur l'auteur des *Odes et Ballades* n'en fut pas moins très vive.

Victor Hugo avait connu Lamennais presque en même temps que Lamartine, mais comme il avait douze ans de moins que ce dernier, il n'est pas étonnant que l'action de Lamennais sur lui ait été d'abord celle d'un père sur son enfant. Aussi bien, l'action de Chateaubriand sur Victor, qui fut la première en date, n'eut-elle pas d'autre caractère. Où Lamartine pesait, discutait, avant d'admirer, comme un homme qu'il était, Victor Hugo, comme un enfant, admirait sans discussion et sans réserves, parce que, dans son admiration, la part de l'imagination était beaucoup plus grande que celle du jugement. Quand, par exemple, il disait : « Je veux être Chateaubriand ou rien », c'était la grande renommée, le seul prestige de Chateaubriand qui le captivait. Il en eût dit autant de Lamennais, si Lamennais avait eu alors la réputation bruyante, universelle, que lui firent plus tard *l'Avenir* et *les Paroles d'un croyant*. Mais, en 1822, au moment de son mariage, Lamennais ne parlait encore qu'à son cœur de chrétien, et l'on aura une idée très nette de ses sentiments catholiques, quand on aura pris connaissance de la lettre qu'il écrivait à l'illus-

(1) 1 vol. in-8, chez Arthur Savaëte.

tre exégète en 1825, quelques jours après le voyage qu'il avait fait en Suisse avec Charles Nodier :

« Paris, le 25 octobre 1825.

« Depuis à peu près le jour où je vous quittai, rue du Regard, mon illustre ami, ma vie n'a été qu'une espèce de pèlerinage continuel. J'ai été de Paris à Blois (1), de Blois à Romorantin, Chambord et Reims, etc. Nous avons visité, Charles Nodier et moi, avec nos femmes et nos filles, le mont Blanc et le mont Saint-Bernard, Genève, Lausanne, Chambéry, et une partie de la France. Nous avons bien souvent parlé de vous dans ce voyage auquel vous manquiez ; et, à Genève, je me suis rappelé ce que vous m'aviez dit sur cette République jalouse et despotique, hérétique et intolérante, sur cette fausse et mesquine probité, sur cette prétendue vertu de la liberté populaire et du schisme religieux, vantée par Ferney et ses échos; toutes vos paroles sont profondes, et vous devriez bien quelque jour, avec cette admirable portée de jugement, rectifier les idées généralement faussées sur Rome et sur Genève : ce serait pour moi le sujet d'un beau et grand livre. Nodier m'a recommandé de vous écrire que l'un de ses amis, le seul homme du consistoire de Genève, est convenu avec lui que le protestantisme chez un esprit conséquent se résolvait nécessairement à l'athéisme. J'admire comme tous les témoignages, même ceux des ennemis,

(1) Où habitait son père.

viennent fortifier l'autorité de votre foi et de votre raison.

« Maintenant que me voilà revenu, pour l'hiver, au n° 90 de la rue de Vaugirard, je serai bien heureux d'avoir de temps en temps de vos nouvelles. Ma femme est avide comme moi de savoir ce que vous faites et surtout comment vous vous portez. Ma petite fille prospère, et vos bénédictions et vos prières y sont, sans doute, pour beaucoup ; continuez-lui cette précieuse assistance, et écrivez-moi bientôt.

« En attendant, cher et vénérable ami, je vous embrasse tendrement,

« VICTOR.

« Parlez-moi de vos affaires et disposez de moi ici. Vous savez comme je suis à vous (2). »

N'est-il pas vrai que cette lettre est plutôt d'un enfant de chœur ?

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

CHAPITRE VI

LE SALON DE L'ARSENAL

I. — Charles Nodier prend la direction du parti. — Gages qu'il lui avait déjà donnés. — Ses amis Taylor et Cailleux. — Les deux Alphonse. — Enfance et jeunesse de Nodier. — Son premier précepteur. — M. de Chantrans lui apprend la botanique et la minéralogie. — Euloge Schneider, capucin défroqué, lui apprend le grec. — Nodier à Strasbourg. — Son arrivée à Paris. — Comme quoi il y avait dix hommes en lui. — Ce que disait Sainte-Beuve de son inexactitude.

II. — Nodier bibliothécaire de l'Arsenal. — Description de son appartement. — La chambre de Mme Nodier. — La salle à manger, le salon de l'Arsenal, le dimanche. — La causerie, la danse et le jeu. — Le Romantisme en 1825. — Guerre que lui font les Classiques. — Un discours de M. Frayssinous. — Les satires de MM. Maillard et Viennet. — *Le Globe,* de Dubois, défend les Romantiques. — Nodier et quelques amis rendent visite à Dubois. — Une conversation à l'Arsenal sur le Romantisme, d'après les *Mémoires* inédits de Guttinguer. — Le piano de Marie Nodier et la table de jeu de son père. — Ce que Taylor écrivait de l'Egypte à son ami. — Lamartine « enleveur d'actrices et joueur comme Nodier ». — Lettre inédite de Lamartine.

III. — Le sacre de Charles X. — Nodier et Victor Hugo à Reims. — Le blason de Nodier. — Pourquoi il ne fut pas fait baron. — Son amour des voyages. — Nodier et Victor Hugo vont au Mont-Blanc. — Ils s'arrêtent à Saint-Point. — Pourquoi Lamartine n'alla pas avec eux. — Gué et Quaï. — Une vue de Saint-Point par Gué. — Une représentation sensationnelle au théâtre de Mâcon. — Léontine Fay joue

devant Lamartine, Nodier et V. Hugo. — *Quò non ascendam ?* — Victor Hugo et le Mont-Blanc.

IV. — Ballanche et Fourier à l'Arsenal. — Comment Ballanche fit la connaissance de Nodier. — Lettres inédites de l'auteur d'*Antigone* à Mme Récamier. — Ballanche chez les ouvriers. — Son influence religieuse sur le Saint-Simonisme. — Il développe dans une réunion ouvrière son système historique fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation. — Fourier et sa cosmogonie. — Un mot de Béranger sur lui. — Sa chanson des *Fous*.

V. — Chez les Saint-Simoniens en 1832. — Deux lettres inédites de Michel Chevalier à Mme de Girardin. — La chapelle saint-simonienne de la rue Monsigny. — Les sermons de Barraut. — Sainte-Beuve et le Saint-Simonisme. — Influence du Saint-Simonisme sur les mœurs des Romantiques.

VI. — Marie Nodier. — « Notre-Dame de l'Arsenal. » — Son mariage. — Son ami Guttinguer. — Sa correspondance inédite avec lui — Les Lilas de Courcelles. — Les dernières années de Charles Nodier. — Une lettre inédite de Lamartine. — Un mot de Nodier à Balzac sur sa candidature à l'Académie. — Pourquoi il ne fut pas nommé secrétaire perpétuel de l'Académie en 1834. — *Nodo hierro.* — Origine du mot de passe des Romantiques à la première représentation d'*Hernani*. — Mort de Nodier. — Le chagrin de Marie. — Fermeture du salon de l'Arsenal. — Marie va habiter la province. — Dernières lettres qu'elle adresse à Guttinguer. — Elle se retire à Fontenay-aux-Roses et y meurt.

I

Voilà donc la jeune école romantique désemparée, décapitée par la suppression violente de *la Muse française* et le désaveu maladroit, pour ne pas dire plus, d'Alexandre Soumet. Qu'allait-elle devenir avec ses éléments disparates ? Elle ris-



Imp. [illegible]

Charles Nodier

d'après une lithographie du temps.

quait fort de se désagréger tout à fait, de finir dans la confusion de la tour de Babel. Heureusement que le bon Nodier était là pour en prendre la direction. Il la prit nonchalamment et d'un air lassé, comme il faisait toutes choses, et la garda de même jusqu'à ce que Victor Hugo eût atteint sa grande majorité. Et cet intérim de trois ans ne fut pas sans gloire.

A défaut de principes bien arrêtés, et peut-être à cause de ses opinions quelque peu flottantes, Charles Nodier était plus qualifié qu'aucun autre pour rallier les deux ailes du parti et empêcher l'aile gauche de verser dans ce qu'il appelait « le genre frénétique ». Outre qu'il était très conciliant de sa nature, il avait donné des gages aussi nombreux qu'éclatants à « la secte nouvelle », comme on disait à l'Académie (1). Et pour faire les honneurs

(1) On lui savait gré, en effet, d'avoir ouvert un des premiers la voie en publiant dès 1801 un petit volume de *Pensées de Shakespeare extraites de ses œuvres*, d'avoir mis à la mode la littérature étrangère par son *Trilby*, son *Jean Sbogar* et son *Smarra*, et d'avoir pris hardiment la défense des Romantiques contre les Classiques dans *la Muse française*, notamment dans la pièce de vers intitulée *Adieux aux Romantiques*, où se trouvent les traits suivants :

Pourquoi, poètes infidèles,
Pourquoi ces coupables accents
Qui séduisent l'âme et les sens?
Vous aviez de si bon modèles
Pour faire des vers innocents !

. . . .

Quand vous décrivez la nature
Le cœur est surpris et touché.
Du charme de cette peinture
Vos censeurs n'ont pas approché,
Mais ils n'ont jamais trébuché
Dans le sentier de l'imposture ;
Ils dégoûtent de la nature
Decrainte d'en faire un péché.

de sa maison, devenue le centre du mouvement, il avait la chance d'avoir une femme sensée et positive, accorte et accueillante, qui le complétait en tout et le corrigeait au besoin ; — une fille dont les yeux et la grâce étaient un charme ; — et, dans la personne du baron Taylor et d'Alphonse de Cailleux, dont il fut le collaborateur aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, des amis comme il n'y en a plus.

Taylor avait rencontré Cailleux (1) dans l'atelier du peintre Suvée ; après l'avoir entraîné chez M. Abadie père, qui leur avait donné des leçons d'architecture, il lui avait conseillé d'entrer dans la garde royale. C'est grâce à l'amitié de Taylor que Cailleux fut attaché, en 1815, à l'état-major du général de Lauriston, qui commandait la division de la garde, et c'est par le général de Lauriston, devenu ministre de la maison du roi, en 1820, qu'il fut nommé secrétaire général des Musées. Il travaillait, depuis 1818, aux *Voyages pittoresques et romantiques* dont Taylor était le véritable fondateur. Cette publication, qui eut une si grande influence sur les destinées du Romantisme, ne fut pas étrangère à la nomination de Cailleux (2) ; en tout cas, elle la justifia pleinement. C'est par elle aussi qu'il se lia avec Nodier, et il faut croire que les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit,

(1) Alphonse de Cailleux était né à Rouen, le 30 décembre 1785. Il est mort à Paris le 24 mars 1876.

(2) C'est lui qui a rédigé les livraisons consacrées à la Normandie et à la Bretagne.

puisque Nodier le présenta un jour à Lamartine en ces termes :

« Paris, le 28 janvier 1825.

« J'espérais à aller Mâcon. Des travaux bien stériles, et cependant bien accablants, me retiennent à Paris. C'est M. Alphonse de Cailleux, secrétaire général des Musées royaux, et l'un des deux Alphonse que j'aime le mieux au monde, qui va visiter, pour le grand ouvrage des *Voyages pittoresques*, vos sites et vos monuments. Il est tout naturel qu'il désire beaucoup de vous voir. Le prophète dit que l'homme selon Dieu est un temple. L'homme de génie en est un aussi.

« Voyez dans mon ami Alphonse de Cailleux une émanation de ma pensée, une partie de moi-même qui vous arrive. Il vous dira qu'il y a une famille à Paris qui vous aime comme elle vous admire... (1). »

Quand Nodier écrivait ces lignes si flatteuses pour celui qui en était l'objet, il occupait depuis un an le poste de bibliothécaire de l'Arsenal, et c'est justement Cailleux et Taylor qui l'avaient sollicité pour lui à la mort de l'abbé Grozier (2). Il pouvait donc bien rendre ce témoignage à celui des deux Alphonse qu'il aimait mieux au monde, sans que Lamartine en fût jaloux.

Charles Nodier était né sous une heureuse étoile (3). Quoiqu'il ait eu des commencements dif-

(1) *Lettres à Lamartine*, p. 35.

(2) La nomination de Nodier fut signée par M. de Corbières, alors ministre de l'Intérieur, le 3 janvier 1824, mais il ne prit possession de son appartement à l'Arsenal que le 14 avril suivant.

(3) Il naquit à Besançon, le 29 avril 1780.

ficiles, tout lui réussit, tout le servit, même ce qui était de force à le perdre.

Fils d'un ancien oratorien qui n'avait pas attendu la Révolution pour défroquer, il dut à cette circonstance de devenir un jour le secrétaire d'occasion de Fouché.

Son père aurait voulu qu'il fût un homme avant d'être un enfant et pour cela il l'avait affilié, dès l'âge de douze ans, à la Société des *Amis de la Constitution*. Mais la nature, qui n'aime pas qu'on la violente, se rattrape avec usure quand on empiète sur ses droits — d'un âge à l'autre. Et Charles Nodier fut toute sa vie un grand enfant (1), ce qui ne l'empêcha pas d'être, quand il le fallait, un homme. A treize ans, il sauva la tête de la petite nièce de l'abbé d'Olivet, en menaçant son père, qui présidait le tribunal révolutionnaire, de se percer le cœur s'il l'envoyait à l'échafaud.

Du même coup il devint royaliste, ce qui prouve une fois de plus qu'on peut être aussi bien le prisonnier de ses bonnes actions que de ses succès. A partir de ce moment, il semble que tout conspire pour lui faire une âme de contre-révolutionnaire. Son père, qui était loin d'être un ogre, tout jacobin qu'il était, l'avait confié à un de ses amis, ex-officier du génie et ci-devant gentilhomme, nommé Girod de Chantrans. Un jour, le précepteur de Charles reçoit l'ordre de quitter Besançon, en vertu

(1) Henri Heine disait spirituellement : « Lorsque, comme Charles Nodier, on a été guillotiné plusieurs fois dans sa jeunesse, il est assez naturel qu'une fois âgé on n'ait plus sa tête. »

du décret qui interdisait aux nobles le séjour dans les places fortes. L'enfant se met à pleurer et plaide si bien la cause de son maître que le président du tribunal révolutionnaire se laisse encore une fois attendrir. Non seulement il obtient pour le suspect la permission de ne se retirer qu'à trois lieues de la ville, mais il met encore la main de son fils dans la sienne en lui disant : « Je ne connais pas d'homme plus vertueux que toi ; tu méritais de n'être pas né gentilhomme, mais obéis à la loi, emmène mon enfant, je te le donne, tu lui apprendras à connaître la nature et la vérité. » — Ah ! si tous les jacobins avaient été de cette espèce-là ! — Or, savez-vous ce que Charles Nodier apprit dans le commerce de M. de Chantrans ? La botanique, la minéralogie, la faune et la flore du vallon de Novillars, et, par-dessus le marché, tout ce qu'il y avait dans une petite bibliothèque composée de Bernardin de Saint-Pierre, Lavoisier, Fourcroy, Bergmann, Sénèque, Horace, Montaigne, Plutarque, *la Jérusalem délivrée*, *le Roland Furieux*, *Don Quichotte*, Shakespeare !... Ce n'était pas mal comme « nature » et comme « vérité ». Mais nous avons tous nos auteurs favoris. Celui de Nodier était Montaigne. Il lut les *Essais* deux fois de suite. Etonnez-vous après cela que ses opinions littéraires aient été si flottantes et ses convictions politiques si incertaines !

Rappelé en 1794 à Besançon, on l'envoie à Strasbourg pour y apprendre le grec ! Il y arrive au moment où l'on décapitait les statues des porches

de la cathédrale. Ce spectacle le révolte et lui donne l'amour des vieilles choses et des vieux monuments, mais ce qui le dégoûte bien davantage des excès révolutionnaires, c'est de voir que son professeur, un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel à Strasbourg, s'amusait, entre deux leçons de grec, à faire tomber les têtes des gens. Car ce traducteur et annotateur d'Anacréon était « rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire ». Le père de Nodier n'avait pas eu cette fois la main heureuse. Mais il était à cent lieues de penser que l'helléniste, chez Euloge Schneider, était doublé d'un scélérat. Il l'apprit seulement le jour où l'ancien capucin fut arrêté par ordre de Saint-Just, pour avoir voulu épouser, malgré elle, une jeune fille enlevée à sa famille sous la menace du couperet. Il rappela de nouveau son fils à Besançon, mais pour le garder auprès de lui, et désormais ce fut sous son égide que le jeune Charles, tout en suivant les cours de Joseph Droz à l'Ecole centrale, se livra à son goût pour les littératures anciennes. Depuis qu'il avait savouré les *Essais* de Montaigne, le XVIe siècle l'intéressait plus qu'aucun autre (1). Il étudia la langue d'Amyot qui lui avait

(1) Il écrivait à Chênedollé, le 16 janvier 1831 :
« ... Voici une autre recommandation que je confie à votre mémoire, pour le cas où quelque occasion imprévue d'y avoir égard se rencontrerait sur votre chemin. Je sais bien que les anciennes éditions de Basselin ne se trouvent plus chez vous, et qu'il ne faut pas compter sur le bonheur d'en déterrer un exemplaire; mais les poésies de Vauquelin de la Fresnaie ne sont pas tout à fait si rares, et on m'a dit dans le temps que M. de La Fresnaie, de Falaise, que vous devez bien connaître, les avait au moins en triple. Or, je ne

révelé Plutarque et Longus, s'éprit de Turnèbe et d'Henri Estienne, découvrit Ronsard après avoir lu Saint-Gelais, devint bibliothécaire adjoint de la ville et, comme tel, classa et catalogua des milliers de livres. Tant et si bien qu'à l'âge de vingt ans, lorsqu'il partit pour Paris en quête d'une place, il était en passe de remplir toutes celles qu'on voudrait bien lui donner dans la librairie, le journalisme ou l'enseignement.

Mais il n'en chercha d'aucune sorte, trouvant plus commode et plus agréable de muser par les rues et le long des quais, de se faire arrêter, puis relâcher, de vivre au petit bonheur et à l'aventure, de passer, en politique, d'un pôle à l'autre, de la Montagne à la Vendée, jusqu'au jour où, ayant jeté toute sa gourme et étant lassé de rouler sa bosse, il eut la bonne fortune de rencontrer à Dôle un sourire et deux yeux de femme qui le décidèrent enfin à s'asseoir et à se ranger (1).

On sait le reste, et comment Nodier fit la conquête de Paris. Il y avait dix hommes en lui : un entomologiste, un botaniste, un grammairien, un

regarderais pas à une bonne pincée d'écus pour me les procurer, moyennant que l'exemplaire fût louable d'intégrité et de conservation, notre manie de bouquiniste étant inexorable pour tous les défauts du matériel des livres. »

« Voilà, dit Sainte-Beuve, le bibliophile passionné qui se trahit au naturel sous ses airs d'indifférence. En effet, le Vauquelin de La Fresnaie est un des plus rares et des plus recherchés entre les poètes du xvi[e] siècle. L'exemplaire de Nodier (car il s'en était procuré un), qui avait appartenu à Pixérécourt et qui s'était vendu 80 francs à la vente de ce dernier, ne s'est pas vendu moins de 153 francs à la vente de Nodier lui-même. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 316.)

(1) Il épousa M[lle] Désirée Charve fille du juge Claude Charve, le 30 avril 1808.

poète, un romancier, un historien, un bibliophile... et le tout formait un amateur délicieux qui ne connaissait à fond que les livres. Sainte-Beuve disait qu'il avait le don de l'inexactitude et qu'il ne pouvait écrire deux lignes de suite sans commettre quelque erreur. Il ajoutait qu'il n'avait jamais vu d'homme aussi dépourvu de jugement proprement dit et ayant aussi peu la juste mesure des choses que Charles Nodier (1).

C'est peut-être excessif, mais s'il avait lu ces lignes, Nodier eût été le dernier à s'en fâcher, car lui-même se refusait le nom de critique et n'avait pas l'air de se prendre au sérieux. Aussi bien, n'est-ce pas tant par la variété de ses connaissances, que par sa bonhomie, son aimable scepticisme la finesse de son esprit, la sûreté de son commerce, qu'il séduisit tout le monde.

II

Le voilà donc installé à la Bibliothèque de l'Arsenal, dans l'ancien pavillon royal de la maréchale du Luxembourg (2). Son appartement donnait d'un côté sur la rue Sully, de l'autre sur le quai et sur l'île Louviers (aujourd'hui disparue), dont les berges vertes et les hauts peupliers rafraîchissaient l'air et la vue pendant les chaleurs de l'été. Un

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 40.

(2) Pour écrire ce paragraphe, je me suis servi des *Souvenirs* d'Amaury Duval; des *Mémoires* d'Alexandre Dumas, du livre de Marie Nodier sur son père, des pages charmantes de Mme Victor Hugo sur l'Arsenal et des *Mémoires* inédits de Guttinguer, qui sont entre mes mains.

ancien escalier, large mais peu luxueux, conduisait à cet appartement, situé au premier. Après avoir traversé une antichambre assez étroite, on entrait dans la salle à manger très vaste, à corniches sculptées, haute de plafond, peinte et vraiment seigneuriale. Elle était éclairée par une petite lampe placée sur un poële et servait de vestiaire les soirs de fêtes et de réceptions. Un petit couloir séparait la salle à manger du salon, qui était tout blanc, avec des moulures du temps de Louis XV, et dont l'ameublement se composait de douze chaises ou fauteuils, d'un canapé et de rideaux en casimir rouge. A droite, sur le panneau qui faisait face aux fenêtres, était placé, au-dessus du canapé, le portrait de Nodier par Paulin Guérin. Dans l'encoignure, la statue de Henri IV enfant, moulée sur l'original de Bosio ; de chaque côté de la cheminée les deux fauteuils de Taylor et de Cailleux, habitués en titre, puis la porte de la chambre à coucher du bibliothécaire, et près de cette porte, devant une des fenêtres, la fameuse table d'écarté. Un paysage de Régnier, ami de la maison, faisait vis-à-vis au portrait de Nodier ; en retour, un couloir conduisait à la chambre de Madame, et le piano de Marie était placé dans un enfoncement qui avait dû servir autrefois d'alcôve. L'éclairage était aussi simple que le reste : deux lampes sur la cheminée et deux quinquets de chaque côté du portrait du maître.

En temps ordinaire, c'était dans la chambre de sa femme que Nodier recevait ses amis. Ils entraient comme chez eux, sans qu'il se levât de son

fauteuil. Son corps, qui de bonne heure fut las et courbé, se repliait à moitié sur lui-même. Ses grandes jambes croisées semblaient ne pas oser se développer. Son pantalon avait peine à attraper ses pieds ; ses bras, démesurément longs, abandonnaient ses mains effilées, froides et décolorées. Et de ce corps efflanqué, de cette gaucherie, de cette nonchalance se dégageait un charme inexprimable. Ymbert Gallois disait qu'il y avait « de l'humectant dans sa personne » (1).

Assise en face de lui, Mme Nodier souriait à tous les visiteurs, quelles que fussent leur qualité et leur condition sociale. Elle n'avait pas pour les illustres ces prévenances bruyantes qui sont des injures aux humbles. Elle était comme ces quêteuses indulgentes qui ne tiennent compte que de l'intention et qui acceptent un sou comme un louis. Sa figure, vive et éclatante comme un bouquet, égayait tout l'Arsenal. C'était bien la femme de son mari : beauté ferme, toilette simple, intelligence nette.

A six heures la table était mise. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation. C'étaient : de Cailleux, le baron Taylor, Francis Wey, le Franc-Comtois, et le peintre Dauzats. Mais la table s'allongeait comme à plaisir et tous ceux qui s'y présentaient étaient les bienvenus. Il n'y avait d'exception que pour le treizième, que Nodier, très supers-

(1) Cf. dans *Littérature et philosophie mêlées,* de V. Hugo, la notice sur Ymbert Gallois.

titieux, faisait servir à une petite table, jusqu'à ce qu'un quatorzième convive vînt le relever de sa pénitence.

Le salon ne s'illuminait que le dimanche, mais quelle fête ce jour-là ! On s'en réjouissait six jours d'avance, et tous ceux qui y ont pris part en ont gardé un délicieux souvenir. On y pénétrait sans se faire annoncer, toutes portes ouvertes, comme dans un moulin, sans aucune espèce de cérémonie, et l'on se sentait chez soi tout de suite, tant la réception était cordiale et l'atmosphère affectueuse.

La soirée était coupée en deux parties inégales. De huit à dix heures, on causait. Ordinairement c'était Nodier qui faisait les principaux frais de la causerie. Quand il était en train, on le voyait au coup de huit heures se lever de sa chaise, en deux morceaux, et se diriger vers la cheminée, où il s'adossait, les bras ballants ou les mains dans ses poches. Alors un grand silence se faisait dans le salon, et Nodier commençait. Ses causeries étaient extrêmement variées : elles allaient du conte fantastique ou humoristique à l'histoire et à la peinture des mœurs. Et les mœurs étaient celles des insectes, qu'il connaissait comme personne, et l'histoire était le plus souvent celle de son enfance et de sa jeunesse, depuis la fessée légendaire qu'une amie de sa mère lui avait administrée en plein champ, pour le guérir de l'amour, jusqu'à *la Napoléone*, qui lui avait fait à vingt ans la figure d'un conspirateur pour rire !... Mais ce qu'il contait le

mieux encore, c'étaient les histoires de lutins et les contes de fées. Là, il était tout à fait dans son élément (1). Quand il contait, par exemple, la légende de « la morte mariée », il faisait passer un petit frisson dans le cœur des femmes, ce qui lui valait ensuite toutes sortes de compliments. Aussi que de gens n'appréciaient en lui que le conteur ! Mais il n'abusait pas de sa maîtrise, non plus que du plaisir qu'il savait faire à la plus belle moitié de son auditoire. Quand il apprenait que Victor Hugo avait composé une ode nouvelle, ou quand Lamartine était de passage, il leur cédait volontiers la parole, et ces soirs-là, comme disait Mme de Girardin, la soirée tournait au gala.

Quelquefois aussi le monologue faisait place à une discussion littéraire des plus animées. C'était lorsqu'un journal ou un pamphlétaire d'occasion avait pris trop violemment à partie le Cénacle et les Romantiques. Dans ce cas, Nodier groupait autour de lui, dans un coin du salon, tous ceux de *la Muse française* qui se trouvaient à l'Arsenal, et je vous réponds que les Philistins, autrement dit les Classiques, passaient un mauvais quart d'heure.

Les *Mémoires* inédits de Guttinguer nous renseignent abondamment sur ces petites parlotes du dimanche à l'Arsenal, et je vais, à leur aide, en donner une idée.

La disparition inattendue de *la Muse française*, bien loin de calmer la colère des Classiques, n'a-

(1) C'est peut-être par le côté fantastique de son talent qu'il a le plus agi sur le premier Romantisme. V. Hugo, qui lui a dédié plusieurs Ballades, n'en aurait peut-être pas fait sans lui.

vait fait que l'exciter davantage. Il s'agissait maintenant de porter le dernier coup à la secte ennemie. Ce fut M. Frayssinous qui s'en chargea. Le Grand-Maître de l'Université, profitant de la séance solennelle de la distribution des prix du concours général, y prononça, le 16 août 1824, un discours-programme qui, sous couleur de mettre la jeunesse en garde contre les invasions du mauvais goût, attaquait ouvertement les Romantiques.

« En vain, disait l'évêque d'Hermopolis, pour s'autoriser à tenter de nouvelles routes, on nous parlerait des progrès de l'esprit humain : il n'en est pas des lettres comme des sciences naturelles ; dans celles-ci on avance toujours, les découvertes sont filles du temps et de l'expérience, mais lorsque, chez une nation savante et polie, la langue, après s'être épurée, perfectionnée successivement, se trouve fixée enfin par des écrivains devenus modèles dans tous les genres, alors, suivre le chemin qu'ils ont tracé est un devoir ; qui s'en écarte ne peut que s'égarer.

« Oui, malheur à l'écrivain, parmi nous, qui, dédaignant notre grand siècle littéraire, tâcherait d'avoir plus de grâce que Fénelon, plus de noblesse que Racine, plus de naïveté que La Fontaine, plus d'originalité que La Bruyère, plus de vigueur que Pascal, plus d'élévation que Bossuet !

« Qu'est-il arrivé de nos jours? C'est que certains esprits ont conçu je ne sais quel dégoût, quelle aversion secrète pour ce qui est simple, clair, naturel, beau ; ils ont paru ne se complaire que dans

ce qui est apprêté, faux, bizarre, nébuleux ; un nouveau style a demandé de nouvelles théories, et les lettres ont eu leurs sophistes comme la philosophie. N'oublions jamais que le bon sens doit présider à tout ; que l'imagination sans règle ressemblerait à de la folie ; que l'esprit, ainsi qu'on l'a défini, *est le sel* de la raison ; que nos maîtres dans l'art d'écrire se sont montrés amis de cette raison jusque dans leur audace, et que chez eux la hardiesse du tour et de l'expression s'allie toujours à une heureuse clarté... »

Le discours de M. Frayssinous, quoique très modéré dans la forme, eut un retentissement considérable, et l'on vit une foule de rimeurs reprendre la thèse de l'évêque et la développer sur le mode satirique. Ce fut un avocat qui ouvrit le feu. L'*Epître sur le Romantisme, suivie de la Mode*, par G. Maillard (1), n'était pas très méchante, cependant elle contenait quelques traits assez bien décochés, et l'ami Guttinguer nous dit que le bon Nodier fit la moue et leva ses grands bras en l'air, quand il lui lut le passage suivant :

Naguère on les a vus, honteux et consternés,
Cacher dans leurs *albums* leurs vers infortunés :
Mais quand tu leur montrais la véritable route,
Loin d'y vouloir entrer, leur cohorte en déroute,
Indocile aux avis de la vaine raison,
Fuyait, en maudissant ta prudente leçon,
Et courait chez Nodier entretenir le schisme.

Guttinguer, comme Nodier, avait un pied dans les

(1) Paris, A. Egron, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 37, 1825. Cette épître est dédiée à l'évêque d'Hermopolis.

deux camps, entendez par là qu'il comptait beaucoup d'amis parmi les Classiques, mais il ne cachait pas ses préférences, et lorsqu'on reprochait à Nodier devant lui de faire de l'Arsenal la citadelle du Romantisme : — Drôle de citadelle! disait Ulric; la clef est toujours sur la porte, et la porte ouverte à tout venant (1).

Il faut dire qu'en 1824 le Romantisme n'était pas encore nettement défini, ce qui permettait tout à la fois d'en être et de s'en défendre. Viennet, dont on connaît l'esprit pointu, en prétexta pour écrire son *Epître aux Muses sur les Romantiques*.

. . . .
Dormez-vous sur le Pinde, et faut-il que j'explique
Ce qu'on nomme aujourd'hui le genre romantique ?
Vous m'embarrassez fort ; car je dois convenir
Que ses plus grands auteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,
On ne sait ce qu'il est ni ce qu'il veut nous dire.
Staël, Morgan et Schlegel !... Ne vous effrayez pas,
Muses, ce sont des noms fameux dans nos climats,
Chefs de la propagande, ardents missionnaires,
Parlant le romantique et prêchant ses mystères,
Il n'est pas un Anglais, un Suisse, un Allemand,
Qui n'éprouve à leurs noms un saint frémissement.
Quand on sait l'esclavon, l'on comprend leur système ;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné,
Je vais dire à peu près ce que j'ai deviné :
C'est une vérité qui n'est point la nature ;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure ;
C'est la mélancolie et la mysticité ;
C'est l'affectation de la naïveté ;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages ;
Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert ou la voix du torrent,

(1) *Mémoires* (inédits) de Guttinguer.

Ou le roi des tilleuls, ou le fantôme errant,
Qui le soir, au vallon, vient siffler ou se plaindre;
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre;
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté;
Et moins on le comprend, plus on est enchanté (1).

Mais tout le monde ne parlait pas du Romantisme avec cette irrévérence. Hoffmann, qui était un adversaire, convenait lui-même dans *les Débats*, en rendant compte des *Nouvelles Odes* de Victor Hugo, qu'il n'existait entre le genre classique et romantique de différence que dans le style (2). Et Victor Hugo, qui était alors fort timide et fort circonspect, n'adoptait le mot romantique que dans le sens que lui avait donné Mme de Staël. Mais, à partir de 1825, il y eut une telle débauche de pamphlets contre les sectateurs de la doctrine nouvelle, que *le Globe*, de Dubois, qui, sans avoir d'opinion bien arrêtée, inclinait plutôt vers le Romantisme, s'efforça d'en donner une définition exacte. Dans le seul espace de six mois, du mois de juin au mois de décembre, il ne consacra pas moins de huit articles à la question. Le premier, daté du 11 juin, répondait à une consultation de Cyprien Desmarais intitulée : *Essai sur le Classique et le Romantique* (3).

« Le Romantisme, écrivait ce Cyprien, n'est point un ridicule, c'est une maladie, comme le somnambulisme ou l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner : il faut

(1) *Le Mercure du XIXe siècle.*
(2) Cf. *le Journal des Débats* des 14 juin et 26 juillet 1824.
(3) 1 brochure chez Udron, libraire, quai Malaquais,

le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu mais on ne peut en faire le sujet d'une comédie, c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine. »

— Je ne me savais pas si malade ! avait dit Guttinguer après avoir lu ces lignes.

— Ni moi non plus, avait soupiré Nodier.

— Ne riez pas, avait repris Emile Deschamps, voilà six mois que mon médecin me dit la même chose.

— Et quel est votre médecin, cher Emile ?

— C'est Baour !

— Baour ! ça ne m'étonne plus, s'était écrié Nodier, s'il nous fuit comme des pestiférés depuis quelque temps (1) !

On juge du plaisir que fit à l'Arsenal la réponse du *Globe* à Cyprien Desmarais. Le rédacteur commençait par déclarer que le langage des Classiques n'était plus le même qu'autrefois et donnait pour raison de ce changement soudain les progrès mêmes que le Romantisme avait faits dans le monde des lettres. « Lorsque tant de gens, disait-il, sont disposés à voler au secours du vainqueur, c'est un fait qu'il est bon de constater. » A l'entendre, *le Diable boiteux* et *le Courrier français* étaient à moitié pervertis ; *la Pandore* et *le Mercure* faiblissaient, et, pour comble de bonheur, *le Mémorial catholique*, reprenant son rang à la tête des Classiques, prêchait chaque jour une nouvelle croisade contre des hommes assez impies pour examiner avant de juger. D'un autre côté, l'hérésie

(1) *Mémoires* (inédits) de Guttinguer.

se glissait jusqu'aux Bonnes-Lettres ; et les voûtes de l'Athénée, si souvent frappées des homélies classiques de M. de La Harpe, ne s'étaient pas encore écroulées sur M. Artaud, l'un des plus fermes soutiens de la réforme littéraire. Enfin, et ceci était le dernier coup, on assurait qu'un jeune et brillant professeur, M. Villemain, avait versé quelques gouttes du poison romantique dans les salles de la Faculté et de l'Académie, ces asiles jadis inviolables de toutes les saines doctrines !

« Quel vide dans le camp des Classiques ! Il leur restait une dernière arme : « Produisez, disaient-ils aux novateurs, et voyons cette affaire. » Hé bien, cette arme vient de leur être enlevée, et voici que, sous le nom de *Clara Gazul*, un génie indépendant et original trace le chemin, et du premier pas laisse bien loin derrière lui tous les favoris de la Melpomène moderne. Pour peu qu'un tel exemple soit suivi, que deviendront tant d'estimables littérateurs qui se sont fait un honnête revenu en copiant La Harpe et calquant Racine : il y a de quoi les tuer, et nous devons compter sur un redoublement d'invectives. Mais c'est trop juste :

Et qui vit de l'autel a droit de le défendre !... »

L'article, écrit tout entier sur ce ton persifleur, remplissait deux colonnes du *Globe*. Guttinguer nous apprend qu'après l'avoir savouré comme il le méritait Charles Nodier fut d'avis d'en remercier M. Dubois par une visite collective, et que cette visite lui fut faite le surlendemain par le bibliothé-

caire de l'Arsenal assisté de Victor Hugo, d'Emile Deschamps, de Soulié, de Saint-Valry et de lui, Guttinguer. C'était la première fois qu'on se rencontrait sur ce terrain. Nodier, toujours aimable, fit les présentations avec une grâce parfaite. Dubois, très boutonné, se montra fort sensible à cette démarche et dit qu'il n'était pour rien dans l'article en question, mais qu'il transmettrait les remerciements qu'on lui adressait à celui qui en était l'auteur. Il ajouta que *le Globe* serait heureux de soutenir la jeune école tant qu'elle ne s'écarterait pas de la voie que lui avait tracée M. de Chateaubriand.

Et, en effet, le 1er octobre suivant, ce journal, rendant compte d'un *Essai sur la littérature romantique*, où le romantisme était défini : « la littérature propre aux nations modernes », le définissait à son tour : « le transport du spiritualisme dans la littérature. » — M. de Chateaubriand n'aurait pas trouvé mieux.

Et quelques jours après, à l'Arsenal, on pouvait entendre cette conversation :

CHARLES NODIER : Avez-vous lu l'article du *Globe ?*

VICTOR HUGO : Quel article? la lettre de l'Allemand?

CHARLES NODIER : Précisément.

EMILE DESCHAMPS : C'est très curieux.

GUTTINGUER : Oui, mais je préfère la définition de Schelling à celle de Kant.

SOULIÉ : Et que dit Kant?

CHARLES NODIER : Qu'il existe un genre spécial

de poésie dont les éléments se trouvent plutôt en nous que hors de nous, plutôt dans le monde *subjectif qu'objectif.*

ALPHONSE DE CAILLEUX : Et quel est ce genre?

NODIER : Il consiste à introduire dans la poésie une foule d'idées et d'impressions empruntées aux profondeurs de l'âme.

GUTTINGUER : Voilà qui est bien nuageux !

VICTOR HUGO : Et bien allemand !

NODIER : Attendez : la poésie romantique, suivant Kant, serait la poésie des impressions de l'âme beaucoup plus que la poésie des images.

VICTOR HUGO : C'est absurde, l'une n'empêche pas l'autre, au contraire. Voyez M. de Lamartine !

GUTTINGUER : Je suis de cet avis, et c'est pourquoi je préfère la définition de Schelling à celle de Kant.

CAILLEUX : Pourtant Schelling est ordinairement bien étroit.

GUTTINGUER : Peut-être, mais pas ici, et j'estime qu'il a vu juste en disant que chez les poètes romantiques l'amour était toujours accompagné d'une teinte pieuse, tandis que, chez les anciens, cette passion était purement profane.

CHARLES NODIER : Schelling n'aurait pas dit cela, s'il avait lu André Chénier.

VICTOR HUGO : Mais André Chénier n'est pas romantique...

CHARLES NODIER : Je proteste, il est romantique à sa façon qui, pour moi, est la bonne. C'est lui qui a affranchi l'art des règles surannées de Boileau-Despréaux.

VICTOR HUGO : Je ne dis pas non, mais il est allé trop loin ; son vers, à force de coupures et d'enjambements, n'est plus musical, et la poésie est un chant avant tout.

EMILE DESCHAMPS : Vous en reviendrez, mon cher Victor.

CHARLES NODIER : Mes amis, vous savez ce que je vous ai toujours dit : il n'y a pas de règles fixes dans l'art, et le Romantisme, à mes yeux, doit être LA LIBERTÉ RÉGIE PAR LE GOUT (1).

Remercions Guttinguer de nous avoir rapporté cet aphorisme de Nodier ; pour ma part je ne connais pas de meilleure définition du Romantisme.

Sur ces entrefaites parut *le Classique et le Romantique*, de Baour-Lormian (2). Ce pamphlet mit le feu aux poudres. Non qu'il fût plus terrible qu'un autre, mais Baour était un faux frère ; il avait collaboré un instant à *la Muse française*. Soumet y avait vanté son talent de traducteur, et maintenant ce Baour mettait ces paroles dans la bouche de son *Classique* :

> Quel est donc votre espoir ? AUGER, d'un coup de foudre
> A frappé votre *Muse* et l'a réduite en poudre :
> Tout Paris a pu voir ses disciples en deuil,
> De romantiques pleurs arroser son cercueil,
> Et pour parler ici votre langue embellie,
> Sous l'arbre du *sommeil* ils l'ont ensevelie.

Et pour les rendre encore plus cruels, il commentait ainsi ces vers, à la fin de sa brochure :

« *La Muse*, journal romantique, était une sorte

(1) *Memoires* (inédits) de Guttinguer.
(2) Id.

de sanctuaire où les illuminés se déifiaient tour à tour et lançaient leurs foudres contre les pauvres Classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois. »

— Si je le tenais, dit Saint-Valry, je lui tirerais les oreilles.

— Vous feriez mieux, répliqua Nodier, de lui envoyer le médecin des fous (1)

Tels étaient les intermèdes littéraires du salon de l'Arsenal. On voit qu'à la fin de l'année 1825 le Romantisme n'avait pas encore trouvé sa formule définitive. Mais cela ne l'empêchait pas de faire d'immenses progrès. *Le Globe*, en le constatant, disait que « bientôt Jupiter lui-même n'y suffirait plus et qu'il ne resterait à Baour et à ses amis qu'un moyen sûr de tuer le romantique, ce serait d'en faire... (2) ».

Cependant Mme Nodier surveillait la pendule, car elle ne permettait pas à la discussion ou à la causerie, si intéressantes fussent-elles, d'empiéter sur la danse. A dix heures sonnantes, Marie se mettait à son piano, et tout aussitôt une brillante fusée de notes s'échappait de ses doigts. C'était le signal. On rangeait les chaises et les fauteuils, les jeunes gens et les jeunes femmes, Mme Victor Hugo, en tête, se cherchaient et s'accouplaient pour la con-

(1) 1 brochure de 45 pages, chez Ambroise Dupont et Roret, qua des Augustins, n° 37; Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

(2) *Le Globe*, du 5 novembre 1825.

tredanse, pendant que les joueurs se retranchaient dans les angles et que les causeurs se glissaient dans l'alcôve, à côté de Marie. Victor Hugo était de ces derniers, son air grave et sérieux faisant oublier son jeune âge, et le rôle auquel il se préparait lui défendant de jouer aux cartes, à plus forte raison de danser.

Nodier, lui, était le plus enragé des joueurs. En voyage, il avait l'habitude, pour tuer le temps, de disposer entre ses jambes, son chapeau retourné en guise de table de jeu. A l'Arsenal, le bal n'était pas ouvert, qu'il était assis à la table d'écarté, placée près de la porte de sa chambre. Il avait hérité ce défaut, on pourrait dire ce vice, de son père, qui vantait sa force au boston. Pendant longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, mais Taylor, qui s'y connaissait, lui avait persuadé que c'était vieux jeu et l'avait converti à l'écarté. Il n'y était pas plus heureux, d'ailleurs, la guigne l'accompagnant partout. Ses adversaires habituels étaient Taylor et Soulié, son collègue de l'Arsenal. Quand il était lassé d'être battu par l'un, il portait un défi à l'autre, et ce qui achevait de le mettre en rage, c'est qu'on le narguait par-dessus le marché. En 1828, Taylor, étant en Egypte, écrivait à Mme Nodier :

« Qu'il me tarde, mes bons amis d'être auprès de vous ! Les Pyramides, c'est bien, mais la table d'écarté de Charles, c'est beaucoup mieux. J'ai faim des confitures de Marie et soif... des atouts de son père. Dites-lui qu'il prépare les cartes et

que je lui rapporte du Caire plus d'un tour de ma façon (1). »

— « Quelle insolence ! » dit Nodier à sa femme. « Je donnerais tout ce que j'ai ici, oui, tout pour flanquer une culotte à cet animal-là (2) » !

Mais c'est encore lui qui la prit au retour de Taylor. Et, à force de perdre, ses dettes de jeu devinrent à un moment si importantes qu'il fut obligé d'emprunter à des amis (3).

Un jour, qu'il avait frappé à la bourse de Lamartine (4), celui-ci lui mandait de Mâcon :

« J'ai été enleveur d'actrices et joueur comme vous. Je suis resté triste et rêveur et prieur, mais non misanthrope. L'humanité fait pitié, mais certains hommes révèlent sa haute destinée et font voir ce qu'elle eût été, ce qu'elle sera dans une meilleure sphère. Adieu, aimez-moi et écrivez-moi quelquefois. Je ne suis pas bien riche à présent, la large *possibilité* n'existe plus, mais tant qu'il y aura demi-possibilité, il y en aura un quart pour vous, mon ami et mon poète (5). »

Quand il eut reçu cette lettre, datée de [mars] 1832, je m'abuse peut-être, mais je crois bien que « celui des deux Alphonse » que Nodier préférait n'était

(1) Lettre inédite.
(2) *Mémoires inédits de Guttinguer*.
(3) Sur Nodier *joueur*, cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 181.
(4) Ce devrait être le 17 mars 1832, car je trouve dans les *Lettres à Lamartine* une lettre de Nodier où se trouvent précisément les mots : « un extravagant qui enlève les actrices. » Et je constate que dans cette lettre il y a une coupure... probablement à l'endroit qui contenait la demande d'argent...
(5) Lettre inédite.

plus M. de Cailleux. Ce n'était pas la première fois que Lamartine l'obligeait, ni la dernière, car Lamartine ne comptait pas plus avec ses débiteurs qu'avec ses créanciers, et du moment qu'il s'agissait de rendre un service à un ami, il y avait toujours possibilité pour lui, fût-ce au prix d'un sacrifice. On ne reverra jamais son double, de ce côté-là comme des autres.

Mais l'affection de Nodier pour Lamartine n'était pas une affaire de reconnaissance. Elle remontait beaucoup plus haut que ses dettes de jeu ; elle datait des *Méditations* : quand elles avaient paru, il avait été l'un des premiers à en sentir la nouveauté, à en subir le charme, et il était allé les bras ouverts au-devant de ce poète, qui tout de suite avait été « porté en triomphe sur les cœurs ». Lamartine étant parti presque aussitôt pour Naples, n'avait pas eu le temps de cultiver Nodier, mais le peu qu'il l'avait vu lui avait suffi pour le deviner et le payer de retour, et, depuis, leur correspondance avait fait le reste. On a lu en tête de ce chapitre la lettre que le bibliothécaire de l'Arsenal écrivait, au mois de janvier 1825, au jeune secrétaire d'ambassade (1). Les temps étaient proches où le rêve de Nodier allait s'accomplir, où les événements lui fourniraient l'occasion de visiter Lamartine à Saint-Point.

(1) Lamartine avait été nommé, en 1824, secrétaire de légation auprès du marquis de Maisonfort, à Florence, qu'il remplaça comme chargé d'affaires en 1826.

III

Lamartine avait presque promis à Charles Nodier de l'accompagner à Reims pour les fêtes de Charles X, mais au dernier moment il s'était récusé pour plusieurs raisons, dont la principale, bien qu'elle fût tacite, était que, après l'exaspération causée au duc d'Orléans par son *Chant du sacre*, il ne tenait pas à le rencontrer à Reims (1).

Nodier, qui avait été chargé d'écrire le discours préliminaire à la relation des fêtes, se contenta donc d'emmener avec lui Victor Hugo, Alphonse de Cailleux, et Alaux, peintre décorateur, qui fut depuis directeur de l'Ecole française à Rome.

M. Michel Salomon, à qui nous devons un livre intéressant sur lui (2), a publié, il y a quelques années, les lettres que le bibliothécaire de l'Arsenal écrivit à sa femme pendant son séjour à Reims(3). Elles complètent agréablement le récit de Mme Mennessier-Nodier et rectifient sur plus d'un point celui de *Victor Hugo raconté*. Nous savions de reste que le jeune poète des *Odes et Ballades* avait été décoré, à l'occasion du Sacre, en même temps que Lamartine, mais nous ignorions que, faute d'avoir fait une demande six semaines à l'avance, Nodier n'avait pas été nommé baron,

(1) Sur cet incident, cf. notre ouvrage sur *Lamartine*, éd. in-18, p. 219, et *les Lettres à Lamartine* (lettre du président Henrion de Pansey), p. 38.

(2) *Charles Nodier et le groupe romantique*, 1 vol. in-18, Librairie académique Perrin, 1908.

(3) Voir *le Correspondant* du 10 février 1904.

comme ses amis Taylor et Alexandre Guiraud (1). Simple détail, mais qui a tout de même son importance. Nodier *baron !* voilà qui eût noblement couronné son blason *de trois pommes de pin !* Il n'obtint « *absolument rien* », pas même la rosette. Comme il était sage, on l'en consola en lui disant que, s'il avait fait ce qu'il fallait, « cela n'aurait souffert aucune difficulté ». N'empêche qu'il en fut piqué dans son amour-propre. Il avait beau être désintéressé, il ne dédaignait pas plus les honneurs qu'un autre. La preuve en est dans la lettre suivante, qu'il adressait à un ami, le 21 janvier 1834, afin d'obtenir le diplôme d'officier de la Légion d'honneur :

« Je suis vieux légionnaire, j'étais porté en Illyrie dès 1813, et les événements de cette année empêchèrent seuls l'arrivée de ma nomination à la chancellerie. Tous ceux de mes amis qui étaient dans la même hypothèse firent des démarches et furent confirmés dans leurs droits. Moi, j'attendis, et on me fit attendre jusqu'en 1822. Ces dix ans d'illustration, mes nouveaux travaux très multipliés dès lors, ma récente promotion à l'Académie (2), tout cela peut-il suffire à faire un officier ? Cette faveur

(1) En ce temps-là le titre de baron était le suprême honneur pour un artiste et un homme de lettres. J'ai sous les yeux une lettre inédite de Chateaubriand, datée de Rome, du 27 janvier 1829, dans laquelle il demande au vicomte de La Rochefoucauld, alors directeur des Beaux-Arts, « le titre de baron, que portent MM. Gérard et Gros, et la croix d'officier de la Légion d'honneur » pour Pierre-Narcisse Guérin, en récompense des services qu'il a rendus comme directeur de l'Académie de France à Rome. Guérin venait d'être remplacé sur sa demande à la tête de cette Ecole.

(2) Nodier fut élu à l'Académie française le 26 décembre 1833.

serait loin d'être exceptionnelle. Raynouard, Michaud, Chazel et bien d'autres de mes confrères en littérature sont officiers. En un mot, s'il n'y a pas mèche, gardez-vous bien de l'éventer, et aimez-moi toujours un peu (1). »

Revenons à Reims. Rarement voyage fut plus mouvementé et traversé d'incidents plus comiques que celui de Nodier. Longtemps après, il disait à Guttinguer qu'il s'y était amusé beaucoup plus qu'à ses noces (2). Si Guttinguer avait su qu'on l'avait trouvé ce jour-là dormant à poings fermés, au moment d'aller à la mairie, il n'en eût montré aucun étonnement. Nodier n'était vraiment heureux qu'en voyage. Un jour qu'il enviait le sort du Juif-Errant, sa fille, qui avait hérité de son esprit de finesse, lui dit : « Si tu y tiens, je peux te procurer son bâton ! » — A quoi il avait répondu : « Ce ne serait pas suffisant, il me faudrait encore ses bottes (3) ! » Libre et riche, Nodier eût voyagé d'un bout de l'année à l'autre. — A peine était-il de retour de Reims, qu'il se prépara à partir pour la Suisse avec Victor Hugo.

C'était Victor qui avait arrangé ce voyage. Depuis qu'il avait aperçu la masse du Mont-Blanc à Lausanne et à Genève, le jeune poète rêvait d'en faire l'ascension et en avait écrit tout récemment à Lamartine, qui lui avait répondu de Chambéry, le 25 juin 1825 :

«... Je suis tout près du Mont-Blanc : que n'y

(1) Lettre inédite.
(2) *Mémoires* inédits de Guttinguer.
(3) *Id.*

venez-vous tout de suite? Mais au mois d'août, je ne ferai que rentrer au gîte, et il me sera, comme je vous l'ai dit, très difficile de vous y accompagner de nouveau. Mais venez toujours à Saint-Point, en passant, me donner un ou huit jours. Je vous mettrai sur le chemin (1) ».

Victor Hugo venait de trouver le moyen de faire ce voyage. Il avait proposé à Urbain Canel, l'éditeur, de publier chez lui, sur le modèle des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, un *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la Vallée de Chamonix*, en collaboration avec Nodier, Taylor et Lamartine, qu'il avait pressenti à cet effet. Urbain Canel avait accepté, et le traité était déjà libellé (2). Lamartine, auquel cet éditeur tenait tout particulièrement, devait recevoir 2.000 francs pour quatre Méditations ; Taylor, 2.000 francs pour huit dessins ; Victor Hugo, 2.250 francs pour quatre odes et quelques pages de prose, et Nodier, 2.250 francs pour la rédaction du voyage...

Lamartine trouva-t-il la somme qui lui était allouée insuffisante, ou, de même qu'il avait refusé de collaborer à *la Muse française*, ne voulut-il pas — quoiqu'il ait dit le contraire — mettre son nom à côté de celui d'Hugo et de Nodier sur le volume en question ? Toujours est-il qu'il déclina l'offre qui lui était faite, par la lettre suivante adressée à Victor Hugo au mois de juillet 1825 :

« Mon cher Victor, on vient de m'envoyer une

(1) *Revue de Paris* du 26 avril 1904.
(2) Je l'ai vu chez Paul Meurice.

lettre de vous, relative à votre projet de voyage aux glaciers ; mais il y a longtemps que je vous ai écrit qu'il ne me serait pas possible de m'y joindre, ni de corps, ni d'esprit. Souvenez-vous que, quand vous me le proposâtes, je venais même de prendre avec un libraire des engagements d'une nature trop opposée et qui m'interdisaient la faculté de rien imprimer que par lui : cet engagement a été à moitié rompu depuis, mais non pas tellement qu'il ne doive se renouer. Cependant, ce n'est pas là la seule raison qui me retienne; il y en a une plus forte, qui est l'impossibilité absolue où je suis de faire un bon vers dans ce temps-ci et la ferme volonté de n'en plus imprimer de médiocres ni même d'aucun genre d'ici à un très long tems. L'*aura popularis* n'est plus pour nous, il faut carguer sa voile. Quant au voyage même à Chamonix, je n'y puis penser : la fièvre tierce qui me ronge depuis neuf mois vient de me reprendre à l'issue des eaux, et je me hâte de revenir chez moi pour n'en plus sortir qu'elle ne m'ait vaincu ou que j'en aie triomphé. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un voyage de huit jours dans les horribles souffrances que me laisse chaque accès; croiriez-vous que cette lettre est presque la seule que j'aie écrite depuis six semaines, et non sans une peine extrême ?

« J'espère, mon cher ami, que vous comprendrez les motifs de mon refus et que vous les expliquerez à Nodier ; rien ne m'aurait plu davantage que d'unir mon nom au sien et au vôtre dans un ouvrage

où tous nos genres trouvaient si naturellement leur place, mais je ne renonce pas pour cela à notre confraternité de talent, et, qui sait ? peut-être, grâce à vous, d'immortalité ! Ma petite lettre rimée (1) n'est qu'un enfantillage dont je vous demande pardon; n'y laissez pas mettre votre nom en toutes lettres ; attendez quelque chose qui en vaille la peine, cela viendra un jour ou l'autre ; votre caractère et votre amitié m'ont inspiré une affection égale à mon admiration pour votre génie, et, tôt ou tard, ces deux sentiments m'inspireront mieux (2) ..... »

Victor Hugo, en partant pour Chamonix, espérait encore vaincre la résistance de Lamartine ; mais il n'y put réussir, et d'ailleurs cela n'aurait servi à rien, la ruine d'Urbain Canel ayant ajourné indéfiniment la publication du livre projeté.

Quoi qu'il en soit, après avoir loué deux voiturins à la mode italienne, attelés de chevaux capables, disait-on, d'avaler de quinze à dix-huit lieues par jour, les voyageurs se mirent en route au mois d'août 1825.

Une des deux voitures était occupée par Victor Hugo, sa femme, leur petite-fille Léopoldine âgée de dix mois et une berceuse. L'autre, par Charles Nodier, sa femme, sa fille et le peintre Gué, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques-uns l'ont fait, avec Maurice Quaï, autre ami de Nodier, véritable

(1) L'*Epître familière à M. Victor H.*, parue avec deux autres *Epîtres* de Lamartine chez Urbain Canel, en 1825.

(2) *Revue de Paris*, du 15 avril 1904.

type olympien, enlevé dans la fleur de l'âge et du talent (1).

Gué avait été chargé par Taylor de lui faire les huit dessins prévus dans le traité avec Urbain Canel. C'était un artiste d'une conscience et d'une habileté rares. Les albums de Marie Nodier, que j'ai feuilletés et décrits quelque part (2), sont remplis de ses images au crayon et à l'aquarelle. Quelles vues avait-il prises au cours de son voyage à Chamonix? Je ne saurais le dire, mais j'en connais une au moins qui me console de la perte des autres : c'est la vue de Saint-Point (3). Il la prit le jour même où Nodier et sa bande joyeuse arrivèrent en voitures au château de Lamartine, entre le déjeuner et le dîner, pendant que l'on cueillait des prunes dans le verger. Elle était au crayon, il la fit en peinture au retour, et la donna à Nodier qui la mit sur sa table de travail. Elle est accrochée aujourd'hui, dans son cadre d'or bruni, à un panneau du salon de Mlle Mennessier-Nodier, à côté du portrait de son grand-père par Paulin-Guérin, et c'est un des souvenirs les plus précieux de cette maison, qui en compte tant.

La veille au soir, à peine débarqués à Mâcon, Lamartine emmena ses hôtes au théâtre, et c'est dans la loge même du préfet, mise gracieusement à leur disposition par ce haut fonctionnaire, qu'ils

(1) Sur Maurice Quaï, voir le chap. IX de ce livre, p. 369.
(2) Cf. Notre *Alfred de Musset*, chapitre d'Arvers.
(3) Sur la foi d'une personne mal renseignée, j'avais attribué, dans mon ouvrage sur Lamartine, cette vue de Saint-Point au peintre Boulanger. C'est une erreur que je m'empresse de rectifier. Boulanger n'avait pas fait ce voyage.

assistèrent à la représentation. J'aurais voulu avoir de plus amples détails sur cette soirée historique, mais il paraît que le premier périodique de Mâcon ne date que de 1827 (1). Force nous est donc, à défaut des renseignemente d'une feuille locale, de nous contenter du récit de M[me] Mennessier-Nodier et d'un bout de lettre de Léontine Fay, qui précisément jouait *la Petite Sœur* dans cette représentation mémorable. Nous savions par Marie Nodier qu'à leur entrée dans la salle les amis de Lamartine avaient été salués par des acclamations unanimes. De la lettre (inédite) de Léontine Fay que m'a communiquée un riche amateur d'autographes, il appert que cette manifestation se renouvela à leur sortie, et que Lamartine, pendant un entr'acte, envoya à la jeune actrice une magnifique corbeille de roses avec ses compliments et ceux de Charles Nodier et de Victor Hugo.

« C'est dommage, disait Léontine, que les roses se fanent si vite ! J'aurais été si heureuse de garder celles du grand poète ! »

Le surlendemain, dès l'aube, les voyageurs reprirent la route de Chamonix, tout émus encore de l'accueil cordial qu'on leur avait fait à Saint-Point. Et à partir de ce moment Victor Hugo ne pensa plus qu'à voir le Mont-Blanc. Par malheur, la vallée qu'ils traversèrent était ensevelie sous une brume impénétrable, et durant quarante-huit heures il fut impossible de rien distinguer du paysage. Ce n'est qu'au pied même du géant que Victor aperçut sa

(1) Lettre du Bibliothécaire de la ville de Mâcon.

tête neigeuse. A ce spectacle, nouveau pour lui, son enthousiasme fut tel qu'il écrivit au crayon ces deux bouts-rimés sur le registre de l'*hôtel d'Angleterre* :

> Napoléon, Talma,
> Chateaubriand, Balmat (1) !

Victor Hugo portait alors envie à toutes les cimes. *Quò non ascendam?* Après avoir lu *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, il s'était écrié : « Je veux être Chateaubriand ou rien ! » Après avoir vu le Mont-Blanc, il disait : « Je voudrais être Balmat ! » Mal lui en prit, car, sans la présence d'esprit de son guide, on sait qu'il aurait payé de sa vie l'audace d'avoir voulu contempler le Mont Blanc de trop près.

A quelques semaines de là, les deux voiturins à l'italienne rentraient dans Paris, et le salon de l'Arsenal se rouvrait de nouveau.

IV

Nodier n'attirait pas seulement chez lui les poètes et les artistes, on y rencontrait aussi de loin en loin des philosophes mystiques, comme Ballanche, et des sociologues en mal d'enfant, comme Fourier.

Ballanche fréquentait Nodier depuis les articles que le bon Charles avait consacrés à son *Antigone* dans *les Débats* de 1816, et ils étaient devenus si

(1) Balmat est le premier guide qui soit monté jusqu'au haut du Mont-Blanc.

grands amis qu'en 1823 Nodier, ayant été sur le point de se battre en duel, avait prié Ballanche de se charger, en cas de malheur, de sa femme et de sa fille (1). Mais cela ne voulait pas dire qu'ils fussent toujours d'accord. Sans avoir de système, Nodier avait ses idées en matière de sociologie, et chaque fois que Ballanche mettait la conversation sur la croyance païenne en la fatalité à laquelle il substituait, comme on sait, l'idée chrétienne de l'expiation, Nodier reprenait et maintenait ses critiques du *Journal des Débats*. Sur quoi portaient-elles ? Ballanche va nous l'apprendre. Il écrivait, en 1816, à Mme Récamier :

« Les beaux éloges des journaux sont venus dans un assez mauvais moment (2). Ils m'ont fait plaisir. Comme vous avez eu la bonté de vous y intéresser beaucoup, je me crois obligé de redresser, mais pour vous seulement, les jugements qu'ils ont portés. Il y a des éloges que je crois mériter, d'autres que je ne mérite point, d'autres enfin que je trouve exagérés; enfin il y en a que je crois mériter et auxquels on n'a pas songé.

« Nodier a commis, à mon sens, plusieurs erreurs graves. Il a accusé les anciens d'avoir généralement cru à la fatalité, d'y avoir cru à l'exclusion de toute autre croyance. Enfin il a donné à penser que la fatalité faisait le fond de la croyance des anciens. Pour moi, je crois que la conscience

(1) Cf. *Charles Nodier*, par Mme Mennessier-Nodier, p. 256.
(2) Ballanche était sur le point de perdre son père; sa sœur annonçait l'intention d'entrer au couvent.

des hommes a toujours admis la liberté de l'homme, et, par conséquent, a repoussé par sentiment le système de la fatalité. Le symbole moral de Némésis, c'est-à-dire de la justice distributive, est un symbole qui est dans les dogmes les plus certains de l'antiquité. J'ai eu, il est vrai, la bonne pensée d'en faire la base religieuse de mon ouvrage : il fallait me louer de cela, mais il ne fallait pas me louer d'autre chose.

« Œdipe, selon moi, n'est point un personnage inventé par les anciens pour prouver la fatalité. Œdipe est, chez les nations de la Grèce, ce que Job fut parmi les nations de l'Orient, un symbole des misères humaines. C'est ce que j'ai dit dans l'épilogue : cela seul est vrai. Il fallait donc me louer d'avoir bien saisi cette fable, et non point me louer de l'avoir su rendre morale. A mon avis, elle l'était déjà.

« Nodier aurait pu dire que l'esprit de cette fable avait été altéré depuis Sénèque, et que je lui ai rendu sa pureté primitive. Tel éloge n'aurait pas été petit, et il aurait été plus vrai.

« Nodier me loue d'avoir placé la mort d'Œdipe sur le Cithéron : il a bien raison, mais il a remarqué avec beaucoup de justesse que Sophocle avait eu de bonnes raisons pour placer cette catastrophe dans le bourg de Colone.....

« J'étais sans modèle pour la scène du Sphinx, car, comme l'a fort bien remarqué Nodier, la seule scène que nous ayons est celle de Sénèque, et la mienne n'a aucune ressemblance avec celle-là. Je

crois la mienne tout à fait dans le génie de l'antiquité ; et Nodier traite, à mon avis, avec beaucoup trop de légèreté, l'énigme traditionnelle.

« Nodier a dit de très belles choses sur l'heureuse idée que j'ai eue de placer tout le réel dans la bouche de Tirésias. Mais j'ai trouvé quelque exagération dans cet éloge. Il n'a pas assez remarqué quel personnage important c'était que Tirésias, dans toutes les traditions de l'antiquité. Tirésias fut un véritable hiérophante, un homme dépositaire de toutes les connaissances humaines de cette époque, et fondateur, en quelque sorte, du culte grec. Ensuite Nodier n'a point remarqué combien le choix d'un tel narrateur me mettait à mon aise pour dépouiller mon sujet de toutes les trivialités de cette histoire. En effet, la cour de Priam devant être au moins aussi instruite que les lecteurs français du gros de ces aventures, je pouvais me dispenser de m'appesantir sur les détails trop connus. Aussi j'ai pu courir là-dessus comme chat sur braise.

« Le véritable reproche que je fais à Nodier, c'est d'avoir méconnu certaines convenances de ma composition et d'avoir trop exalté certaines inventions. Par exemple, est-il concevable qu'il se soit traîné sur le vieux préjugé que le héros d'une épopée doit avoir des imperfections dans un caractère moral ? Je sais tout ce qu'on a dit de plaisanteries du *pieux Enée* et sur le froid Godefroy de Bouillon. Si Nodier eût remarqué que mon Antigone n'est point audessus des affections humaines ; s'il eût remarqué surtout la consécration d'Antigone par Œdipe, il

eût compris que c'était un personnage isolé, une vierge destinée à réconcilier l'homme avec Dieu. Nodier n'a jamais connu cette doctrine si ancienne de l'expiation, qui portait tous les peuples à choisir des victimes pures et exemptes de toute tache.

« Voilà bien des observations sur Nodier. J'en aurai moins à faire sur d'autres (1) ».

Ainsi parlait Ballanche. Quelques années après, il rencontrait Fourier à Paris et l'emmenait à l'Arsenal, où Nodier, qui le savait de Besançon, comme lui, le reçut à bras ouverts. Ballanche et Fourier s'étaient connus à Lyon dans des circonstances assez romanesques. Après avoir roulé sa bosse, du nord au midi de la France, comme épicier et commis marchand de draps ; après avoir été arrêté et relâché, pris et repris par la police sous toutes sortes de prétextes, Fourier avait fini par élire domicile à Lyon et y avait publié, en 1803, un article court, mais plein d'aperçus originaux, sous le titre quelque peu bizarre de : *Le Triumvirat continental et la Paix universelle*. Il y affirmait notamment qu'une grande catastrophe menaçait l'Europe et qu'après son accomplissement seulement elle jouirait d'une paix durable. « La France, la Russie et l'Autriche, disait-il, peuvent seules prétendre au droit d'imposer leur volonté à cette grande partie du monde : de là le triumvirat continental. »

Bonaparte, à qui rien n'échappait et qui avait les idéologues en horreur, s'imagina que cet article était encore un de leurs coups. Il fit prendre des

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.

renseignements sur Fourier chez son imprimeur. Mais Ballanche — car c'était le père de notre philosophe qui avait imprimé ce libelle — rassura immédiatement le commissaire général de la police de Lyon, et Fourier ne fut pas inquiété. Le fils de l'imprimeur profita de la circonstance pour faire plus ample connaissance avec lui. Et c'est ainsi qu'en 1826, quand l'économiste vint chercher fortune à Paris, Ballanche fut un des premiers à qui il rendit visite. Mais ils étaient, en sociologie, aux antipodes l'un de l'autre, Fourier étant au fond un peu matérialiste et Ballanche ramenant tout à l'idée chrétienne.

Le 27 août 1832, l'auteur d'*Antigone* écrivait à Mme Récamier :

« J'ai dîné dimanche chez Nodier, à qui j'ai dit toutes vos sympathies. Mais une chose assez singulière, c'est que je commence à percer chez les ouvriers. Voici le fait. Un maître ouvrier qui demeure près de l'Arsenal avait pris l'habitude de réunir chez lui un certain nombre de ses ouvriers, et de faire là une sorte de cours de philosophie à leur usage. Il avait commencé par le Saint-Simonisme, dont il n'a pas tardé de se séparer. Il s'est mis à professer l'économie politique de Fourier, mais il a bien vite compris qu'une économie politique fondée sur le bien-être matériel était insuffisante. Il s'est mis à m'étudier, et il s'est épris d'un véritable enthousiasme pour mes doctrines. Lorsqu'il sera un peu plus fort, il se propose d'initier ses néophytes. Comme il avait un très grand désir de me voir,

Nodier l'a fait venir chez lui après dîner. J'ai trouvé un homme d'un très grand sens et d'une rare intelligence, disposé à propager de tout son pouvoir la Palingénésie. J'assisterai, un de ces jours, à cette séance d'ouvriers chez qui mon nom est déjà en grande vénération. Enfin, j'ai trouvé chez Nodier un homme qui m'appelle tout uniment un homme divin. Il choisissait bien son moment, car j'étais à dire à Nodier combien je trouvais qu'il avait excédé dans ses éloges de moi. Tout cela est dû à la sève religieuse qui est dans mes écrits, et tout cela me montre la soif qu'on a d'une direction religieuse... (1). »

Cela confirme en plein ce que Sainte-Beuve disait de Ballanche :

« L'influence des écrits de M. Ballanche a été lente, mais réelle, croissante, et très active même dans une certaine classe d'esprits distingués. Pour n'en citer que le plus remarquable exemple, la lecture de ses Prolégomènes, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école, encore matérialiste alors, de Saint-Simon. Témoin de l'effet produit par cette lecture sur quelques-uns des plus vigoureux esprits de l'école, je puis affirmer combien cela fut direct et prompt. L'influence, du reste, n'alla pas au-delà de cette espèce d'insufflation religieuse. Historiquement, l'école saint-simonienne partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du dix-huitième

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.

siècle, erreur admise par Benjamin Constant lui-même ; elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme, comme lui, Benjamin Constant, commençait la religion par le fétichisme (1) ».

Le 1er septembre 1832, Ballanche écrivait encore à Mme Récamier :

«... Nodier me disait bien qu'avant deux ans mon nom serait un des noms les plus populaires de France. Je vous ai déjà parlé d'une réunion d'ouvriers qui a lieu tous les samedis, chez un maître ouvrier qui demeure dans le voisinage de Nodier. J'ai assisté hier soir avec mon introducteur à cette réunion. Il n'y avait que Nodier et moi qui ne fussions pas des ouvriers. Dans le nombre il y avait quelques femmes, mais des femmes d'ouvriers. J'ai été étonné de l'intelligence de tout ce monde-là. Cette réunion a commencé par être saint-simonienne, puis a renoncé au Saint-Simonisme, pour essayer des systèmes de Fourier. Maintenant voilà que j'y pénètre. Croiriez-vous qu'hier, au milieu d'une discussion provoquée par Nodier, et où je me suis mêlé, j'ai été entraîné à l'exposition de mon système historique fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation, et que j'ai été parfaitement compris ? Ce qui prouve à quel point j'ai été compris, c'est qu'ayant fait l'application de mon système à l'histoire romaine, ils ont dit que, si l'application s'en faisait à l'histoire de France, on trouverait que

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 43.

nous sommes arrivés au ve siècle de Rome. Et par la suite de la conversation, j'ai senti que leur esprit à tous était entré dans la sphère la plus générale, puisqu'ils ont de suite cherché l'application à l'ensemble même des destinées humaines. Je ne sais ce qu'aurait pensé M. Villemain, s'il eût assisté à cette séance et qu'il eût senti que j'étais bien mieux compris là que je ne l'aurais été dans le sein de l'Académie française ? C'est cependant la vérité. Je ne sais si vous avez remarqué, il y a quelque temps, dans *le Journal des Débats*, un article de M. Saint-Marc Girardin, où il comparait l'introduction de ce qu'il appelle les prolétaires dans la société civile à une invasion de barbares Je puis dire que cet article a profondément blessé les hommes au milieu desquels je me trouvais; et M. Saint-Marc, j'en suis sûr, ne s'en doute pas. Comment faire avec des susceptibilités si vives, et si promptement éveillées ? J'avoue que la tâche des hommes d'Etat devient bien difficile ; mais enfin il faudrait qu'ils fussent au moins instruits de tous les éléments du problème actuel. Il ne me paraît pas qu'ils s'en doutent (1) ».

Sur ce dernier point Ballanche avait tout à fait raison. Son succès auprès des ouvriers n'empêchait pas d'ailleurs Fourier de fréquenter l'Arsenal; il s'amusait même à mystifier ceux qu'il y rencontrait, comme en témoigne l'anecdote suivante, que j'emprunte à Amaury Duval (2).

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.
(2) *Souvenirs*.

Un soir que Fourier sortait de chez Nodier avec Bixio, par un beau clair de lune, la première pensée qui vint à celui-ci fut de dire : « Quelle belle lune, monsieur Fourier ! » — « Oui, dit l'autre, d'un air de mépris, profitez de ses derniers moments, car rien ne peut la soustraire à ma loi ! » Bixio, qui ignorait le système de Fourier, ne put qu'approuver de la tête, et il ne sut que plus tard le peu de cas que Fourier faisait de cette planète qui devait, d'après lui, disparaître et faire place à quatre lunes de différente grandeur ! (1)

Mais Fourier n'en imposait qu'aux ignorants ou aux naïfs. Vers le même temps, Béranger, qui était une fine mouche et à qui on n'en contait guère, écrivait à l'un de ses nombreux correspondants :

« Vous ressemblez un peu à Fourier que vous jugez si bien, et qui s'est avisé de se faire une langue à lui, sans se soucier de celle que nous parlons, et cela au risque, bien entendu, de n'être compris de personne, ce qui lui fût arrivé, si quelques Saint-

(1) La cosmogonie de Fourier était vraiment extraordinaire. A l'en croire, notre planète, sur laquelle doivent s'opérer une suite de créations aura « une carrière végétante de 80.000 ans, divisée en phases inégales d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr, de vieillesse et de décrépitude ; pendant la période heureuse, qui doit comprendre les sept huitièmes de la durée totale, la terre aura son *maximum* normal de population, trois milliards d'habitants, dont la vie moyenne sera de 144 ans et la taille de 7 pieds. Les facultés intellectuelles seront en proportion du développement physique. Il y aura habituellement sur le globe 37 millions de poètes égaux à Homère, 37 millions de géomètres égaux à Newton, 37 millions de comédiens égaux à Molière et ainsi de tous les talents imaginables. »

Quel dommage que nous soyons nés avant l'éclosion de ces millions de génies ! En aurions-nous vu de ces merveilles !

Simoniens ne l'avaient *francisé* pour nous autres faibles intelligences (1) ».

C'est dire que Béranger, sans s'affilier positivement au Saint-Simonisme, suivit en curieux tout au moins les prédications de la rue Monsigny et de la rue Taitbout. Car il n'avait pas plus de préjugés qu'il n'avait de peur des mots. Rappelez-vous sa chanson des *Fous* :

Vieux soldats de plomb que nous sommes
Au cordeau nous alignant tous,
Si de nos rangs sortent des hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme

(1) Lettre inédite.

Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

V

Et voilà pourquoi Béranger se montrait de temps à autre aux prêches de la religion saint-simonienne ! Et il n'était pas le seul de sa profession. Victor Hugo, Vigny, Sainte-Beuve connaissaient le chemin de la chapelle de la rue Taitbout et de la salle de la rue Monsigny. Le moyen de résister, je vous prie, aux appels pressants, réitérés du Père suprême et de ses disciples ? Voulez-vous un échantillon des lettres d'invitation que recevaient à domicile les intellectuels de l'époque ? lisez celles qui suivent. Je les ai trouvées dans les papiers de Mme de Girardin, et elles sont signées d'un nom qui causera plus d'un étonnement :

LE GLOBE

journal
de la Religion Saint-Simonienne

A chacun selon sa vocation — Appel aux Femmes —	ASSOCIATION UNIVERSELLE	A chacun selon ses œuvres Organisation pacifique des Travailleurs

« Paris, ce 18 mars 1832.

« Madame,

« Vous recevrez une invitation de l'ordonnateur Rigaud pour notre soirée de mercredi prochain.

J'y ajoute ma prière personnelle avec toute l'insistance apostolique. Venez voir ce qu'il y a de germes de grandeur et par conséquent de poésie dans la carrière dont nous avons à peu près enfoncé la porte par la brusque proclamation des idées morales de notre Père Suprême. *Le poète est un grand railleur ;* mais il est par-dessus tout un être d'enthousiasme : et je serais bien trompé si, lorsque vous aurez vu comment nous sommes calmes, confiants et alertes en face de la montagne à pic que nous avons à gravir et dans tous les recoins de laquelle ceux et celles mêmes que nous venons délivrer nous ont tendu des embûches, vous ne pressentiez pas, vous, Madame, l'enthousiasme que bientôt exciteront les travaux du Père Enfantin et de ses fils.

« En 1832, il y a quelque chose de mieux à faire que d'être *Muse de la Patrie*. La terre des Inspirations ne commence pas aux Pyrénées pour finir aux lignes de Wissembourg ou au pont de Kehl. — Comme je ne veux pas ici vous faire de prédication, je m'arrête pour vous dire que nous ajouterons peu à vos fatigues du carnaval; car, en notre qualité de travailleurs, nous sommes tenus de ne pas faire du jour la nuit, et réciproquement, et puis notre monde du mercredi se composera en partie de polytechniciens qui sont tenus de rentrer le soir même, et pas bien tard, dans leur caserne.

« Puisque je suis en requête près de vous, je poursuis. Vous m'avez parlé de dames qui vous avaient manifesté le désir d'être conduites chez

nous. Pourriez-vous vous charger de leur distribuer les invitations que je mets sous ce pli. — M. de Girardin m'avait parlé d'un de ses amis auquel je le prie d'en faire parvenir une.

« Adieu, Madame, *le poète est un être religieux* et doit savoir ce que vaut une prière sincère.

« MICHEL CHEVALIER (1) ».

Tout *religieux* que pouvait être le poète chez Delphine, il était surtout *un grand railleur*. Je pense donc que la *Muse de la patrie* accueillit cette lettre par un sourire et que sa joie devint folle quand elle eut pris connaissance de celle qui l'accompagnait. La voici :

« Paris, 18 mars 1832.

« Madame,

« En vérité, il faut que je vous oblige encore à lire mon écriture hiéroglyphique. Figurez-vous que nous vivons sous le régime des quasi : quasi religion, quasi morale, quasi paix, quasi guerre, quasi vertu, quasi orgie, quasi mari, quasi femme, quasi ordre, quasi liberté, quasi restauration, quasi révolution, quasi tragédie, quasi salon, quasi luxe, quasi goûts, quasi fêtes, quasi bals, quasi rire, quasi fleurs, quasi tout. L'Ecole Polytechnique jouit en conséquence d'une quasi indépendance. Ainsi l'a réglé son quasi gouverneur d'après les ordres du quasi César ci-devant quasi Roi, maintenant

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Léonce Détroyat.

ministre quasi désintéressé du département de la quasi guerre. En termes clairs, les élèves de l'École polytechnique n'ont maintenant de sortie jusqu'à minuit que de deux mercredis l'un, et mercredi prochain est leur mauvais mercredi. Je n'en savais rien, ni l'ordonnateur Rigaud non plus, lorsque nous avons expédié chacun notre billet. Or, comme le caractère polytechnique doit dominer dans nos réunions du mercredi, et qu'il est impossible de combler un déficit masculin tel que serait celui de quarante à cinquante uniformes, nous sommes obligés d'ajourner la première de ces réunions au mercredi 28 mars ; d'où il résulte encore que notre invitation pour le 21 n'est qu'une quasi invitation. Je réserve donc toutes mes instances auprès de vous pour le 28 et je vous laisse à votre libre arbitre pour la soirée habituelle de jeudi prochain.

« Adieu, Madame. Pensez quelquefois que l'œuvre que nous poursuivons c'est la poétisation de l'industrie, qui est aujourd'hui si prosaïque ; et que du jour où nous aurons réuni dans notre salon les hommes d'art (je dis *hommes*, c'est la langue qui est cause de cette impertinence) et surtout les poètes, avec les industriels pratiques du premier ordre, c'est-à-dire avec les ingénieurs, et par-dessus tout les polytechniciens, du jour où ces deux natures se seront comprises et senties, de grandes choses seront proches. Je ne sais pourquoi je ne vous disais pas que je suis convaincu que vous avez à mêler votre nom à quelque tâche de cette portée. Tout le monde prophétisait en

Israël ; c'est vous qui déciderez si je suis prophète.

« MICHEL CHEVALIER (1). »

LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE

Invitation pour la soirée Saint-Simonienne du 28 Mars (1832).

A M. ET Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

De la part du Père Suprême.

6, rue de Monsigny. L'Ordonnateur,

RIGAUD.

M. et Mme Emile DE GIRARDIN, 11, rue de Choiseul.

Décidément, si ces gens-là n'étaient pas fous, ils étaient tout de même un peu malades, et je comprends que les esprits un peu sensés leur aient tiré leur révérence.

D'Alton-Shée qui, lui aussi, avait été invité aux soirées saint-simoniennes de la rue Monsigny, en parle ainsi dans ses *Mémoires* : « Je m'y rendis, mais le ton providentiel, presque dévot des orateurs, le tableau paradisiaque du monde régénéré, la mise bizarre des hommes, l'absence de beauté chez beaucoup de femmes, me laissèrent froid ; mon antipathie pour le mysticisme, ma sensibilité au ridicule combattirent mon inclination pour certaines idées grandes et justes de la dévotion (2). »

(1) *Lettre inédite.* — On sait que Michel Chevalier, poursuivi avec le père Enfantin, Emile Barraut, Charles Duvergier et Olinde Rodrigue, pour outrage à la morale publique, fut condamné, le 28 août 1832, à un an de prison.

(2) Mémoires de d'Alton-Shée, t. II, p. 77.

Le prédicateur ordinaire de la rue Monsigny s'appelait Barraut. C'était un ancien professeur de Sorrèze. Il n'a pas laissé un grand nom dans l'histoire du Saint-Simonisme, mais il ne manquait pas d'éloquence. J'ai sous les yeux quelques-uns de ses sermons. J'en extrairai seulement le passage qui a trait au catholicisme de Lamennais, on verra pourquoi tout à l'heure.

Donc, le dimanche 12 décembre 1830, après avoir exécuté sommairement l'Electicisme de Victor Cousin, qui « à peine né était déjà caduc », Barraut s'exprimait de la sorte :

« Si nous nous défendons du titre de chrétien, c'est sans injure, sans aigreur pour le christianisme que nous avons toujours honoré dans ses précieux bienfaits. Aujourd'hui encore, nous témoignons hautement l'admiration mêlée de tristesse que nous inspire sa chute, lorsque, revivant dans un prêtre catholique, il tente de se ranimer encore, abandonne au pouvoir ses faveurs pour s'affranchir de sa dépendance et prétend reconquérir la société avec la croix de bois et la pauvreté apostolique. Inutiles efforts ! C'est en vain, prêtres courageux, que vous voulez ressaisir la société ; elle ne vous résiste même pas, elle applaudit l'éloquence de vos paroles, et prenez garde, elle insulte à l'apôtre par son admiration pour l'écrivain.

« Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que vous prêchez en vain, vous qui, pour ranimer la foi dans le monde, êtes réduits à la réveiller jusque dans le sanctuaire? Eh ! lorsque le sel est affadi, qui lui

redonnera de la saveur? Vous enfin qui, pour préparer vos travaux apostoliques, êtes obligés de violer la hiérarchie! Les prêtres chrétiens seront sourds à votre voix; ils se résigneront au salaire, à la dépendance, à la dégradation; la ferveur des fidèles, ils le savent, ne changerait pas de nouveau la croix de bois en croix d'or; et tout ce que peut aujourd'hui le catholicisme, c'est de vous avoir produits, afin que votre génie courageux, préparé par l'éloquence de de Maistre et de Chateaubriand, lui ménageât une agonie à laquelle ne manquaient ni la gloire, ni la majesté, ni la reconnaissance; mais le temple chrétien ne se relèvera plus, et les flammes qui s'élevèrent de la montagne sacrée lorsque les juifs essayèrent de rebâtir le temple de Jérusalem sont l'image des obstacles invincibles qui repoussent à jamais votre courageuse mais rétrograde tentative (1). »

Ces lignes éloquentes n'ont rien perdu de leur actualité, puisqu'elles visaient la campagne menée par Lamennais en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et que les événements en ont vérifié la conclusion. Mais ce n'est pas pour cela que je les reproduis. J'ai l'idée, pour ne pas dire la preuve, — car Barraut et ses collègues revinrent à différentes reprises sur ce chapitre qui leur tenait à cœur — j'ai l'idée que ces paroles prophétiques contribuèrent à détacher Sainte-Beuve du Saint-Simonisme pris comme religion. On sait dans quelles circonstances et dans quel but il s'y était

(1) *Le Globe* du mardi 14 décembre 1830.

affilié. C'était en 1830, à la suite de sa rupture avec Victor Hugo. Il avait suivi Pierre Leroux, dont il avait rédigé la profession de foi, pour ne pas fausser compagnie à la rédaction du *Globe* qui avait succédé à celle de Dubois (1). Il a dit lui-même longtemps après qu'il avait voulu voir comment se fonde une religion, mais qu'il n'avait pas mordu au lard de la ratière. Il s'en fallut de peu cependant qu'il n'entrât plus avant dans le Saint-Simonisme. Cela résulte de ses lettres de ce temps-là (2). Qui donc l'empêcha de devenir « Saint-Simonien classé »? Je ne vois encore un coup que les attaques réitérées de Barraut et autres disciples du Père Enfantin contre la politique religieuse du fondateur de *l'Avenir*. Elles finirent par l'indisposer à tel point qu'il écrivit un jour à Lamennais « qu'entre lui et le Père Suprême il n'hésitait pas une minute, et que son choix était tout fait (3)». D'où il est permis de conclure que Lamennais, avec sa vivacité et son intransigeance coutumières, lui avait donné à choisir entre lui et

(1) C'est à partir du 18 janvier 1831 que *le Globe* prit comme sous-titre : « Journal de la doctrine de Saint-Simon. » Le 26 février de la même année, on ajouta à l'épigraphe du titre les mots : religion, science, industrie; et le 9 juin suivant, on y ajouta encore les mots : association universelle.

(2) Il écrivait à Victor Hugo, au mois de mars 1831 : « C'est dans ces dispositions morales que les idées saint-simoniennes me sont survenues. » Le 3 avril suivant : « Il est possible que j'entre plus avant dans la saint-simonisme. » — Et le 14 avril : « Vous me demandez ce que je fais ici [à Bruxelles] : rien encore. Je ne suis pas saint-simonien classé ni ne le serai, soyez tranquille, bien que les aimant beaucoup et logé dans leur maison. » (Cf. *le Roman de Sainte-Beuve.*)

(3) *Lettre inédite.*

le grand-prêtre de Saint-Simon, pendant qu'il suivait les conférences de Juilly.

Car si l'amour avait rendu Sainte-Beuve religieux, il le retenait quand même *in bivio*, suivant l'expression d'Ovide:

(*Ut tuus in bivio distineatur amor*)

c'est-à-dire que son âme ne savait où se prendre depuis qu'elle s'était détachée de l'école matérialiste d'Auteuil. Il allait d'une chapelle à l'autre, de Lamennais au Père Enfantin, en curieux si l'on veut, mais en curieux qui cherche sincèrement son chemin de Damas, et si le Père Enfantin, au lieu de battre en brèche le catholicisme libéral de l'illustre exégète et de se défendre d'être chrétien, avait jeté l'ancre en plein évangile, il est probable que Sainte-Beuve, pénétré,comme son cousin d'Alton, de ce qu'il y avait de grand et de juste dans sa doctrine, l'aurait embrassée — pour un temps tout au moins.

Quoi qu'il en soit, le Saint-Simonisme pris dans son ensemble eut une influence directe, immédiate et profonde sur l'école romantique de 1830.

Au point de vue politique, il amena les philosophes à juger trop étroite la base fondamentale de la monarchie de Juillet. Partis de l'amour de la tradition, ils allèrent jusqu'à la démocratie et par là montrèrent qu'ils comprenaient mieux l'évolution sociale de leur siècle que les vieux routiers de la politique. Je ne m'étonne donc pas que Nodier se soit rencontré avec Ballanche dans le mouve-

ment d'idées qui entraîna Lamennais, Lamartine, voire Chateaubriand, et dont le représentant le plus sage est Tocqueville. — Nodier devait trouver que le Saint-Simonisme avait du bon, depuis que, sous les traits d'un ciseleur en métaux nommé Feugère et surnommé la *Jambe de bois*, il avait sauvé la Bibliothèque de l'Arsenal de la mitraillade et de l'incendie pendant les Trois Glorieuses (1).

Au point de vue moral, il n'est pas douteux que ce fut l'apologie de l'union libre et le dévergondage auquel elle donna lieu sur les hauteurs de Ménilmontant qui entraîna Victor Hugo, Vigny, Sainte-Beuve et tant d'autres hors de la voie droite et régulière qu'ils avaient suivie jusque-là. La mauvaise herbe pousse toujours et l'exemple n'est jamais perdu.

VI

Je n'ai rien dit encore, ou presque rien, de Marie Nodier. L'heure est venue de nous mettre en règle avec elle (2).

Victor Hugo l'avait surnommée « Notre-Dame de l'Arsenal » ; elle justifiait ce surnom glorieux de toutes les façons : par la grâce, par la bonté, par tous les heureux qu'elle faisait autour d'elle, par tous les hommages qui lui étaient rendus. Quand elle avait dix ans, on la complimentait sur

(1) Cf. *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier, p. 317.

(2) A son égard, le chapitre que j'ai consacré à Félix Arvers, dans mon livre sur Alfred de Musset.

son pied, qui était très joli; quand elle en eut quinze, c'est à qui lui aurait baisé la main. Et plus d'un rêva de la retenir dans la sienne. Elle eut, en effet, presque autant d'amoureux que d'admirateurs, mais, comme elle était très simple, jamais l'encens ne put la griser. On s'était imaginé qu'elle épouserait quelque enfant des Muses; son père, qui voulait avant tout son bonheur, la maria à un petit employé d'administration (1), pour ne pas faire de jaloux parmi les poètes. « Avec celui-là, pensait-il, je suis sûr que Marie aura toujours du pain ! » — Cependant Fontaney en conçut un chagrin profond ; on pourrait même dire qu'il en mourut, car il n'enleva Gabrielle Dorval que par dépit, et l'on sait combien cet enlèvement lui fut funeste.

Marie écrivait un jour que ses glorieux amis la rendraient immortelle. Elle avait bien raison. Lamartine, Hugo, Musset — pour ne citer que les plus illustres, — ont en quelque sorte embaumé sa mémoire. Mais son meilleur ami, j'entends celui qu'elle préférait à tous les autres, fut Ulric Guttinguer : il était si jeune, malgré son âge, et il aimait tant Charles Nodier ! Celui-ci l'appelait familièrement « l'oncle Arthur », du nom de son roman fameux. Marie se disait elle-même sa pupille, et ce tuteur original n'était vraiment heureux que lorsqu'il s'appuyait sur son bras. Quel dommage qu'on n'ait pas leur correspondance ! Je

(1) Ferdinand-Jules Mennessier, né à Nancy le 13 avril 1802, était employé au ministère de la Justice.

possède un certain nombre de lettres de Marie, mais celles d'Ulric ont été perdues, et l'on jugera de l'étendue de cette perte en lisant ce qui suit : « Il faut avoir eu le bonheur de correspondre avec cette plume sans pareille pour savoir ce que peut contenir de charme tout puissant une feuille de papier pliée en quatre. » — Ainsi parlait Marie Nodier. Je n'oserais pas en dire autant de ses lettres, mais elles prouvent, entre autres choses, que, malgré sa ressemblance physique et morale avec son père, elle n'avait point hérité de sa paresse (1).

Un jour qu'Ulric se plaignait de son silence, elle lui répondit en ces termes :

« Je ne crois pas aux lettres qui s'égarent, cher et illustre ami, ni vous non plus, assurément. Il faut être d'une extrême jeunesse et n'avoir pas encore laissé échapper une seule maille de ses illusions, pour se prêter à celle-là.

« Ce qui n'empêche pas, s'il vous plaît, que j'aie affaire au moins une fois par semaine à un événement de ce genre, circonstance qui donne bien quelque mérite à la persévérance de mon incrédulité.

« Ordinairement, lorsque ma prose se perd, je me contente de l'accompagner de mes regrets et de souhaiter que la terre lui soit légère ; il s'agit le plus souvent d'un chiffon demandé, dont l'absence infiniment trop prolongée me révèle le mauvais sort de ma missive ; ce chiffon attendu est remplacé par un autre qui ne s'y attendait pas, et je me

(1) Allusion à la lettre que Nodier adressait à Chênedollé, le 16 janvier 1831.

console de l'accident jusqu'au chiffon prochain. Mais, cette fois, c'est toute autre chose.

«Moi qui ai gardé précieusement au grand âge où me voilà parvenue deux ardens respects, deux profondes tendresses : les beaux vers et les vieilles amitiés, ne suis-je pas très à plaindre, que cette atroce apparence m'accuse de refuser au poète et à l'ami ce double et bien-aimé tribut d'affection et d'admiration que je paie à César avec tant de bonheur et de fierté ?

« Soyez généreux, Arthur, comme dit la chanson, qui le dit même, à ce que je crois, avec plus d'abandon, et pardonnez-moi de posséder une femme de chambre, vertueuse du reste, qui n'a jamais pu comprendre quelle différence il y avait entre les deux mouvements qui consistent à mettre une lettre dans la boîte de la poste, ou à la mettre à côté.

« Elle est peut-être innocente à votre égard, mais elle a été si souvent coupable au mien qu'on ne court aucun risque en l'accusant toujours.

«Je sais bien que les romans d'Eugène Sue sont vraisemblables, en les comparant à mon excuse, et je renoncerais tout de suite à vous persuader une pareille mythologie si vous ne saviez aussi parfaitement que moi-même l'immense plaisir que j'éprouve à vous dire fort mal ce que je pense de vous très bien, je m'en flatte. Il m'est plus difficile de me taire que de parler, je n'ai pas la prétention de vous apprendre la chose; je vous avais donc adressé une épître immense dans laquelle j'effeuil-

lais sans pitié sur votre tête ces doux lilas si frais où vous avez cueilli *des fleurs et des vers*. Ceci est de Brizeux. J'aime assez rendre à chacun ce qui lui appartient.

« Mon père qui vous aime aussi et qui vous admire sans oser vous le dire, comme un véritable amoureux, m'avait pris une large part de ma lettre, ma lettre s'est envolée, je ne lui en veux pas, mais voyez un peu à quoi j'étais exposée sans votre amicale franchise.

« Les charmants lilas que j'idolâtre par-dessus toutes les fleurs et par-dessus tous les vers, qu'eussent-ils pensé de mon absurde silence ? Qu'en pensez-vous ?

« Moralité : il faut toujours dire loyalement ce qu'on a sur le cœur, et souvent ce qu'on a dedans, quoique ce dernier parti ait bien son côté dangereux.

« Mme Guttinguer me pardonnera de prendre ce dernier parti, et de vous exprimer des sentiments de profonde et inaltérable affection qui ont presque sur les siens leur droit d'ancienneté à faire valoir : le plus sot de tous les droits dans une question d'amour. Mais que Mme Guttinguer se rassure et vous aussi, il ne s'agit pas d'amour, nous valons mieux que cela.

« Je prie Dieu et je supplie Virginie de prendre cette lettre-ci en compassion.

« A bientôt et à toujours

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

(1) Lettre inédite.

Les lilas dont parle Marie étaient de deux sortes : ils étaient à la fois fleurs et vers, Ulric ayant publié un volume de poésies sous le titre : *les Lilas de Courcelles*. Mais quoiqu'elle aimât beaucoup les vers, Marie préférait, au printemps, la fleur du lilas qu'elle allait cueillir, à Courcelles même, dans le jardin de son ami. D'autant que, ce jour-là, il y avait fête en son honneur chez Guttinguer.

« Mille fois merci, mon cher poète, de votre gracieux souvenir, lui écrivait-elle en 1841. J'ai quelque chose de plus que de l'admiration pour l'auteur d'*Arthur* (1), car, indépendamment de ce que c'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits, c'est aussi une des plus belles actions qu'on ait commises.

« Vous savez cela mieux que moi, et vous le savez par la satisfaction de vous-même, la meilleure de toutes les satisfactions. Je suis donc bien heureuse, moi qui ne vois pas assez souvent vos traits, de recevoir de vous cette copie, aussi exacte qu'une copie peut l'être. Puisque vous n'êtes pas mon voisin, j'irai vous chercher jusqu'à Courcelles, quand la rougeole qui a fondu sur mon nid me permettra de porter à votre fils autre chose qu'un baiser de pestiférée, que d'ailleurs vous ne me permettriez pas de lui imposer, n'est-ce pas ? — Je suis d'ordinaire prudente jusqu'à la férocité, et je comprends tous les excès de ce genre.

« Trempez donc ma lettre dans du vinaigre, et

(1) Sur ce roman d'*Arthur*, cf. notre *Sainte-Beuve*, t. I, pp. 111 et sq.

laissez l'y, si vous voulez être tout à fait prudent.

« Au revoir, cher et aimable ami, si quelque jour, en voyageant, vous passiez devant la vieille porte du vieil Arsenal, donnez un vieux souvenir à de vieux amis qui vous y aiment d'une vieille amitié.

« Votre toute affectionnée et reconnaissante.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

A cette époque Marie avait cessé ses fonctions de « grande maréchale du palais » de son père. Elle y habitait encore la plus grande partie de l'année, mais les soucis maternels avaient mis une sourdine à son piano, et d'ailleurs la bande joyeuse des danseurs et des causeurs de l'Arsenal s'était dispersée peu à peu à partir de son mariage, comme si le charme eût été rompu avec lui. Alfred de Musset ne quittait le café de Paris que pour Tortoni ou le Café Riche. Victor Hugo trônait place Royale, et Lamartine siégeait au plafond de la Chambre des Députés — ce qui ne les empêchait pas de se retrouver de loin en loin chez le bon Nodier; il ne les perdait point de vue et saisissait toutes les occasions de se rappeler à leur souvenir.

Le 25 janvier 1841, Lamartine lui écrivait :

« Cher solitaire. Vous ne mourez pas. Vous vivez plus que nous, puisque vous voyez mieux. Voir et aimer n'est-ce pas vivre?

« Votre amitié m'encourage et me dit ce *sursum corda* qu'on entend si rarement dans cette hideuse

(1) Lettre inédite.

mêlée de passions où je me débats en tendant les mains vers vous.

« J'ai besoin que vous me révéliez votre pensée de *cause finale*. J'irai un matin de dimanche vous la demander.

« Hélas! je serai un des derniers combattants de la cause honnête et libérale, mais je vieillis et j'ai bien peur de ne pas voir la lumière nouvelle après ces ténèbres où nous courons.

« Amitiés ici et là-haut.

« LAMARTINE (1). »

« Vous ne mourrez pas !... Je vieillis... » Si Lamartine vieillissait, il avait encore vingt-huit ans à vivre et de grandes choses à faire, tandis que Nodier touchait à sa fin. Il le sentait, sa fille aussi, et c'est de quoi elle se lamentait.

Dans les premiers jours de l'année 1843, elle écrivait à Guttinguer :

« Est-ce que les nouvelles années vous trouvent disposé à les bien accueillir, cher et illustre ami ? — J'espère que non, étant pour mon compte d'un avis fort contraire. Je commençais seulement à m'accoutumer à ce vieux et déplorable dix-huit cent quarante-deux, le jour où nous l'avons enterré, — et je suis en train de le pleurer à l'heure qu'il est. Ceci ne fait pas l'éloge de mon caractère, je le sais, mais, quoi qu'il en coûte, il faut rendre hommage à la vérité, comme disent les avocats généraux. On ne peut donc rien inventer de mieux que

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

de me la souhaiter bonne et heureuse, cette année à laquelle je montre une mine si maussade, et qui me la rend bien jusqu'à présent, avouez-le.

« Moi aussi, je n'oublie pas la rue de Courcelles dans mes prières ; moi aussi, j'ai eu cent fois envie d'aller embrasser Mme Guttinguer et même vous, depuis que nous nous appelons 1843, mais je suis si ennuyée que je crains beaucoup d'être plus ennuyeuse encore que par le passé, et il ne faut rien exagérer.

« M. Mennessier est en voyage et doit revenir la semaine prochaine ; avant que mon veuvage finisse, j'irai vous demander les vers dont Mme Guttinguer m'a leurrée la dernière fois que j'ai eu le plaisir de la voir.

« Vous me promettez de venir à l'Arsenal, et je ne veux pas vous dire que je ne compte guère sur l'accomplissement de votre promesse, quoiqu'au fond ce soit bien mon idée, mais une fois que vous sauriez que je n'ai pas la foi qui transporte les montagnes, vous me prouveriez tout de suite que j'ai raison. Mon expérience m'a appris cela, et une multitude d'autres choses que je n'avais guère envie de savoir. Toujours par la faute de ces tristes années qui se succèdent avec un entêtement digne d'un meilleur sort. Quand est-ce donc que la Chambre des Députés songera à faire un projet de loi pour nous empêcher de vieillir? Ce serait d'un intérêt bien autrement général que les balivernes dont ils nous cassent la tête.

« J'exige même que la décision ait un effet rétroactif.

« Vous y gagnerez aussi, car il est probable que je serai alors moins bavarde, et que vous aurez moins de patience pour m'écouter.

« Au revoir donc, et à bientôt, je l'espère.

« Vous savez combien je vous suis affectionnée.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

En faisant un accueil si maussade à l'année 1843, Marie avait-elle le pressentiment qu'elle serait funeste à son père? On le dirait. En ce cas, elle ne s'était pas trompée. Le 6 décembre de la même année, en revenant de l'Hôtel-de-Ville, où il était allé remplir son devoir de citoyen (2), Nodier tomba évanoui sur les marches de son escalier. C'était la dernière fois qu'il le montait. Quelques jours après, elle écrivait à Guttinguer :

« Merci, mon ami, de votre chère et consolante affection. Nous n'avons pas fini de souffrir, et il faut continuer à nous plaindre, car, en admettant même cette pensée d'amélioration, qui, hélas! n'est pas la mienne, il y a si loin de l'espoir qui nous reste à la sécurité que nous avions!

« Jamais, imaginez-vous, jamais l'idée que je pouvais vivre séparée de ce père ne m'était venue. Aujourd'hui, pourtant, il est calme et se trouve, dit-il, mieux que cela ne lui était arrivé depuis longtemps. Nous reprenons à sa tranquillité un peu de courage,

(1) Lettre inédite.
(2) Il s'agissait des élections municipales.

de ce courage qui ne réfléchit pas. Mais les insomnies réfléchissent et sont horribles.

« Vous souvenez-vous, cher Ulric, que je viens de subir, pendant deux ans, une maladie imaginaire qui reposait sur des douleurs sans motif.

« J'en suis cruellement punie, n'est-ce pas ?

« Adieu, mon bien bon ami, mille tendres remerciements au souvenir de ceux qui vous entourent.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

Et encore :

« Nous sommes sous le poids de si grandes craintes, mon bien cher ami, que j'ai à peine le courage de répondre à votre bonne et affectueuse lettre.

« Les journaux disaient ce qu'il fallait qu'il crût, et non pas ce qui était vrai... Hélas ! je mets son danger au passé, abusant vite d'un pauvre espoir qu'on nous rend ce matin.

« Croyez bien à notre tendresse à tous ; jamais nous n'avons été plus près, au moins par la pensée, de ceux qui l'ont aimé, et de ceux qui nous restent.

« Mille souvenirs autour de vous.

« Votre vieille amie, MARIE (2). »

Pendant ce temps-là, Charles Nodier mettait ses affaires en ordre au spirituel et au temporel et se préparait à mourir avec la foi d'un bon chrétien et la résignation d'un sage. Il était à peine alité qu'il disait à Balzac : « Eh ! mon ami, vous me demandez

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.



Le baron Taylor
d'après le médaillon de David d'Angers.

ma voix, et je vous donne ma place. J'ai la mort sur les dents (1). »

Et le 27 janvier 1844, qui fut son dernier jour, l'illustre romancier écrivait à Mme Hanska :

« Pauvre Nodier ! il est mort. C'est une véritable peine pour moi. Quoique prévue autant que chose peut l'être, cela m'a vraiment affecté. Avant-hier il s'était fait dire la messe dans sa chambre. Voilà le premier convoi d'écrivain où j'irai (2). »

Balzac ne fut pas seul à ce convoi. Je ne crois pas que jamais funérailles aient été à la fois plus grandioses et plus simples. On peut dire que tout Paris porta le deuil de Nodier et le conduisit jusqu'à sa dernière demeure. C'est que, pour beaucoup, l'Arsenal était tout Paris. Les cordons du poële était tenus par Victor Hugo, Etienne, Droz et Lebrun. « Hugo, depuis quelque temps, disait Vigny, touche bien des tombeaux (3)! » Oui, mais depuis la mort tragique de sa fille Léopoldine, aucune autre ne lui avait causé plus de chagrin. Il aimait Nodier

(1) *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 245.— Ce n'était pas la première fois que Balzac songeait à l'Académie. Déjà, en 1842, Nodier lui avait écrit à ce sujet :

« Mon cher Balzac, vous avez l'unanimité à l'Académie. Mais l'Académie qui accepte très bien un scélérat politique qui sera traîné aux gémonies de l'histoire, qui élira même un fripon qui a su ne pas aller en Cour d'assises à cause de l'immensité de sa fortune, s'évanouit à l'idée d'une lettre de change qui peut envoyer à Clichy. Elle est sans cœur ni pitié pour l'homme de génie qui est pauvre ou dont les affaires vont mal. Et elle a nommé Ancelot qui s'est fait *d'une façon infâme* directeur du Vaudeville, et qui peut faire faillite ! » (*Lettre inédite.*)

C'était dur, mais combien juste! Sait-on qu'en 1834 Nodier, qui avait sollicité le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Arnault, fut écarté à cause de ses embarras d'argent? (*Mémoires inédits* de Guttinguer.)

(2) *Lettres à l'Etrangère*, t. II, p. 75.

(3) *Journal d'un poète*, p. 202.

d'une amitié vraiment fraternelle. Son nom était « scellé » au sien depuis plus de vingt ans, et, comme il le lui disait un jour, il était « attaché au pilier de sa gloire par le *nœud de fer* (1) ». Mais si grande que fût la douleur de Victor, elle n'était rien auprès de celle de Marie. En perdant son père elle avait tout perdu. Pendant un mois, du 6 décembre 1843 au 27 janvier 1844, elle n'avait pas quitté le chevet de son cher malade, espérant contre toute espérance et lui souriant à travers ses larmes. Naturellement quand il fut parti, ses premières effusions furent pour « l'oncle Arthur ».

« Croirez-vous, mon bon Ulric, lui écrivait-elle, que jamais mon père ne m'a appartenu aussi exclusivement qu'aujourd'hui ? Il faisait tellement partie de mon existence que la séparation entre nous n'est pas possible ; il vit en moi, comme je suis morte en lui.

« Cette douce pensée, et le souvenir persévérant que lui garderont ceux qui l'ont aimé me donneront le courage de travailler à l'aller rejoindre, lui qui a eu une si belle vie et une si admirable mort. Quand vous pourrez venir me voir, ne m'en faites pas faute, nous parlerons de lui, et il sera encore au milieu de nous. Surtout, je vous en conjure, promettez-moi de ne pas l'oublier.

« Adieu ; toutes les tendresses de mon pauvre cœur à votre fils qui a le bonheur d'avoir un père

(1) Cf. *Charles Nodier*, par Michel Salomon, p. 124. — *Nodo hierro*. Cette image, qui fournit à Victor Hugo le mot de passe d'*Hernani* (*hierro*), était de Nodier. C'était un jeu de mots sur son nom.

à embrasser, à votre femme qui comprend si bien les peines.

« Votre toute affectionnée

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1). »

Marie n'avait pas besoin d'avoir peur. Ulric était incapable d'oublier son père. D'abord il avait pour lui plus que de l'affection, ensuite il avait à un degré rare le culte du souvenir. On pourrait même trouver qu'il le poussait parfois un peu loin. Se rappeler à ce propos l'article qu'il publia contre Lamartine sous prétexte de venger Musset de ses prétendus dénis de justice. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la mort de Nodier qu'elle lui rendait grâce de ce qu'il faisait pour lui :

« Juillet 1844.

« Vous avez autant de bonté d'âme que de talent et d'esprit, mon jeune et cher ami ; j'en connais de bien difficiles qui se contenteraient à moins. Je ne vous remercie pas de ce que vous faites pour la mémoire de mon père ; il a été vôtre pendant sa vie par l'amitié, et votre cœur est de ceux qui savent conserver plus loin que la mort l'attache à ce qu'ils ont aimé.

« Nous partons demain pour la rue de Courcelles. C'est vous dire que vous nous verrez arriver au premier jour, mes filles et moi. Ce monde-là vous adore et vous le dira, s'il l'ose.

« Vous savez, et depuis longtemps, quels sont les sentiments de la mère ; les années ont beau chan-

(1) Lettre inédite.

ger, eux demeureront. Soyez heureux par et pour les vôtres.

« Toute à vous de cœur,

« MARIE (1). »

Cette lettre est la dernière que Marie ait datée de l'Arsenal. Le lendemain, elle en fermait la lourde porte pour toujours derrière elle, et sa vie errante commença. Son mari ayant été nommé receveur des finances, elle le suivit d'abord à Château-Chinon, puis à Saint-Pol et à Pont-Audemer. Mais tout en disant qu'elle ne regrettait pas Paris, qui lui avait pris son père, elle y revenait de temps à autre pour voir ses amis, dont « l'oncle Arthur ». Voici la lettre qu'elle lui écrivait en partant pour la Nièvre :

« Lundi (s. d.).

« Non, je ne vous en veux pas, mon bien cher Ulric, et de loin comme de près, dans le silence ou dans l'effusion du cœur, je crois orgueilleusement à votre souvenir et à votre affection. Il ne serait pas prudent, savez-vous, de mettre des poucettes si exigeantes à l'amitié, car on ne la trouve jamais plus tendre et plus fidèle qu'après un temps de libre repos qu'elle va chercher au fond de notre âme ; d'ailleurs, je vous aimerais malgré vous, s'il le fallait, et il ne le faudra pas, j'espère....

« Moi aussi, je vous quitte, et je ne veux pas être obligée de vous oublier pour cela.

« Dans les premiers jours du mois d'octobre, je

(1) Lettre inédite.

vais rejoindre mon mari à Château-Chinon. Je vous révèle l'existence d'un lieu, voire même d'un chef-lieu de ce nom où je suis receveur des finances. Tout mon nid sera là, ma mère viendra nous y voir. Jules se trouve heureux entre les hommes, les petits enfants de mon père sont presque riches, lui-même nous regarde et se tranquillise sur cet avenir qui l'a tant occupé, je serai aussi près de cette âme aimée dans ma douce petite maison où elle me suivra que je le suis ici où elle m'a laissée. Donc je suis contente.

« Et puis de temps en temps je reviendrai. Hélas ! cette ville est si abominable (c'est de la vôtre que je parle) que je verrai tout autant mes amis depuis le Morvan, que je les vois depuis l'Arsenal.

« Dans tous les cas, quand vous parlerez à votre aimable table, autour de laquelle nous avons été si gais, de notre pauvre Charles, que je vous défends d'oublier, pensez aussi un peu à cette triste fille qu'il avait, souvenez-vous des soins insouciants et jeunes qui ne nous seront plus jamais rendus. Songez aux amis morts et aux amis absents et buvez courageusement à ces vieilles mémoires du passé, en bénissant Dieu de ce qui vous reste et des places remplies.

« Adieu, mon très jeune ami et poète, j'attends votre doux envoi pour l'emmener en exil avec moi, ce sera un compagnon et une consolation.

« Je vous prie de serrer cordialement de ma part les mains que vous chérissez, et de ne douter

jamais de l'inaltérable attachement de votre toute affectionnée.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

Le « doux envoi », ne cherchez pas, c'étaient des vers car, si Marie ne rimait plus, Ulric rimait encore pour elle.

La République de 1848, après avoir menacé M. Mennessier dans sa situation, lui donna de l'avancement, sur la recommandation de George Sand à qui l'avait recommandé Sainte-Beuve (2). De Château-Chinon, il fut envoyé à Saint-Pol, et c'est de là que Marie écrivait à son tuteur :

« Saint-Pol. Dimanche.
(s.d.) 1849.

« Assurément nous sommes des monstres, mon pauvre Ulric ; ce n'est la première fois que je me le dis. Hélas ! que voulez-vous ? nous ne l'avons peut-être pas été assez dans le bon temps, et il faut bien finir par se ranger. D'ailleurs que peut-on devenir de mieux maintenant où tout est si mauvais, si vieux, si laid, si brutal et si bête. J'affirme cependant que vous n'êtes rien devenu de tout cela, ni moi non plus et j'en suis bien aise.

« A chaque révolution nouvelle qu'ils font ou qu'ils manquent, je relis votre livre prophétique et je pense à vous. Je pourrais m'en tenir là, mais mon amitié, qui est une rude exigeante, n'en a pas son compte. Alors je lui promets de vous écrire et

(1) Lettre inédite.
(2) Cf. *Charles Nodier*, par Michel Salomon, p. 155.

de vous rappeler par force, s'il en est besoin, cet ancien souvenir enseveli sous tant d'événements, sous tant de gouvernements provisoires ! Et puis voilà que la plume n'est pas taillée, que la petite fille s'est coupée, que le garçon ne veut pas mordre à sa version à moins que la mère ne le prenne par les sentiments ou le père par les oreilles ; au milieu de toutes ces traverses, on continue parfaitement à penser aux gens qu'on aime, mais on leur écrit très peu. — Encore n'ai-je pas déménagé ? n'ai-je pas changé ma Nièvre contre le Pas-de-Calais? La république ne m'a-t-elle pas donné une petite maison très blanche, un grand jardin très vert et quelque chose comme cinq mille livres de rente de plus à dépenser tout doucement dans le plus charmant pays qu'on puisse rêver ? Sans rire, cela s'est passé comme j'ai l'honneur de vous le dire. Aussi chaque matin la première chose juste et ennuyeuse que me crie ma conscience est celle-ci : « Malheureuse! tu ne pries pas pour la République, tu ne chéris pas la République, tu es indigne de ses bienfaits ! »

« C'est vrai, c'est affreux ; mais j'ai une amie qui prétend qu'elle n'a jamais pu s'empêcher d'aimer ce qu'elle aimait, et de ne pas aimer ce qu'elle n'aimait pas. Or je n'aime pas la République et je ne peux pas du tout m'en empêcher.

« C'est même, à tout prendre, voyez la maladresse, la seule chose de ce monde, à ce que je crois, qui me soit complètement antipathique. Je m'occupe

beaucoup des personnes et fort peu des idées. — Vous me demandez quelle est ma couleur, et comme je sais qu'il n'existe pas un ruban ou un cheval qui ne soit plus facile à appareiller que votre très humble servante ne l'est en matière politique, je suis assez embarrassée de vous répondre. Je vais vous raconter mon affaire, et vous aurez, vous, l'obligeance de me faire savoir de quelle couleur je suis.

« J'ai été élevée dans le respect de mes princes légitimes, et je conserve presque religieusement une mèche des cheveux du comte de Chambord, ce qui ne m'empêche pas de porter à Madame la Duchesse d'Orléans, à laquelle je dois tout ce que je ne dois pas à l'ami qui me représente avec avantage la République, un attachement sans bornes et un dévouement complet, — ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour le général Cavaignac un sentiment de gratitude et d'admiration que je vous demanderai la permission de ne pas caractériser autrement, ce qui ne m'empêche pas de plaindre sincèrement un maître fou avec lequel j'ai fraternellement passé ma meilleure jeunesse, et qui ne répond pas, pour le moment au nom de Victor Considérant, quoique ce soit le sien, vu que ce nom-là le ferait mettre en cage. Si vous rencontrez d'aventure M. Chevreul, chargez-le de composer une nuance avec cet amalgane et vous aurez la mienne, en y ajoutant beaucoup de noir répandu sur elle par cette belle expédition romaine, si bien entamée, si bien conduite, et pour la défense de

laquelle je n'ai pas moins livré aux barricades de ces chemins mon beau-frère et mon neveu, officiers dans le même régiment, courant les mêmes chances et suivis avec anxiété par la même tendresse (1). Ce sont de braves et charmants garçons qui vous raccommoderaient avec l'uniforme que vous n'idolâtrez pas, si je m'en souviens bien. J'oublierais pourtant le choléra qui nous enveloppe pourtant de toutes parts, s'il ne m'avait amené, il y a un mois, ma mère et mon fils chassés de cet horrible Paris par mes supplications et par la prudence. Quelques jours plus tard, on se rebattait dans les rues, et la maladie descendait à la condition de fléau de second ordre. C'est humiliant. Elle nous a emporté des connaissances en grand nombre, mais jusqu'à présent pas un ami. Dieu veuille que nous touchions au terme que *le Constitutionnel* nous promet tous les jours. Je me repens de n'avoir pas plus de confiance dans *le Constitutionnel*. Dam ! c'est sa faute. Autrefois, dans mon temps de fanfare, son directeur actuel, M. Véron, m'enguirlandait de roses et de madrigaux, il fallait voir. J'avais probablement foi aux madrigaux et je croyais certainement à ses bouquets, j'aurais peut-être accepté ses *canards :* aujourd'hui que sa galanterie est défunte sous prétexte que mes charmes sont enterrés, je ne me crois pas obligée de répondre

(1) Trois officiers du nom de Mennessier furent tués en Italie : le capitaine Stanislas, tué à Magenta ; le colonel Louis, blessé mortellement à la même bataille, et le commandant Alphonse, tué à Solferino.

du *Constitutionnel*. Vous attribuerez sans doute ce défaut d'obligeance à un dépit amoureux mal dissimulé ; — il n'en est rien. Quel atroce bavardage et comme j'abuse de la parole en femme qui a perdu l'habitude de s'en donner à cœur joie ! Je suis seulement fâchée que ce soit sur vous que cela tombe, mon pauvre ami ! —

« Mais aussi qui donc s'en soucie, hors vous ? Les morts ont tant pris de mon cœur et de ma mémoire, qu'il m'a fallu oublier bien des vivans. Je n'aime cependant guère à oublier ! On me l'a un peu rendu, et je ne m'en plains pas, puisque les meilleurs me restent sur cette terre et dessous.

« Continuez, je vous en prie, à me parler quelquefois de vous et des vôtres. Je dis quelquefois, parce que je n'ose pas dire : souvent, vous le comprenez bien. Que votre chalet entretienne ma chaumière, que votre charmant esprit descende et m'élève, que votre chère amitié revienne prendre sa place dans mon cœur, et il est certain que les songes, les années, le choléra, la liberté, l'égalité et la fraternité, tous ces terribles ennemis de l'homme (qui dit l'homme dit la femme, suivant l'avis de la Lyonnaise) s'éteindront au premier souffle de votre harpe ; car vous avez toujours une harpe, j'espère, en attendant que la poésie ait autre chose sur l'épaule qu'un fusil à percussion.

« Envoyez-moi vos vers ; les oiseaux chantent encore dans mon jardin ; apportez-les-moi surtout et venez les entendre dans leur voix. Rien ne s'op-

pose, malheureusement, à ce que je vous embrasse de tout mon cœur.

« Votre vieille amie.

« MARIE (1) »

Je ne savais pas Marie Nodier si royaliste, ni que le docteur Véron avait eu dans le temps des vues sur elle. Mais sur qui n'en avait-il pas, ce bourgeois de Paris, qui se flattait d'avoir toutes les femmes... parce qu'à son théâtre elles étaient presque toutes à vendre ?

Les dernières lettres de Marie à son « tuteur » portent le timbre de Pont-Audemer. Elle se rapprochait peu à peu de Paris, et loin de s'en plaindre, elle s'en réjouissait à présent. Cela lui permettait de visiter plus souvent son fils, qui était au lycée, et de conduire ses filles dans le monde qui fréquentait autrefois chez son père. J'ouvre le journal d'Eugène Delacroix et j'y lis (t. I, p. 346) : « Dîné chez Bixio avec Lamartine, Mérimée, Malleville, Scribe, Meyerbeer et deux Italiens. Le soir, Mme Mennessier est venue avec sa fille. Je n'avais pas causé avec elle depuis des siècles : elle ne m'a pas paru changée ; j'ai causé une bonne heure avec elle. Elle doit venir voir mes fleurs. Elle est atteinte de *noirs,* comme moi. Je vois que je ne suis pas le seul. L'âge y est pour quelque chose. »

Peut-être chez Delacroix, mais pas chez Marie. L'âge, au contraire, lui rendait sa gaieté naturelle. Elle rajeunissait d'humeur en vieillissant, si bien

(1) Lettre inédite.

que, lorsqu'elle était à Courcelles avec ses filles, Ulric leur disait à toutes trois : « Mademoiselle ! »

« Je ne veux pas douter, mon bien cher Ulric, que vous ne soyez infiniment mécontent de votre vieille amie. Il y a de quoi, et si vous saviez pourtant comment se passe la vie !

« Je m'étais promis de débarquer ou peu s'en faut à Courcelles, et voilà que tous les bals contraires me retiennent bien malgré moi hors de ce port béni. Mon ennui et ma fatigue sont à leur comble, mais j'ai deux filles et mon devoir est de mourir sur une banquette rouge. J'entrevois la fin de mes misères pour cette semaine, et tout de suite, tout de suite après, ma première heure de liberté sera pour vous.

« N'ai-je pas aussi mille remerciements à vous adresser pour toutes les grâces dont vous comblez ce bavard qui est mon fils ? Vous l'avez encore joliment affolé celui-là ; il sait vos vers, votre prose et vous-même par cœur, comme un vrai Nodier qu'il est.

« Donc, à bientôt, n'est-ce pas ? et pardonnez-moi, en me faisant pardonner de Mlle Garcia, avec laquelle je suis d'une grossièreté sans exemple et qui serait sans excuse, si vous ne saviez pas bien, et elle aussi, combien est lourd le sacrifice que je fais en ne vous voyant pas des premiers.

« Mes meilleurs souvenirs à ce qui vous est cher, et à vous, cher ami, l'expression toujours nouvelle de mes tendres et vieux sentiments d'affection.

« MARIE-MENNESSIER-NODIER (1). »

(1) Lettre inédite.

C'était la première fois (du moins à ma connaissance) qu'elle mettait son nom derrière celui de son mari. Ne me demandez pas la cause de ce changement de front. Je ne saurais le dire. A moins que... ! Mon Dieu, oui. A présent que son fils était un homme, Marie se dit sans doute qu'elle paraîtrait davantage sa mère en signant comme lui : Mennessier-Nodier. En tout cas, il est certain qu'à partir de ce jour-là la fille de son père parut davantage la femme de son mari.

Encore une lettre et j'ai fini.

Dans le temps qu'elle installait définitivement son fils, Marie mandait à Guttinguer :

Dimanche 18 (s.d.)

« Je n'ai pas répondu à votre dernière et charmante lettre, cher Ulric, et je ne vous ai pas parlé de votre dernier et charmant article ; — vous ne m'accusez pas d'oubli, et vous savez aussi que je ne suis pas encore assez bête pour ne vous plus comprendre. Seulement je ne peux pas écrire toutes les fois que je le voudrais bien ; je vous ai déjà répété cette histoire-là à satiété.

« J'ai conservé les *Tablettes romantiques*, voire même les *Annales*. Elles font partie de la bibliothèque de mon fils, et cette bibliothèque avec son contenu se répand depuis un mois de la rue Jacob à la rue Saint-Dominique, où l'enfant en question va établir ses Lares. Quand l'ordre accoutumé sera rentré dans les habitudes et dans les livres de ce jeune employé qui déménage et emménage pendant

ses rares heures de liberté, j'irai faire une visite à sa nouvelle installation et aussi à la rue de Courcelles. Je serai bien heureuse de refaire un peu connaissance avec votre maison ; quant à votre cœur et à votre esprit, ils sont ici présents.

« Je mets mon orgueil à sentir ma pensée et ma manière de voir et d'apprécier si absolument conformes aux vôtres. Est-ce que votre archange a fait vœu de ne jamais descendre sur Pont-Audemer ? Il y serait pourtant le bien arrivé, et je pourrais lui parler du Châlet (1) comme si j'y avais passé ma vie, tant sa réputation est complète, et tant chaque saison de Trouville la renouvelle et la propage. Enfin, puisque vous n'y êtes pas, je me refuse à croire aux perfections qu'on lui prête et j'aime mieux aller vous trouver dans votre Paris. Il est cependant devenu bien provincial, et quelquefois furieusement niais, n'est-ce pas votre avis ?

« Au revoir donc et au mois prochain.

« Je me réjouis bien fort de vous serrer la main.

« Votre toute affectionnée,

« MARIE MENNESSIER-NODIER (2) »

L'établissement de son fils (3) et de sa fille aînée (4) avait mis fin à son rôle de mère.

Quand son mari eut pris sa retraite, ils se reti-

(1) Propriété de Guttinguer, près de Honfleur.
(2) Lettre inédite.
(3) Emmanuel, mort trésorier-général à Chambéry.
(4) Elle avait épousé le colonel Lion.

rèrent à Fontenay-aux-Roses, où leur plus jeune fille fut nommée receveuse des postes (1) en 1874.

Et c'est là qu'en 1893, le soir de la Toussaint, Notre-Dame de l'Arsenal ferma pour jamais ses beaux yeux clairs où ceux qui l'avaient connue aimaient à retrouver le regard de Nodier.

Et maintenant de toute cette gloire et de tout ce charme, de ce beau nom qui fut si joliment et si fièrement porté, il ne reste qu'un souvenir que deux vieilles dames (2) entretiennent pieusement et sans bruit, dans la maison même que le peintre Amaury Duval (3) avait léguée en mourant à Marie, pour qu'elle y finit tranquillement ses jours.

(1) Elle se nommait Marie, comme sa mère, et mourut en 1903.

(2) Mlle Thècle Mennessier-Nodier, sœur de la précédente, et la veuve d'Emmanuel Mennessier-Nodier.

(3) Amaury Duval a fait, en 1839, un très beau portrait de Marie Nodier, qui est à Fontenay-aux-Roses. Je l'ait reproduit dans l'édition princeps de mon livre sur Alfred de Musset.

CHAPITRE VII

LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BONNES-LETTRES

La Société royale des Bonnes-Lettres, salon de lecture de *la Muse française*. — Date et cause première de sa fondation. — Elle fait concurrence à l'Athénée. — Ses premiers fondateurs. — Victor Hugo y entre un des premiers. — Ses odes sur *Quiberon* et sur *Louis XVIII*. — Appel de Roger, l'académicien, aux poètes de *la Muse française*. — « Voilà l'enfant sublime ! ». — Une leçon de Duviquet. — Lacretelle jeune soulève contre lui tout le clan de *la Muse*. — Lettre inédite de Guiraud à ce sujet. — La poésie mélancolique. — Villemain, pour protester contre le discours de Lacretelle, refuse de prendre la parole à la Société des Bonnes-Lettres. — Lacretelle et la candidature de Lamartine à l'Académie française. — Une lettre inédite de Mme de Lamartine mère à Mme de Lacretelle. — Villemain lit à son cours de la Sorbonne quelques *Harmonies* de Lamartine.

La Société royale des Bonnes-Lettres fut à un moment donné le salon de lecture de *la Muse française* et la succursale du salon de l'Arsenal. Mais quoique Victor Hugo y ait figuré et pris position dès le premier jour, et que Nodier, Guiraud, Soumet, Chênedollé, Lamartine et Vigny y aient lu ou fait lire de loin en loin quelques-unes de leurs œuvres, il ne faudrait pas croire qu'elle fût à leur dévotion. La poésie n'y entra jamais qu'à titre d'a-

grément, et les lettres y furent toujours subordonnées à la politique.

Fondée au mois de janvier 1821, quelques mois après l'assassinat du duc de Berry, elle fut avant tout une œuvre de réaction. Son but avoué fut de combattre les idées libérales et révolutionnaires par la propagation des « bonnes et saines doctrines ».

« S'il est vrai, disait le *Prospectus*, publié en janvier 1821, que la littérature soit *l'expression de la société*, on peut se faire une idée de ce qu'a pu être la littérature française pendant trente années de révolution. Pouvait-elle être autre chose que l'expression de la révolte, de la discorde, de l'impiété, de toutes les passions furieuses qui troublaient la France ? Que de talents ont péri dans ce vaste naufrage! L'esprit humain se serait tout à fait égaré, et l'on ne peut savoir où nous aurait conduits l'orgueilleuse barbarie du siècle, si les âges précédents ne nous eussent laissé leurs importantes leçons et leurs impérissables modèles. Ce sont ces modèles et ces leçons qui serviront de flambeau et de guide à *la Société des Bonnes-Lettres*, pour faire revivre le goût des bonnes doctrines et des bonnes lettres. »

Or il y avait en ce temps-là, rue de Valois, au Palais-Royal, un salon scientifique et littéraire où Magendie, Robiquet, de Blainville faisaient des cours de physiologie, de chimie et d'histoire naturelle et où l'on faisait aussi plusieurs fois par semaine des lectures qui sentaient plus ou moins le fagot, je veux dire l'école d'Auteuil.

C'était l'Athénée. Sainte-Beuve, qui était alors sous la coupe de Daunou, suivait ces cours et ces lectures, et il n'était pas le seul. Une partie de la jeunesse du Quartier latin, la jeunesse libérale, celle qui regrettait la cocarde tricolore et qui chantait les chansons de Béranger, se ruait littéralement à l'Athénée.

C'est donc, je suppose, cet enseignement suspect que visait principalement la Société royale des Bonnes-Lettres. Aussi bien, en établissant son siège rue de Grammont, n° 13, à deux pas de la rue de Valois, autorisait-elle cette supposition. Les deux chapelles rivales étaient voisines l'une de l'autre.

Naturellement les fondateurs (1), en tête desquels étaient Fontanes et Chateaubriand, commencèrent par faire appel aux poètes, et Victor Hugo y répondit l'un des premiers. A cette époque, le jeune Victor était plus royaliste que le roi et chantait exclusivement les gloires et les malheurs de la monarchie légitime. Il dirigeait *le Conservateur littéraire*,

(1) Il y avait trois catégories de sociétaires : les sociétaires fondateurs, les sociétaires abonnés et les associés honoraires. Les fondateurs étaient au nombre de cent, parmi lesquels : le marquis de Fontanes, président ; le marquis d'Herbouville, vice-président ; Chateaubriand ; le duc de Fitz-James ; le duc de Maillé ; Berryer fils ; le comte François des Cars ; le comte de Vaublanc ; Pardessus ; Le Normant fils ; Campenon, membre de l'Académie française ; de Bonnisseau, du Sommerard, référendaire à la Cour des comptes ; le duc de Crussol ; Bertin de Vaux, député et directeur du *Journal des Débats* : Michaud, membre de l'Académie française et directeur de *la Quotidienne ;* Quatremère de Quincy, député, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le baron Canuel ; le vicomte de Donnadieu ; Jules de Polignac ; le baron de Vitrolles. Tous ces noms appartenaient à la fraction avancée du parti royaliste.

qui continuait en petit l'esprit du grand, si malencontreusement supprimé.

La séance d'ouverture avait eu lieu le 15 février 1821, un an, presque jour pour jour, après le crime de Louvel. La séance du 28 février fut remplie tout entière par Victor et Abel Hugo. Abel, qui travaillait à un ouvrage sur la littérature espagnole, en lut quelques extraits; Victor lut son ode sur *Quiberon*. On pense si elle fut applaudie.

Un mois plus tard, dans la séance du 23 mars, Victor Hugo lut encore son ode intitulée: *Vision*. C'est une de ses meilleures, elle eut beaucoup de succès. Mais celle qui lui valut le plus d'applaudissements fut sans contredit son ode sur *Louis XVIII*; il est vrai que sa lecture avait été précédée d'un discours de Roger, l'académicien, où le talent du jeune poète avait été célébré en termes dithyrambiques. C'était dans la séance du 10 décembre 1822.

« Venez, enfants des muses royalistes, s'était écrié Roger, venez ajouter à l'éclat de nos séances par les heureux tributs de votre veine poétique.

« Préparons, Messieurs, de nouvelles couronnes à ces jeunes fronts déjà ceints de lauriers académiques ou des palmes du théâtre! Je vois d'ici le peintre noble et touchant de saint Louis et le pathétique auteur des *Machabées*, et le poète qui, dans un même jour, ravissait nos âmes par des accents dignes du roi prophète et nous faisait retrouver des pleurs pour ces lamentables Atrides, dont les malheurs semblaient avoir épuisé les ressources du génie, de l'intérêt et de la terreur! »

Ceci était à l'adresse d'Ancelot, l'auteur de *Louis IX*, de Guiraud et de Soumet. Mais voici qui s'adressait à Victor Hugo :

« Je vois enfin, ou plutôt, Messieurs, vous allez entendre tout à l'heure ce jeune lyrique, dont les premiers accords respirent une si heureuse audace et qui a peint la chute des plus célèbres tyrans du monde en traits aussi profonds, aussi terribles que la catastrophe elle-même (1). »

Quand Victor parut sur l'estrade, il n'y eut qu'une voix dans la salle : « Voilà l'enfant sublime! » et ce fut Mme Roger qui donna le signal des applaudissements (2).

Mais tout fêtés qu'ils étaient à la Société royale des Bonnes-Lettres, les poètes n'étaient pas toujours d'accord avec ses conférenciers, chargés de cours (3). Le temps même était proche où Victor Hugo, Guiraud et Soumet auraient à supporter de leur part, sous l'accusation de romantisme, les mêmes attaques que de la part des classiques enragés de l'Académie, du vivant de *la Muse française*.

A première vue, cela paraît un contre-sens, puisque les partisans du Romantisme se recrutaient alors parmi les royalistes et que les défenseurs de la

(1) *Œuvres diverses de M. Roger, de l'Académie française*, publiées par M. Nodier, t. II, p. 337.

(2) Lettre inédite de Guiraud à sa mère.

(3) Les cours embrassaient, comme ceux de l'Athénée, toutes les parties du savoir humain. En 1821, il y avait les cours de Raoul Rochette sur l'*histoire moderne;* — de Lacretelle jeune, également sur l'*histoire ;* — de Duviquet, *critique littéraire ;* — d'Abel Hugo, sur la littérature espagnole ; — de Bois-Bertrand, sur le *droit public;* — de Nicollet sur l'*astronomie* — du docteur Véron sur la *physiologie*.

littérature classique étaient surtout les libéraux. Mais, en 1821, le Romantisme n'avait pas la même signification que quelques années plus tard; les professeurs de la Société des Bonnes-Lettres ne voyaient en lui que « le genre frénétique », autrement dit l'invasion de la littérature française par les littératures étrangères. Cela est si vrai que dans le prospectus de la Société on lisait ce qui suit :

« Il est nécessaire d'apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su et à ceux qui l'ont oublié les rapports qu'il y a entre les institutions présentes et les institutions anciennes. Il faut leur apprendre que *la patrie*, ou, d'après le sens littéral du mot, *le pays des aïeux*, n'existe pas seulement dans le sol, mais dans les souvenirs; que la gloire d'un peuple ne se trouve que dans ses annales, et que l'expérience, si nécessaire aujourd'hui, est dans la mémoire des temps passés. »

En d'autres termes, et pour me faire mieux comprendre, je dirai que le Romantisme représentait alors aux yeux des classiques de la Société des Bonnes-Lettres ce que le Dreyfusisme figure à présent aux yeux des Nationalistes.

Par conséquent Chateaubriand et ses disciples, j'entends ceux qui se réclamaient de lui, comme Victor Hugo, Saint-Valry, Gaspard de Pons, Alfred de Vigny et les autres rédacteurs du *Conservateur littéraire*, n'étaient que des classiques épris de formes nouvelles. Et c'est pour cela que Duviquet, le feuilletoniste du *Journal des Débats*, dans son cours de littérature à la Société des Bonnes-Lettres,

ne faisait aucune différence entre ces néo-classiques ou ces pseudo-romantiques et les classiques de l'école de Delille.

« M. Duviquet dans la suite de ses leçons, disaient *les Annales de la littérature et des arts*, *descendra des principes qu'il a établis à des applications particulières*, les chefs-d'œuvre de la nouvelle école à la main. Il prouvera qu'il ne se rencontre aucune qualité estimable qu'on ne retrouve dans les classiques, aucune expression de sentiments ou de pensée, aucune forme de langage et d'éloquence qui n'ait ses modèles dans leurs ouvrages (1). »

Comme le remarque M. des Granges, dans un excellent article sur *la Société royale des Bonnes-Lettres* (2), « il est bien fâcheux que *les applications particulières* en question ne nous aient pas été conservées. Nous aurions aimé à suivre l'excellent Duviquet dans ses démonstrations. »

Je ne crois pas pour ma part qu'elles aient satisfait Chateaubriand, car, dans *le Génie du christianisme*, dans *Atala*, *René*, *les Martyrs* et *le Dernier Abencérage*, il y avait tout de même des qualités — et des défauts — qui ne se trouvent pas dans les classiques du grand siècle, pour ne parler que de ceux-là.

Mais je serais bien étonné si les démonstrations de M. Duviquet avaient scandalisé Victor Hugo. Rappelons-nous qu'en 1822, dans la préface des

(1) T. II, p. 213 (1821).
(2) *Revue Bleue.*

Odes et Poésies diverses, il se demandait en quoi le genre romantique se distinguait du genre classique.

Cependant les idées nouvelles faisaient leur chemin, et les nuages qu'on avait amoncelés comme à plaisir autour d'elles se dissipaient peu à peu. De 1823 à 1824, notamment, le Romantisme, grâce aux démêlés de *la Muse française* avec Auger, prit une figure distincte, et je vois dans une lettre de Guiraud à Soumet que Lacretelle jeune souleva contre lui tout le clan de *la Muse* en attaquant, dans la séance, du 4 décembre 1823, de la Société des Bonnes-Lettres, le Romantisme élégiaque, comme étant d'importation étrangère :

« J'ai peur, disait Lacretelle, qu'on ne reconnaisse plus les Français sous ces habillements lugubres empruntés à nos voisins. On ne se contente pas d'en revêtir l'époque actuelle, où les esprits, j'en conviens, sont assez sérieux ; on veut en couvrir la légèreté si connue de nos pères. »

A quoi Guiraud s'empressa de répondre :

« M. Lacretelle ferait mieux de se taire que de s'occuper de choses qu'il ne connaît pas. La mélancolie de Millevoye et de Chateaubriand ne doit rien à l'Angleterre ni à l'Allemagne ; le pauvre homme ne voit pas que ce sont *les Méditations* de Lamartine qui ont renouvelé la poésie française et que la grande élégie à laquelle il préfère les petits vers légers de Parny est sortie toute vivante des ruines de la Révolution. Il faudra, mon cher ami, que tu

lui fasses la leçon, la première fois que tu le rencontreras (1). »

Guiraud, qui était à la vieille de publier ses *Chants élégiaques*, n'avait vu dans le discours de Lacretelle que l'injure faite au genre qui était le sien (2). Avait-il le pressentiment que cette injure était grosse de menaces et qu'elle aurait des conséquences prochaines? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle fut cause que Villemain refusa de prendre la parole dans les séances de la Société des Bonnes-Lettres, en 1824. On avait annoncé qu'il la prendrait « si sa santé et son cours à la Faculté des Lettres le lui permettaient ». Le public put croire que son abstention était motivée par l'une ou l'autre de ces raisons, mais le petit nombre de ceux qui étaient dans le secret des dieux se fit un malin plaisir de le divulguer pour être désagréable à Lacretelle.

« J'ai rencontré Villemain, écrivait Charles Nodier à Victor Hugo le 18 décembre 1823, il est furieux contre Lacretelle et m'a dit qu'il ne reparaîtrait pas de sitôt à la Société des Bonnes-Lettres, parce qu'il se croirait obligé de prendre la défense de l'élégie lamartinienne que Lacretelle a dénigrée si injustement l'autre jour. Voilà qui venge Lamartine des sottes critiques de *la Muse* (3)... »

(1) Lettre inédite de Guiraud à Soumet, du 8 décembre 1823.

(2) Il contenait pourtant plus d'une observation judicieuse, celle-ci entre autres que « rien ne fut moins romantique au monde que les siècles où l'on veut transporter le berceau du romantisme » et que les troubadours et les trouvères n'engendraient pas la mélancolie.

Il est bon de se souvenir que Villemain était un des admirateurs les plus fervents de Lamartine, et que, quelques mois après cet incident, il allait être le principal patron de sa candidature à l'Académie française.

Or, voyez comme les choses s'enchaînent ou comme les coïncidences sont parfois bizarres, c'est précisément Lacretelle qui provoqua l'échec de Lamartine à l'Académie ; du moins Lamartine l'en rendit responsable. J'ai parlé ailleurs de cette élection académique (1) et de la lettre malsonnante que le poète écrivit à ce propos à Lacretelle pour désavouer les démarches secrètes que sa mère avait jugé à propos de faire près de lui. Aujourd'hui je puis mettre sous les yeux des lecteurs la lettre que la mère de Lamartine adressa à Mme de Lacretelle pour excuser la conduite de son fils. La voici :

« Mâcon, ce 8 décembre 1824.

« Madame,

« Je suis d'autant plus peinée de ce dont vous vous plaignez que je suis forcée de m'avouer à moi-même que j'en suis la première cause. Si je n'avais pas écrit à M. de Lacretelle, auquel à la vérité j'avais demandé le secret, si mon fils ne l'avait pas appris indirectement, il n'eût pas écrit la lettre dont je conviens qu'il a fort à se plaindre ; je suis persuadé que mon fils a fort regretté ce premier mouvement (qui pourrait cependant recevoir quelque excuse du trouble de sa position) surtout quand

(1) Cf. notre *Lamartine*.

il a appris que M. de Lacretelle avait eu la générosité de lui donner sa voix au dernier scrutin. J'ignore comment il a pu être instruit de cette fatale lettre par laquelle il s'est cru compromis ; je n'en ai parlé à qui que ce soit, pas même à mon mari, et c'est peut-être un tort que je dois me reprocher. C'est un malheur sans doute de ne pas être reçu à l'Académie, mais c'en serait un bien plus grand encore de manquer aux égards que l'on doit à un homme du mérite de M. de Lacretelle.

« Je vous prie, Madame, de lui témoigner tous mes regrets et d'en agréer vous-même l'expression. Mon fils, qui s'est arrêté chez son oncle de Bourgogne n'est point encore arrivé. Je suis convaincue qu'il partage tous mes sentiments et qu'il ne conserve pour M. de Lacretelle que ceux d'estime et de reconnaissance qu'il lui doit.

« J'ay l'honneur d'être, Madame, avec ma considération très distinguée, votre très humble et très obéissante servante,

« DE LAMARTINE (1). »

Cette lettre mit fin à l'incident, et ce qui prouve que l'historien ne garda pas rancune au poète, c'est qu'en 1829, quand Lamennais brigua de nouveau les suffrages de l'Académie, Lacretelle mit cette fois toute son influence à son service.

Quant à Villemain, j'ignore s'il revint à de meilleurs sentiments envers son collègue, en tout cas, de 1824 à 1830, date où la Société des Bonnes-

(1) Lettre inédite communiquée par M. Georges Laguerre.

Lettres disparut, je ne crois pas qu'il y ait pris la parole.

Mais, comme pour montrer à Lacretelle qu'il était toujours amoureux de la poésie mélancolique de Lamartine, il lut, à son cours de la Sorbonne, au mois de novembre 1828, quelques-unes de se belles *Harmonies*, comme *l'Hymne au matin* et *la Perte de l'Anio*.

CHAPITRE VIII

LES DÉBUTS DU ROMANTISME AU THÉATRE FRANÇAIS

I. — Le baron Taylor est nommé commissaire royal près le Théâtre-Français, en 1825. — Anarchie de ce théâtre à cette époque. — Lafon ennemi de Talma. — Rivalité de Mlle Duchesnois et de Mlle George. — Lettre inédite de Talma à ce sujet. — La tyrannie de Talma. — Lettres inédites de Soumet à Guiraud et de Guiraud à Sophie Gay. — La nouvelle école applaudit à la nomination du baron Taylor. — Taylor régisseur du Panorama-Dramatique. — Ses comédies, son talent de dessinateur et d'archéologue. — C'est lui qui eut la première idée des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. — Les « Mèdes » à la Comédie-Française. — Réorganisation du comité d'organisation. — Taylor et Michel Pichat. — Deux vieilles connaissances. — Taylor monte le *Léonidas* de Michel Pichat.

II. — Enfance et jeunesse de Pichat. — La véritable orthographe de son nom. — Il termine ses études au Prytanée français. — Influence de Luce de Lancival sur lui. — Il entre chez un avoué. — Il abandonne le droit. — Sa tragédie de *Turnus*. — Ses relations mondaines. — Ses lettres au comte Decazes. — Il concourt à l'Académie française et obtient un accessit. — Soumet lui ouvre *la Muse Française*. — La Censure. — La décoration de *Léonidas* à la Comédie-Française. — Distribution et analyse de la pièce. — Grands succès de *Léonidas*. — Qualités et défauts de cette tragédie. — Le vers de Pichat donne l'impression d'une chose traduite. — Pichat et Ponsard, tous deux de Vienne, ouvrent et ferment le cycle du théâtre romantique.

— Pourquoi *Léonidas* n'a pas survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître.

III. — Taylor aux prises avec le Comité du Théâtre-Français, après la mort de Talma. — Un pamphlet de Pierre Victor. — Analyse de ce libelle. — Le baron Taylor en Egypte. — C'est lui qui négocie l'acquisition de l'obélisque de Louqsor. — Une lettre inédite de Taylor à Jal. — *Le Globe* prend le parti de Taylor contre le comité.

IV. — Les dernières années de Michel Pichat. — Son *Guillaume Tell* reçu à la Comédie-Française. — La mort de Talma lui porte un coup terrible. — Il se retire à Mortfontaine. — Dernier amour. — Mlle Bouchard. — Les derniers moments de Pichat, racontés par Alexandre Dumas. — Sa mort, ses funérailles. — Deuil public. — *Au tombeau de Pichat*, par Emile Deschamps.

I

Le plus grand service que Charles Nodier ait rendu à l'école romantique fut de lui ouvrir les portes de la citadelle classique, en faisant nommer le baron Taylor commissaire-royal près le Théâtre-Français. Mais il ne faudrait pas croire qu'une fois dans la place l'ami de Nodier en fut le maître absolu. Quand il y entra — le 9 juillet 1825 — l'anarchie la plus grande régnait parmi les acteurs. C'est au point que Chéron, le prédécesseur de Taylor, avait démissionné, faute de pouvoir en venir à bout. Du côté des hommes, Lafon était l'ennemi juré de Talma, qu'il n'appelait que *l'autre*. Du côté des femmes, la rivalité de Mlle Duchesnois et de Mlle George durait toujours, quoiqu'elle remontât à plus de douze ans. J'ai, en effet,

sous les yeux une lettre de Talma à Ducis, datée de Dresde, du 3 juillet 1813, dans laquelle il lui dit :

« ... M[lle] George a été assez bien ici dans Jocaste et Sémiramis, mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès complet à Paris, parce que le public attendra beaucoup d'elle. Je crois que Duchesnois a tort de s'effrayer. J'ai trouvé George fort raisonnable en ce qui est relatif à l'arrangement qui peut avoir lieu entre elles, et je crois que sans se nuire elles peuvent toutes deux tenir leur place. Duchesnois a des avantages que ne pourront effacer ceux que George peut avoir et je trouve que celle-ci ne peut lui faire aucun tort, surtout si les journaux veulent bien ne pas s'en mêler; il faut que Duchesnois attende avec calme la fin de tout cela. On dit ici qu'elle veut donner sa démission, et elle a tort. Et quoique George soit rentrée dans la place qu'elle occupait avant son départ pour la Russie, je crois cependant qu'il peut y avoir des moyens de conciliation entre elles, et qu'on pourra modérer cette faveur qui lui a été faite. Si tu la vois, tâche de la calmer là-dessus et qu'elle attende mon retour. Je tâcherai de me mêler de cette affaire conjointement avec Bernard pour les arranger à l'amiable et empêcher que le public et les journaux ne se mettent de la partie, ce qui serait pour toutes deux la chose la plus fâcheuse du monde... (1) »

Mais Talma n'avait pu empêcher leur rivalité d'éclater au grand jour, et lui-même, malgré ses airs de modérateur, avait à se reprocher l'insup-

(1) Lettre inédite communiquée par M[me] Léonce Detroyat.

portable tyrannie qu'il exerçait au sein du comité. Il était, avec Michelot son compère, la terreur des jeunes auteurs dramatiques, comme en témoigne la correspondance de Lamartine et celle de Soumet, qui tous deux, à trois ans de distance, eurent à souffrir de ses *quos ego* olympiens.

« Tu es un homme incroyable, écrivait Soumet à Guiraud, en 1820. Tu parles comme si tu étais le grand Lama du Théâtre-Français. Tu ne termines pas ta tragédie, parce que tu ignores si Lafon ou Talma prendrait le rôle de Tibère! Mais crois-tu en être mieux instruit à Paris qu'à Limoux? le Comité des Français est le premier cerbère auquel il faut jeter le gâteau, c'est le gardien de l'antre tragique, et tu sembles l'avoir oublié. Jette-toi dans une machine roulante, arrive à Paris avec les hirondelles, nous ferons recevoir ta tragédie, et deux ou trois ans après nous parlerons à ces Messieurs du rôle de Tibère. Il faut commencer par se faire recevoir pour avoir son tour. Tu ignores tout ce que j'ai fait cet hiver pour mettre ma *Cléopâtre* à flot, et je n'ai pas réussi, malgré qu'une femme eût tout conduit... (1). »

Cette femme était Sophie Gay, qui pourtant était l'amie de Talma. L'année suivante, Soumet essuyait un nouvel échec à la Comédie, du fait de ce tragédien, et c'était au tour de Guiraud de s'en plaindre à Mme Gay :

« Ce pauvre comité qui retarde votre succès, lui mandait-il, est le même qui a écouté froidement

(1) Lettre inédite.

Saül et reçu par acclamation *Mathilde*, *Adraste* et *Faliero*. Je n'ose plus me fâcher maintenant de ce qu'il trouva dans le temps *Pélage* ressemblant à *Zaïre* et à *Louis IX*. Il m'a donné depuis bien plus de consolations qu'il ne m'en devait, par ses injustices quotidiennes. La dernière envers notre bon Alexandre est désolante pour tout ce qu'il y a d'un peu poétique à Paris. Que fera-t-il de son *possédé* (1), tant que Talma sera au théâtre ? Je vais bien me féliciter d'être passé à l'Odéon, et je voudrais bien, si Victor y rentrait, que Pichald et Soumet s'y établissent aussi (2). »

La nouvelle école applaudit donc à la nomination du baron Taylor, comptant sur son prestige et son autorité pour mettre le comité à la raison. Il ne manquait, en effet, ni de l'un ni de l'autre. D'abord il connaissait admirablement les choses du théâtre, ayant rempli pendant quelques années les fonctions de régisseur au Panorama-Dramatique (3), et ayant fait jouer, de 1815 à 1822, cinq pièces de comédie — sans compter le drame de

(1) Saül.

(2) Lettre inédite.

(3) Ce petit théâtre, construit vers 1820 sur le boulevard du Temple, en face du jardin Turc, vécut trois ans à peine. Son premier directeur fut M. Allaux, peintre décorateur, qui, sur les sollicitations du baron Taylor, obtint le privilège de jouer des drames, des comédies et des vaudevilles, à la condition quelque peu gênante de ne jamais mettre en scène plus de deux acteurs parlants.

A M. Allaux succéda, le 1er avril 1822, M. Langlois, qui, dans l'espoir sans doute d'améliorer les affaires du théâtre, institua un comité de lecture composé de Charles Nodier, Taylor, de Cailleux, Merville, Henri de Latouche, Gosse, Jal et Bert. M. Langlois ne réussit pas mieux que son prédécesseur, et, le 21 juillet 1823, l'affiche du Panorama-Dramatique annonça par ordre de l'autorité la clôture définitive du théâtre. M. Langlois avait fait faillite.

(Cf. *l'Histoire du Panorama-Dramatique*, par L. Henri Lecomte.)



M. Pichat

Bertram ou le Pirate, qui, traduit en italien, avait été mis en musique par Bellini. — Ensuite il s'était fait une grande réputation comme dessinateur et comme archéologue, avec l'admirable publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1), et la vigoureuse campagne qu'il menait depuis 1819 en faveur de la restauration des monuments du Moyen-âge et de la Renaissance. Enfin sa haute stature, ses manières distinguées, ses allures militaires commandaient le respect, sinon l'obéissance (2).

Mais pour arriver à son but, qui était de renouveler l'esprit et le répertoire du Théâtre-Français, il avait à vaincre une première difficulté que d'aucuns auraient jugée insurmontable. Le public témoignait visiblement qu'il avait assez des tragédies romaines et bibliques que lui servaient régu-

(1) C'est le baron Taylor qui eut la première idée de ces *Voyages*, comme il appert des lignes suivantes, qu'on peut lire en tête du premier volume de *la Bretagne*, publié en 1845 :

« Il y a trente-cinq ans que, pour la première fois, j'ai visité la Bretagne. C'est en parcourant les sites pittoresques de cette belle province, devant ces monuments de tous les âges, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux châteaux de la Renaissance et aux fortifications de Vauban, vaste cercle embrassant l'histoire complète de l'art de construire en France, que j'ai conçu la première pensée des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*. Je suis retourné en Bretagne, il y a vingt-six ans, j'y ai dessiné le vieux château de Combourg, auquel le nom de M. le vicomte de Chateaubriand attachait l'immortalité, la cathédrale de Dol, belle entre toutes les églises de Bretagne, et les champs de Carnac, parce qu'ils renfermaient les plus naïfs et les plus prodigieux monuments de nos Celtes. »

(2) Taylor avait été nommé le 15 juin 1814, garde du corps du Roi dans la Compagnie de Wagram. Le 16 mars 1815, il fut nommé lieutenant de cavalerie; le 19 mai suivant, aide-de camp du général comte d'Orsay, commandant la 2e brigade de la garde royale, et, le 15 avril 1823, attaché à l'état-major général de l'armée d'Espagne. Ce fut le 28 mai 1825 que Charles X, à l'occasion de son sacre, le nomma baron.

lièrement les Viennet, les Lemercier, les Roger et autres « Mèdes », comme les appelait Sophie Gay (1). Et, de son côté, le comité d'administration, qui était inféodé aux classiques, ne voulait pas entendre parler de la « secte nouvelle ». D'où une situation impossible à laquelle M. Sosthènes de la Rochefoucauld, sur la pression du baron Taylor, avait essayé de mettre fin, en nommant un nouveau comité composé de Talma, Baptiste aîné, Lafon, Devigny, Michelot et Mlle Mars. Ce comité, installé la veille même de l'entrée en fonctions du baron Taylor, avait été invité respectueusement « à s'occuper, comme objet d'urgence, d'un Mémoire sur les moyens à employer pour faire cesser l'état fâcheux où se trouvait depuis trop longtemps le Théâtre-Français et lui rendre son ancien éclat. Et ceux des sociétaires, qui ne faisaient pas partie du Comité, avaient été conviés par le Directeur des Beaux-Arts à lui adresser, s'ils le désiraient, leurs vues sur ce même sujet (2) ».

Cette mesure d'ordre intérieur était évidemment très adroite. En faisant entrer dans le comité d'administration Talma et Mlle Mars, qui « avaient fini leur temps au Théâtre et n'y étaient retenus que par les avantages particuliers qu'ils tenaient

(1) Elle écrivait à Alexandre Guiraud, le 17 février 1821 : « Si l'ami Pichald se pressait davantage, il aurait déjà mis en fuite tous ces Mèdes (à savoir les Viennet, Roger et Cie) avec son *Léonidas*, mais il marche trop lentement à la gloire : venez le stimuler un peu et lui donner l'exemple du succès. » (Voir plus haut, p. 33.)

(2) Ordonnance royale du 5 juillet 1825. — *Journal des Débats* du 9 juillet.

de l'autorité (1) », le baron Taylor mettait sa responsabilité à couvert et se rendait maître de la Comédie. Cependant il y rencontra plus d'une fois des résistances opiniâtres. Nous savons que plusieurs sociétaires voulurent « arrêter l'envahissement de son pouvoir » ; que « quelques-uns l'apostrophèrent en pleine assemblée » ; que « ses ordres ne furent pas toujours suivis », qu'on se permit des réclamations, des lenteurs, et qu'il se plaignit plus d'une fois « de ne pas faire tout ce qu'il voulait (2) ».

Mais je voudrais bien savoir quel est le commissaire-royal ou l'administrateur de la Comédie qui fut assez heureux pour y faire toutes ses volontés. A Jouslin de la Salle, qui s'irritait de l'opposition systématique de quelques acteurs et déclarait tout haut que le théâtre était impossible, Taylor disait un jour : « Eh ! non, mais vous vous adressez mal ; entourez-vous de comédiens de bonne volonté et laissez crier les autres. Vous ne marcherez peut-être pas grandement, mais vous n'aurez pas d'entraves (3). »

C'est exactement ce qu'il fit lui-même, en 1825, et ce qu'ont fait depuis tous ceux qui ont su gouverner cette grande maison.

Le premier soin du baron Taylor — et c'est effectivement par là qu'il fallait commencer — fut de chercher une pièce nouvelle, qui, sans être trop

(1) Cf. le *Mémoire pour Pierre Victor*, que nous analysons plus loin.
(2) *Mémoire pour Pierre Victor.*
(3) *Souvenirs de Jouslin de la Salle.*

audacieuse, eût chance de plaire au public, tout en ménageant les susceptibilités des acteurs. Il n'eut pas grand'peine à la trouver. La Comédie-Française avait dans ses cartons une tragédie qui, avant même d'être lue au comité de lecture, avait fait beaucoup parler d'elle (1). Reçue le 12 novembre 1822 et puis interdite par la censure pour des raisons qui ne tenaient pas debout (2), on savait que Chateaubriand, durant son passage au ministère des Affaires étrangères, avait plaidé inutilement sa cause et *la Muse française*, au mois de juin 1824, par la plume d'Emile Deschamps, avait dit très haut, pour être plus sûre d'être entendue, que le monde littéraire attendait impatiemment le *Léonidas* de Pichat. Car c'est de *Léonidas* qu'il s'agit. Or, non seulement Taylor était un lecteur et un ami de *la Muse*, mais il connaissait intimement Pichat, pour avoir fait jouer de lui, au Panorama-Dramatique, du temps qu'il était régisseur et membre du comité de lecture de ce petit théâtre, un mélodrame en trois actes et à grand spectacle intitulé *Ali-Pacha* (3), et mieux encore pour avoir signé avec lui et Nodier, sous le nom

(1) Victor Hugo, dans *le Conservateur littéraire*, disait : « Convient-il de traduire éternellement sur la scène le *Delirant reges?* Non, sans doute : nous allons bientôt applaudir, grâce à M. Pichald, Enée, roi fondateur; Léonidas, roi libérateur; grâce à M. Guiraud, Pélage, roi libérateur et fondateur tout ensemble. »

(2) « On redoutait, disait-on, l'effet des maximes républicaines dont cette œuvre était remplie; on désapprouvait le rôle de Xercès et de Damarate, la royauté avilie et bafouée. » (Cf. *la Censure théâtrale en France*, par Hallays-Dabot, chapitre VIII.)

(3) Pichat avait fait cette pièce en faveur de la Grèce avec Hyacinthe de Comberousse, son camarade de collège. Elle fut représentée le 9 juillet 1822.

de Raimond, la pièce de *Bertram ou le Pirate*, dont je parle plus haut. Il était donc tout naturel qu'il jetât son dévolu sur la tragédie de *Léonidas*; d'autant plus qu'en dehors de sa valeur intrinsèque elle avait l'avantage d'être d'actualité, la Grèce, depuis quelques années, passionnant tous les esprits.

Après avoir lu cette pièce avec des yeux prévenus en sa faveur, le commissaire-royal pria Pichat de passer à son cabinet.

II

Pichat (1) avait trente-neuf ans, étant né le 18 août 1786 à Vienne (Isère), où son père, Jean, et

(1) Pichat — sans doute pour donner à son nom une couleur plus romantique, comme devait le faire quelques années plus tard ce pauvre Aloysius Bertrand, avait commencé par orthographier son nom « Pichald ». Ses amis de *la Muse française*, Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Mme Sophie Gay et Alfred de Vigny, qui lui dédia son poème de *Symétha*, l'orthographiaient ainsi avant 1820. La médaille qui lui fut décernée par l'Académie française en 1822 portait « Pichald », et lui-même signait de la sorte au bas des pièces de vers qu'il donna à *la Muse* en 1823 et 1824. Ce n'est qu'après la représentation de *Léonidas* qu'il écrivit son nom par un *t*, encore eut-il soin d'y ajouter celui de son département : « Pichat, de l'Isère ». M. C. Latreille, qui attribue, à tort, cette erreur à l'Académie, dit : « Peu s'en fallut qu'elle persistât en tête de *Léonidas !* 2 000 exemplaires étaient déjà tirés sous le nom de Pichald quand il intervint pour faire rétablir la véritable orthographe de son nom. » Je crois plutôt que le poète avait fait son profit de ces vers du *Dialogue* de Baour-Lormian *sur le Classique et le Romantique*, qui parut, en 1825, chez Urbain Canel :

LE CLASSIQUE

Eh ! c'est vous, cher Nicaud !

LE ROMANTIQUE

Ce nom n'est plus le mien ;
Il était fort vulgaire et ne rimait à rien ;
J'avais besoin d'un nom vaporeux et sonore :
On m'appelle à présent Monsieur de Silphiclore.

son oncle, Michel, étaient *voyturiers sur le Rhône*, autrement dit mariniers (1).

Elevé, de douze à quinze ans, dans un petit pensionnat de Sainte-Colombe-lez-Vienne, il semble qu'il ait fait surtout l'école buissonnière. En tout cas, il eut une enfance très vagabonde et très poétique, et je ne m'étonne pas que les personnes sages de la ville n'aient rien auguré de bon de ce gamin déluré qui, à dix ans, franchissait le Rhône à la nage, escaladait des passages où le chamois hésitait à s'engager et apprivoisait si bien les pigeons du voisinage qu'il se faisait suivre par eux jusqu'au sommet des montagnes.

Cependant il s'amusait aussi à rimer, et quand, vers 1804, par la grâce d'un oncle riche, il fut envoyé à Paris, au Prytanée français (ancien collège Louis-le-Grand), afin d'achever ses études, il suffit que Luce de Lancival, son professeur, s'intéressât à ses productions, pour que le démon de la poésie s'emparât de lui tout entier. — Tout entier, non. Loin d'avoir été grisé par le premier prix de vers français qu'il remporta en 1804, il semble qu'il ait eu peur de s'adonner au culte des Muses. En tout cas, il se défendit énergiquement de vouloir leur sacrifier la position qu'il avait cherchée dans l'étude du droit.

(1) Tout *voyturier par eau* qu'il était, le père de Pichat avait une certaine situation, puisqu'il exerça dans sa ville les fonctions de *Juge du commerce*.

Un des frères du poète sauva, en lui faisant traverser le Rhône sur sa barque, le dernier évêque de Vienne, Mgr Daviau, condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire. Les poètes locaux ont célébre cet acte de dévouement. Cf. *les Epaves du Matin*, par J. Guillemaud (Lyon, 1861) et *le Cycle poétique viennois* (Vienne, 1869). Note de M. C. Latreille.

« Vous avez paru vous inquiéter, écrivait-il à son père, en 1805, sur la condition de vie que mon frère veut que j'embrasse, je m'empresse de vous rassurer sur ce point. Il me conseille de me faire poète ! Je lui réponds avec développement que je ne veux pas mourir de faim, et comme il m'a dit qu'il valait mieux être un bon poète qu'un bon avocat, je lui ai répondu qu'il valait mieux être un faible avocat qu'un médiocre et même un bon poète. Ce n'est pas pour cela que je méprise la poésie et tous les savants mortels qui s'y sont illustrés, mais de tous ces grands écrivains, si les divins ouvrages me charment et me transportent, leur sort aussi m'épouvante. »

Et il citait pêle-mêle, à l'appui de son dire, les malheurs qui accablèrent le Camoëns, Homère, Gilbert, Malfilâtre. Après quoi il reprenait :

« Ces exemples sont terribles, et, certes, je crois qu'on ne doit pas être fort tenté de les suivre ; me répondra-t-on que si tous ces grands auteurs ont été enlevés par une mort prématurée, ils ont aussi l'avantage de vivre éternellement par leurs écrits dans la postérité ; bonne raison, vraiment, et bien consolante pour un homme ! Quelle sottise de commencer à mourir pour vivre à jamais ! Songeons au moyen de n'être pas exilé de la société. Embrassons une condition de vie qui soit lucrative ; ce n'est pas celle de poète ; ainsi, laissons-la bien loin de côté (1). »

(1) Lettre citée par M. C. Latreille dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre 1901.

Etait-il bien sincère en écrivant cette lettre? Sans doute, puisqu'il chercha d'abord une position dans l'étude du droit. Mais la basoche n'a jamais retenu longtemps ceux qui ont reçu le don poétique, et Michel Pichat l'avait au plus haut degré. Et donc, après avoir composé sa tragédie de *Turnus* qui, remise vingt fois sur le métier, devait sept ou huit ans plus tard commencer sa réputation (1), on le vit abandonner le droit pour se consacrer entièrement aux belles-lettres. Il habitait alors à Passy un modeste appartement et faisait lui-même son pot-au-feu (2), ce qui ne l'empêchait pas d'aller beaucoup dans le monde. On le rencontrait notamment chez Mad. Blondel de la Rougerie, l'amie de Soumet, et chez la baronne Lydie de Roger, que ses manières excentriques avaient fait surnommer Lydie la folle, mais qui n'était pas folle du tout (3). Pichat avait passé la

(1) *Turnus* fut reçu à correction le 3 septembre 1819 et à l'unanimité à la seconde lecture le 1er octobre suivant, mais la Censure en interdit la représentation.

(2) *Mémoires d'Auger*, p. 153.

(3) Pichat écrivait un jour à un ami du nom de Granger, demeurant rue de l'Echiquier, 5 : « Mon cher Granger, j'ai porté votre invitation à M. Emile Deschamps, qui m'a rappelé que j'étais invité moi-même depuis longtemps avec lui à dîner chez une baronne dont la beauté n'a qu'une *rivale*. M. Deschamps sera charmé de se rendre avec moi à votre invitation tout autre jour que jeudi. Arrangez cela, s'il se peut, avec l'autre Emile non moins aimable. — A vous, M. Pichat. » (Lettre inédite.)

La baronne Lydie Roger était la dernière des cinq filles du fermier général Vassal. « Elle était une converse de Montmartre quand la Révolution ouvrit et dispersa toutes les maisons religieuses. Ne trouvant personne chez elle pour la garder, elle fut recueillie par un ami de sa famille, M. de Quinsonnas, membre de la Convention. Cette éducation à deux faces, moitié religieuse et moitié impie, lui avait fait un cerveau bizarre. Plus jolie que belle, elle avait des bras admirables, des mains ravissantes et des pieds d'une perfection telle que le statuaire Delaître les avait moulés pour une Vénus de mar-

trentaine. Comme il brûlait de se faire un nom, l'idée lui vint, en 1818, de publier, sous le titre de *l'Indépendant*, deux lettres au comte Decazes à l'occasion de son projet de loi sur la presse (1). Ces lettres ayant eu du succès, quelques amis lui conseillèrent de se lancer dans la politique, mais Soumet l'en dissuada, et c'est grâce à lui que sa tragédie de *Turnus* fut reçue, l'année suivante, à la Comédie-Française, et qu'il prit part au concours poétique ouvert en 1822 par l'Académie. Le sujet était : *Du dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone.* Sa pièce *Aux Mânes de Mazet* n'obtint que le second accessit, mais pour le dédommager de ce qu'il regardait comme une injustice de l'Académie, Soumet l'inséra dans la première livraison de *la*

bre qui fut longtemps placée au Luxembourg, au bas de l'escalier qui conduit à la galerie.

« Son esprit était vif, sa pensée audacieuse et sa parole d'une netteté parfois trop incisive — ce qui nuisait au charme de son langage. Elle avait une sœur (Albine), mariée à Daniel Roger, mère de Roger du Nord, qui divorça pour épouser le comte de Montholon, qu'elle suivit à Sainte-Hélène. Lydie, femme de Louis Roger, s'était, pour être plus libre, séparée judiciairement de corps et de biens. » (*Mémoires d'Auger*, pp. 111 et suiv.)

(1) Dans ces deux lettres parues sans nom d'auteur, avec cette épigraphe de Montesquieu : « Le bonheur des peuples se fonde sur la sainte alliance des lois et de la liberté », Pichat engageait le comte Decazes à gouverner avec l'opinion. « Le mépris de l'opinion, lui disait-il, est la maxime et la ruine des tyrans... Demandez au vainqueur d'Arcole et de Marengo quel fut l'instrument de sa prodigieuse grandeur. Il vous répondra : *l'opinion.* Demandez au conquérant usurpateur de l'Europe, quel fut l'ennemi qui renversa sa fortune, il vous répondra : *l'opinion.* L'effroi du despote n'eût pas tant éclaté à la perte de ses légions, s'il l'eût respectée. Elle avait encore, comme aux jours de la république, quatorze armées en réserve pour foudroyer de nouveau la coalition européenne... Il faut bien en convenir, M. le comte, la grâce de Dieu et le pape lui-même ne soutiendraient pas aujourd'hui un souverain absolu, malgré l'habileté des directeurs ministériels de l'opinion. »

Muse française, et, le 6 janvier 1824, jour de l'ouverture du théâtre de l'Odéon, Pichat fut autorisé par la Censure à tirer de sa tragédie de *Turnus* quelques scènes qui furent intercalées dans un prologue intitulé *les Trois genres*.

C'en était assez pour attirer l'attention publique sur lui. Aussi, lorsqu'on apprit que le baron Taylor allait jouer son *Léonidas*, il n'y eut qu'une voix dans le monde littéraire pour en féliciter le commissaire-royal (1).

Voilà donc Pichat dans le cabinet du baron Taylor. Alexandre Dumas, qui dramatise tout et s'amuse au dialogue comme d'autres à la raquette, nous a rapporté leur conversation, comme s'il l'avait entendue. En admettant que les choses se soient passées comme il le dit, je ne crois pas tout de même qu'ils aient poussé la politesse jusqu'à se traiter de « monsieur ». Ils se connaissaient de trop vieille date ! Mais Dumas ignorait probablement ce détail, et l'eût-il su, qu'il n'en eût pas tenu compte, le mot monsieur, suivant l'expression populaire, faisant très bien dans le tableau. Laissons donc parler Dumas :

— Je viens de lire votre *Léonidas*, Monsieur. Pourquoi ne faites-vous pas jouer cette tragédie?

(1) Il faut dire que les amis de Pichat avaient fait beaucoup de bruit autour de cette pièce. Quelques jours après la représentation du fragment de *Turnus*, Emile Deschamps disait dans *la Muse française* : « Nous ne pouvons pas prononcer le nom de Pichat sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son *Léonidas*. Outre les grands tableaux et les grands développements de passions et d'héroïsme que renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la fuite d'un conquérant. »

— Pour deux raisons faciles à comprendre. D'abord parce qu'elle ne vient qu'après *Turnus*, qui est arrêté, comme vous savez; ensuite, parce que la Censure, à ce qu'il paraît, ne veut pas la laisser passer plus que l'autre.

— Ne parlons pas de *Turnus*, dit Taylor. *Turnus* est une œuvre de jeunesse qui a ses beautés, mais des beautés de collège. *Léonidas*, au contraire, est une tragédie d'homme fait. Avec *Turnus*, vous aurez un succès d'estime ; avec *Léonidas* un succès d'enthousiasme.

— Mais en supposant, monsieur le commissaire royal, que je consente à la substitution que vous me demandez, reste encore la Censure !

— La Censure ! c'est mon affaire, ne vous en préoccupez pas.

Et, en effet, dit Alexandre Dumas, qui raconte cet entretien dans ses *Mémoires*, le baron Taylor « devait accomplir bien d'autres miracles ; il devait faire jouer *le Mariage de Figaro*, et faire rendre *Henri III*. »

— Si vous vous chargez de la Censure, reprit Pichat, et si ce que vous me dites de *Turnus*...

— Je me charge de la Censure, et ce que je vous dis de *Turnus* est vrai.

— Alors, va pour *Léonidas* !

Et Pichat allait se retirer, quand le commissaire royal l'invita à l'accompagner chez Talma.

— Vous comprenez, disait Taylor, que nous ne pouvons rien sans lui. Il faut que ce soit Talma qui joue Léonidas et Duchesnois Archidamie.

Le poète accepta, cela va sans dire, et quelques minutes après, on était chez Talma.

Le grand tragédien se souvenait très bien de la pièce, quoique sa lecture à la Comédie-Française remontât à plus de trois ans. Il demanda toutefois à l'entendre de nouveau, ajoutant qu'il se chargeait de prévenir Mlle Duchesnois, qui demeurait porte à porte avec lui.

Le lendemain, la tragédie fut relue en présence de Talma, de Duchesnois et de Taylor. Talma, qui allait partir pour Lyon, s'engagea à étudier *Léonidas* à son retour, si l'auteur voulait faire au 4e acte des corrections qu'il jugeait nécessaires (1) et si Taylor répondait de la Censure. — Pichat promit tout ce qu'on lui demandait. Taylor répondit de la Censure et se mit immédiatement à l'œuvre.

Jusqu'ici ses prédécesseurs s'étaient contentés de jouer la plupart des tragédies dans les décors qui se trouvaient en magasin. Lui voulut faire grand pour frapper les yeux et ramener le public au théâtre. Ayant traversé l'atelier de Degotti, décorateur de l'Opéra, et lui-même, comme je l'ai déjà dit, étant un dessinateur remarquable (2),

(1) J'aurais voulu comparer le manuscrit avec la brochure imprimée pour voir sur quels passages avaient porté les corrections de Talma, mais ce manuscrit, malgré des recherches sérieuses, dont je remercie M. Jules Claretie, n'a pu être retrouvé à la Comédie-Française.

(2) Victor Hugo lui écrivait un jour, en le remerciant de l'envoi de ses dessins : « Il faut votre beau talent pour transporter ainsi le Mont-Blanc et ses merveilles dans la rue de Vaugirard. M. Nodier seul a un pinceau comme le vôtre, et je rougirais de mettre mon barbouillage à côté de vos tableaux. » — Cette lettre, publiée par *la Revue des autographes* (avril 1895), n'est pas datée, mais elle doit être de 1825 ou de 1826, Victor Hugo ayant quitté à la fin de

Taylor eut l'idée de s'adresser à Cicéri pour la décoration de *Léonidas.* Cicéri lui fit deux décors merveilleux, dont l'un, représentant le pas des Thermopyles, était inspiré du tableau de David. Et les répétitions furent menées avec un tel entrain que, trois mois après, la tragédie pouvait affronter le feu de la rampe (1). Il avait pour principe, rapporte un de ses comédiens, qu'il ne fallait pas plus de quinze jours pour monter une pièce en cinq actes et il ne comprenait pas qu'on eût besoin de plus d'étude pour jouer un rôle au Théâtre-Français qu'au Panorama-Dramatique. « Quand la décoration est terminée, disait-il, la représentation doit pouvoir marcher (1). » Il exagérait, évidemment, mais c'est ainsi qu'on stimule le zèle de ceux qui sont sous vos ordres.

Voici la distribution de *Léonidas :*

Léonidas, roi de Sparte......	MM.	Talma.
Xercès, roi de Perse.........		Desmousseaux.
Démarate, ancien roi de Sparte.		Lafon.
Alcée } fils de Démarate....		David.
Agis } fils de Démarate....		Firmin.

1826 son appartement de la rue de Vaugirard, pour aller habiter rue Notre-Dame-des-Champs.

(1) Encore le public trouvait-il le temps long ! — Le 12 novembre 1825, quatre jours avant la représentation, on lisait dans le journal *le Globe :* « On annonce enfin pour cette semaine l'apparition de deux nouveautés, déjà vieilles à force d'être promises : la tragédie de *Léonidas* — et le poème épique de M. Parceval-Grandmaison. C'est jeudi prochain le jour de *Léonidas;* le lendemain sera réservé à *Philipe-Auguste.* Ce respectable ouvrage est recommandé d'avance à la bienveillance de la critique ; l'auteur a triplé les neuf ans de régime et de silence prescrits par Horace au poète qui veut être applaudi. » — Pauvre Parceval, comme on se moquait déjà de sa peine !

(2) Cf. le *Mémoire pour Pierre Victor.*

Cléomène, polémarque spartiate .... Victor.
Artapherne, général du corps des immortels............ Saint-Aubin.
Le chef des mages.......... Dumilatre.
Hydarnès, satrape.......... Lafitte.
Archidamie, femme de Démarate..................... Mmes Duchesnois.
Une théore................. Tousez.
Vierges de Sparte appelées Théores.
Guerriers de Sparte.
Mages et guerriers asiatiques.

On voit que le baron Taylor avait donné à l'auteur des interprètes dignes de son sujet. — Nous allons maintenant analyser la pièce.

Au premier acte, Xercès reçoit sous sa tente, de l'autre côté des Thermopyles, les hommages de ses généraux, des satrapes de l'Asie et du chef des Mages. Au milieu de ces courtisans, on remarque un personnage qu'à la simplicité de son costume, autant qu'à la fierté de son attitude, il est aisé de reconnaître pour un étranger. C'est un Grec, en effet, c'est Démarate, ancien roi de Sparte, que ses sujets ont banni pour avoir osé attenter aux lois de Lycurgue, et qui s'est réfugié à la cour du roi de Perse. Loin d'exciter Xercès contre son pays, il lui montre les dangers auxquels il s'expose en voulant le conquérir. Mais Xercès a juré de venger le meurtre des deux ambassadeurs qu'il avait envoyés à Sparte, et il a les Dieux pour lui. Justement voici qu'on amène au pied de son trône deux jeunes Grecs portant un rameau d'olivier à la main.

C'est Alcée et Agis, deux frères, qui se sont dévoués pour expier le crime de leurs concitoyens.

Roi des Mèdes, la Grèce, à sa gloire infidèle,
Porte le juste arrêt d'un crime indigne d'elle.
Vos deux ambassadeurs sont tombés sous ses coups,
Elle doit à la Perse, à nos dieux en courroux,
Une expiation : nous apportons nos têtes.

Xercès — et ici Pichat est en contradiction avec l'histoire, mais il le fallait pour augmenter l'intérêt de sa tragédie — a la barbarie d'accepter leur offrande et les envoie au supplice.

Restés seuls un moment, ils en profitent pour échanger leurs impressions. Agis se réjouit du sort qui leur est réservé. Il lui semble que la victoire des Grecs sortira de leur holocauste. Mais Alcée ne peut se résigner à voir son frère mourir avec lui, sachant que Léonidas a mis dans Agis toute son espérance.

Toi, dont son juste orgueil, aux vieillards assemblés,
Prédisait les destins, d'honneurs divins comblés !
Ah ! devais-tu, mon frère, au mépris de mes larmes,
Choisir de tels périls pour tes premières armes,
Et venir avant l'âge affronter le trépas,
Quand la patrie encor ne te demandait pas ?

A quoi l'autre répond :

Bénissons notre mort, elle efface l'affront
Qui, dès notre berceau, fait rougir notre front ;
Couvrons de nos vertus les attentats d'un père ;
Qu'au bruit de nos exploits son infortune espère
Qu'il puisse, un jour, trouver l'oubli de tous ses maux,
Et le pardon de Sparte inscrit sur nos tombeaux.

Or, Démarate a tout entendu. Il s'approche d'eux

et sans se faire connaître — ce qui rend la scène poignante et véritablement tragique — il en dit assez pour que les jeunes gens se demandent, au milieu de leur trouble, s'ils ne sont pas en présence de leur père. Lui-même, un instant, en les voyant si décidés, si héroïques, pousse la curiosité jusqu'à les questionner sur leur origine. Mais Alcée lui crie :

> Arrête, étranger téméraire!
> T'avons-nous demandé le secret de tes pleurs?
> A notre exemple ici respecte nos douleurs.

Ce qui n'empêche que Démarate, pris d'une horreur soudaine et croyant à son tour reconnaître ses fils, se promet d'intercéder pour eux auprès de Xercès.

Au deuxième acte, le théâtre représente le pas des Thermopyles. On voit au centre un autel consacré à la patrie par les amphyctions. C'est la scène du tableau de David. Les Grecs sont couchés par groupes. Léonidas paraît, tous se lèvent, et Cléomène lui expose qu'il a fait garder par sept cents Thébains le sentier d'Alpénus, qu'Archidamie, suivie de théores, arrive de Delphes, et que deux guerriers, fils d'un chef qu'a jadis banni Lacédémone, ont passé dans le camp des Perses.

LÉONIDAS

> Que dis-tu?
> Garde-toi devant moi d'outrager leur vertu.
> Lui! nous! les soupçonner d'une telle infamie!
> Ils sont soldats de Sparte, et fils d'Archidamie,
> De cette reine illustre, austère en sa grandeur,
> Qui des mères de Sparte est l'exemple et l'honneur.



Talma
dans le rôle de Léonidas
d'après un dessin de Fauconnier.

Là-dessus, entre Archidamie. Elle raconte qu'elle a consulté les oracles de Delphes, que les dieux, justement irrités du meurtre des ambassadeurs persans, repoussent toute offrande et que le seul moyen de les apaiser est de leur immoler quelque victime prise dans leurs rangs. Mais, au fait, où sont donc ses fils, qu'elle ne les aperçoit pas autour de Léonidas? Cléomène lui répond brutalement qu'ils ont passé à l'ennemi. Et comme elle proteste contre cette accusation que rien ne prouve, on lui montre le bouclier et les armes que le Spartiate ne quitte qu'avec la vie. Il faut bien qu'elle se rende à l'évidence. Aussitôt, n'écoutant que l'ardeur de son patriotisme, la voilà qui maudit ses enfants nés, dit-elle, d'un père déshonoré. On croirait entendre la mère de Pausanias. Cependant Artapherne, envoyé de Xercès, vient proposer aux Grecs de se rendre. C'est Léonidas qui lui répond, et, pour que son langage soit plus digne de lui et du peuple qu'il représente, Pichat met dans sa bouche tous les mots historiques qu'on nous a appris au collège. La scène est admirable et je ne m'étonne pas qu'elle ait produit grand effet. L'audace d'Artapherne excite la colère de Cléomène, qui ne parle de rien moins que de le mettre à mort. Mais Léonidas l'arrête et lui rappelle qu'un premier crime les a privés de la faveur des dieux.

ARTAPHERNE

Vos dieux sont satisfaits,

Rassurez-vous.

LÉONIDAS.

Comment ?

ARCHIDAMIE

Quel trouble m'a saisie ?

ARTAPHERNE

Eh quoi ! l'ignorez-vous ? dans le camp de l'Asie
Deux jeunes Grecs de Sparte ont paru.

ARCHIDAMIE

Justes cieux !
Deux jeunes Grecs... ! Poursuis.

ARTAPHERNE

Sans armes, à nos yeux,
Pour désarmer du ciel les rigueurs légitimes,
Ils se sont présentés, volontaires victimes.

ARCHIDAMIE

O mes enfants ! Achève.

ARTAPHERNE

Expiant vos forfaits,
Leur tête, en ce moment, tombe aux pieds de Xercès.

CLÉOMÈNE

Qu'entends-je ?

ARTAPHERNE

Sur vous tous ces châtiments s'étendent.
Les dix mille immortels au combat vous attendent.

Alors Archidamie, que ces déclarations transportent, s'approche de l'autel et fait entendre une de ces myriologies que répètent encore dans leur deuil les femmes de la Grèce sur le cercueil d'un père ou d'un époux.

Et sur leur front pieux ma haine a pu descendre,
Mes imprécations retombaient sur leur cendre !
Sur l'urne, où mon amour n'a pu la déposer,
Approche, Cléomène, ose les accuser.
Dis-nous, toi dont la voix contait leur infamie,
S'ils sont dégénérés du sang d'Archidamie !

(*A Léonidas.*)

Et toi, dont la douleur déplore leur trépas,
Pourquoi les pleures-tu, quand je ne pleure pas ?
Ils ont de leurs destins surpassé l'espérance !

Sparte avec sa vertu ressaisit sa puissance !
Citoyens, vous m'avez envoyée à vos dieux,
Pour fléchir leur courroux, né d'un crime odieux.
Je recueillle le fruit d'une faveur si grande ;
Triomphez : leur justice a reçu mon offrande !
Du devoir imposé, mes fils l'ont acquitté :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !
De la patrie en pleurs, à nos pieux hommages,
Le deuil reconnaissant consacre vos images.
Ainsi qu'Harmodius et son frère immortel,
Vous verrez, ô mes fils, Sparte élever l'autel
Où viendront nos guerriers, par leurs chants héroïques,
Solenniser vos noms dans les fêtes publiques.
Consacrant vos saints nœuds, les amis n'iront plus
Présenter leur encens au temple de Pollux.
Vos mères, entourant l'autel qui vous rassemble,
Demanderont aux dieux un fils qui vous ressemble
Et diront, consacrant votre immortalité :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !

Puis s'adressant aux soldats qui l'écoutent :

L'ennemi vous attend : Spartiates, aux armes !

Telle est la première journée des Thermopyles.

Au troisième acte, Alcée et Algis sont dans les bras de leur mère. C'est Démarate qui a obtenu leur grâce, et Archidamie s'indigne qu'ils doivent la vie à un père transfuge. Décidément cette Grecque est par trop Romaine. Cependant la joie finit par remplir tout son cœur, et elle invite Alcée à reprendre la lyre qui vainquit Messène et ses enfants pour chanter la Grèce victorieuse. On entend, en effet, une symphonie triomphale. Mais quoi ! voici que Léonidas ordonne de cesser ces chants d'allégresse. Que s'est-il donc passé ? Un traître a guidé les Perses par le sentier d'Alpénus : les défilés sont occupés, il ne reste plus qu'à mourir. Tel n'est pas

cependant l'avis de Cléomène qui, en considération de la trahison des Thébains et de la haine d'Athènes pour Sparte, propose de se retirer à Corinthe. « A Corinthe ! à Corinthe ! » répètent tous les Spartiates. Mais Léonidas leur fait honte de cette résolution.

Quel cri s'est élevé devant Léonidas ?
O perfide abandon de la cause commune !
Quoi ! lorsque sur les mers, entraînant la fortune,
La flotte athénienne a vaincu nos tyrans,
Et vole à Salamine à des destins plus grands,
Elle verrait l'Attique abandonnée aux flammes !
Et ses vieillards plaintifs, ses enfants et ses femmes,
Montrant aux Grecs les fers que nous leur apprêtions,
S'écrîraient : Voilà Sparte, honneur des nations !
Nos rivaux nous pourraient reprocher leurs ruines !
Est-il temps d'écouter nos haines intestines ?
Dans ses communs périls, sous les mêmes lauriers,
La Grèce, avec orgueil, confond tous ses guerriers ;
Elle est de tous les cœurs également chérie.
Thémistocle est de Sparte, Athène est ma patrie !
Et nos tombeaux, ici, protégeront ses lois.
Mais, à l'Isthme, bornant ses injustes exploits,
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
Avec Alcée, ici, sauvant l'honneur de Sparte,
Mon sang...

En entendant ces nobles paroles, Cléomène se rallie à l'opinion de Léonidas qui, tout à l'heure, en vue de conserver un roi à la Grèce, a dépêché Agis à Sparte avec un message pour le Sénat.

Quatrième acte. La nuit règne ; des feux sont allumés sur les sommets du mont Œta, l'encens brûle sur les trépieds. Les Spartiates environnent l'autel.

Cependant Xercès tente un dernier effort sur

éonidas. Il lui envoie Démarate et le chef des mages pour essayer de lui faire comprendre que toute résistance serait inutile et que d'ailleurs, bien loin de vouloir asservir la Grèce, il se propose, après l'avoir soumise, de lui laisser son autonomie. Pour toute réponse, un soldat, par ordre de Léonidas, va graver sur un rocher l'inscription fameuse : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » — A ce spectacle Démarate rougit de sa conduite et révèle à Léonidas que Xercès a l'intention de le surprendre au milieu de la nuit. — Qui donc es-tu ? lui demande Léonidas. — Démarate se nomme et disparaît, au moment où Agis rentre en scène. Sa mère lui a raconté par quel subterfuge Léonidas s'était séparé de lui. « On meurt sans toi, mon fils ! » et il a quitté Sparte pour venir prendre son poste de combat.

En le voyant, le roi de Sparte se désespère et fait appel à son patriotisme.

N'écoute point ta mère : une fausse grandeur
Sur ses pas imprudents séduit ta jeune ardeur.
Au saint amour de Sparte, Agis, sois plus fidèle :
Je ne fais que mourir, soit plus grand, vis pour elle.
La patrie avec moi t'implore.

Mais le jeune homme ne veut pas que sa mère rougisse de son infidélité, et que les mères de Sparte, en passant auprès d'elle, disent de lui avec mépris : *Il était des trois cents !* Il veut donc faire son devoir comme les autres.

Alors, en désespoir de cause, Léonidas lui dit :

« Rassure-toi, tu mourras ! », mot sublime, digne du « Qu'il mourût », de Corneille.

Et les apprêts funèbres commencent.

Au cinquième acte, l'action se passe de nouveau dans la tente de Xercès. Le roi, effrayé du carnage que les trois cents Spartiates font de ses dix mille immortels, prend la fuite. Bientôt sa place est prise par un petit nombre de Spartiates qui rapportent Léonidas tout sanglant, ayant encore dans la poitrine le fer meurtrier. Démarate est auprès de lui ; il a quitté le camp de Xercès pour partager le sort de ses fils, et tout à l'heure, effectivement, il expiera ses torts dans une mort glorieuse. Enfin Léonidas, en apprenant que Sparte est libre, arrache le fer de sa blessure et meurt.

Telle est, en résumé, la tragédie de Pichat. Victor Hugo a dit qu'elle avait réussi froidement (1). C'est le contraire de la vérité. Le premier soir elle alla aux nues (2), et, si l'on s'en rapporte aux journaux du temps, ce n'est qu'au bout de cinq minutes d'applaudissements que Talma, qui s'était

(1) Victor Hugo ne devait pas aimer beaucoup Pichat. On lit dans *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 54 : « Le *Léonidas* de M. Pichat réussit froidement, et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants et un air de tambour-major, mourut très jeune. » — Nous sommes loin de « la belle figure inspirée » que Mme Ancelot trouvait au poète. (Cf. *Un Salon de Paris*, p. 36.)

(2) Pichat écrivait de son côté, le 14 décembre 1825, à son compatriote Chollier : « Le succès a surpassé mon espérance ; il n'y a pas eu un moment d'hésitation et de langueur. La dernière scène, lorsque Agis vient tomber mort aux pieds de Léonidas, a produit un effet terrible ; plusieurs femmes se sont évanouies. A la porte du théâtre, où la foule se presse, on parle en sus de quelques côtes enfoncées, ce qui est toujours agréable pour un auteur tragique. »

surpassé (1), parvint à faire entendre le nom de l'auteur. Les représentations suivantes attirèrent une foule considérable. Le Théâtre-Français encaissa, à la cinquième, la recette énorme de 5.200 francs, et ce qui achève de démontrer que le succès de la pièce fut grand et durable, c'est que Pichat en vendit le manuscrit à Ponthieu, l'éditeur, la somme de 10.000 francs, d'aucuns disent 13.000 fr. en espèces et 500 fr. en livres (2), et qu'il s'en débita trois éditions dans l'espace d'un mois (3).

Maintenant si nous cherchons les causes du succès de cette tragédie, nous avouerons sans peine que les circonstances y entrèrent pour une bonne part.

« Pour la première fois en France, disait *le Globe*, sous les auspices du pouvoir, après quatre ans d'héroïsme et de malheur, à la veille peut-être de tomber comme Léonidas, la Grèce reçoit enfin l'hommage de nos larmes et de nos applaudissements : nous avons pu, dans les tableaux d'une gloire antique, reconnaître les vertus modernes, et dans le trépas de Léonidas honorer le trépas du héros de la Selléide ; cette tente de Xercès a représenté

(1) « Talma, disait Pichat dans la même lettre, est constamment sublime. Mlle Duchesnois a de beaux mouvements maternels, mais elle est nulle dans la partie de l'austère citoyenne. La Garonne domine de la manière la plus déplaisante dans tout le rôle de Lafon : il a complètement manqué Démarate. On a cru revoir Castor et Pollux, ces deux modèles des amitiés antiques, dans Alcée et Agis. David et Firmin y sont charmants ; dans toutes les scènes où ils paraissent ils font couler des larmes. »

(2) Cf. le livre publié par Savigné sur Pichat. Vienne (Isère), 1870, 1 vol. in-8°.

(3) La brochure de *Léonidas* fut mise en vente le 8 décembre 1825.

pour nous la tente des pachas; ces jeux funèbres menés au milieu du défilé des Thermopyles, Marco Botzaris aussi les a célébrés dans les gorges du mont Callidrone; à genoux devant *la Vierge protectrice* de Souli, comme Léonidas devant les dieux amis de Sparte, il a ordonné à ses policares de mourir, et ces policares sont tombés comme les trois cents. Le triomphe de Pichat est donc un peu celui de nos sentiments. »

Mais le critique du *Globe* s'empressait d'ajouter : « Nous croyons qu'il l'eût obtenu même en d'autres jours ; il y a assez de fidélité historique, assez d'intérêt dans les situations, assez d'art dans la composition des tableaux, pour qu'en tout temps cette pièce eût été applaudie. »

Et c'est vrai. Afin de donner à l'action plus d'étendue, car il convient lui-même « que son sujet semblait ne fournir que trois ou quatre scènes (1) », Pichat a inventé les personnages de Démarate, Cléomène, Alcée, Agis et Archidamie, et il a fait de cette tragédie un magnifique chant de mort (2). D'un bout à l'autre du spectacle on est en présence de l'esprit de sacrifice, et le souffle patriotique qui anime tous les personnages est si grand qu'il se communique à la lecture au point de nous

(1) Préface de *Léonidas*.

(2) Le 17 juillet 1822, le comte Daru, de l'Académie française, écrivait à Alexandre Guiraud, au sujet des *Machabées :* « Vous avez eu l'art de jeter un enfant (Mizaël, le plus jeune des frères), qui inspire un intérêt doux, dans un milieu de personnages dont la constance inébranlable ne réclame que l'admiration, sentiment qu'on n'aime pas à prodiguer, même au spectacle. » *(Lettre inédite.)* On en pourrait dire autant des deux rôles d'Alcée et Agis de *Léonidas*.

faire oublier l'insuffisance et les autres défauts de la langue du poète.

Car il n'y a pas à dire, Pichat n'est pas encore maître de son instrument. Soumet reprochait à son vers d'être toujours une ligne droite (1). Moi je lui reprocherai d'être raboteux, incorrect, rempli d'inversions archaïques et barbares, de ne pas dire tout ce qu'il voudrait ou pourrait dire (2). Non qu'il

(1) Lettre de Soumet à Guiraud du 20 décembre 1820.
(2) Exemples :

Des théories suivie,
De Delphe, en ce moment, arrive Archidamie.
(Acte II, scène II.)

De ses dieux courroucés la terrible justice
De Sparte à leurs autels proscrit le sacrifice.
(Acte II, scène III.)

N'est-ce pas ce Datis,
Ou ce même Artapherne, autrefois dans l'Attique,
Menant, vainqueur futur, l'armée asiatique ?
(Acte II, scène IV.)

Quand Sparte est, de périls, à ses yeux menacée,
(Acte III, scène III.)

De son front, obscurcissant la gloire,
Quel sombre deuil !...
(Acte III, scène IV.)

Mais à l'Isthme, bornant ses injustes exploits.
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
(Acte III, scène VI.)

De notre sang versé, va sortir en ces lieux
Une leçon sublime.
(Acte III, scène VI.)

Préparez sur l'autel leurs offrandes sacrées,
Selon la loi de Sparte, aux muses consacrées ;
Déesses du héros par l'histoire adopté
Notre encens leur est dû.
(Acte III, scène VI.)

Si nos armes, du Mède abaissant l'insolence,
De vos sacrés bosquets protègent le silence,
Du Parnasse voisin exilant vos concerts
O déesses ! Venez...
(Acte IV, scène I.)

Cet espoir de la Grèce, avec vous abattu,
Son salut, un vainqueur l'accorde à ta vertu.
(Acte IV, scène II.)

Mais au moment fatal, à l'horreur imprévue,
De mes fils, près, hélas ! d'expirer à ma vue,

soit mal bâti, il est, au contraire, d'une solide facture, il est plein jusqu'à en craquer, et d'une richesse de rimes à désespérer Victor Hugo et ses meilleurs élèves, mais il ne déborde pas assez, il est court, et se ressent de ce qu'on lui a trop serré la bride. En un mot, il est trop latin et donne trop l'impression d'une chose traduite — ce qui, après tout, n'a rien d'étonnant de la part d'un poète né à Vienne, au milieu des ruines romaines, et nourri de la moëlle des écrivains du siècle d'Auguste (1). Ponsard aussi donne parfois cette impression et Ponsard était de Vienne, comme Pichat. Il est même curieux que le sort ait réservé à deux poètes issus de la même ville d'ouvrir et de fermer le cycle du théâtre romantique. C'est par ces qualités et ces défauts que *Léonidas* est une tragédie à la fois classique et romantique : classique par la forme et le moule, romantique par le fond, j'entends par la couleur locale, la fidélité des scènes historiques, la peinture des mœurs, et aussi et surtout par la façon délibérée avec la quelle l'auteur a violé le dogme sacro-saint de l'unité de lieu. Que si elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître (2), c'est d'abord qu'en dépit de son intérêt et de quelques scènes dignes de Corneille la langue dans laquelle elle

Reprenant sur nos lois son empire vainqueur,
La nature opprimée est rentrée en mon cœur.
(Acte V, scène III.)

(1) Quand il composa sa tragédie de *Turnus*, il traduisit plus de deux chants de l'*Énéide* de Virgile.

(2) Et encore M. Jules Claretie m'écrivait un jour qu'il avait songe à la reprendre.

est écrite n'est pas de celles qui sauvent une œuvre; c'est ensuite qu'au regard de l'histoire littéraire elle a le tort irrémissible d'être un ouvrage de transition; c'est enfin que son auteur mourut avant d'avoir été définitivement consacré. Mais tout cela ne l'empêche pas de faire date et d'avoir ouvert la porte de la maison de Molière au théâtre romantique.

III

Quelques jours après la représentation de *Léonidas*, à la fin d'un banquet offert à Pichat par son éditeur, Talma disait au baron Taylor qu'il avait sauvé le Théâtre-Français.

C'était alors l'avis de tout le monde. Moins de deux ans après, cette opinion n'était soutenue que par les Romantiques. Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Il s'était passé que Talma avait, suivant un mot célèbre, emporté en mourant le deuil de la tragédie (1). Tant qu'il avait vécu, le baron Taylor, tout en inclinant vers le drame, s'était cru obligé de lui faire la part belle. Mais après sa mort le commissaire-royal n'avait aucune raison de maintenir au répertoire des pièces qu'on ne jouerait plus que devant les banquettes. Et la tragédie fut reléguée peu à peu au second plan jusqu'à l'avènement de Rachel (2). C'est ainsi que le *Guillaume Tell* de

(1) On sait qu'il mourut le 19 octobre 1826.

(2) C'est encore le baron Taylor qui favorisa les débuts de Rachel, car s'il fut remplacé, en 1830, par Mazères, ce fut à titre provisoire, et il conserva le titre de commissaire jusqu'en 1838.

Pichat, qui avait été reçu par acclamation du vivant de Talma, et qui, sans contredit, est supérieur à *Léonidas*, ne fut représenté qu'en 1830 — sur la scène du second Théâtre-Français !

De là des protestations et des colères qui, à partir de 1827, éclatèrent au grand jour parmi les acteurs et les fournisseurs ordinaires de la Comédie-Française.

Le premier qui osa porter la question devant le public fut Pierre Victor, le tragédien en qui Soumet, Guiraud et leurs camarades avaient mis leur confiance.

J'ai sous les yeux le libelle qu'il publia chez Ponthieu, sous le titre un peu long de *Mémoire pour Pierre Victor, contre M. le baron Taylor, commissaire-royal près le Théâtre-Français, contenant des considérations sur l'état actuel du Théâtre-Français, suivi d'une consultation de MM. Mérillon, Berville, Routhier, Plougoulm et Pierre Grand.*

Ce mémoire, qui me fait songer involontairement à ceux de Montlosier, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre eux, tient à la fois du réquisitoire et du pamphlet. Montlosier accusait à la même époque les jésuites de conduire l'Eglise de France à sa perte. Pierre Victor accuse le baron Talyor, « agent coupable d'un parti occulte, de préparer la ruine de la tragédie ». Et évidemment dans l'esprit du tragédien le crime du commissaire-royal était aussi grand que pouvait l'être dans l'esprit du vieux gallican le crime des Jésuites.

Disons tout de suite que ce Pierre Victor était ce qu'on appelle « un mauvais coucheur ». Après avoir donné sa démission à la Comédie-Française, parce que le comité n'avait pas voulu lui accorder le congé de quinze jours auquel il prétendait avoir droit « pour avoir soutenu, pendant l'absence de Talma et de Lafon, tout le poids du répertoire tragique », il était entré à l'Odéon, mais il n'avait fait qu'y passer. « Condamné à une punition injuste après avoir pris avec trop d'ardeur l'intérêt de l'art et du public en refusant de paraître, sans répétition, dans une pièce qui n'avait pas été représentée depuis longtemps », il était parti en faisant claquer les portes. En province, il n'avait pas été plus heureux. Le préfet de Toulouse lui avait interdit arbitrairement l'exercice de son état, « sans lui opposer d'autre raison que la dangereuse influence de la tragédie sur l'esprit public ». Ce qui faisait dire à Pierre Victor que ce fonctionnaire « avait pris les devants sur les hommes qui proscrivaient à présent la tragédie à Paris ».

Cependant le baron Taylor, à la recommandation de Charles Nodier, l'avait engagé comme pensionnaire en lui faisant espérer le sociétariat. Notre homme paraissait donc content, quand on s'avisa, quelques jours après, de l'annoncer comme *débutant* sur l'affiche. Lui, *débutant*, un vieux routier qui avait doublé Talma et Lafon! C'était trop fort! il déclara qu'il ne commencerait point son service qu'on n'eût fait disparaître de l'affiche un titre contraire à son titre d'admission. Mais le commissaire-

royal, à tort ou à raison, ne voulut rien entendre, et Victor, qui par sa résistance avait fait manquer une représentation, eut à choisir entre la résiliation de son traité et le paiement d'une amende de six cents francs. Ce fut le point de départ de sa grande querelle avec le *sieur* Taylor, comme il l'appelle à toutes les pages de son *Mémoire*. Je passe sur la question d'argent, cause première de son « Mémoire à consulter », et j'arrive aux accusations portées par le comédien contre son supérieur hiérarchique.

« Quelle a été, disait-il, la première opération du sieur Taylor ? La destruction du second Théâtre-Français, de l'établissement le plus utile à la fois à l'art dramatique et aux intérêts de la Comédie elle-même. C'est à la suite de cet exploit, armé de ce titre glorieux, que le sieur Taylor s'est présenté aux hommes qu'il voulait perdre, et qui, dans leur reconnaissance aveugle, se sont empressés de lui ouvrir leurs bras.

« Un établissement protégé par l'opinion publique ne pouvait pas être sapé ouvertement ; aussi le sieur Taylor a-t-il eu soin de recourir aux voies détournées. Il lui a fait retirer le droit de jouer les ouvrages de l'ancien répertoire. Des acteurs qui en étaient les soutiens lui ont été enlevés, et engagés au premier théâtre. Des traités les retenaient au second ; mais toutes les difficultés ont été aplanies. C'est ainsi qu'on s'est emparé de *Joanny*, de *David*, de *Perrin*, de *Samson*, de Mmes *Valmonzey* et *Brocard*... »

Il ajoutait :

« On ne veut pas de tragédie, on ne veut pas d'ouvrages propres à éclairer l'esprit public, à inspirer des sentiments nobles et élevés. La tragédie reproduit les leçons de l'histoire, elle met les rois aux prises avec les peuples. Elle retrace les révolutions des empires, les malheurs des têtes couronnées. On préfère les héros de roman et les sujets imaginaires. Les vers se gravent dans la mémoire, la poésie frappe plus que la prose ; ses couleurs sont plus vives, ses allusions mieux senties ; il importe donc d'écarter tous les sujets capables de la faire ressortir. C'est ainsi qu'on accable mademoiselle *Duchesnois* de découragements qui l'ont réduite déjà plusieurs fois à donner sa démission ; que mademoiselle *Bourgoin* est à la veille de recevoir sa retraite ; que madame *Paradol* languit dans l'inaction ; que Lafon est obligé de ne plus exercer son talent que dans la comédie ; que *Joanny* est relégué dans les rôles les plus subalternes ; que *David* a été menacé de perdre son état.

« Que ce soit de son propre mouvement, par amour du romantisme, ou par toute autre cause, il n'en est pas moins constant que le sieur Taylor, depuis son installation, n'a rien négligé pour anéantir l'art des Corneille et des Voltaire, et que, s'il n'est pas l'auteur du projet, il en est du moins l'exécuteur. Je ne puis me persuader qu'il suive en cela son inclination. Voué dès l'enfance à la culture des arts, employé comme décorateur dans les ateliers de la Gaîté, puis dans ceux des Menus-Plaisirs, M. le

baron Taylor doit y avoir appris à aimer le théâtre. Comment supposer que, de gaîté de cœur, il puisse se livrer à un semblable vandalisme ?

« Quoi qu'il en soit, depuis deux ans, le sieur Taylor entraîne à grands pas le Théâtre-Français à sa ruine; et il marche lui-même à sa perte, parce que sa conduite n'est pas franche ; que, malgré ses formes polies, il mécontente tout le monde; qu'avec une sorte de fermeté il cède à toutes les influences ; que, tranchant dans ses paroles, il fléchit dans ses actions ; qu'il fait plus qu'il ne doit et ne fait pas tout ce qu'il peut; qu'il promet sans tenir, qu'il trompe tout le monde et se trompe lui-même.

« Sans doute le sieur Taylor se prévaudra des représentations fructueuses qu'on doit à son administration. Mais qu'importe que les recettes soient plus fortes, si les dépenses sont plus grandes ? L'activité du sieur Taylor suffit-elle, si elle est mal dirigée. Il possède des qualités; il n'a pas les connaissances administratives et l'instruction littéraire qu'exige la place de commissaire-royal, on ne peut lui refuser certains talents, qui, unis à plus de droiture, feraient de lui un bon régisseur dans les théâtres d'où il est sorti. »

Je ne sais pas à qui Victor avait passé la plume pour rédiger son *Mémoire* acrimonieux, mais celui-là ne connaissait guère le baron Taylor, qui lui refusait jusqu'à l'instruction littéraire dont il avait besoin pour remplir dignement ses fonctions. Sans doute, il est de bonne guerre de mettre les gens qu'on veut démolir au-dessous de leur emploi.

Mais le baron Taylor n'en était pas, heureusement pour lui, à faire ses preuves comme lettré, voire comme écrivain. Sans être de la force de Nodier, son collaborateur, il écrivait tout de même assez bien sa langue pour « un Anglais de nom, de goût et d'origine (1) », et sa bibliothèque était celle d'un homme qui a une certaine culture (2).

Tout à l'heure, Pierre Victor lui reprochera, à bout d'arguments, de planter là de temps à autre son théâtre et sa troupe pour donner libre cours à son amour exagéré des voyages. Il ne se doutait guère que « le sieur Taylor » voyageait ordinairement pour le compte de l'Administration des Beaux-Arts, et qu'il lui a rendu de ce chef presque autant de services qu'en sa qualité de commissaire-royal. Au plus fort de ses démêlés avec Pierre Victor et avec les « Mèdes », dont parlait Sophie Gay — car ce tragédien n'avait pas fini, que Lemercier, Arnault, Jouy, Delrieu et les autres entraient en lice à leur tour, — le baron Taylor, que tout ce bruit laissait parfaitement tranquille, avait de longs pourparlers avec M. de Martignac et s'embarquait au printemps de 1828 pour l'Egypte (3), dans le but d'enrichir

(1) Taylor (Isidore-Justin-Séverin) était né à Bruxelles, le 5 août 1789, de Héli Taylor, descendant d'une noble famille irlandaise naturalisée française, et de Marie-Antoinette de Walwein, fille de Charles de Walwein, gouverneur du cercle de Bruges en 1788, et de Marie-Thérèse du Châtelet; tous deux émigrés en France après la guerre civile provoquée en Belgique par Vandernoot. (Sur la famille paternelle et maternelle du baron Taylor, cf. la brochure de Ch. François.)

(2) On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à parcourir le catalogue de ses livres, qui furent vendus en 1848, et qu'à lire les nombreux articles qu'il a signés *seul* dans *les Voyages pittoresques et romantiques*.

(3) Dans sa première lettre à M. de Martignac, en 1828, il rappe-

la France des obélisques de Thèbes (1). J'ai même la lettre originale qu'il écrivait d'Alexandrie à Jal, le 22 juin suivant. Je la donne ici textuellement, avec le regret que Pierre Victor ne soit plus là pour la lire ; peut-être le convaincrait-elle que son ancien patron avait assez de littérature pour diriger le Théâtre-Français.

« Alexandrie, le 22 juin 1828.

« Mon cher Jal,

« Je viens de parcourir la Grèce et je vous écris de la vieille Egypte. Il est curieux de visiter maintenant ces deux terres, berceau de notre civilisation. Pour ceux qui aiment vivre cent ans, je puis leur assurer qu'ils seront récompensés de leur peine par un beau spectacle, ils verront au Pirée les flottes à vapeur des Pyctes, et où Sésostris a régné, les Bédouins faire l'exercice comme la vieille garde de Napoléon. Il ne faut même pas cent ans, pour ces événements assez extraordinaires, et si mon centenaire aime à voyager, il pourra prendre sa place dans un bateau à vapeur que l'on trouvera au port de Grenelle, à Paris, viendra fort à son aise, sans mettre pied à terre, se reposer à Athènes, continuera

lait au ministre les paroles de Bossuet : « Les obélisques de l'Egypte font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome, et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur en leur empruntant les monuments de leurs rois. »

(1) Comme on a oublié de graver son nom sur l'obélisque de Louqsor, à côté de celui de Le Bas, il n'est pas inutile de rappeler ici que ce fut le baron Taylor qui fut chargé, au mois de janvier 1830, de négocier son acquisition avec le pacha d'Egypte et qu'il aborda avec son trophée au pont de la Concorde, le 23 février 1833.

son chemin en venant chercher l'embouchure du Nil pour le remonter et visiter Thèbes, passera par le canal de l'Isthme de Suez que l'on n'aura pas de peine à creuser, puisqu'il y est depuis plusieurs siècles et qu'il ne s'agit que d'y laisser couler de l'eau, passera quelques jours à Calcuta et à Bombay et reviendra tranquillement, par le cap de Bonne-Espérance, descendre, au quai des Tuileries, pavillon de Flore. Si j'étais ministre, je ferais faire ce voyage dans quelques mois à un brave habitant du Marais, et, sans plaisanterie, une promenade comme celle-là serait d'un avantage inappréciable pour le commerce et l'industrie.

« Je me passerai du bassin à *confection* à Grenelle car l'attendre de ce qu'il y a de beau et de bon pour notre propriété nationale serait trop long.

« Mais laissons là ces rêves qui sont moins futiles qu'on pourrait le penser. Causons de la Grèce et causons de l'Egypte (mon papier est bien petit) J'ai vu le comte Capo d'Istria, le prince Maurocordato, l'amiral Tombasi et ce que la Grèce possède de députés ou de généraux distingués. Des ruines du Temple de Neptune à Paros, sur la pierre où Démosthène est mort, j'ai vu Athènes, et près de Phalère j'ai été saluer l'Acropolis. Au milieu des ruines de Trézène, qui n'ont jamais été décrites, j'ai touché aux marbres du Palais de Phèdre, et un chevrier vous montre la place où Thésée trouva l'épée de son père. On ne fait pas un pas dans le Péloponèse, on n'aborde pas une des Cyclades sans rencontrer d'admirables ruines : malheureu-

sement, les Turcs font encore des boulets avec les marbres de ces ruines, et les champs d'Eleusis ne sont plus témoins que de combats : Démétrius Ypsilanti y commande huit mille hommes qui n'attendent que le signal d'escalader les Propylées.

« On respire enfin sans crainte à Napoli, à Egine et à Hydra, les mers d'Egée et de Crète sont libres et ne voient plus de pirates ni de vaisseaux turcs ; mais Lacédémone supporte encore la tente d'Ibrahim, et la moitié de la population grecque a cessé d'exister.

« En Egypte, on fait des soldats avec les nègres du Darfour, et le bruit de nos tambours, les airs de nos fifres, de nos clairons de voltigeurs m'y réveillent tous les matins. J'ouvre les yeux, je me crois à Paris et je vois à mes pieds deux ou trois Ethiopiens qui me présentent un narguilé (pipe persane) et du café — et devant l'Orient les aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée.

« Faire lever des Coptes avec le son de la *Diane*, les faire coucher avec l'air de la retraite, est bien certainement ce qu'il y a de plus curieux dans le monde pour le moment.

« Ajoutez mon ami, que je puis voir tout cela de ma fenêtre et que je loge dans l'appartement que Bonaparte a habité lors de son entrée en Egypte.

« J'ai rencontré un de vos amis dans la rade de Paros, M. Magré, lieutenant de vaisseau qui est à bord du *Scipion*. Il m'a beaucoup parlé de vous. Au revoir, mon cher Jal ; vous pouvez annoncer mon voyage dans *la Pandore*, donner de la publicité à

cette lettre écrite très précipitamment, si vous le jugez convenable, d'avance je vous remercie; je viendrai vous embrasser à Paris, vers le mois de septembre.

« Je pars demain pour le Caire, dans vingt jours je serai à Thèbes, et après avoir vu le Mont Sinaï, Suez, Rosette et Damiette, je m'embarquerai pour la France.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« TAYLOR (1). »

Je ne sais pas pourquoi Jal ne publia pas cette lettre dans *la Pandore*. Peut-être estima-t-il qu'il n'y était pas assez question de la tragédie. Il est certain qu'une bonne épître aux Corinthiens, j'entends aux « Mèdes », datée du Palais de Phèdre ou du passage des Thermopyles aurait été beaucoup plus d'actualité. Car l'absence prolongée du baron Taylor n'avait pas désarmé ses adversaires, et la guerre recommença de plus belle dès qu'il fut de retour. On se souvient que, le 11 février 1829, le soir de la première représentation du drame d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa cour*, les partisans du Romantisme dansèrent un *fandango* échevelé dans le foyer du Théâtre-Français. Cette profanation du temple acheva d'exciter la colère des Classiques. Ils s'en prirent comme de juste au baron Taylor et demandèrent au roi, par voie de pétition, de le remplacer d'urgence, dans l'intérêt du grand art, par une commission tirée du sein de l'Acadé-

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

mie. — Vous êtes orfèvre, monsieur Josse! — Un seul n'avait pas signé la pétition et le fit savoir au *Globe*. C'était Ancelot, un malin qui avait un pied dans les deux camps et qui toute sa vie ménagea la chèvre et le chou. *Le Globe*, comme bien on pense, ne laissa pas passer la lettre d'Ancelot sans prendre parti.

Il le fit même avec d'autant plus de résolution et de franchise qu'il avait hésité longtemps à soutenir la bonne cause.

« La Comédie-Française, disait-il le 21 février 1829, est-elle sous la tutelle de l'autorité ou du public? Examinons. Qui des deux paie? L'un et l'autre. Mais dans quelle proportion? L'autorité donne, je crois, cent mille francs; et le public? sept ou huit cent mille. Avec le régime de la liberté, il n'y a nul doute que la Comédie ne regagnât aisément ces cent mille francs de la subvention. Mais l'autorité aime à protéger, c'est sa manie. Pour son argent elle a le plaisir d'avoir là un commissaire-royal, de doubler les appointements de quelques talents émérites, de faire recevoir quelques jolies débutantes, de faire représenter quelques pièces qui lui agréent particulièrement, telles que *Marcel ou l'Ecole de la jeunesse*, de faire reprendre de temps à autre quelques tragédies qui ont eu de la vogue sous le Directoire et qu'on a la bonté d'appeler classiques; de tenir au courant du répertoire quelques comédies glaciales, mais qui sont extrêmement dignes : cela s'appelle soutenir l'art. Et le public, qu'obtient-il pour ses 7 ou 800.000 francs?

On lui donne de temps à autre une pièce selon son goût ; sinon il supprime ses subsides et porte son argent ailleurs. Vous voyez bien qu'il mérite quelques égards. »

Cette façon mesurée et spirituelle de défendre uniquement l'intérêt du public dans une affaire où tant d'intérêts particuliers étaient en jeu fit plus pour consolider le baron Taylor que toutes les pétitions et tous les libelles pour l'ébranler, et l'on peut dire qu'après l'éclatant succès de *Henri III et sa cour* la nouvelle école et le commissaire-royal eurent cause gagnée, aussi bien devant le roi que devant l'opinion.

IV

Revenons maintenant en arrière et demandons-nous ce que faisait Pichat pendant que le baron Taylor était aux prises avec ses comédiens et la tribu des « Mèdes ».

Ce qu'il faisait? hélas! il suivait l'exemple de ceux dont parle Joachim du Bellay, qui

> Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Depuis qu'il avait l'âge d'homme, il avait dans les os le ver rongeur de la phtisie. Plusieurs fois déjà, notamment le soir de *Léonidas*, il lui était arrivé, sous le coup d'émotions trop violentes, de vomir le sang à pleine bouche. Mais il avait une telle ardeur, une telle soif de gloire, qu'il eût donné volontiers dix ans de sa vie pour être sûr de laisser un grand

nom. Au lendemain des représentations de sa pièce, ses amis s'étaient employés pour lui trouver une sinécure au ministère des Affaires étrangères; on dit même que le duc d'Orléans, qui lui témoignait beaucoup d'égards, avait été sur le point de se l'attacher comme bibliothécaire (1), mais Pichat, qui voulait garder son entière indépendance, avait décliné toutes les offres de cette nature et n'avait accepté, et encore après une longue résistance, qu'une petite pension du ministre de l'Intérieur (2). Aussi bien le baron Taylor ne lui donnait-il ni repos ni trêve. Il lui fallait son *Guillaume Tell* avant la fin de l'été de 1826. Il l'eut en temps voulu, mais pour tenir sa promesse, Pichat fit un effort qui l'exténua littéralement. Pour comble de malheur, au moment où cette tragédie allait entrer en répétition, Talma mourut. Le chagrin que Pichat ressentit de cette perte augmenta encore son accablement. Il avait à Mortfontaine un ami nommé Bouchard, dont la sœur, jeune fille charmante (3), s'était éprise chastement de lui pendant qu'on jouait son *Léonidas*. Attiré par cet amour qu'il avait partagé presque aussitôt, il alla, vers le printemps de 1827,

(1) Le lendemain de la première représentation de *Léonidas*, le duc d'Orléans lui avait envoyé son portrait et deux gravures d'après Steuben, représentant la fuite de la barque et le serment du Grutli, pour son *Guillaume Tell*.

(2) Cela résulte de la note suivante que je trouve dans *les Débats* du 30 janvier 1828 : « Le Roi, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, vient d'accorder à la veuve de Pichat la survivance de la plus grande partie de la pension qui, dans ces derniers temps, avait été si noblement offerte à l'auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell*. »

(3) Elle épousa, quelque temps après la mort de Pichat, M. Lafont, l'auteur de *la Famille Moronval* et du *Chef-d'œuvre inconnu*.

s'installer chez M. Bouchard avec sa femme et ses enfants. Là, sous les regards de la Muse et dans la joie de se sentir admiré et aimé, il ne tarda pas à renaître. Il se portait déjà beaucoup mieux lorsqu'il fut victime de son dévouement. Il avait l'habitude d'aller s'asseoir chaque jour à l'ombre d'un ébénier, au bord d'une fontaine dont le sable couleur de grès cachait un abîme à fleur d'eau. Un jour, une société de jeunes gens et de jeunes filles qui étaient venus visiter Morfontaine s'éparpilla dans le beau parc en le remplissant de ses ébats et de ses cris.

A un moment donné, un couple d'amoureux passa tout près de lui, pendant qu'il rêvait, et le força de relever la tête. Arrivés au bord de la fontaine, ils s'arrêtèrent pour regarder l'eau qui bouillonnait et semblait mise en mouvement par la respiration du gouffre, selon l'heureuse expression d'Alexandre Dumas, à qui j'emprunte ces détails. Un petit sentier côtoyait l'autre rive, une grotte s'élevait en face, une fleur poussait à l'ombre de la grotte, trempant sa tige dans l'eau. La jeune fille eut envie de la fleur, le jeune homme, pour lui faire plaisir, mesurait déjà la distance qui le séparait de l'autre côté et allait poser le pied sur le grès trompeur qui cachait l'abîme, quand Pichat, jetant un cri, se précipita derrière lui et réussit à l'arrêter. Mais l'effort qu'il avait fait rouvrit la cicatrice qui était à peine fermée, le sang jaillit en abondance, Pichat pâlit, chancela et dut s'appuyer, pour rentrer chez M. Bouchard, sur le bras de celui qu'il avait sauvé de la mort et qui — coïnci-

dence curieuse — était un artiste de la Comédie-Française.

Cet accident avait eu lieu au mois d'août ; un mois après, Pichat revint à Paris, où ses médecins, Valerand et Alibert, déclarèrent qu'il était perdu. Une jeune fille de talent, Mlle Lauzier, avait commencé son portrait en pied : on lui dit de se hâter si elle voulait le finir. Et à partir de ce jour-là ses amis ne le quittèrent plus. De ce nombre étaient Soumet, Frédéric Soulié, Emile Deschamps, Vatout, Avenel, Belmontet, Jules Lefèvre, le général France d'Houdetot, Saint-Priest, etc.

Le fils de M. Gay, ancien principal du collège de Carcassonne, qui avait fait représenter au Théâtre-Français, le 17 juillet 1824, une tragédie d'*Eudore et Cymodocée*, venait d'être ordonné prêtre. Il voulut préparer Pichat à la mort, mais celui-ci n'avait pas envie de mourir ; dès les premiers mots qui lui furent dits dans ce sens, il appela sa femme et la pria d'éloigner ce confesseur intempestif. Or, il était déjà sous l'influence de la Parque. Un matin, sa jeune femme le trouva lisant un livre qu'il tenait à l'envers. Et comme elle lui demandait ce qu'il lisait là, il lui répondit avec de grands yeux remplis de brume : « Tu ne vois donc pas ces jolies filles blanches ! Compte-les avec moi et vois comme elles sont belles ! »

Le soir de ce jour, à la tombée de la nuit, ceux qui le veillaient perçurent distinctement un petit bruit sec qui venait de se faire entendre dans l'alcôve. C'était le verre de la gravure de Léonidas

qui se brisait sans que personne y eût touché. Cette vibration funèbre fit passer un frisson dans tous les cœurs.

Quelques instants après, le malade se retourna dans son lit, laissa tomber sa tête doucement sur l'oreiller et rendit l'âme.

Sa mort causa dans Paris une douloureuse impression, car on comptait sur lui pour régénérer le théâtre, et, depuis le grand succès de *Léonidas*, son nom était sur toutes les lèvres.

Le jour de ses funérailles, le duc d'Orléans envoya sa voiture ; le prince de Beaufremont y assista lui-même et plus de dix mille personnes suivirent son cercueil à l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, où eut lieu le service, et de là au cimetière du Père-Lachaise. On remarquait dans la foule : Soumet, Villemain, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Frédéric Soulié, Henri de Latouche, Jules Lefèvre, bref tout le clan romantique, sans parler des classiques, comme Arnault et Lemercier, qui le tenaient en haute estime.

Des discours furent prononcés au cimetière par Pongerville, Jules Lefèvre, Coffinières et Emile Deschamps, mais le plus bel éloge qu'on ait fait de lui se trouve encore dans ces vers qu'Emile Deschamps publia quelque temps après :

AU TOMBEAU DE PICHAT

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps, que dévora son âme de poète ;
Mais nous tous, ses amis, nous revînmes, le soir,
Près de ses restes froids saintement nous asseoir ;
Et nous jetions des vers à son ombre ravie,

Comme, en signe de deuil, pour saluer leurs noms,
Tonne au tombeau des rois la douleur des canons ;
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie)
Parvint à nous ce chant tel que nous le donnons :

« O songes, confidents de l'éternel mystère,
« Songes, doux messagers des astres à la terre,
« Apprenez à cette ange, hélas! qui manque au ciel,
« Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
« Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
« Et le bruit de son rire, et le bruit de ses pas,
« Et de son front voilé les modestes appas ;
« Et que de beaux instants, près d'elle si rapides,
« Mon immortalité ne me console pas. »

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin : ô mes amis ! leur dis-je,
Vous voyez bien (et, certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe en s'ouvrant fait sortir).
Quand on croit le poète occupé d'un vain faste,
Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux
Que pour son nom, il traîne un mal silencieux,
Et trop jeune s'éteint, brûlé d'un amour chaste
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux !

La jeune sœur de M. Bouchard, qui avait été le dernier amour du poète, avait eu sa suprême pensée.

CHAPITRE IX

LES PREMIERS SALONS ROMANTIQUES
1819-1822-1824

I. — La littérature et l'art. — Ils doivent s'inspirer l'un de l'autre. — Un mot de Lamartine à ce sujet dans une note de *Jocelyn*. — La poésie et l'art au temps de la Renaissance étaient tributaires l'un de l'autre. — Tradition rompue au XVII[e] siècle. — Reprise au XIX[e]. — Influence des études historiques. — Création du Musée du Louvre. — *Le Génie du Christianisme* et *les Martyrs* servent de source aux poètes et aux artistes. — L'Ecole Lyonnaise de Richard et Révoil. — Chapelles gothiques, chevaliers et troubadours. — Ossian et Young inspirent Gros, Girodet et Gérard. — Delacroix et Baour-Lormian. — Achille Deveria et V. Hugo. — Les artistes collaborent aux *Voyages pittoresques et romantiques* de Taylor. — Introduction de la lithographie en France. Comme quoi la poésie et la peinture au début du XIX[e] siècle parcoururent les mêmes étapes. — Les salons de 1819, 1822 et 1824 correspondent à la publication des poésies de Chénier, de Lamartine, de Victor Hugo, de Vigny et de *la Muse française*. — *Le Radeau de la Méduse* (1819), par Géricault. — Critiques de Delécluze, Jal, Keratry, etc. — Géricault s'exile en Angleterre. — *La Barque du Dante* (1822), par Eugène Delacroix. — Thiers défend ce tableau contre Delécluze et les autres. — Delacroix prend la place de Géricault.

II. — Davidiens et Shakespeariens. — L'influence de Shakespeare sur la jeunesse des ateliers. — *Les Massacres de Scio,* par Delacroix, au Salon de 1824. — Delacroix et l'école anglaise. — Influence de Bonington, Fielding et Constable sur lui. — Une lettre de Constable sur ses envois en

1824. — Le Salon de cette année fut le triomphe de l'Angleterre. — La distribution des récompenses d'après le tableau de Heim. — Principaux personnages qui figurent dans ce tableau. — Delacroix n'y est pas. — La critique finit par lui rendre justice. — La théorie de l'art pour l'art. — Quel était le premier mérite d'un tableau aux yeux de Delacroix. — Fin du règne de David. — Lui-même, durant son exil, subit l'influence de l'école flamande. — Ingres et Gérard comparés à Soumet et Guiraud.

I

La littérature et l'art sont faits non seulement pour vivre en bonne intelligence, mais encore pour se nourrir l'un de l'autre.

C'est ce que Lamartine a très bien exprimé dans une note de *Jocelyn*, relative au *Chant des Laboureurs* :

« A la lecture de ces vers, dit-il, le lecteur ne pourra douter que le poète n'ait été inspiré par le peintre. L'inimitable tableau des *Moissonneurs*, par l'infortuné Robert, est évidemment le type de ce morceau. C'est ainsi que les arts s'inspirent l'un de l'autre et quelquefois même se traduisent. De beaux vers, un beau tableau, une belle musique, c'est la même pensée en trois langues diverses. »

Et voilà ce qu'avaient admirablement compris les maîtres de la Renaissance française, et pourquoi notre XVIe siècle offre tant d'harmonie et d'unité d'inspiration dans sa merveilleuse diversité. Poètes, prosateurs, musiciens, peintres, statuaires, architectes, tous buvaient aux mêmes sources et furent tributaires les uns des autres.

Le XVIIe siècle, pour notre malheur, coupa court à la tradition. La poésie et l'art, comme deux époux mal assortis, tirèrent chacun de son côté, et, pour avoir eu la sottise de s'ignorer mutuellement, y perdirent beaucoup plus qu'ils n'y gagnèrent. Le XVIIIe siècle, ayant suivi les mêmes errements, aboutit au même résultat, mais en sens inverse : sous Louis XIV, la poésie, presque exclusivement dramatique, s'était montrée supérieure aux autres arts; sous Louis XV, les beaux-arts, notamment la peinture et la sculpture, furent infiniment supérieurs à la poésie, presque exclusivement badine et légère. Pour rétablir l'équilibre, il ne fallut rien moins que le formidable coup de tonnerre de la Révolution. D'étrangers qu'ils étaient la veille les uns aux autres, les poètes et les artistes se rapprochèrent alors et s'unirent dans une magnifique rivalité. Et de leur échange de vues, de leurs emprunts réciproques, de leur belle et franche communion, sortit la Renaissance nouvelle, qui porte le nom de Romantisme :

> Par quel secret ressort, par quel enchaînement
> Le ciel *conduisit-il* ce grand événement ?

C'est ce que nous allons expliquer.

L'esprit nouveau qui souffla dans les régions sereines de l'art, à partir de 1789, fut influencé par deux ou trois faits distincts : d'abord par les études historiques qu'avait négligées le XVIIIe siècle et que restaurèrent avec éclat des savants tels que Volney, Sismondi, Michaud, Lacretelle. On n'a pas oublié le cours d'histoire fait par Volney à l'Ecole

normale ; c'est à lui que revient l'honneur d'avoir traité l'histoire comme une science exacte, de même que c'est lui qui, le premier, dans deux livres immortels, célébra la poésie des *Ruines* et montra le chemin de la Syrie et de la Palestine à Chateaubriand. *Suum cuique*.

L'esprit nouveau fut influencé ensuite par la création du *Musée du Louvre*, qui remonte au 27 septembre 1792 et dans lequel furent entassés les chefs-d'œuvre de la peinture ancienne rapportés de l'étranger, comme dépouilles opimes, par les généraux du Directoire, du Consulat et de l'Empire. C'est devant ces merveilles de l'Italie et de l'Espagne, — et aussi devant les Rubens exposés pour la première fois dans les galeries du Palais du Luxembourg — que se formèrent Bonington, Géricault et Delacroix. Je dirai même que Rubens éblouit bien plus Delacroix que les maîtres italiens et espagnols, Goya excepté, et que c'est le grand peintre flamand qui lui donna surtout le sens de la couleur.

Puis vint *le Génie du Christianisme*, complété, sept ans après (1809), par *les Martyrs*. Ces deux livres réunis furent la principale source française où les poètes et les artistes puisèrent jusqu'en 1830 et au-delà les motifs de leurs compositions. — *Du Génie du Christianisme* sortirent *les Méditations* de Lamartine et la plupart des poésies lyriques de la Restauration ; *les Martyrs* mirent fin au culte des héros et des dieux qu'avait entretenu si longtemps le génie du peintre Louis David ; et



La distribution des récompenses
du Salon de 1824
d'après le tableau de Heim.

bientôt, sous l'empire de Richard et Révoil (1), chefs de l'école lyonnaise, et à l'imitation de Granet, ces dieux et ces héros firent place dans la peinture à des moines priant et méditant dans le clair obscur mystérieux des chapelles gothiques, ou bien encore à des chevaliers, à des troubadours écoutant les louanges de leurs dames sous les fenêtres grillées de leurs donjons.

Enfin, parallèlement à Chateaubriand, et même

(1) Révoil avait traversé l'atelier de David en même temps que Maurice Quaï, dont j'ai dit un mot dans le chapitre du Salon de l'Arsenal, et avait subi l'influence religieuse de Maurice. J'ouvre *les Souvenirs de soixante années* de Delécluze et je lis à ce sujet ; « L'atelier de David était très mêlé comme esprit, et les élèves se partageaient en divers groupes fort distincts : dans l'un, les vieux camarades restés un peu révolutionnaires ou jacobins, de mœurs et de langage; dans un autre, les nouveaux venus et qui tenaient plus ou moins à l'ancien régime par la naissance, par les opinions ou le ton, Forbin, Saint-Aignan, Grault ; plus loin, et toujours ensemble, deux jeunes Lyonnais fort réservés et qu'on disait très religieux, Révoil et Richard Fleury; un beau jeune homme faisait secte à part, c'était Maurice Quaï.

« Un jour, dit Delécluze, un élève, racontant une histoire bouffonne, y mêla à diverses reprises le nom de Jésus-Christ. La première fois, Maurice ne dit rien, seulement sa physionomie devint sévère; et lorsque le conteur eut répété de nouveau le nom sacré, il fit taire le mauvais plaisant en lui imposant impérieusement silence. L'étonnement des élèves parut grand, mais il nefut exprimé que sur la figure de chacun. « Belle invention, vraiment, dit Maurice en continuant de peindre, que de prendre Jésus-Christ pour sujet de plaisanterie! Vous n'avez donc jamais lu l'Evangile, tous tant que vous êtes ? L'Evangile, c'est plus beau qu'Homère, qu'Ossian! Jésus-Christ au milieu des blés, se détachant sur un ciel bleu! Jésus-Christ disant : « Laissez venir à moi les petits enfants!» Cherchez donc des sujets de tableau plus grands, plus sublimes que ceux-là! — Imbécile, ajouta-t-il en s'adressant avec un ton de supériorité amicale à son camarade qui avait plaisanté, achète donc l'Evangile et lis-le avant de parler de Jésus-Christ.»

« Lorsque Maurice eut cessé de parler, il y eut un intervalle de silence assez long, pendant lequel tout le monde se consulta du regard pour savoir comment on prendrait la chose.

« Le brave Moriès (un vieil élève, ancien militaire peu habile au pinceau, mais vertueux) trancha la difficulté : « C'est bien, cela, Maurice! » dit-il d'une voix ferme ; et à peine ces mots eurent-ils été prononcés, que tous les élèves crièrent à plusieurs reprises : « Vive Maurice! »

quelques années avant lui, Ossian et Young exercèrent une action considérable sur la poésie et la peinture françaises. Dès 1790, Gros avait peint *Young auprès de sa fille;* en 1802, Girodet représenta *Fingal et Ossian accueillant les ombres des guerriers français*, et, en 1810, Gérard peignit la figure d'Ossian. Pendant ce temps-là, Baour-Lormian transportait dans la poésie française les chants prestigieux du poète gaëlique, et Lamartine, qui avait pour Ossian presque autant d'admiration que pour Homère, préludait aux *Méditations* en imitant son lyrisme désordonné.

M. Edmond Biré, parlant du Cénacle de *la Muse française*, a dit que les artistes y étaient restés étrangers. Cela est vrai, mais quelques-uns d'entre eux, et non des moindres, frayaient déjà avec Baour-Lormian, Victor Hugo et Charles Nodier. Delacroix, par exemple, — et personne n'a encore fait cette remarque, — fréquentait chez Baour, dont son ami Pierret était secrétaire, quand il entreprit ses études d'*Ossian* et du *Tasse*, — d'où je conclus que Baour pourrait bien les avoir inspirées. Achille Devéria s'était lié avec Hugo, en 1822, lors des représentations du Freyschütz à l'Odéon. Et déjà dans les ateliers et dans le Cénacle on s'amusait à comparer les poètes et les artistes entre eux. On disait de Chênedollé qu'il faisait penser à Girodet ; d'Ary Scheffer, qu'il rappelait Lamartine ; de Delacroix, qu'il avait le tempérament de Victor Hugo. Quant à Nodier, il recevait à l'Arsenal, dès 1824, la plupart des peintres qui

illustraient *les Voyages pittoresques et romantiques* de son ami Taylor. Ce fut même par ce canal que Carle et Horace Vernet, Géricault, Goé, Bonington, Alaux, Delacroix, Isabey, Devéria, Ciceri, etc., entrèrent en relations avec les poètes et les prosateurs romantiques. Car, depuis l'introduction de la lithographie en France (1816), les trois quarts des jeunes artistes demandaient leur pain à ce procédé nouveau, et les poètes mettaient leur amour-propre à ne livrer au public que de jolis petits volumes ornés de gravures et de lithographies.

On peut consulter tous les recueils de vers qui comptent, depuis 1817, il en est peu qui soient privés de cet ornement. L'un des premiers à ma connaissance fut *le Bonheur de l'étude*, par Charles Loyson. La lithographie frontispice de ce charmant petit livre n'est pas signée, mais le type des figures trahit la main d'un élève de Prudhon.

Ces rapprochements ne sont pas les seuls que l'on puisse faire entre la littérature et l'art au commencement du XIXe siècle. Nous allons voir qu'à dater de la chute de l'Empire les poètes et les peintres auront les mêmes hésitations, les mêmes audaces, qu'ils suivront parallèlement les mêmes chemins et feront les mêmes étapes, pour se rencontrer et se mêler définitivement en 1827. — Ces étapes sont au nombre de trois et portent les millésimes de 1819, 1822, 1824.

En 1819, en même temps que paraissaient en librairie les *Poésies* d'André Chénier et que cou-

raient sous le manteau les premières *Méditations* de Lamartine, Prudhon exposait, au Salon, *l'Assomption;* Ingres, *l'Odalisque;* Schnetz, *le Bon Samaritain ;* Ary Scheffer, *le Dévouement des bourgeois de Calais ;* Girodet, *Pygmalion*, et Géricault, *le Radeau de la Méduse.*

On sait comment furent accueillies du grand public les œuvres posthumes de Chénier et les *Méditations.* Tout le monde y vit le commencement d'une ère nouvelle. Il n'en fut pas ainsi de la seule œuvre du Salon qui était appelée à faire révolution. On admira généralement comme ils le méritaient les tableaux de Prudhon, d'Ary Scheffer, et de Girodet, mais on ne comprit pas *le Radeau de la Méduse*, et comme tout ce qui heurte les idées reçues, la critique le dénigra. Elle était exercée, en ce temps-là comme aujourd'hui, par un tas de gens qui n'y connaissaient rien et n'en parlaient que de plus haut. Sainte-Beuve n'osait s'y risquer parce que, disait-il, il y faudrait toute une vie. Les Delécluze, les Gault de Saint-Germain, les Duval, les Landon et les Kératry n'avaient pas de ces scrupules. Du moment que Géricault sortait des sentiers battus et avait l'air de s'affranchir des règles de l'école, ils étaient unanimes à trouver que son tableau manquait de « dessin et de caractère ». Delécluze le comparait bêtement à *la Pêche miraculeuse* de Jouvenet (1). Duval disait : « A la vive imagination qui avait enfanté une composition si

(1) *Soixante ans dans les ateliers des artistes*, par Dubosc, modèle, p. 54.

énergique, il fallait le secours de l'étude et l'aide du temps (1). » Kératry : « Nous ne doutons pas que, mieux appliqué, le talent de M. Géricault n'honore un jour l'Ecole française (2). » Et Jal, qui passait pour très compétent en matière d'art, se couvrait de ridicule en adressant cette apostrophe au jeune peintre : « Courage, monsieur Géricault, tâchez de modérer un enthousiasme qui pourrait vous entraîner trop loin ; coloriste par sentiment, apprenez à le devenir par pratique, dessinateur encore imparfait, étudiez l'art des David et des Girodet (3) ». Il n'y eut à comprendre la puissance et la nouveauté de *la Méduse* que les camarades d'atelier de Géricault, dont au premier rang, Delacroix, qui l'avait vu peindre sous ses yeux. Les artistes en renom qui étaient capables de l'apprécier à sa juste valeur n'en parlaient qu'avec des réserves désobligeantes. « Il nous est né un peintre, disait Gérard, mais c'est un homme qui court sur les toits ! » Et Gros, tout en s'inclinant devant la force de son jeune rival, était d'avis qu'on lui *tirât quelques palettes de sang* (4). Aussi Géricault, écœuré et doutant de lui-même, prit-il le parti de s'exiler en Angleterre. Il y resta deux ans, et c'est miracle que *le Radeau de la Méduse* n'y soit pas resté derrière lui. Un peu plus il l'aurait vendu à un Anglais qui se proposait de le débiter en morceaux comme une

(1) *Le Moniteur* du 12 octobre 1819.
(2) *Lettres à David.*
(3) Id.
(4) *Soixante ans dans les ateliers des artistes*, par Dubosc, modèle, p. 54.

pièce de drap. Il en était à la fin tellement dégoûté que, lorsqu'on demandait à le voir dans l'atelier de Léon Coigniet, où il l'avait remisé en forme de rouleau, il répondait : « Ça ne vaut pas la peine d'être regardé (1). » — On sait qu'après sa mort *le Radeau* fut acheté six mille francs pour le Louvre.

En 1819, David, quoique exilé, jouissait encore d'une telle autorité, d'un tel prestige, que la plupart des artistes ne comprenaient comme lui que le nu ou le costume antique. C'est au point que lorsqu'on inaugura la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, beaucoup reprochèrent à Lemot de n'avoir pas représenté le roi populaire sous le costume grec.

L'année 1822 marqua un progrès sensible sur l'année 1819, en poésie et en peinture, par la diffusion de l'esprit nouveau. L'École et l'Académie avaient, en effet, beaucoup perdu dans cet espace de trois ans. Peut-être les ouvrages pris en eux-mêmes étaient-ils inférieurs aux précédents, mais la quantité rachetait la qualité.

Dans le domaine littéraire, si Lamartine n'avait rien produit depuis *les Méditations*, Victor Hugo venait de publier ses premières *Odes* et Alfred de Vigny ses premiers *Poèmes*. Et Soumet et Guiraud triomphaient au théâtre.

Au Salon, l'ensemble de l'Exposition était plutôt médiocre ; le genre avait tout envahi, et les critiques étaient obligés de reconnaître que presque tous les jeunes gens abandonnaient la manière

(1) *Soixante ans dans les ateliers des artistes*, p. 55.

de David pour celle d'Horace Vernet, considéré par eux comme chef d'école. Le plus drôle, c'est qu'Horace Vernet s'était vu refuser l'entrée du Salon pour le caractère politique de ses œuvres. Il avait loué une salle particulière, où le public se pressait, s'étouffait, devant les quarante-cinq toiles qu'il avait exposées, notamment devant *la Bataille de Jemmapes* et *la Défense de la barrière de Clichy*.

L'*Ariane* de Gros et le *Gonsalve de Cordoue* de Forbin étaient très admirés au Salon, mais le tableau qui, dès le premier jour avait fait le plus d'impression, c'était le n° 309 du catalogue, autrement dit *la Barque du Dante*, par Eugène Delacroix. Naturellement, les Davidiens ne ménagèrent pas le jeune maître. Pour Delécluze ce tableau n'en était pas un, c'était, comme on dit en style d'atelier, « une tartouillade ». Cependant, il convenait que Delacroix, au milieu des objets bizarres qu'il avait voulu rendre, avait fait des figures dont les contours et la couleur étaient pleins d'énergie. « Il y a du talent, écrivait-il dans les corps des damnés qui s'efforcent d'entrer dans la barque où naviguent les deux poètes. Nous observons seulement à ce peintre qu'il faut absolument qu'il fasse un ouvrage pour le premier Salon, car on ne passe pas deux essais de ce genre (1) ! »

M. Adolphe de Loëve-Veimars n'était guère plus juste dans la louange. Après avoir déclaré que cette belle composition devait être placée au nombre des ouvrages classiques, il ajoutait : « La

(1) *Le Moniteur* du 18 mai 1822.

tête de Virgile est froide, manque de beauté antique et de naturel. Il y a de la hardiesse à opposer Virgile au Dante; la lyre de Delille y aurait échoué; il fallait s'attendre à l'impuissance du pinceau (1).»

Ce fut M. Thiers qui se montra le plus judicieux. On a dit qu'il avait reçu le mot d'ordre de Gros. Qu'en sait-on ? Est-ce donc Gros qui lui avait dicté aussi les éloges qu'il adressait cette année-là à Drolling, à Gérard, à Horace Vernet? Tout petit bourgeois qu'il était, M. Thiers avait le jugement très sûr en matière d'art, et celui qu'il a porté sur Delacroix a été ratifié par la postérité. Le voici.

« Je ne crois pas me tromper, disait-il, M. Delacroix a reçu le génie; qu'il avance avec assurance, qu'il se livre aux immenses travaux, condition indispensable du talent, et ce qui doit lui donner plus de confiance encore, c'est que l'opinion que j'exprime ici sur son compte est celle de l'un des grands maîtres de l'Ecole... Aucun tableau ne révèle mieux, à mon avis, l'avenir d'un grand peintre que celui de M. Delacroix. C'est là surtout qu'on peut remarquer ce jeu du talent, cet élan de supériorité naissante qui ramine les espérances un peu découragées par le mérite trop modéré de tout le reste. »

Un tel éloge, en d'autres temps, aurait consacré la réputation du jeune maître. Mais, outre que M. Thiers n'avait pas encore l'autorité suffisante, Delacroix était trop révolutionnaire pour retourner d'emblée l'opinion régnante avec un tableau que Delécluze jugeait « une tartouillade ». C'était

(1) *Album* du 10 juin 1822.

déjà beaucoup qu'il eût pris position dès ce coup d'essai, et qu'aux yeux mêmes de ses adversaires il eût l'étoffe et la figure d'un chef. Géricault mort, — et ce grand malheur arriva le 26 janvier 1824 — Delacroix ne trouva personne devant lui pour lui disputer le sceptre romantique.

II

Justement c'est à propos de ce mort illustre que l'épithète de « romantique » entra dans la circulation en matière d'art. Comment s'en étonner, du reste, après les polémiques violentes qui eurent lieu, en 1824, autour de *la Muse française*. Un tel bruit ne pouvait manquer de se répercuter dans le monde des arts. Jusque-là les peintres se partageaient en Davidiens et en Shakespeariens. En Davidiens, cela se comprend, mais en Shakespeariens, pourquoi ? Tout simplement parce que la jeunesse de l'Ecole avait pris bruyamment parti pour Shakespeare, lors des représentations de la troupe anglaise à Paris et parce que, depuis lors, les « lithographes » des ateliers empruntaient généralement les sujets de leurs images au théâtre du grand Whill. Delacroix, plus qu'aucun autre, était un fanatique de Shakespeare, mais ses deux principaux guides étaient Dante et Michel-Ange. Il écrivait en 1843, après avoir contemplé un dessin de Michel-Ange : « J'ai senti se révéler en moi la passion des grandes choses (1). » Et un peu plus

(1) *Journal*, 30 décembre 1823.

tard, le 3 mars 1824 : « Pense au Dante, relis-le continuellement, secoue-toi pour revenir aux grandes idées ! » C'est sous cette double inspiration qu'il avait fait son *Dante et Virgile* et qu'il venait d'exécuter ses *Massacres de Scio*. Mais au point de vue de la facture, Delacroix subit manifestement l'influence de l'école anglaise et fut le premier à s'en vanter. On connaît ses relations de jeunesse avec Bonington et Fielding. Soulier, son camarade qui lui avait enseigné l'aquarelle était un élève de Fielding (Copley). Bonington avait traversé l'atelier de Guérin, d'où il sortait lui-même ainsi que Géricault, et c'est en compagnie de Bonington qu'il avait naguère visité Londres. Mais le peintre anglais qui eut le plus d'action sur lui fut Constable. Il écrivait, le 31 décembre 1858, à Théophile Silvestre : « Constable, homme admirable, est une des gloires anglaises. Je vous en ai déjà parlé et de l'impression qu'il m'avait produite au moment où je peignais *le Massacre de Scio*. Lui et Turner sont de véritables réformateurs. Ils sont sortis de l'ornière des paysagistes anciens. Notre école, qui abonde maintenant en hommes de talent dans ce genre, a grandement profité de leur exemple. Géricault était revenu tout étourdi de l'un des grands paysages qu'il nous avait envoyés (1). » D'où je conclus que ce fut Géricault qui attira son attention sur les paysages de Constable, à son retour d'Angleterre. D'ailleurs nous savons par son *Journal* que, le 9 juin 1823, il vit chez son camarade Régnier une

(1) *Correspondance.*

esquisse de Constable. « Admirable chose et incroyable ! » disait il. On comprend donc qu'il ait frissonné dans tout son corps à l'aspect des paysages que le peintre anglais envoya au Salon de 1824. L'effet produit sur lui fut tel que, s'il faut en croire la légende, il rentra dans son atelier comme un fou pour « empâter ses lumières, introduire de riches demi-teintes, donner par des glacis de la transparence aux ombres, faire circuler le sang et palpiter la chair » dans ses *Massacres de Scio*. C'étaient surtout les verts de Constable qui l'avaient ébloui. Longtemps après, en 1847, il écrivait dans son *Journal*: « Constable dit que la supériorité du vert de ses prairies tient à ce qu'il est un composé d'une multitude de verts différents. Ce qui donne le défaut d'intensité et de vie à la verdure du commun des paysagistes, c'est qu'ils la font d'une teinte uniforme. Ce qu'il dit ici du vert des prairies peut s'appliquer à tous les autres tons. »

Aussi bien, Delacroix ne fut pas le seul à sentir le charme des paysages de Constable. Nous avons une lettre de Constable lui-même, datée de 1824, qui témoigne de l'impression qu'ils firent sur les artistes français et de la justice qui lui fut rendue.

« Mes affaires de Paris, écrivait-il, sont en bonne voie ; bien que le directeur du Musée, M. le comte de Forbin, eût, dès le commencement, placé mes tableaux au Louvre dans un endroit fort respectable, au bout de quelques semaines, leur réputation s'étant accrue, on les a enlevés pour les mettre à une place d'honneur, et deux sont en première ligne

dans le grand Salon. Je dois beaucoup aux artistes pour les réclamations faites par eux en ma faveur, et j'excuse le comte qui, n'étant pas peintre (1), je pense, a cru, en voyant le raboteux de la couleur, que ces tableaux devaient être vus à distance. On s'est aperçu de l'erreur, et bientôt on a reconnu la richesse de la texture, ainsi que le soin apporté à rendre la surface des objets. On a été frappé de la fraîcheur et de la vérité des teintes, qualités introuvables dans les tableaux français. La vérité est qu'ils étudient, et beaucoup même, mais seulement les tableaux, et comme le dit Northcote, ils n'ont pas plus connaissance de la nature que les chevaux de fiacre des pâturages. Habituellement, ce qui est le pire, ils peignent des études d'objets séparés, tels que des feuilles, des rochers, des pierres, etc., en sorte qu'ils ne voient que des morceaux isolés, détachés de l'ensemble, et qu'ils négligent l'aspect général de la nature ainsi que de ses différents effets. J'ai appris hier que le propriétaire de mes tableaux en demande 13.000 fr. On aurait acheté pour le gouvernement *la Charrette*, mais il n'a pas voulu s'en défaire séparément. Les artistes, dit-on, veulent les acquérir pour les placer dans un lieu où ils pourront les voir (2). »

Ainsi donc le Salon de 1824 fut, de par le tableau de Delacroix et les paysages de Constable, le triomphe

(1) C'est une erreur. Le comte de Forbin avait traversé l'atelier de Boissieu à Lyon et celui de David à Paris

(2) Lettre publiée par Fréd. Villot dans la *Revue universelle des arts*, janvier 1857.

de l'Angleterre (1). Il faut dire que, depuis 1819, elle était au premier rang de l'actualité littéraire et artistique. On n'a pas oublié le retentissement des premières *Messéniennes* de Casimir Delavigne et de *l'Ode à Byron*, de Lamartine. Les œuvres seules de Byron inspirèrent à Géricault et à Delacroix, de 1820 à 1824, une foule de lithographies dont *Lara blessé*, *le Giaour*, *Mazeppa*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Naufrage de Don Juan*. Quand l'auteur de *Child-Harold* mourut à Missolonghi, les poètes que l'insurrection des Grecs avait déjà mis en mouvement célébrèrent à l'envi sa mort héroïque (2), et tous les autres événements de cette année mémorable, y compris la mort de Louis XVIII, pâlirent devant celui-là (3). La mort de Louis XVIII n'eut d'autre conséquence que de retarder la distribution des récompenses du Salon de 1824. Ouvert le 25 août, jour de la Fête du Roi, il fut prolongé, par suite de ce deuil national, jusqu'au 14 janvier 1825, et l'apparition, ce jour-là, de Charles X au musée du Louvre marqua parmi les fastes de son règne. C'était alors un privilège du roi de présider la distribution des récompenses aux artistes. Le tableau de Heim, en perpétuant le souvenir de cette cérémonie, a jeté sur le Salon qui en fut l'ob-

(1) Lawrence et les frères Copley et Thaels Fielding y avaient exposé aussi, mais on parla peu de leurs œuvres.

(2) Sur les poèmes en l'honneur de Byron, cf. le livre de M. Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français*.

(3) Il n'y eut pas que les poètes à chanter les Grecs. Au Salon de 1824, les tableaux inspirés de leur révolte étaient assez nombreux. Je citerai notamment *les Femmes souliotes*, *le Combat du Giaour et du Pacha*, *la Garde du Vizir*, et *la Ronde turque*.

jet un lustre incomparable; c'est, en effet, le chef-d'œuvre du genre.

Au moment où le vicomte de La Rochefoucauld s'apprêtait à appeler les noms des lauréats, le roi dit : « Ce sont plutôt des encouragements que des récompenses que je vais distribuer, car j'aurais trop à faire si je voulais donner des récompenses à tous ceux qui en méritent. »

Il ne savait pas dire si vrai, car le Salon de 1824 fut un des plus brillants qu'ait eus la France; on n'a, pour s'en faire une idée, qu'à regarder le tableau de Heim (1).

« Au centre du Salon carré, on a dressé une table, étendu un tapis fleurdelisé, apporté un fauteuil royal ! Charles X est debout ; à ses côtés, quelques officiers de la couronne ; autour de lui, s'empressent librement les artistes, le cérémonial semble absolument banni de cette cérémonie ; on dirait un maître de maison venant cordialement au-devant de ses invités.

« Et pourtant quelle assemblée ! quel nombreux concours d'illustrations de toute sorte ! Ils sont là presque tous ceux qui honoraient les arts de notre pays : dans ces cent huit portraits, il n'en est pas un que vous ne puissiez nommer, il n'est pas un de ces noms qui n'éveille dans votre cœur un souvenir de sympathie, un sentiment de respect ou d'admiration.

« Voici Gros reconnaissable à sa belle prestance, à la noblesse de ses traits, à sa longue chevelure.

(1) Ce tableau figura au salon de 1827.

Gros, dont l'existence glorieuse devait s'éteindre dans un accès de sombre découragement ; Regnault, le peintre de *l'Education d'Achille* ; près de lui, Hersent, qui fut, après Pierre Guérin, son plus illustre élève ; Mme Hersent, toute fière de son joli tableau : *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils ;* le baron Bosio ; à ses côtés la charmante Mme de Mirbel ; Mme Vigée-Lebrun, chez laquelle le grand âge n'a point effacé la beauté ; elle est coiffée d'un chapeau à larges bords ; Horace Vernet, alors un type accompli de *fashionable ;* le sculpteur Ramey ; Gall, qui a laissé un nom dans l'art si difficile de la gravure en médailles ; Mauzaisse, Blondel ; sur un plan plus éloigné, à l'entrée de la grande galerie, Gérard s'entretient avec Fontaine ; tous deux portent l'habit noir boutonné sur la poitrine ; Percier, qui les écoute, a revêtu, comme tous ses autres confrères, l'habit officiel de l'Institut (1).

(1) Ce costume date du Consulat. Au commencement de 1801, les membres de l'Institut écrivirent au ministre de l'Intérieur pour lui demander un insigne quelconque, un ruban, un brassard, une écharpe qui pût les faire reconnaître dans les cérémonies. Le premier Consul leur offrit en réponse un costume dont ils devraient eux-mêmes fournir le dessin. La tradition veut que ce soit David qui ait dessiné le modèle des deux uniformes proposés, car il y en avait deux : un *grand* et un *petit*. Le grand costume, habit, gilet ou veste, culotte ou pantalon noir, brodés en plein d'une branche d'olivier, en soie vert foncé, chapeau à la française ; — et le petit costume, même forme et même couleur, mais n'ayant de broderie qu'au collet et aux parements de la manche, avec une baguette sur le bord de l'habit. Quoi qu'il en soit, un arrêté du premier Consul, en date du 23 floréal an X (13 mai 1801), approuva la proposition de l'Institut, et dans la seconde séance publique que tinrent cette même année les quatre classes de l'Institut, les académiciens se montrèrent pour la première fois en habit noir à broderies vertes. C'est à peu près le grand costume qu'ils portent encore aujourd'hui. Quant au petit, il est tombé en désuétude, si tant est qu'on l'ait jamais porté.

« A droite, le baron Lemot, l'auteur de la statue d'Henri IV et de celle de Louis XIV à Lyon, son rival Dupaty, le baron Desnoyers, Lethière, dont l'atelier était alors très fréquenté ; à son côté, énergique, résolu, comme ramassé dans sa petite taille, prêt au combat et sûr de la victoire, Ingres, pour qui les portes de l'Académie devaient s'ouvrir l'année suivante et qui va, ce jour-là même, avec David d'Angers, Bra, Schnetz, Heim, Picot, Drolling, l'anglais sir Thomas Lawrence, recevoir la croix de la Légion d'honneur (1).

« Sur le premier plan, Mme Ancelot, Mme Haudebourt-Lescot ; l'une cherchait alors à se faire dans les arts un nom que lui donnèrent plus tard les lettres et le théâtre ; l'autre, avec des productions aimables, faciles, très recherchées des amateurs, inaugurait pour ainsi dire la vogue des tableaux de genre. Cortot, Debay, Abel de Pujol, l'architecte Lebas, Huyot, dont la vie eut tout l'intérêt d'un roman ; le savant Quatremère de Quincy. — Au fond, dans la foule plus compacte, on peut distinguer Paul Delaroche, Pradier, Isabey, Charles Nodier, le baron Taylor, Cicéri, Daguerre, les compositeurs Lesueur, Chérubini, Boïeldieu, qui écrivait, cette année même, la partition de *la Dame Blanche ;* Rossini qui allait bientôt, en composant son chef-d'œuvre pour la scène française, demander à notre art national ses lettres de grande naturalisation.

(1) Bellangé, Bonington, Copley-Fielding, Delaroche, Eug. Isabey, Eug. Lami, Roqueplan, Saint-Evre et Sigalon reçurent des médailles.

« Au centre du tableau, les brillants uniformes du Roi et des personnages officiels forment un point lumineux parmi les fracs noirs et les habits à palmes vertes, à haut collet, des membres de l'Institut.

« Le sculpteur Cartellier s'incline en recevant de Sa Majesté le grand cordon de Saint-Michel ; Carle Vernet vient de le recevoir et tient encore entre ses doigts le large ruban de moire noire, insigne de cet ordre que le gouvernement de la Restauration avait, après Louis XIV, rétabli comme une récompense spéciale des services rendus aux arts, aux lettres et aux sciences. Près du Roi, le duc de Maillé, le vicomte de la Rochefoucauld, celui-là même qui réglementait la longueur du jupon des danseuses et qui voulait couvrir d'un voile la nudité des statues, le marquis d'Autichamp, gouverneur militaire du Louvre, le directeur des Musées Royaux, comte de Forbin, et son secrétaire général, son futur successeur, M. de Cailleux (1). »

Heim avait oublié, dans cette glorieuse nomenclature, deux ou trois figures jeunes, dont celle qui, à la distance où nous sommes du Salon de 1824, le caractérise peut-être le mieux, — j'ai nommé Eugène Delacroix.

J'aurais aimé le voir dans cette toile historique, à côté d'Ingres que les Romantiques avaient adopté depuis son retour de Rome et qu'on ne devait pas

(1) Extrait de l'*Eloge de M. de Cailleux par Emile Perrin, son successeur à l'Académie des Beaux-Arts.* — Séance du 28 septembre 1878.

moins lui opposer tant qu'il vécut, ou bien à côté de David d'Angers, dont *le Grand Condé* avait ouvert, dès 1817, la voie au Romantisme, et qui exposait, en cette année 1824, sa statue tombale de *Bonchamps* que beaucoup regardent comme son chef-d'œuvre. — Mais Delacroix avait été trop discuté avec *les Massacres de Scio* pour mériter, aux yeux d'un classique comme Heim, l'honneur de figurer parmi les illustrations de ce temps. C'est le propre du génie de ne s'imposer qu'à la longue, quand il a la chance d'y réussir, à ceux qui représentent avant tout la routine et pour qui toute révolution, si justifiée soit-elle, est considérée comme un fléau. Cependant Delacroix n'avait pas eu trop à se plaindre de la critique. Delécluze avait eu la bonté de reconnaître qu'il avait un beau talent ; il l'avait prié seulement de se souvenir « que le goût français est noble et pur, et que nous mettons toujours une grande différence entre les peintures touchantes de Racine et les drames sanglants de Shakespeare (1). » Mais qui donc a jamais prétendu le contraire? — Seules, avec *les Annales*, *la Gazette de France* et *l'Oriflamme* n'avaient pas désarmé devant *les Massacres des Scio*.

« L'auteur, disait *la Gazette*, ne s'est appliqué qu'à frapper les sens d'émotions grossières à l'aide d'une toile barbouillée de couleurs... Certes on ne sait qu'y blâmer davantage ou l'épouvantable naïveté de tous ces égorgements, ou la façon plus barbare encore dont M. Delacroix les a retracés sans

(1) *Moniteur* du 8 septembre 1824.

égard aux proportions du dessin (1). » *L'Oriflamme* flétrissait « le coloris vert, jaune, rouge, gris, et tout cela mêlé de la manière la plus criarde et dans les tons les plus clairs (2) ». A quoi *le Globe*, qui venait de se fonder, répondait que Delacroix était beaucoup plus réfléchi que tous ceux qui le prenaient pour un jeune étourdi et que, lorsqu'il aurait terminé ses expériences, il serait le plus habile coloriste de notre École (3).

Il faut bien du reste que l'ensemble de l'opinion ait été plutôt favorable au jeune peintre, puisque son tableau fut acheté (6.000 francs) par le ministre de la maison du Roi.

Et ici qu'on me permette une remarque. Tout à l'heure le critique de *la Gazette de France* reprochait à Delacroix de s'être appliqué uniquement à frapper les sens d'émotions grossières. Retranchez le mot grossières, et vous aurez une définition assez exacte du Romantisme en général et de celui de Delacroix en particulier. « Le premier mérite d'un tableau, disait Delacroix, est d'être une fête pour l'œil (4). » Il aurait pu ajouter : « et d'exciter l'émotion », l'un n'allant pas sans l'autre. Et c'est, à proprement parler, la théorie de l'art pour l'art qui est le fond même du Romantisme triomphant. Je ne sache pas, en effet, que les Romantiques de la seconde génération se soient jamais proposé de moraliser les masses. C'était bon pour les Classiques de la grande

(1) *Gazette de France* du 9 septembre 1824.
(2) Cf., le Salon de *l'Oriflamme. Revue Critique.*
(3) *Le Globe* du 28 septembre 1824.
(4) *Journal*, 23 juin 1863.

époque ou même pour les pseudo-Romantiques des premiers temps de la Restauration. Au fur et à mesure qu'ils s'affranchirent des règles traditionnelles de l'art classique, leurs tendances s'accusèrent davantage, et l'on vit que leur but unique était de charmer le cœur et l'esprit en contentant les yeux et l'oreille. Delacroix disait qu'un peintre ne devait se préoccuper que d'une seule chose : faire de la peinture. Je pense que c'était aussi la seule préoccupation de Victor Hugo quand il faisait une ode, un roman, une pièce de théâtre. Et si un jour Lamartine et Lamennais lui reprochèrent de n'avoir pas fait assez visible la part de la Providence dans *Notre-Dame de Paris*, c'est que l'un et l'autre ne comprenaient rien à la théorie de l'art pour l'art et qu'au fond ils étaient de purs classiques égarés dans le camp des Romantiques; ils moralisaient encore, ils moralisèrent toujours, et jamais ils n'auraient pris à leur compte cette maxime du *Globe*, que « l'art doit être libre et libre de la façon la plus illimitée, que tout ce qui fait partie de l'univers, depuis l'objet le plus élevé jusqu'aux ivrognes flamands, est digne de figurer dans nos imitations, puisque la nature l'a jugé digne de figurer dans ses œuvres (1) ».

Quoi qu'il en soit, et pour conclure, tout le monde emporta cette impression du Salon de 1824, que le règne de David touchait à sa fin. Gros avait beau lui écrire au mois de septembre que « les impertinences et le vagabondage de la peinture étaient à leur comble » ; il avait beau s'écrier sur la tombe de

(1) *Le Globe* du 24 octobre 1824.

Girodet (1): « Adieu, belle peinture! adieu, vous reverra-t-on jamais? » ces paroles désespérées ne trompèrent personne, pas même David. Depuis que le père de l'Ecole française habitait la Belgique, il était revenu de pas mal de choses, et paraissait ébranlé dans sa foi. En tout cas il venait d'exposer à Paris, au n° 115 de la rue Richelieu, un *Mars désarmé par Vénus* qui témoignait de son indécision et jetait le trouble parmi ses fidèles. A force de regarder les chefs-d'œuvre de l'école flamande, il s'était avoué qu'elle avait du bon, et sa Vénus s'en ressentait. Tout en proclamant que c'était un de ses plus beaux ouvrages, la critique y trouvait une grâce qui jurait avec son austérité habituelle.

« Admire-t-on exclusivement, disait M. Thiers, les belles lignes, les couleurs éclatantes même au détriment de la vérité? Ce tableau doit être déclaré un chef-d'œuvre, car il est à l'extrémité même de la route où s'est engagé M. David. Pense-t-on, au contraire, que le style ne doit pas aller jusqu'à la prétention académique, que le dessin ne doit pas aller jusqu'à l'imitation des statues, la couleur jusqu'à un fatigant cliquetis de tons, jusqu'à une transparence affectée et un luisant de verre? Alors on considérera le tableau de M. David comme un ouvrage... dangereux à proposer comme modèle, et enfin comme le dernier terme d'un système qui fut bon quand il servait de correctif, qui ne l'est plus quand il tend vers un excès qui a besoin lui-même d'être réprimé à son tour. (2) »

(1) Mort le 12 décembre 1824.
(2) *Revue Européenne.*

Heureusement pour David qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. La mort, en le frappant le 2 janvier 1826, lui épargna le spectacle affligeant de la dispersion de son École. Mais il avait assez vécu pour voir les Romantiques s'appuyer sur deux transfuges qu'on ne saurait mieux comparer qu'à Guiraud et Soumet. Je veux parler d'Ingres et de Gérard. Ces deux grands artistes jouèrent, en effet, à peuprès le même rôle en peinture que les deux Alexandre en poésie : ils essuyèrent tous quatre les plâtres du Temple romantique et préparèrent sans le savoir les lits de Delacroix et de Victor Hugo.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CE VOLUME

S

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE VI

TABLE DES GRAVURES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt novembre mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo